

How the other half lives - Jacob A. Riis

Comment vit l'autre moitié – Jacob A. Riis

Preface to the dover edition

Préface à l'édition Dover

JACOB August Riis, police reporter turned social reformer, fought for the elimination of slum conditions on New York's lower East Side more persistently and with greater effectiveness than any of the more conventional social workers and civic reformers of his day. His first book on the subject, How the Other Half Lives, published in 1890, seared the conscience of prominent New Yorkers and forced reforms upon greedy landlords among them men and organizations belonging to the highest social stratum.

Jacob August Riis, reporter policier devenu réformateur social, a lutté pour l'élimination des conditions insalubres dans les taudis du Lower East Side de New York avec plus de persévérance et d'efficacité que les travailleurs sociaux et réformateurs civiques conventionnels de son époque. Son premier livre sur le sujet, *How the Other Half Lives*, publié en 1890, a marqué les consciences des New-Yorkais influents et forcé des réformes aux propriétaires avides – parmi lesquels figuraient des hommes et des organisations issus des milieux sociaux les plus élevés.

Riis, born in Ribe, Denmark, in 1849, had learned something of the craft of journalism when, as a child, he helped his father, a teacher in a Latin school, prepare copy for a weekly paper. It was as an apprentice to a carpenter, however, that he spent four years in Copenhagen, and with this career in mind he left Denmark in 1870 at the age of twenty-one to seek work in the United States.

Né à Ribe, au Danemark, en 1849, Riis avait appris les rudiments du journalisme enfant, en aidant son père, professeur dans une école de latin, à préparer des articles pour un hebdomadaire. C'est pourtant comme apprenti menuisier qu'il passa quatre ans à Copenhague, et avec cette carrière en tête qu'il quitta le Danemark en 1870, à vingt et un ans, pour chercher du travail aux États-Unis.

Economic conditions were at that time beginning to worsen in America, and as the depression deepened, Riis experienced the precariousness and degradation of the hapless immigrant: often jobless, hungry, and homeless, he was at times on the verge of suicide. More than once he spent the night in a police lodging-house. For months, he tramped city streets and rural byways in a vain search for work, doing chores for meals and sleeping in barns and alleys, even walking from New York to Philadelphia to obtain work from a Danish family he knew. After more than three years of this ordeal he managed to find employment with a news association in New York and was launched on a journalistic career.

Les conditions économiques se détérioraient alors aux États-Unis, et avec l'aggravation de la dépression, Riis vécut la précarité et l'humiliation de l'immigrant sans défense : souvent sans emploi, affamé et sans abri, il frôla parfois le suicide. À plusieurs reprises, il passa la nuit dans un hébergement de police. Pendant des mois, il arpenta les rues des villes et les chemins de campagne à la recherche désespérée d'un travail, effectuant des petites tâches en échange de repas et dormant dans des granges ou des ruelles, allant

même jusqu'à marcher de New York à Philadelphie pour trouver un emploi auprès d'une famille danoise qu'il connaissait. Après plus de trois ans de cette épreuve, il parvint enfin à se faire embaucher par une agence de presse à New York et entama ainsi une carrière journalistique.

In 1877 he became a police reporter for the New York Tribune and the Associated Press Bureau. Police head-quarters was then on Mulberry Street, in the very heart of the East Side slum district. Haunting the place day and night, he soon made firsthand acquaintance with thousands of poor and depraved local denizens caught in police roundups. What he saw made him both compassionate and indignant. He frequently visited the benighted neighbor-hood, alone or in the company of a policeman, during the hours of two to four in the morning in order to see it «off its guard.» Poking about the «foul alleys and fouler tenements,» he studied their wretched inhabitants asleep in their filth and foulness. The heart of Mulberry Street known as «The Bend»-once a cow path but in the 1870's the «foul core of New York's slums»-he abominated most because it harbored the depraved and dejected of human wastage. Years later he wrote: «I got a picture of the Bend upon my mind which so soon as I should be able to transfer it to that of the community would help settle that pig-sty according to its deserts. It was not fit for Christian men and women, let alone innocent children, to live in and therefore it had to go.» And go it did, after years of agitation-the malodorous and dilapidated tenements razed and the area turned into a small recreational oasis, Mulberry Street Park, and what would later be known as the Jacob A. Riis Neighborhood House.

En 1877, il devint reporter policier pour le New York Tribune et le bureau de l'Associated Press. Le quartier général de la police se trouvait alors sur Mulberry Street, en plein cœur du district insalubre de l'East Side. Fréquentant les lieux jour et nuit, il fit rapidement la connaissance directe de milliers d'habitants pauvres et corrompus, arrêtés lors des rafles. Ce qu'il vit éveilla en lui à la fois compassion et indignation. Il se rendait souvent dans ce quartier maudit, seul ou accompagné d'un policier, entre deux et quatre heures du matin, pour le voir « sans fard ». En explorant les « ruelles puantes et les taudis encore plus infects », il étudia leurs malheureux occupants endormis dans leur crasse. C'est le cœur de Mulberry Street, surnommé « The Bend » – jadis un sentier pour le bétail, mais dans les années 1870 « le cloaque central des taudis new-yorkais » – qu'il détesta le plus, car il abritait les déchets humains les plus dégradés et désespérés. Des années plus tard, il écrivait : « J'avais gravé dans mon esprit une image de The Bend qui, dès que je pourrais la transmettre à la communauté, aiderait à régler ce cloaque selon ce qu'il méritait. Ce n'était pas un endroit digne d'être humains, et encore moins d'enfants innocents ; il fallait donc qu'il disparaisse. » Et il disparut, après des années de militantisme : les taudis malodorants et décrépits furent rasés, et la zone transformée en une petite oasis récréative, le Mulberry Street Park, ainsi que ce qui deviendrait plus tard la Jacob A. Riis Neighborhood House.

P

What Riis saw in the late 1870's and 1880's was the cankered fruit of decades of callous exploitation and neglect by rapacious landlords in connivance with venal and vapid politicians. For nearly a century the lower East Side area was developed by builders who herded the incoming immigrants-Irish followed by German, Jewish, and Italian-into their dark, airless, and unsanitary tenements. In the decade between 1870 and 1880 these shoddy abodes increased by 22,000--so that 37,316 tenements housed a population of 1,093,791. More than 100,000 persons lived in rear apartments wholly unfit for human habitation. Because the rents were higher than most families could afford, many tenants took in roomers and boarders, causing grievous overcrowding and moral degradation. Riis pointed out a common situation: «In a room not thirteen feet either way slept twelve men and women, two or three in bunks set in a sort of alcove, the rest on the floor.» Worse even was the lot of thousands of home-less children-Street arabs who lived in the streets, slept in alleys, and scrounged for food from pushcarts until they grew old enough to join the army of thieves and crooks.

Ce que Riis découvrit dans les années 1870 et 1880 était le fruit pourri de décennies d'exploitation impitoyable et de négligence de la part de propriétaires avides, complices de politiciens vénaux et incompétents. Pendant près d'un siècle, le Lower East Side s'était développé sous l'impulsion de constructeurs qui entassaient les vagues successives d'immigrants – Irlandais, puis Allemands, Juifs et Italiens – dans des

taudis sombres, sans air et insalubres. Entre 1870 et 1880, ces logements délabrés avaient augmenté de 22 000 unités, si bien que 37 316 taudis abritaient une population de 1 093 791 personnes. Plus de 100 000 individus vivaient dans des arrière-salles totalement impropres à l'habitation humaine. Comme les loyers dépassaient les moyens de la plupart des familles, nombreux étaient les locataires qui prenaient des pensionnaires ou des sous-locataires, aggravant ainsi la promiscuité et la déchéance morale. Riis décrit une situation courante : « Dans une pièce ne mesurant pas treize pieds de côté dormaient douze hommes et femmes, deux ou trois dans des couchettes aménagées dans une sorte d'alcôve, les autres à même le sol. » Pire encore était le sort de milliers d'enfants sans abri – ces « Arabes des rues » qui vivaient dans la rue, dormaient dans les ruelles et fouillaient les chariots de marchands pour se nourrir, jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour grossir les rangs des voleurs et des criminels.

Although most tenement dwellers worked twelve and more hours daily in their desperate efforts to maintain family unity and wholesome relationships the area teemed with .the of all of human wretchedness. Thieves, pimps, prostitutes, gangsters, beggars, and criminals-all kinds of rascality-along with drunks, tramps, and ne'er-do-wells crowded the saloons and lodging-houses of the neighborhood. A number of the lodging-houses charged as little as two cents for a place to rest one's body overnight on a up to ten cents-became nurseries- of corruption and criminality.

Bien que la plupart des habitants des taudis travaillassent douze heures ou plus par jour dans un effort désespéré pour préserver l'unité et la dignité de leur famille, le quartier grouillait des rebuts de la misère humaine. Voleurs, souteneurs, prostituées, gangsters, mendiants et criminels – toute sorte de canaille –, aux côtés d'ivrognes, de vagabonds et de vauriens, encombraient les bars et les hébergements de fortune du quartier. Certains de ces établissements, où une place pour la nuit coûtait aussi peu que deux cents – jusqu'à dix cents –, devinrent des foyers de corruption et de criminalité.

Riis observed this human hell with increasing indignation. He saw about 40,000 of these social wrecks sent to asylums and workhouses annually. He visited the homes of immigrants struggling to keep alive, suffering hunger when unemployed, striving earnestly to maintain their accustomed cultures, and sympathized deeply with their pathetic existence. « I am satisfied from my own observation, » he declared, « that hundreds of men, women, and children are every day slowly starving to death in the tenements. » In time he was not satisfied merely to report the incidence of poverty and depravity. His moral anger moved him to expose the cruel exploitation of these hapless victims, to agitate for sanitary improvements, windows in every room, indoor plumbing, and general tenement control.

Riis observa cet enfer humain avec une indignation croissante. Il vit environ 40 000 de ces épaves sociales envoyées chaque année dans des asiles et des maisons de travail. Il rendit visite à des familles d'immigrants luttant pour survivre, souffrant de la faim lors des périodes de chômage, s'efforçant désespérément de préserver leurs traditions culturelles, et éprouva une profonde compassion pour leur existence pathétique. « D'après mes propres observations, affirma-t-il, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants meurent lentement de faim chaque jour dans les taudis. » À la longue, il ne se contenta plus de rapporter les cas de pauvreté et de déchéance. Sa colère morale le poussa à dénoncer l'exploitation cruelle de ces victimes sans défense et à militer pour des améliorations sanitaires : des fenêtres dans chaque pièce, des installations de plomberie intérieure et un contrôle général des conditions de logement.

His daily stories in the Tribune and his persistent criticism helped to bring about the appointment of the Tenement House Commission in 1884. He sat through its numerous sessions and was gratified to see these civic-minded investigators agree that people living in tenements were « better than the houses » and should be protected against the prevailing property rights. He was particularly impressed with the attitude and assertiveness of Felix Adler, one man the landlords, « who had their innings to the full, never caught off guard. His clear, incisive questions, that went through all the subterfuges to the root of things, were sometimes like flashes of lightning on a dark night discovering the landscape far and near. » He was also stirred by the practicality and moral firmness of Alfred T. White, a builder who insisted that well-constructed apartment dwellings could be erected profitably at current rents: « It was just a question whether a man would take seven per cent and save his soul, or twenty five and lose it. »

Riis's reaction was typical: «I wanted to jump in my seat at that time and shout Amen. But I remembered that I was a reporter and kept still. It was that same winter, however, that I wrote the title of my book, How the Other Half Lives, and copyrighted it. The book itself did not come until two years later, but it was as good as written then. I had my text.» During that period, 1888-1890, Riis left the Tribune for the Evening Sun, wrote the book, and found a publisher.

Ses articles quotidiens dans le Tribune et ses critiques persistantes contribuèrent à la création de la Tenement House Commission en 1884. Il assista à ses nombreuses séances et fut satisfait de voir ces enquêteurs civiques reconnaître que les habitants des taudis étaient « meilleurs que les logements » qui leur étaient imposés et méritaient d'être protégés contre les droits absolus des propriétaires. Il fut particulièrement marqué par l'attitude et l'assurance de Felix Adler, un homme que les propriétaires, « habitués à tout obtenir, ne prenaient jamais au dépourvu. Ses questions claires et incisives, qui perçaient tous les faux-fuyants pour aller à l'essentiel, ressemblaient parfois à des éclairs dans la nuit, révélant le paysage au loin. » Il fut aussi inspiré par le pragmatisme et la fermeté morale d'Alfred T. White, un constructeur qui affirmait que des logements décents pouvaient être bâtis de manière rentable aux loyers en vigueur : « Il s'agissait simplement de choisir entre toucher sept pour cent et sauver son âme, ou vingt-cinq pour cent et la perdre. » La réaction de Riis fut caractéristique : « À ce moment-là, j'avais envie de bondir de mon siège et de crier Amen. Mais je me suis souvenu que j'étais journaliste et je me suis tu. Ce fut pourtant cet hiver-là que j'ai écrit le titre de mon livre, *How the Other Half Lives*, et que je l'ai déposé. Le livre lui-même ne vit le jour que deux ans plus tard, mais il était déjà écrit en esprit. J'avais mon texte. » Pendant cette période, entre 1888 et 1890, Riis quitta le Tribune pour l'*Evening Sun*, rédigea l'ouvrage et trouva un éditeur.

PAGE

How the Other Half Lives, written with moral indignation and weighted with inescapable facts, quickly became a landmark in the annals of American social reform. In writing it Riis showed himself to be relatively unsophisticated and of limited political perspective; in his attitude toward national and religious groups he was far from being free of the prejudices of his age; and often in his zeal to expose the tenements he overlooked the healthier shoots there, the children and grandchildren who would one day escape the tenement and make incalculable contributions to American life. Riis, however, was seeking to make his point to an audience that might otherwise have looked the other way; and there is no doubt that he made it. Civic-minded men and women read with horror of the miserable existence led by a million and a half of their fellow citizens - mostly immigrants seeking desperately under the most discouraging conditions to make ends meet and to keep their children from the temptations around them. The move toward reform, when it came, was gratifying. The young Theodore Roosevelt was the most conspicuous of the New Yorkers who were inspired by the book to seek long-needed reforms. He called Riis «the most useful citizen of New York,» and worked with him to achieve the improvements called for in the book. As police commissioner Roosevelt abolished the police lodging-houses which Riis had for years condemned as breeders of vice and crime; soon playgrounds were opened, rear tenements abolished, sources of tenement fires rooted out. Both as Governor and President, Roosevelt offered Riis high public office, but Riis declined, saying he was too busy to enter politics.

«*How the Other Half Lives*», écrit avec une indignation morale et étayé par des faits irréfutables, devint rapidement une œuvre majeure dans l'histoire de la réforme sociale américaine. En l'écrivant, Riis révéla un style relativement peu sophistiqué et une vision politique limitée ; quant à son attitude envers les groupes nationaux et religieux, elle n'était pas exempte des préjugés de son époque. Dans son zèle à dénoncer les taudis, il passa parfois sous silence les germes de progrès qui y poussaient – ces enfants et petits-enfants qui, un jour, échapperaient à la misère pour apporter une contribution inestimable à la vie américaine. Pourtant, Riis cherchait à toucher un public qui, sans lui, aurait détourné les yeux – et il y parvint sans conteste. Des citoyens engagés lurent avec horreur le récit des conditions misérables dans lesquelles vivaient un million et demi de leurs concitoyens, majoritairement des immigrants luttant désespérément, dans des circonstances décourageantes, pour joindre les deux bouts et protéger leurs enfants des tentations environnantes. Le mouvement réformiste qui s'ensuivit fut gratifiant. Le jeune Theodore Roosevelt fut le plus éminent des New-Yorkais inspirés par le livre pour exiger des changements longtemps nécessaires.

Il qualifia Riis de « citoyen le plus utile de New York » et collabora avec lui pour mettre en œuvre les améliorations préconisées. En tant que commissaire de police, Roosevelt supprima les hébergements policiers que Riis dénonçait depuis des années comme des foyers de vice et de criminalité ; bientôt, des terrains de jeu furent ouverts, les taudis insalubres interdits et les causes des incendies éradiquées. Tant comme gouverneur que comme président, Roosevelt offrit à Riis des postes publics prestigieux, mais ce dernier déclina, prétextant qu'il était trop occupé pour se lancer en politique.

*The wide popularity of his book meanwhile had brought Riis invitations to address church and lay audiences and to write articles for magazines. He became associated with Dr. Charles H. Parkhurst, the notable crusading preacher, in the advocacy of social reforms. Pursuing his literary efforts in this field, he wrote *The Children of the Poor* (1892), *Out of Mulberry Street* (1898), *The Making of an American* (1901), and *Children of the Tenements* (1903). In his agitation for social reform he was a precursor of the journalistic «muckrakers» (Roosevelt's derogatory epithet) who a decade later stressed the political, economic, and social iniquities which showed up as warts on the face of the American nation in the 1900's. Stricken with heart disease in 1904, he refused to lead the quiet life prescribed by his doctors, and pursued an energetic career in print and on the lecture platform until his death in 1914.*

Le succès retentissant de son livre valut à Riis des invitations à s'adresser à des publics religieux et laïcs, ainsi qu'à publier des articles dans des magazines. Il s'associa au Dr Charles H. Parkhurst, prédicateur militant célèbre, pour défendre les réformes sociales. Poursuivant ses efforts littéraires dans ce domaine, il écrivit «*The Children of the Poor*» (1892), «*Out of Mulberry Street*» (1898), «*The Making of an American*» (1901) et «*Children of the Tenements*» (1903). Par son engagement en faveur de la réforme sociale, il précéda les « fouilleurs de boue » (surnom méprisant de Roosevelt) – ces journalistes qui, une décennie plus tard, révélèrent les iniquités politiques, économiques et sociales marquant le visage de l'Amérique au tournant du siècle. Frappé par une maladie cardiaque en 1904, il refusa de mener l'existence tranquille que lui prescrivait ses médecins et mena une carrière active, entre écrits et conférences, jusqu'à sa mort en 1914.

If Riis is known as one of America's greatest writers of social reform, he is equally known as one of America's important photographers. Photography in 1890 was, of course, still at an early stage; George Eastman's discovery, in 1885, of film that could be rolled had led to the great age of the amateur photographer, and three years later was announced the revolutionary «detective» camera that might be carried around outdoors like a valise. It was only in 1873 that the first news photograph had been carried by the New York Daily Graphic. Riis, a good journalist, was quick to see in recent developments in flashlight photography a way to dramatize graphically his accounts of life in the tenement. If half the country tried to ignore how the other half lived, let them ignore photographs such as he would produce!

Si Riis est reconnu comme l'un des plus grands écrivains réformateurs sociaux d'Amérique, il est tout aussi célèbre en tant que photographe majeur. En 1890, la photographie en était encore à ses débuts : la découverte par George Eastman, en 1885, du film en rouleau avait ouvert l'ère de la photographie amateur, et en 1888 fut présentée la caméra « détective » révolutionnaire, portable comme une valise. Ce n'est qu'en 1873 que la première photographie de presse avait été publiée, par le «*New York Daily Graphic*». Journaliste avisé, Riis comprit rapidement que les progrès récents de la photographie au flash offraient un moyen de dramatiser visuellement ses récits sur la vie dans les taudis. Si une partie du pays fermait les yeux sur les conditions de vie de l'autre moitié, qu'elle essaie donc d'ignorer les images qu'il allait produire !

He did not know how to take pictures, however, and therefore engaged the services of a photographer who would accompany him as he made his midnight rounds with the sanitary police checking on overcrowding in lodging-houses. Finally dissatisfied with this arrangement, Riis bought a camera of his own and taught himself to take pictures. It was far from an easy task: he had to use a frying pan to ignite the flashlights; the cartridges, moreover, had to be fired from a revolver, and the explosive noise woke sleepers and caused disturbances. Physically clumsy, Riis twice set fire to the places he visited, once to his own clothes, and once almost blinded himself; he tells, on page 30, of one such tragic incident in an apartment occupied by five blind men and women.

Ne sachant pas prendre de photos, il fit d'abord appel à un photographe pour l'accompagner lors de ses tournées nocturnes avec la police sanitaire, chargée de contrôler la surpopulation dans les hébergements. Mécontent de cette collaboration, Riis acheta son propre appareil et apprit seul à s'en servir. Ce ne fut pas une tâche aisée : il devait utiliser une poêle à frire pour enflammer les flashes ; de plus, les cartouches devaient être tirées depuis un revolver, et le bruit explosif réveillait les dormeurs, provoquant des remous. Maladroit, il déclencha deux fois des incendies sur les lieux qu'il visitait, mit une fois le feu à ses propres vêtements et faillit s'aveugler. Il raconte, page 30, l'un de ces incidents tragiques dans un appartement occupé par cinq aveugles.

PAGE

His success as a photographer was enormous, as can be seen from a glance at the following pages. He not only substantiated his case against the tenements with photographs duplicating conditions to the last crack in the wall and the most minute wrinkle but he also was among the first to show the power of photography as a journalistic weapon. One has only to glance at a newsstand of today, with its many picture magazines and featured use of pictures in even the most conservative papers, to see the scope of such power.

Son succès en photographie fut immense, comme en témoignent les pages qui suivent. Non seulement il étaya ses accusations contre les taudis – ses clichés reproduisant jusqu'à la moindre fissure dans les murs et le plus infime pli –, mais il fut aussi l'un des premiers à démontrer la puissance de la photographie comme arme journalistique. Il suffit de jeter un œil sur un kiosque à journaux aujourd'hui, avec ses magazines illustrés et l'omniprésence des images même dans les journaux les plus traditionnels, pour mesurer l'ampleur de cette influence.

*Unfortunately, when *How the Other Half Lives* was first published in 1890, printers had not yet perfected the halftone process of reproducing photographs, and Riis's brilliant series of pictures had in the usual publishing, to be redrawn. Only thirty-eight pictures were shown, and they were redrawn by such artists as Kenyon Cox, Otto H. Bacher, Clifton H. Johnson (then an art student, later a folklorist), and W. C. Fitler. About a dozen of these drawings have been retained in the text of the present edition, and can it be seen that they barely convey the sense of degradation found in the photographs. Details have been suppressed, backgrounds completely changed, all has been softened to make a more pleasant picture. Nothing could have been farther from Riis's insistence upon absolute truth.*

Malheureusement, lors de la première publication de *How the Other Half Lives* en 1890, les imprimeurs n'avaient pas encore maîtrisé le procédé de similitude pour reproduire les photographies. La série percutante d'images de Riis dut donc, selon l'usage éditorial de l'époque, être redessinée. Seules trente-huit illustrations furent incluses, réalisées par des artistes comme Kenyon Cox, Otto H. Bacher, Clifton H. Johnson (alors étudiant en art, plus tard folkloriste) et W. C. Fitler. Une douzaine de ces dessins ont été conservés dans la présente édition, et l'on constate qu'ils rendent à peine compte de la déchéance saisie par les photographies originales. Des détails ont été omis, les arrière-plans entièrement modifiés, tout adouci pour produire une image plus agréable. Rien n'aurait pu s'éloigner davantage de l'exigence de vérité absolue que défendait Riis.

*The present Dover edition of *How the Other Half Lives* offers, from the Jacob A. Riis Collection of the Museum of the City of New York, a full complement of one hundred photographs, including a few taken for such other books as *Children of the Poor*, *The Making of an American*, and *The Battle with the Slum*. In doing so, it represents both a restoration of the book to its intended and hitherto unseen form, and also the fullest representation in book form to date of Riis's work as a photographer.*

CHARLES A. MADISON
New York, 1970

La présente édition Dover de «*How the Other Half Lives*» propose, tirée de la «Jacob A. Riis Collection» du «Museum of the City of New York», une sélection complète de cent photographies, incluant quelques clichés réalisés pour d'autres ouvrages comme «*Children of the Poor*», «*The Making of an American*» et «*The Battle with the Slum*». En cela, elle restitue enfin le livre sous la forme que Riis avait imaginée – et qui

n'avait jamais été publiée jusqu'ici –, tout en offrant la représentation la plus exhaustive à ce jour de son travail de photographe.
CHARLES A. MADISON
New York, 1970

PREFACE TO THE FIRST EDITION

Préface à la remière edition

THE belief that every man's experience ought to be worth something to the community from which he drew it, no matter what that experience may be, so long as it was gleaned along the line of some decent, honest work, made me begin this book. With the result before him, the reader can judge for himself now whether or not I was right. Right or wrong, the many and exacting duties of a newspaper man's life would hardly have allowed me to bring it to an end but for frequent friendly lifts given me by willing hands. To the President of the Board of Health, Mr. Charles G. Wilson, and to Chief Inspector Byrnes of the Police Force I am indebted for much kindness. The patient friendship of Dr. Roger S. Tracy, the Registrar of Vital Statistics, has done for me what I never could have done for myself; for I know nothing of tables, statistics and percentages, while there is nothing about them that he does not know. Most of all I owe in this, as in all things else, to the womanly sympathy and the loving companionship of my dear wife, ever my chief helper, my wisest counsellor, and my gentlest critic.
J. A. R.

L'idée que l'expérience de chaque homme devrait profiter à la communauté qui l'a façonnée, quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle ait été acquise dans le cadre d'un travail décent et honnête, m'a poussé à entreprendre ce livre. Le lecteur, face au résultat, pourra désormais juger si j'avais raison ou tort. Qu'importe, d'ailleurs : les nombreuses et exigeantes obligations de la vie d'un journaliste ne m'auraient guère permis de le mener à terme sans l'aide bienveillante de celles et ceux qui m'ont tendu la main. Je dois beaucoup à la bienveillance de M. Charles G. Wilson, président du Board of Health, ainsi qu'à l'inspecteur en chef Byrnes, de la police. L'amitié patiente du Dr Roger S. Tracy, registraire des statistiques vitales, a accompli pour moi ce que je n'aurais jamais pu faire seul, ignorant tout des tableaux, des statistiques et des pourcentages, alors qu'il en maîtrise les moindres subtilités. Mais par-dessus tout, je dois ce livre, comme tout le reste, à la sympathie féminine, à l'affection et au soutien indéfectible de ma chère épouse, toujours ma principale collaboratrice, mon conseillère la plus avisée et ma critique la plus douce.

J. A. R

How the other half lives studies among the tenements of new york

Comment vit l'autre moitié – Études parmi les taudis de New York

P0

*«With gates of silver and bars of gold
Ye have fenced my sheep from their father's fold;
I have heard the dropping of their tears
In heaven these eighteen hundred years.»*

Vous avez clos mes brebis hors du bercail paternel ;
J'ai entendu tomber leurs larmes
Depuis dix-huit cents ans, dans le ciel. »
« Seigneur et Maître, ce n'est pas notre faute,

*«O Lord and Master, not ours the guilt,
We build but as our fathers built;
Behold thine images, how they stand,
Sovereign and sole, through all our land.»*

Nous bâtissons comme bâtaient nos pères ;
Voici Tes images, vois comme elles se dressent,
Souveraines et seules, à travers notre terre. »
Alors le Christ chercha un artisan,

*Then Christ sought out an artisan,
A low-browed, stunted, haggard man,
And a motherless girl, whose fingers thin
Pushed from her faintly want and sin.*

Un homme au front bas, rabougri, hâve,
Et une jeune fille sans mère, dont les doigts maigres
Écartaient à peine la faim et le péché.
Il les plaça au milieu d'eux,

*These set he in the midst of them,
And as they drew back their garment-hem,
For fear of defilement, «Lo, here,» said he,
«The images ye have made of me! »
James Russell Lowell*

Il les plaça au milieu d'eux,
Et comme ils reculaient en relevant le pan de leur manteau,
Par crainte de souillure, « Les voici, » dit-il,
« Les images que vous avez faites de Moi ! »

INTRODUCTION

Long ago it was said that «one half of the world does not know how the other half lives.» That was true then. It did not know because it did not care. The half that was on top cared little for the struggles, and less for the fate of those who were underneath, so long as it was able to hold them there and keep its own seat. There came a time when the discomfort and crowding below were so great, and the consequent upheavals so violent, that it was no longer an easy thing to do, and then the upper half fell to inquiring what was the matter. Information on the subject has been accumulating rapidly since, and the whole world has had its hands full answering for its old ignorance.

Il y a bien longtemps, on disait que «la moitié du monde ignore comment vit l'autre moitié». C'était vrai. Elle l'ignorait parce qu'elle s'en moquait. Ceux qui dominaient se souciaient peu des luttes, et encore moins du sort de ceux qu'ils maintenaient en bas, tant qu'ils parvenaient à les y garder et à conserver leur propre place. Puis vint un temps où l'inconfort et l'entassement en bas devinrent si insupportables, et les soulèvements qui en résultèrent si violents, qu'il ne fut plus aussi simple de les ignorer. Alors, la moitié d'en haut se mit à s'interroger sur ce qui n'allait pas. Depuis, les informations sur le sujet se sont accumulées rapidement, et le monde entier a dû répondre de son ancienne indifférence.

In New York, the youngest of the world's great cities, that time came later than elsewhere, because the crowding had not been so great. There were those who believed that it would never come; but their hopes were vain. Greed and reckless selfishness wrought like results here as in the cities of older lands. «When the great riot occurred in 1863,» so reads the testimony of the Secretary of the Prison Association of New York before a legislative committee appointed to investigate causes of the increase of crime in the State twenty-five years ago, «every hiding-place and nursery of crime discovered itself by immediate and active participation in the operations of the mob. Those very places and domiciles, and all that are like them, are to-day nurseries of crime, and of the vices and disorderly courses which lead to crime. By far the largest part—eighty per cent. at least—of crimes against property and against the person are perpetrated by individuals who have either lost connection with home life, or never had any, or whose homes had ceased to be sufficiently separate, decent, and desirable to afford what are regarded as ordinary wholesome influences of home and family. The younger criminals seem to come almost exclusively from the worst tenement house districts, that is, when traced back to the very places where they had their homes in the city here.» Of one thing New York made sure at that early stage of the inquiry: the boundary line of the Other Half lies through the tenements. It is ten years and over, now, since that line divided New York's population evenly. To-day three-fourths of its people live in the tenements, and the nineteenth century drift of the population to the cities is sending ever-increasing multitudes to crowd them. The fifteen thousand tenant houses that were the despair of the sanitarian in the past generation have swelled into thirty-seven thousand, and more than twelve hundred thousand persons call them home. The one way out he saw—rapid transit to the suburbs—has brought no relief. We know now that there is no way out; that the «system» that was the evil offspring of public neglect and private greed has come to stay, a storm-centre forever of our civilization. Nothing is left but to make the best of a bad bargain.

À New York, la plus jeune des grandes villes du monde, ce moment arriva plus tard qu'ailleurs, car la surpopulation y était moins prononcée. Certains crurent qu'il n'arriverait jamais ; mais leurs espoirs furent vains. L'avidité et l'égoïsme effréné produisirent ici les mêmes effets qu dans les cités plus anciennes. « Lors de la grande émeute de 1863, » lit-on dans le témoignage du secrétaire de l'Association des prisons de New York devant une commission législative chargée d'enquêter sur les causes de l'augmentation de la criminalité dans l'État, vingt-cinq ans plus tôt, « chaque repaire et foyer de criminalité se révéla par sa participation immédiate et active aux actions de la émeutiers. Ces mêmes lieux, ces mêmes logements, et tous ceux qui leur ressemblent, sont aujourd'hui des viviers de crime, de vices et de désordre menant au crime. La très

grande majorité – au moins quatre-vingts pour cent – des délits contre les biens et les personnes sont commis par des individus qui ont soit perdu tout lien avec la vie familiale, soit jamais connu de foyer, soit vécu dans des logements si indécents et indignes qu'ils ne pouvaient offrir les influences saines ordinaires d'un chez-soi. Les jeunes criminels semblent presque exclusivement issus des pires quartiers de taudis, c'est-à-dire, lorsqu'on remonte jusqu'à leur lieu de résidence en ville. » Dès cette première phase de l'enquête, New York établit une certitude : la ligne de démarcation de l'Autre Moitié traverse les taudis. Il y a plus de dix ans maintenant que cette ligne divisait équitablement la population new-yorkaise. Aujourd'hui, les trois quarts de ses habitants vivent dans ces taudis, et l'exode rural du XIXe siècle envoie sans cesse davantage de monde s'y entasser. Les quinze mille immeubles insalubres qui désespéraient déjà les hygiénistes de la génération précédente en comptent désormais trente-sept mille, abritant plus d'un million deux cent mille personnes. La seule solution envisagée alors – le développement des transports rapides vers les banlieues – n'a apporté aucun soulagement. Nous savons désormais qu'il n'y a pas d'issue : le « système », fruit monstrueux de la négligence publique et de l'appétit privé, est là pour durer, foyer permanent de tempêtes au cœur de notre civilisation. Il ne reste plus qu'à tirer le meilleur d'un mauvais marché.

PAGE 2

What the tenements are and how they grew to what they are, we shall see hereafter. The story is dark enough, drawn from the plain public records, to send a chill to any heart. If it shall appear that the sufferings and the sins of the «other half,» and the evil they breed, are but as a just punishment upon the community that gave it no other choice, it will be because that is the truth. The boundary line lies there be-cause, while the forces for good on one side vastly outweigh the bad-it were not weil otherwise-in the tenements all the influences make for evil; because they are the hot-beds of the epidemics that carry death to rich and poor alike; the nurseries of pauperism and crime that fill our jails and police courts; that throw off a scum of forty thousand human wrecks to the island asylums and workhouses year by year; that turned out in the last eight years a round half million beggars to prey upon our charities; that maintain a standing army of ten thousand tramps with. all that that implies; because, above all, they touch the family life with deadly moral contagion. This is their worst crime, inseparable from the system. That we have to own it the child of our own wrong does not excuse it, even though it gives it claim upon our utmost patience and tenderest charity.

Ce que sont les taudis et comment ils en sont arrivés là, nous le verrons plus loin. L'histoire, tirée des archives publiques, est assez sombre pour glacer le sang. Si les souffrances et les fautes de «l'autre moitié», ainsi que les maux qu'elles engendrent, apparaissent comme un châtiment mérité pour une société qui ne leur a laissé aucun autre choix, c'est parce que c'est la vérité. La ligne de démarcation se situe là parce que, si les forces du bien l'emportent largement d'un côté – il en va de notre survie –, dans les taudis, toutes les influences concourent au mal : ce sont les foyers des épidémies qui emportent riches et pauvres indistinctement ; les viviers de la misère et du crime qui encombrant nos prisons et nos tribunaux ; ceux qui rejettent chaque année quarante mille épaves humaines vers les asiles et les maisons de travail de l'île ; qui ont jeté sur nos rues, en huit ans, un demi-million de mendiants rongant nos œuvres caritatives ; qui entretiennent une armée permanente de dix mille vagabonds, avec tout ce que cela implique. Mais leur pire crime, inséparable du système, est d'empoisonner la vie familiale par une contagion morale mortelle. Le fait que nous devons reconnaître en eux le fruit de nos propres torts ne les excuse pas, même si cela nous impose la plus grande patience et la plus tendre charité.

What are you going to do about it? is the question of to-day. It was asked once of our city in taunting defiance by a band of political cutthroats, the legitimate outgrowth of life on the tenement-house level. Law and order found the answer then and prevailed. With our enormously swelling population held in this galling bondage, will that answer always be given? It will depend on how fully the situation that prompted the challenge is grasped. Forty per cent. of the distress among the poor, said a recent official report, is due to drunkenness. But the first legislative committee ever appointed to probe this sore went deeper down and uncovered its roots. The «conclusion forced itself upon it that certain conditions and associations of human life and habitation are the prolific parents of corresponding habits and morals,» and it recommended «the prevention of drunkenness by providing for every man a clean and

comfortable home.» Years after, a sanitary inquiry brought to light the fact that «more than one-half of the tenements with two-thirds of their population were held by owners who made the keeping of them a business, generally a speculation. The owner was seeking a certain percentage on his outlay, and that percentage very rarely fell below fifteen per cent., and frequently exceeded thirty... The complaint was universal among the tenants that they were entirely uncared for and that the only answer to their requests to have the place put in order by repairs and necessary improvements was that they must pay their rent or leave. The agent's instructions were simple but emphatic: «Collect the rent in advance or failing, eject the occupants.» «Upon such a stock grew this up-as-tree. Small under the fruit is bitter. The remedy that shall be an effective answer to the coming appeal for justice must proceed from the public conscience. Neither legislation nor charity can cover the ground. The greed of capital that wrought the evil must itself undo it, as far as it can now be undone. Homes must be built for the working masses by those who employ their labor; but tenements must cease to be «good property» in the old, heartless sense. «Philanthropy and five per cent.» is the penance exacted.

« Que comptez-vous faire ? » – telle est la question d'aujourd'hui. Elle fut un jour lancée à notre ville, sur un ton de défi moqueur, par une bande de malfrats politiques, produits légitimes de la vie dans les taudis. La loi et l'ordre y répondirent alors, et l'emportèrent. Mais avec une population en pleine explosion maintenue dans cet étai, cette réponse suffira-t-elle toujours ? Tout dépendra de la lucidité avec laquelle nous saisissons la situation qui a provoqué ce défi. Un rapport officiel récent attribuait 40 % de la détresse parmi les pauvres à l'ivrognerie. Mais la première commission législative chargée d'enquêter sur ce fléau creusa plus profond et en découvrit les racines : « Elle fut contrainte de conclure que certaines conditions et certains modes de vie et d'habitation engendrent des habitudes et une moralité correspondantes », et elle recommanda « de lutter contre l'ivrognerie en offrant à chaque homme un logement propre et décent. » Des années plus tard, une enquête sanitaire révéla que « plus de la moitié des taudis, abritant les deux tiers de leur population, appartenaient à des propriétaires qui en faisaient une affaire, le plus souvent une spéculation. Le propriétaire cherchait un certain rendement sur son investissement, et ce rendement descendait rarement en dessous de 15 %, dépassant souvent 30 %... Les locataires se plaignaient unanimement d'être totalement négligés, et la seule réponse à leurs demandes de réparations ou d'améliorations nécessaires était : « Payez votre loyer ou partez. » Les consignes données aux gérants étaient simples, mais sans appel : « Encaissez le loyer d'avance, ou expulsez les occupants. » C'est sur ce terreau qu'a poussé cet arbre empoisonné. Peu surprenant que ses fruits soient amers. Le remède qui répondra efficacement à l'appel à venir pour la justice doit naître de la conscience collective. Ni la législation ni la charité ne suffiront. L'appétit du gain qui a causé le mal doit lui-même le réparer, dans la mesure du possible. Il faut construire des logements pour les masses laborieuses par ceux qui emploient leur travail ; mais les taudis doivent cesser d'être « de bons placements » au sens ancien et sans cœur. « Philanthropie et cinq pour cent » – telle est la pénitence exigée.

*If this is true from a purely economic point of view, what then of the outlook from the Christian standpoint? Not long ago a great meeting was held in this city, of all denominations of religious faith, to discuss the question how to lay hold of these teeming masses in the tenements with Christian influences, to which they are now too often strangers. Might not the conference have found in the warning of one Brooklyn builder, who has invested his capital on this plan and made it pay more than a money interest, a hint worth heeding: «How shall the love of God be understood by those who have been nurtured in sight only of the greed of man?»
Bottle Alley, Mulbry Bend*

Si cela est vrai d'un point de vue purement économique, quelle perspective offre alors le christianisme ? Il y a peu, un grand rassemblement réunissait dans cette ville les représentants de toutes les confessions pour discuter des moyens d'atteindre ces masses grouillantes des taudis avec des influences chrétiennes, auxquelles elles sont aujourd'hui trop souvent étrangères. L'assemblée n'aurait-elle pas pu méditer l'avertissement d'un constructeur de Brooklyn, qui a investi son capital selon ce principe et en a tiré plus

qu'un simple profit financier : « Comment ceux qui n'ont connu que l'avidité des hommes pourraient-ils comprendre l'amour de Dieu ? »

P5

1 - Genesis of the tenement

1 - La genèse du taudis

THE first tenement New York knew bore the mark of Cain from its birth, though a generation passed before the writing was deciphered. It was the «rear house,» infamous ever after in our city's history. There had been tenant-houses before, but they were not built for the purpose. Nothing would probably have shocked their original owners more than the idea of their harboring a promiscuous crowd; for they were the decorous homes of the old Knickerbockers, the proud aristocracy of Manhattan in the early days.

Le premier taudis que connut New York portait dès sa naissance la marque de Caïn, bien qu'il fallut une génération pour en déchiffrer l'écriture. Ce fut la « rear house » (maison arrière), tristement célèbre dans l'histoire de notre ville. Il y avait eu auparavant des logements locatifs, mais ils n'avaient pas été construits dans ce but. Rien n'aurait sans doute plus horrifié leurs propriétaires d'origine que l'idée d'y voir s'entasser une foule indifférenciée ; car ces demeures étaient les résidences décentes de l'ancienne aristocratie Knickerbocker, fière élite de Manhattan aux premiers temps.

It was the stir and bustle of trade, together with the tremendous immigration that followed upon the war of 1812, that dislodged them. In thirty-five years the city of less than a hundred thousand came to harbor half a million souls, for whom homes had to be found. Within the memory of men not yet in their prime, Washington had moved from his house on Cherry Hill as too far out of town to be easily reached. Now the old residents followed his example; but they moved in a different direction and for a different reason. Their comfortable dwellings in the once fashionable streets along the East River front fell into the hands of real-estate agents and boarding-house keepers; and here, says the report to the Legislature of 1857, when the ..evils engendered had excited just alarm, "in its 1 beginning, the tenant-house became a real blessing to that class of industrious poor whose small earnings limited their expenses, and whose employment in workshops, stores, or about the warehouses and thoroughfares, render a near residence of much importance." Not for long, however. As business increased, and the city grew with rapid strides, the necessities of the poor became the opportunity of their wealthier neighbors, and the stamp was set upon the old houses, suddenly become valuable, which the best thought and effort of a later age have vainly struggled to efface. Their «large rooms were partitioned into several smaller ones, without regard to light or ventilation, the rate of rent being lower in proportion to space or height from the street; and they soon became filled from cellar to garret with a class of tenantry living from hand to mouth, loose in morals, improvident in habits, degraded, and squalid as beggary itself.» It was thus the dark bedroom, prolific of untold depravities, came into the world. It was destined to survive the old houses. In their new rôle, says the old report, eloquent in its indignant denunciation of «evils more destructive than wars,» «they were not intended to last. Rents were fixed high enough to cover damage and abuse from this class, from whom nothing was expected, and the most was made of them while they lasted. Neatness, order, cleanliness, were never dreamed of in connection with the tenant-house system, as it spread its localities from year to year; while reckless

slovenliness, discontent, privation, and ignorance were left to work out their invariable results, until the en-tire premises reached the level of tenant-house dilapidation, containmg, but sheltering not, the miserable hordes that crowded beneath mouldering, water-rotted roofs or bur-rowed among the rats of clammy cellars.» Yet so illogical is human greed that, at a later day, when called to account, «the proprietors frequently urged the filthy habits of the tenants as an excusc for the condition of their property, utterly losing sight of the fact that it was the tolerance of those habits which was the real evil, and that for this they themselves were alone responsible.»

Ce fut l'essor du commerce et l'afflux massif d'immigrants après la guerre de 1812 qui les en délogèrent. En trente-cinq ans, la ville passa de moins de cent mille à un demi-million d'habitants, qu'il fallait loger. Du vivant d'hommes encore jeunes, Washington avait quitté sa maison de Cherry Hill, la jugeant trop éloignée du centre. Désormais, les anciens résidents l'imitèrent, mais dans une autre direction et pour d'autres raisons. Leurs demeures confortables, jadis situées dans les rues élégantes le long de l'East River, tombèrent aux mains d'agents immobiliers et de gérants de pensions ; et c'est là, comme l'indique le rapport à la Législature de 1857 – alors que les maux engendrés commençaient à alarmer –, « qu'à l'origine, la maison de rapport devint une véritable bénédiction pour cette classe de pauvres laborieux, dont les faibles revenus limitaient leurs dépenses et dont l'emploi en atelier, en magasin, ou autour des entrepôts et des grandes artères rendait un logement proche d'une grande importance ». Mais pas pour longtemps. À mesure que les affaires prospéraient et que la ville s'étendait à pas de géant, les besoins des pauvres devinrent l'opportunité de leurs voisins plus aisés, et ces anciennes maisons, soudain précieuses, furent marquées d'un sceau que les meilleurs efforts des générations suivantes ne parvinrent jamais à effacer. « Leurs grandes pièces furent cloisonnées en plusieurs plus petites, sans égard pour la lumière ou l'aération, le loyer étant d'autant plus bas que l'espace était exigu ou éloigné de la rue ; et elles se remplirent bientôt, des caves aux greniers, d'une population vivant au jour le jour, aux mœurs relâchées, imprévoyante, dégradée et misérable comme la mendicité elle-même. » Ainsi naquit la chambre sombre, prolifique en dépravations indicibles. Elle était appelée à survivre à ces vieilles maisons. Dans leur nouveau rôle, poursuit le rapport, vibrant d'une indignation dénonçant « des maux plus destructeurs que les guerres », « elles n'étaient pas conçues pour durer. Les loyers étaient fixés assez haut pour couvrir les dégâts et les abus de cette catégorie de locataires, de qui l'on n'attendait rien, et l'on en tira le maximum tant qu'elles tinrent debout. Propreté, ordre et salubrité n'avaient jamais été associés au système des taudis, qui s'étendait d'année en année ; tandis que négligence éhontée, mécontentement, privation et ignorance furent laissés à produire leurs effets inévitables, jusqu'à ce que l'ensemble des lieux atteigne le niveau de délabrement caractéristique des taudis, contenant, sans abriter, les hordes misérables entassées sous des toits pourris-sants ou terrées parmi les rats des caves humides. »

PAGE 6

Still the pressure of the crowds did not abate, and in the old garden where the stolid Dutch burgher grew his tulips or early cabbages a rear house was built, generally of wood, two stories high at first. Presently it was carried up another story, and another. Where two families had lived ten moved in. The front house followed suit, if the brick walls were strong enough. The question was not always asked, judging from complaints made by a contemporary witness, that the old buildings were «often carried up to a great height without regard to the strength of the foundation walls.» It was rent the owner was after; nothing was said in the contract about either the safety or the comfort of the tenants. The garden gate no longer swung on its rusty hinges. The shell-paved walk had become an alley; what the rear house had left of the garden, a «court.» Plenty such are yet to be found in the Fourth Ward, with here and there one of the original rear tenements.

Pourtant, la pression de la foule ne faiblissait pas, et dans l'ancien jardin où le bourgeois hollandais cultivait ses tulipes ou ses choux précoces, on construisit une « rear house » (maison arrière), d'abord en bois et de deux étages. Bientôt, on lui ajouta un étage, puis un autre. Là où vivaient deux familles, dix s'entassèrent. La maison principale fit de même, si ses murs de brique le permettaient – une question que l'on ne se posait pas toujours, à en juger par les plaintes d'un témoin de l'époque, selon lequel « les vieux

bâtiments étaient souvent surélevés à une grande hauteur, sans égard pour la solidité des fondations ». Ce que voulait le propriétaire, c'était le loyer ; le contrat ne mentionnait ni la sécurité ni le confort des locataires. La porte du jardin ne grinçait plus sur ses gonds rouillés. L'allée pavée de coquillages était devenue une ruelle ; ce qu'il restait du jardin, une « cour ». On en trouve encore beaucoup dans le Fourth Ward, avec çà et là l'un de ces taudis arrière d'origine.

Worse was to follow. It was «soon perceived by estate owners and agents of property that a greater percentage of profits could be realized by the conversion of houses and blocks into barracks, and dividing their space into smaller proportions capable of containing human life within four walls... Blocks were rented of real estate owners, or «purchased on time,» or taken in echarge at a percentage, and held for under-letting.» With the appearance of the middle-man, wholly irresponsible, and utterly reckless and un-restrained, began the era of tenement building which turned out such blocks as Gotham Court, where, in one cholera epidemic that scarcely touched the clean wards, the tenants died at the rate of one hundred and ninety-five to the thousand of population ; which forced the general mortality of the city up from 1 m 41.83 m 1815, to 1 m 27.33 in 1855, a year of unusual freedom from epidemic disease, and which wrung from the early organizers of the Health Department this wail: «There are numerous examples of tenement-houses in which are lodged several hundred people that have a pro rata allotment of ground area scarcely equal to two square yards upon the city lot, court-yards and all included.» The tenement-house population had swelled to half a million souls by that time, and on the East Side, in what is still the most densely populated district in all the world, China not excluded, it was packed at the rate of 290,000 to the square mile, a state of affairs wholly un-exampled. The utmost cupidity of other lands and other days had never contrived to herd much more than half that number within the same-space. The greatest crowding of Old London was at the rate of 175,816. Swine roamed the streets and gutters as their principal scavengers. The death of a child in a tenement was registered at the Bureau of Vital Statistics as «plainly due to suffocation in the foul air of an unventilated apartment,» and the Senators, who had come down from Albany to find out what was the matter with New York, reported that «there are annually cut off from the population by disease and death enough human beings to people a city, and enough human labor to sustain it.» And yet experts had testified that, as compared with uptown, rents were from twenty-five to thirty per cent. higher in the worst slums of the lower wards, with such accommodations as were enjoyed, for instance, by a «family with boarders» in Cedar Street, who fed hogs in the cellar that contained eight or ten loads of manure; or «one room 12 x 12 with five families living in it, comprising twenty persons of both sexes and all ages, with only two beds, without partition, screen, chair, or table.» The rate of rent has been successfully maintained to the present day, though the hog at least has been eliminated.

Le pire était à venir. « On comprit bientôt, parmi les propriétaires et les agents immobiliers, qu'un pourcentage de profits bien plus élevé pouvait être réalisé en transformant maisons et îlots en casernes, et en divisant leur espace en portions plus petites, à peine capables de contenir une vie humaine entre quatre murs... Des îlots étaient loués à des propriétaires, «achetés à crédit» ou pris en gestion contre un pourcentage, puis sous-loués. » Avec l'arrivée de l'intermédiaire – irresponsable, sans scrupules et sans frein – commença l'ère de la construction de taudis, qui produisit des ensembles comme la Gotham Court, où, lors d'une épidémie de choléra épargnant presque les quartiers propres, les locataires moururent au taux de 195 pour mille ; qui fit grimper la mortalité générale de la ville de 1 sur 41,83 en 1815 à 1 sur 27,33 en 1855, une année pourtant exempte d'épidémie majeure ; et qui arracha aux premiers organisateurs du Département de la Santé cette plainte : « Il existe de nombreux exemples de taudis où plusieurs centaines de personnes se partagent une surface au sol à peine équivalente à deux mètres carrés par lot, cours comprises. » À cette époque, la population des taudis avait gonflé jusqu'à un demi-million d'âmes, et sur l'East Side – encore aujourd'hui le district le plus densément peuplé au monde, Chine incluse –, elle s'entassait à raison de 290 000 habitants au mile carré, une situation sans précédent. Même l'avidité la plus débridée d'autres pays et d'autres époques n'avait jamais réussi à entasser beaucoup plus de la moitié de ce nombre dans le même espace. Le record de surpopulation du vieux Londres était de 175 816 habitants. Des porcs erraient dans les rues et les caniveaux, servant de principaux éboueurs. Un certificat de décès d'enfant dans un taudis était libellé comme « clairement dû à l'asphyxie dans l'air vicié d'un logement non aéré », et les

sénateurs, descendus d'Albany pour comprendre ce qui n'allait pas à New York, rapportèrent « qu'annuellement, la maladie et la mort emportent assez d'êtres humains pour peupler une ville, et assez de force de travail pour la faire vivre ». Pourtant, comparés aux quartiers aisés, les loyers étaient de 25 à 30 % plus élevés dans les pires bas-fonds des lower wards, où l'on trouvait des conditions comme celles de cette « famille avec pensionnaires » de Cedar Street, qui élevait des cochons dans une cave contenant huit à dix charrettes de fumier ; ou cette « pièce de 12 x 12 pieds abritant cinq familles, soit vingt personnes de tous âges et sexes, avec seulement deux lits, sans cloison, paravent, chaise ni table ». Le niveau des loyers a été maintenu jusqu'à aujourd'hui, même si les cochons, eux, ont disparu.

P8

Lest anybody flatter himself with the notion that these were evils of a day that is happily past and may safely be forgotten, let me mention here three very recent instances of tenement-house life that came under my notice. One was the burning of a rear house in Mott Street, from appearances one of the original tenant-houses that made their owners rich. The fire made homeless ten families, who had paid an average of \$5 a month for their mean little cubby-holes. The owner himself told me that it was fully insured for \$800, though it brought him in \$600 a year rent. He evidently considered himself especially entitled to be pitied for losing such valuable property. Another was the case of a hard-working family of man and wife, young people from the old country, who took poison together in a Crosby Street tenement because they were «tired.» There was no other explanation, and none was needed when I stood in the room in which they had lived. It was in the attic with sloping ceiling and a single window so far out on the roof that it seemed not to belong to the place at all. With scarcely room enough to turn around in they had been compelled to pay five dollars and a half a month in advance. There were four such rooms in that attic, and together they brought in as much as many a handsome little cottage in a pleasant part of Brooklyn. The third instance was that of a colored family of husband, wife, and baby in a wretched rear rookery in West Third Street. Their rent was eight dollars and a half for a single room on the top-story, so small that I was unable to get a photograph of it even by placing the camera outside the open door. Three short steps across either way would have measured its full extent.

Pour éviter que quiconque ne se berce de l'idée que ces maux appartiennent à un passé révolu, qu'on peut heureusement oublier, laissons-moi citer trois exemples très récents de vie dans les taudis, dont j'ai été témoin. Le premier fut l'incendie d'une « rear house » dans Mott Street, apparemment l'un de ces taudis originels qui avaient enrichi leurs propriétaires. Le sinistre laissa sans abri dix familles, qui payaient en moyenne 5 dollars par mois pour leurs misérables réduits. Le propriétaire lui-même m'assura que l'immeuble était pleinement assuré pour 800 dollars, bien qu'il lui rapportât 600 dollars de loyer annuel. Il semblait se considérer comme particulièrement digne de pitié pour la perte d'un bien si précieux. Le deuxième cas concernait un couple de jeunes gens venus de l'ancien pays, qui s'empoisonnèrent ensemble dans un taudis de Crosby Street parce qu'ils étaient « fatigués ». Aucune autre explication n'était nécessaire quand je vis la pièce où ils vivaient : un grenier au plafond incliné, avec une seule fenêtre si éloignée sur le toit qu'elle semblait ne pas appartenir aux lieux. À peine de quoi tourner, et pourtant ils devaient payer cinq dollars et demi de loyer par mois, d'avance. Il y avait quatre chambres comme celle-ci dans ce grenier, qui rapportaient autant que bien des jolies maisons à Brooklyn. Le troisième exemple était celui d'une famille noire – père, mère et bébé – dans un taudis sordide de West Third Street. Ils payaient huit dollars et demi pour une unique pièce au dernier étage, si exiguë que je ne parvins même pas à en prendre une photo en plaçant l'appareil devant la porte grande ouverte. Trois enjambées dans n'importe quelle direction en auraient mesuré toute la longueur.

There was just one excuse for the early tenement-house builders, and their successors may plead it with nearly as good right for what it is worth. «Such,» says an official report, «is the lack of houseroom in the city that any kind of tenement can be immediately crowded with lodgers, if there is space offered.» Thousands were living in cellars. There were three hundred underground lodging-houses in the city when the Health Department was organized. Some fifteen years before that the old Baptist Church in Mulberry Street, just off Chatham Street, had been sold, and the rear half of the frame structure had been converted into tenements that with their swarming population became the scandal even of that

reckless age. The wretched pile harbored no less than forty families, and the annual rate of deaths to the population was officially stated to be 75 in 1,000. These tenements were an extreme type of very many, for the big barracks had by this time spread east and west and far up the island into the sparsely settled wards. Whether or not the title was clear to the land upon which they were built was of less account than that the rents were collected. If there were damages to pay, the tenant had to foot them. Cases were «very frequent when property was in litigation, and two or three different parties were collecting rents.» Of course under such circumstances «no repairs were ever made.»

Il n'y avait qu'une seule excuse pour les premiers constructeurs de taudis – et leurs successeurs pour- raient l'invoquer avec presque autant de raison, pour ce qu'elle vaut. « Le manque de logements dans la ville est tel, » indique un rapport officiel, « que n'importe quel type de taudis se remplit instantanément de locataires, dès qu'un espace est proposé. » Des milliers vivaient dans des caves. Lors de la création du Département de la Santé, on dénombrait trois cents hébergements souterrains. Quinze ans plus tôt, l'ancienne église baptiste de Mulberry Street, près de Chatham Street, avait été vendue, et la moitié arrière de la structure en bois transformée en taudis qui, avec leur population grouillante, devinrent le scandale même de cette époque sans scrupules. Ce misérable bâtiment abritait pas moins de quarante familles, et le taux annuel de mortalité y était officiellement établi à 75 pour mille. Ces taudis représentaient un cas extrême parmi tant d'autres, car les grandes casernes s'étaient alors étendues à l'est, à l'ouest et loin vers le nord de l'île, dans des quartiers autrefois peu peuplés. Peu importait que le titre de propriété du terrain fût clair ou non, du moment que les loyers étaient encaissés. Si des dommages devaient être payés, c'était au locataire de les régler. Les cas « étaient très fréquents où des propriétés faisaient l'objet de litiges, et deux ou trois parties différentes percevaient les loyers ». Bien sûr, « dans ces conditions, aucune réparation n'était jamais effectuée. »

P11

The climax had been reached. The situation was summed up by the Society for the Improvement of the Condition of the Poor in these words: « Crazy old buildings, crowded rear tenements in filthy yards, dark, damp basements, leaking garrets, shops, outhouses, and stables converted into dwellings, though scarcely fit to shelter brutes, are habitations of thousands of our fellow-beings in this wealthy, Christian city. » « The city, » says its historian, Mrs. Martha Lamb, commenting on the era of aqueduct building between 1835 and 1845, « was a general asylum for vagrants. » Young vagabonds, the natural offspring of such « home » conditions, overran the streets. Juvenile crime increased fearfully year by year. The Children's Aid Society and kindred philanthropic organizations were yet unborn, but in the city directory was to be found the address of the « American Society for the Promotion of Education in Africa. »

Le paroxysme était atteint. La Société pour l'amélioration de la condition des pauvres résumait la situation en ces termes : « De vieux bâtiments délabrés, des taudis arrière entassés dans des cours sordides, des sous-sols sombres et humides, des greniers qui fuient, des échoppes, des appentis et des écuries transformés en logements – à peine dignes d'abriter des bêtes – sont les habitations de milliers de nos semblables dans cette ville riche et chrétienne. » « La cité, » écrit son historienne, Martha Lamb, commentant l'ère de la construction des aqueducs entre 1835 et 1845, « était devenue un asile général pour vagabonds. » De jeunes vauriens, fruits naturels de tels « foyers », envahissaient les rues. La criminalité juvénile augmentait de façon alarmante d'année en année. La Children's Aid Society et les organisations philanthropiques apparentées n'existaient pas encore, mais l'annuaire de la ville indiquait l'adresse de la « Société américaine pour la promotion de l'éducation en Afrique. »

2 - THE AWAKENING

2 - L'ÉVEIL

THE dread of advancing cholera, with the guilty knowledge of the harvest field that awaited the plague in New York's slums, pricked the conscience of the community into action soon after the close of the war. A citizens' movement resulted in the organization of a Board of Health and the adoption of the «Tenement-House Act» of 1867, the first step toward remedial legislation. A thorough canvass of the tenements had been begun already in the previous year; but the cholera first, and next a scourge of small-pox, delayed the work, while emphasizing the need of it, so that it was 1869 before it got fairly under way and began to tell. The dark bedroom fell under the ban first. In that year the Board ordered the cutting of more than forty-six thousand windows in interior rooms, chiefly for ventilation-for little or no light was to be had from the dark hallways. Air-shafts were unknown. The saw had a job all that summer; by early fall nearly all the orders had been carried out. Not without opposition; obstacles were thrown in the way of the officials on the one side by the owners of the tenements, who saw in every order to repair or clean up only an item of added expense to diminish their income from the rent; on the other side by the tenants themselves, who had sunk, after a generation of unavailing protest, to the level of their surroundings, and were at last content to remain there. The tenements had bred their Nemesis, a proletariat ready and able to avenge the wrongs of their crowds. Already it taxed the city heavily for the support of its jails and charities. The basis of opposition, curiously enough, was the same at both extremes; owner and tenant alike considered official interference an infringement of personal rights, and a hardship. It took long years of weary labor to make good the claim of the sunlight to such corners of the dens as it could reach at all. Not until five years after did the department succeed at last in ousting the «cave-dwellers» and closing some five hundred and fifty cellars south of Houston Street, many of them below tide-water, that had been used as living apartments. In many instances the police had to drag the tenants out by force.

LA CRAINTE de l'avancée du choléra, couplée à la conscience coupable des champs de misère que la peste trouverait dans les taudis de New York, piqua la conscience de la communauté et la poussa à agir peu après la fin de la guerre. Un mouvement citoyen aboutit à la création d'un Bureau de la Santé et à l'adoption du « Tenement-House Act » de 1867, première étape vers une législation corrective. Un recensement complet des taudis avait déjà commencé l'année précédente, mais le choléra d'abord, puis une épidémie de variole, retardèrent les travaux tout en soulignant leur urgence. Ce n'est qu'en 1869 que les mesures prirent vraiment effet. La chambre noire fut la première visée. Cette année-là, le Bureau ordonna l'ouverture de plus de quarante-six mille fenêtres dans les pièces intérieures, principalement pour l'aération – car les couloirs sombres n'offraient guère de lumière. Les puits d'aération n'existaient pas encore. La scie travailla tout l'été ; à l'automne, la plupart des ordres avaient été exécutés. Non sans résistance : les propriétaires, voyant dans chaque réparation ou nettoyage une dépense réduisant leurs revenus locatifs, firent obstacle, tout comme les locataires, résignés après une génération de protestations vaines, désormais résignés à leur sort. Les taudis avaient engendré leur Némésis, un prolétariat prêt à venger les torts subis par les foules entassées. La ville supportait déjà le poids financier de ses prisons et œuvres caritatives. Étrangement, les deux camps s'opposaient pour la même raison : propriétaires et locataires considéraient l'ingérence

officielle comme une atteinte à leurs droits et une injustice. Il fallut des années de labeur acharné pour que la lumière du soleil puisse atteindre les recoins des logements insalubres. Ce n'est qu'en 1874 que le département parvint enfin à expulser les « habitants des caves » et à fermer quelque cinq cents sous-sols au sud de Houston Street, dont beaucoup se situaient sous le niveau des marées et servaient d'habitations. Dans nombreux cas, la police dut extraire les locataires par la force.

The work went on; but the need of it only grew with the effort. The Sanitarians were following up an evil that grew faster than they went; like a fire, it could only be headed off, not chased, with success. Official reports, read in the churches in 1879, characterized the younger criminals as victims of low social conditions of life and unhealthy, overcrowded lodgings, brought up in «an atmosphere of actual darkness, moral and physical.» This after the saw had been busy in the dark corners ten years! «If we could see the air breathed by these poor creatures in their tenements,» said a well-known physician, «it would show itself to be fouler than the mud of the gutters.» Little improvement was apparent despite J. 11 that had been done. «The new tenements, that have been recently built, have been usually as badly planned as the old, with dark and unhealthy rooms, often over wet cellars, where extreme overcrowding is permitted,» was the verdict of one authority. These are the houses that to-day perpetuate the worst traditions of the past, and they are counted by thousands. The Five Points had been cleansed, as far as the immediate neighborhood was concerned, but the Mulberry Street Bend was fast outdoing it in foulness not a stone's throw away, and new centres of corruption were continually springing up and getting the upper hand when-ever vigilance was relaxed for ever so short a time. It is one of the curses of the tenement-house system that the worst houses exercise a levelling influence upon all the rest, just as one bad boy in a school-room will spoil the whole class. It is one of the ways the evil that was» the result of forgetfulness of the poor,» as the Council of Hygiene mildly put it, has of avenging itself.

LES TRAVAUX CONTINUÈRENT, mais le besoin n'en faisait que croître avec les efforts déployés. Les hygiénistes couraient après un mal qui se développait plus vite qu'ils ne pouvaient le contenir : comme un incendie, on ne pouvait que le devancer, non le poursuivre, avec succès. Des rapports officiels, lus dans les églises en 1879, décrivait les jeunes criminels comme des victimes « des conditions sociales basses et de logements insalubres, surpeuplés, élevés dans une atmosphère de ténèbres, morales et physiques ». Cela, dix ans après que la scie eut labouré les recoins obscurs ! « Si nous pouvions voir l'air que respirent ces pauvres créatures dans leurs taudis, » déclarait un médecin renommé, « il apparaîtrait plus fétide que la boue des caniveaux. » Peu d'améliorations étaient visibles malgré tout ce qui avait été accompli. « Les nouveaux taudis, récemment construits, sont souvent aussi mal conçus que les anciens, avec des pièces sombres et malsaines, fréquemment au-dessus de caves humides où le surpeuplement est toléré, » conclut une autorité. Ce sont ces logements qui perpétuent aujourd'hui les pires traditions du passé, et ils se comptent par milliers. Les Five Points avaient été assainis, du moins en apparence, mais le coude de Mulberry Street le surpassait déjà en saleté à quelques pas de là, et de nouveaux foyers de corruption surgissaient sans cesse, prenant le dessus dès que la vigilance faiblissait ne fût-ce qu'un instant. L'une des malédictions du système des taudis est que les pires logements exercent une influence nivelante sur tous les autres, tout comme un seul mauvais élève peut corrompre une classe entière. « C'est ainsi, » comme le soulignait sobrement le Conseil d'Hygiène, « que le mal né de l'oubli des pauvres se venge. »

P14

The determined effort to head it off by laying a strong band upon the tenement builders that has been the chief business of the Health Board of recent years, dates from this period. The era of the air-shaft has not solved the problem of housing the poor, but it has made good use of limited opportunities. Over the new houses sanitary law exercises full control. But the old remain. They cannot be summarily torn down, though in extreme cases the authorities can order them cleared. The outrageous over-crowding, too, remains. It is characteristic of the tenements. Poverty, their badge and typical condition, invites-compels it. All efforts to abate it result only in temporary relief. As long as they exist it will exist with them. And the tenements will exist in New York forever.

L'EFFORT OBSTINÉ pour endiguer ce fléau en imposant des contraintes strictes aux constructeurs de taudis – principale occupation du Bureau de la Santé ces dernières années – remonte à cette époque. L'ère des

puits d'aération n'a pas résolu le problème du logement des pauvres, mais elle a tiré parti des possibilités limitées. Les nouvelles constructions sont désormais sous le contrôle total des lois sanitaires. Mais les vieux taudis subsistent. On ne peut les raser du jour au lendemain, même si, dans les cas extrêmes, les autorités peuvent ordonner leur évacuation. Le surpeuplement scandaleux persiste lui aussi. Il est consubstantiel aux taudis. La pauvreté, leur marque de fabrique et leur condition typique, l'engendre – voire l'impose. Toutes les tentatives pour le réduire ne procurent qu'un soulagement temporaire. Tant que les taudis existeront, le surpeuplement existera avec eux. Et les taudis existeront toujours à New York.

To-day, what is a tenement? The law defines it as a house «occupied by three or more families, living independently and doing their cooking on the premises; or by more than two families on a floor, so living and cooking and having a common right in the halls, stairways, yards, etc.» That is the legal meaning, and includes flats and apartment-houses, with which we have nothing to do. In its narrower sense the typical tenement was thus described when last arraigned before the bar of public justice: «It is generally a brick building from four to six stories high on the street, frequently with a store on the first floor which, when used for the sale of liquor, has a side opening for the benefit of the inmates and to evade the Sunday law; four families occupy each floor, and a set of rooms consists of one or two dark closets, used as bedrooms, with a living room twelve feet by ten. The staircase is too often a dark well in the centre of the house, and no direct through ventilation is possible, each family being separated from the other by partitions. Frequently the rear of the lot is occupied by another building of three stories high with two families on a floor.» The picture is nearly as true to-day as ten years ago, and will be for a long time to come. The dim light admitted by the air-shaft shines upon greater crowds than ever. Tenements are still «good property,» and the poverty of the poor man his destruction. A barrack down town where he has to live because he is poor brings in a third more rent than a decent flat house in Harlem. The statement once made a sensation that between seventy and eighty children had been found in one tenement. It no longer excites even passing attention, when the sanitary police report counting 101 adults and 91 children in a Crosby Street house, one oftentimes, built together. The children in the other, if I am not mistaken, numbered 89, a total of 180 for two tenements ! Or when a midnight inspection in Mulberry Street unearths a hundred and fifty «lodgers» sleeping on filthy floors in two buildings. Spite of brown-stone trimmings, plate-glass and mosaic vestibule floors, the water does not rise in summer to the second story, while the beer flows unchecked to the all-night picnics on the roof. The saloon with the side-door and the landlord divide the prosperity of the place between them, and the tenant, in sullen submission, foots the bills.

Aujourd'hui, qu'est-ce qu'un taudis ? La loi le définit comme une « maison occupée par trois familles ou plus, vivant de manière indépendante et cuisinant sur place ; ou par plus de deux familles par étage, partageant les couloirs, escaliers, cours, etc. » Voilà la définition légale, qui inclut les appartements et immeubles collectifs – mais ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit. Dans son acception la plus stricte, le taudis typique se décrit ainsi, lors de son dernier procès public : « C'est généralement un bâtiment en brique de quatre à six étages, avec souvent un commerce au rez-de-chaussée – un bar, dont l'entrée latérale permet aux locataires d'acheter de l'alcool le dimanche en contournant la loi. Quatre familles occupent chaque étage. Un logement se compose d'une ou deux chambres obscures, servant de chambres à coucher, et d'une pièce à vivre de trois mètres sur trois. L'escalier est trop souvent un puits sombre au centre de l'immeuble, sans ventilation directe possible, chaque famille étant séparée des autres par des cloisons. À l'arrière de la parcelle s'élève souvent un autre bâtiment de trois étages, avec deux familles par niveau. » Ce tableau reste aussi vrai aujourd'hui qu'il y a dix ans, et le restera longtemps. La lumière blafarde des puits d'aération éclaire des foules plus denses que jamais. Les taudis restent « de bons placements », et la pauvreté du pauvre, sa perte. Une caserne insalubre du centre-ville rapporte un tiers de loyer de plus qu'un logement décent à Harlem. Autrefois, découvrir « soixante-dix à quatre-vingts enfants dans un seul taudis » faisait scandale. Désormais, même les 101 adultes et 91 enfants recensés par la police sanitaire dans un immeuble de Crosby Street (l'un des deux jumeaux construits côte à côte) ne soulèvent plus un sourcil. Dans l'autre bâtiment, les enfants étaient – si ma mémoire est bonne – 89, soit 180 âmes pour deux taudis. Ou encore quand une inspection nocturne à Mulberry Street débusque 150 « locataires » dormant à même le sol crasseux de deux immeubles. Malgré les ornements en pierre brune, les vitrines en verre et les sols

en mosaïque du hall, l'eau ne monte pas au-delà du premier étage l'été, tandis que la bière coule à flots pour les pique-niques nocturnes sur le toit. Le bar clandestin et le propriétaire se partagent la prospérité des lieux. Le locataire, lui, paie en silence.

P17

Where are the tenements of to-day? Say rather: where are they not? In fifty years they have crept up from the Fourth Ward slums and the Five Points the whole length of the island, and have polluted the Annexed District to the Westchester line. Crowding all the lower wards, wherever business leaves a foot of ground unclaimed; strung along both rivers, like ball and chain tied to the foot of every street, and filling up Harlem with their restless, pent-up multitudes they hold within their clutch the wealth and business of New York, hold them at their mercy in the day of mob-rule and wrath. The bullet-proof shutters, the stacks of hand-grenades, and the Gatling guns of the Sub-Treasury are tacit admissions of the fact and of the quality of the mercy expected. The tenements to-day are New York, harboring three-fourths of its population. When another generation shall have doubled the census of our city, and to that vast army of workers, held captive by poverty, the very name of home shall be as a bitter mockery, what will the harvest be?

Où sont les taudis d'aujourd'hui ? Mieux vaudrait demander : où ne sont-ils pas ? En cinquante ans, ils ont rampé depuis les bidonvilles du Fourth Ward et des Five Points sur toute la longueur de l'île, et ont souillé les Annexed Districts jusqu'à la frontière du Westchester. Ils encombrant tous les quartiers bas, partout où les affaires laissent un pied carré de terrain inoccupé ; ils s'étirent le long des deux fleuves, tels des boulets enchaînés au pied de chaque rue, et envahissent Harlem avec leurs foules agitées, compressées. Ils tiennent dans leur étreinte la richesse et les affaires de New York, les soumettant à leur merci le jour où la foule se soulèvera, ivre de colère. Les volets blindés, les piles de grenades et les mitrailleuses Gatling du sous-trésor sont des aveux tacites de cette réalité, et de la nature de la clémence qu'on en attend. Les taudis, aujourd'hui, c'est New York : ils abritent les trois quarts de sa population. Quand une nouvelle génération aura doublé le recensement de la ville, et que pour cette armée de travailleurs, prisonniers de la pauvreté, le mot « chez-soi » ne sera plus qu'une moquerie amère, quelle sera la récolte ?

P19

3 - THE MIXED CROWD

3. LA FOULE BIGARRÉE

WHEN once I asked the agent of a notorious Fourth Ward alley how many people might be living in it I was told: One hundred and forty families, one hundred Irish, thirty-eight Italian, and two that spoke the German tongue. Barring the agent herself, there was not a native-born individual in the court. The answer was characteristic of the cosmopolitan character of flower New York, very nearly so of the whole of it, wherever it runs to alleys and courts. One may find for the asking an Italian, a German, a French, African, Spanish, Bohemian, Russian, Scandinavian, Jewish, and Chinese colony. Even the Arab, who peddles «holy earth» from the Battery as a direct importation from Jerusalem, has his exclusive preserves at the lower end of Washington Street. The one thing you shall vainly ask for in the chief city of America is a distinctively American community. There is none; certainly not among the tenements. Where have they gone to, the old inhabitants? I put the question to one who might fairly be presumed

to be of the number, since I had found him sighing for the «good old days» when the legend «no Irish need apply» was familiar in the advertising columns of the newspapers. He looked at me with a puzzled air. «I don't know,» he said. «I wish I did. Some went to California in '49, some to the war and never came back. The rest, I expect, have gone to heaven, or somewhere. I don't see them 'round here.»

Un jour, j'ai demandé à l'agente d'une ruelle mal famée du Fourth Ward combien de personnes y vivaient. Elle m'a répondu : « Cent quarante familles. Cent irlandaises, trente-huit italiennes, et deux qui parlaient allemand. » À part elle-même, il n'y avait pas un seul natif du pays dans cette cour. Cette réponse résume à elle seule le caractère cosmopolite du bas Manhattan – et, presque, de toute la ville, dès qu'on s'enfonce dans ses ruelles et ses cours. On y trouve, si on cherche bien, des colonies italiennes, allemandes, françaises, africaines, espagnoles, bohémiennes, russes, scandinaves, juives, chinoises. Même l'Arabe, qui vend de la « terre sainte » importée directement de Jérusalem depuis la pointe de la Battery, a ses quartiers réservés au bout de Washington Street. Une seule chose est introuvable dans la principale ville d'Amérique : une communauté distinctivement américaine. Il n'y en a pas. Pas dans les taudis, en tout cas. Alors, où sont passés les anciens habitants ? J'ai posé la question à un homme qui semblait en faire partie – je l'avais trouvé en train de nostalgiser les « bons vieux temps » où les annonces « No Irish Need Apply » pullulaient dans les journaux. Il m'a regardé, perplexe. « Je n'en sais rien, a-t-il dit. J'aimerais bien le savoir. Certains sont partis en Californie en '49, d'autres à la guerre et ne sont jamais revenus. Les autres ? Je suppose qu'ils sont au ciel... ou quelque part. Je ne les vois plus par ici. »

Whatever the merit of the good man's conjectures, his eyes did not deceive him. They are not here. In their place has come this queer conglomerate mass of heterogeneous elements, ever striving and working like whiskey and water in one glass, and with the like result: final union and a pre-vailing taint of whiskey. The once unwelcome Irishman has been followed in his turn by the Italian, the Russian Jew, and the Chinaman, and has himself taken a hand at opposition, quite as bitter and quite as ineffectual, against these later hordes. Wherever these have gone they have crowded him out, possessing the block, the street, the ward with their denser swarms. But the Irishman's revenge is complete. Victorious in defeat over his recent as over his more ancient foe, the one who opposed his coming no less than the one who drove him out, he dictates to both their politics, and, secure in possession of the offices, returns the native his greeting with interest, while collecting the rents of the Italian whose house he has bought with the profits of his saloon. As a landlord he is picturesquely autocratic. An amusing instance of his methods came under my notice while writing these lines. An inspector of the Health Department found an Italian family paying a man with a Celtic name twenty-five dollars a month for three small rooms in a ramshackle rear tenement more than twice what they were worth and expressed his astonishment to the tenant, an ignorant Sicilian laborer. He replied that he had once asked the landlord to reduce the rent but he would not do it

Quelle que soit la justesse des conjectures de ce brave homme, ses yeux ne l'ont pas trompé : ils ne sont plus là. À leur place s'est installée cette masse bigarrée et étrange, mélange hétéroclite d'éléments disparates, toujours en lutte et en mouvement, comme du whisky et de l'eau dans un même verre – avec le même résultat : une union finale, et une dominante d'alcool qui persiste. L'Irlandais, jadis indésirable, a été à son tour suivi par l'Italien, le Juif russe et le Chinois... et s'est mis, lui aussi, à opposer une résistance, tout aussi amère et tout aussi vaine, contre ces nouvelles vagues d'arrivants. Partout où celles-ci se sont installées, elles l'ont repoussé, occupant le pâté de maisons, la rue, le quartier, avec leurs essais plus denses. Mais la revanche de l'Irlandais est totale. Vainqueur dans sa défaite, aussi bien face à ses ennemis récents qu'à ses bourreaux d'autan – ceux qui s'opposaient à son arrivée comme ceux qui l'avaient chassé –, il leur dicte désormais leur politique. Solidement ancré dans les institutions, il rend la monnaie de sa pièce au natif [l'Américain de souche], avec les intérêts, tout en encaisse les loyers de l'Italien dont il a acheté la maison avec les profits de son bar. En tant que propriétaire, il est un autocrate pittoresque. Un exemple amusant de ses méthodes m'a été rapporté alors que j'écrivais ces lignes : un inspecteur du Department of Health a découvert une famille italienne payant vingt-cinq dollars par mois à un homme au nom celtique pour trois pièces minuscules dans un taudis délabré à l'arrière-cour – plus du double de leur valeur réelle.

Stupéfait, il en a fait la remarque au locataire, un ouvrier sicilien illettré. Celui-ci a répondu qu'il avait un jour demandé au propriétaire de baisser le loyer, mais que ce dernier avait refusé

P20

«Well! What did he say?» asked the inspector.

«' Damma, man i' he said; 'if you speaka thata way to me, I fira you and your things in the streeta.' « And the frightened Italian paid the rent.

Alors ? Qu'est-ce qu'il a répondu ? » demanda l'inspecteur.

« Damma, l'ami ! » qu'il m'a fait. Si tu me parles comme ça, je te fous à la rue, toi et tes affaires ! »

Et l'Italien apeuré a payé son loyer.

In justice to the Irish landlord it must be said that like an apt pupil he was merely showing forth the result of the schooling he had received, re-enacting, in his own way, the scheme of the tenements. It is only his frankness that shocks. The Irishman does not naturally take kindly to tenement life, though with characteristic versatility he adapts himself to its conditions at once. It does violence, nevertheless, to the best that is in him, and for that very reason of all who come within its sphere soonest corrupts him. The result is a sedi-ment, the product of more than a generation in the city's slums, that, as distinguished from the larger body of his dass, justly ranks at the foot of tenement dwellers, the so-called «low Irish.»

Pour être juste envers le propriétaire irlandais, il faut reconnaître qu'il n'a fait qu'appliquer les leçons reçues, jouant à sa manière le scénario des taudis. Ce qui choque, c'est seulement sa franchise. L'Irlandais n'a aucune affinité naturelle avec la vie en taudis, mais avec une adaptabilité caractéristique, il en épouse aussitôt les conditions. Pourtant, cette vie lui fait violence – et c'est précisément pour cette raison qu'elle le corrompt plus vite que quiconque. Le résultat ? Une lie sociale, le produit de plus d'une génération croupissant dans les bas-fonds de la ville, qui, distincte du reste de sa communauté, occupe sans conteste la dernière marche des habitants des taudis : les « low Irish », les Irlandais des bas-fonds.

It is not to be assumed, of course, that the whole body of the population living in the tenements, of which New Yorkers are in the habit of speaking vaguely as «the poor,» or even the larger part of it, is to be classed as vicious or as poor in the sense of verging on beggary.

Il ne faut pas croire, bien sûr, que l'ensemble des habitants des taudis – ces New-Yorkais que l'on désigne vaguement sous le terme de « les pauvres » – soit à classer parmi les vicieux ou les mendiants. La pauvreté, ici, n'est pas une catégorie morale, mais une condition imposée – un piège dont les murs sont faits de loyers trop chers, de salaires de misère et de regards qui fuient.

New York's wage-earners have no other place to live, more is the pity. They are truly poor for having no better homes; waxing poorer in purse as the exorbitant rents to which they are tied, as ever was serf to soil, keep rising. The wonder is that they are not all corrupted, and speedily, by their surroundings. If, on the contrary, there be a steady working up, if not out of the slough, the fact is a powerful argument for the optimist's belief that the world is, after all, growing better, not worse, and would go far toward dis-arming apprehension, were it not for the steadier growth of the sediment of the slums and its constant menace. Such an impulse toward better things there certainly is. The German rag-picker of thirty years ago, quite as low in the scale as his Italian successor, is the thrifty tradesman or prosperous farmer of to-day.

Les travailleurs new-yorkais n'ont nulle part ailleurs où vivre – et c'est bien le drame. Ils sont vraiment pauvres, non pas parce qu'ils manquent de volonté, mais parce qu'ils manquent de logements décents ; et ils s'appauvrissent encore davantage à mesure que les loyers exorbitants, qui les enchaînent comme le serf à sa terre, ne cessent d'augmenter. Le vrai miracle, c'est qu'ils ne soient pas tous corrompus – et vite – par leur environnement. Si, au contraire, certains parviennent à s'élever, ne serait-ce que lentement (sans pour autant sortir du bourbier), c'est une preuve puissante pour les optimistes : le monde irait donc mieux, et non pire. Mais cette lueur d'espoir se heurte à une réalité plus tenace : la lie des taudis ne cesse de grandir, et sa menace plane, implacable. Il y a pourtant un élan vers quelque chose de mieux. Le chiffonnier

allemand d'il y a trente ans, aussi bas dans l'échelle que l'Italien qui lui a succédé, est aujourd'hui un commerçant économe ou un fermier prospère.

The Italian scavenger of our time is fast graduating into exclusive control of the corner fruit-stands, while his black-eyed boy monopolizes the boot-blackening industry in which a few years ago he was an intruder. The Irish hod-carrier in the second generation has become a bricklayer, if not the Alderman of his ward, while the Chinese coolie is in almost exclusive possession of the laundry business. The reason is obvious. The poorest immigrant comes here with the purpose and ambition to better himself and, given half a chance, might be reasonably expected to make the most of it. To the false plea that he prefers the squalid homes in which his kind are housed there could be no better answer. The truth is, his half chance has too long been wanting, and for the bad result he has been unjustly blamed.

As emigration from east to west follows the latitude, so does the foreign influx in New York distribute itself along certain well-defined lines that waver and break only under the stronger pressure of a more gregarious race or the encroachments of inexorable business. A feeling of dependence upon mutual effort, natural to strangers in a strange land, unacquainted with its language and customs, sufficiently accounts for this.

Comme l'émigration d'est en ouest suit les parallèles, l'afflux d'étrangers à New York se répartit le long de lignes bien tracées – des frontières invisibles qui ne fléchissent que sous la poussée d'une communauté plus nombreuse ou l'avancée implacable des affaires. Ce qui explique ce phénomène ? Un sentiment de dépendance mutuelle, naturel à des étrangers en terre étrangère, désorientés par la langue et les coutumes, et qui n'ont d'autre choix que de s'agglutiner pour survivre.

The Irishman is the true cosmopolitan immigrant. All-pervading, he shares his lodging with perfect impartiality with the Italian, the Greek, and the «Dutchman,» yielding only to sheer force of numbers, and objects equally to them all. A map of the city, colored to designate nationalities, would show more stripes than on the skin of a zebra and more colors than any rainbow. The city on such a map would fall into two great halves, green for the Irish prevailing in the West Side tenement districts, and blue for Germans on the East Side. But intermingled with these ground colors would be an odd variety of tints that would give the whole the appearance of an extraordinary crazy-quilt. From down in the Sixth Ward, upon the site of the old Collect Pond that in the days of the fathers drained the hills which are no more, the red of the Italian would be seen forcing its way northward along the line of Mulberry Street to the quarter of the French purple on Bleeker Street and South Fifth Avenue, to lose itself and reappear, after a lapse of miles, in the «Little Italy» of Harlem, east of Second Avenue. Dashes of red, sharply defined, would be seen strung through the Annexed District, northward to the city line. On the West Side the red would be seen overrunning the old Africa of Thompson Street, pushing the black of the negro rapidly uptown, against querulous but unavailing protests, occupying his home, his church, his trade and all, with merciless impartiality. There is a church in Mulberry Street that has stood for two generations as a sort of mile-stone of these migrations. Built originally for the worship of staid New Yorkers of the «old stock,» it was engulfed by the colored tide, when the draft-riots drove the negroes out of reach of Cherry Street and the Five Points. Within the past decade the advance wave of the Italian onset reached it, and today the arms of United Italy adorn its front. The negroes have made a stand at several points along Seventh and Eighth Avenues; but their main body, still pursued by the Italian foe, is on the march yet, and the black mark will be found overshadowing to-day many blocks on the East Side, with One Hundredth Street as the centre, where colonies of them have settled recently.

L'Irlandais est le vrai immigrant cosmopolite. Omniprésent, il partage son logement avec une impartialité parfaite – avec l'Italien, le Grec ou le «Dutchman» [l'Allemand] –, ne cédant que sous le poids du nombre. Une carte de la ville, colorée selon les nationalités, ressemblerait à une peau de zèbre : plus de rayures, plus de couleurs que dans n'importe quel arc-en-ciel. New York s'y diviserait en deux grands blocs : Vert pour les Irlandais, dominants dans les taudis de l'West Side. Bleu pour les Allemands de l'East Side. Mais entre ces teintes de fond s'entremêlerait une mosaïque de couleurs bigarrées, donnant à l'ensemble l'allure d'une courtépointe folle. Depuis le Sixth Ward, sur l'emplacement de l'ancien Collect Pond (ce bassin qui drainait jadis des collines aujourd'hui disparues), le rouge des Italiens remonterait vers le nord le long de Mulberry Street, jusqu'au quartier pourpre des Français (autour de Bleeker Street et de la Cinquième

Avenue Sud). Il disparaîtrait puis réapparaîtrait, après une interruption de plusieurs miles, dans la « Little Italy » de Harlem, à l'est de la Deuxième Avenue. À l'ouest, des taches rouges bien délimitées traverseraient les Annexed Districts, remontant jusqu'aux limites de la ville. Sur l'West Side, le rouge submergerait l'ancienne « Afrique » de Thompson Street, poussant le noir des Noirs toujours plus haut vers le nord, malgré leurs protestations vaines. Les Italiens occupent leurs logements, leurs églises, leurs métiers, avec une impartialité impitoyable. Une église de Mulberry Street sert de borne kilométrique à ces migrations. Bâtie à l'origine pour des New-Yorkais « de souche », elle fut engloutie par la marée colorée quand les émeutes de la conscription (1863) chassèrent les Noirs hors de Cherry Street et des Five Points. Il y a dix ans, l'avant-garde italienne l'a atteinte : aujourd'hui, les armes de l'Italie unifiée ornent sa façade.

Les Noirs ont tenté de résister le long des Seventh et Eighth Avenues, mais leur gros des troupes, toujours poursuivi par l'ennemi italien, continue sa marche. Leur marque noire domine désormais de nombreux blocs de l'East Side, avec la 100e Rue comme épicerie, où des colonies se sont récemment installées.

P22

Hardly less aggressive than the Italian, the Russian and Polish Jew, having overrun the district between Rivington and Division Streets, east of the Bowery, to the point of suffocation, is filling the tenements of the old Seventh Ward to the river front, and disputing with the Italian every foot of available space in the back alleys of Mulberry Street. The two races, differing hopelessly in much, have this in common: they carry their slums with them wherever they go, if allowed to do it. Little Italy already rivals its parent, the «Bend», in foulness. Other nationalities that begin at the bottom make a fresh start when crowded up the ladder. Happily both are manageable, the one by rabbinical, the other by the civil law. Between the dull gray of the Jew, his favorite color, and the Italian red, would be seen squeezed in on the map a sharp streak of yellow, marking the narrow boundaries of Chinatown. Dovetailed in with the German population, the poor but thrifty Bohemian might be picked out by the sombre hue of his life as of his philosophy, struggling against heavy odds in the big human bee-hives of the East Side. Colonies of his people extend northward, with long lapses of space, from below the Cooper Institute more than three miles. The Bohemian is the only foreigner with any considerable representation in the city who counts no wealthy man of his race, none who has not to work hard for a living, or has got beyond the reach of the tenement.

Presque aussi agressifs que les Italiens, les Juifs russes et polonais, après avoir envahi jusqu'à l'étouffement le quartier entre Rivington et Division Streets (à l'est de la Bowery), déborde désormais dans les taudis du vieux Seventh Ward, jusqu'au bord de l'eau. Ils disputent aux Italiens chaque pouce d'espace disponible dans les ruelles de Mulberry Street. Ces deux peuples, si différents par ailleurs, ont un point commun : ils emportent leurs taudis avec eux, où qu'ils aillent, si on les laisse faire. « Little Italy » rivalise déjà avec son modèle, « the Bend », en matière de saleté. Contrairement à d'autres nationalités qui, parties de rien, se refont une vie en grimpant les échelons, Juifs et Italiens restent prisonniers de la misère – mais heureusement, les uns sont tenus en bride par la loi rabbinique, les autres par le droit civil. Entre le gris terne des Juifs (leur couleur fétiche) et le rouge italien, la carte montrerait une fine traînée jaune : Chinatown, aux frontières étroites. Enclavés parmi les Allemands, les Bohémiens (pauvres mais économes) se distingueraient par la teinte sombre de leur existence, comme de leur philosophie. Leurs colonies, dispersées, s'étendent vers le nord depuis Cooper Union sur plus de cinq kilomètres. Le Bohémien est le seul immigrant à ne compter aucun riche parmi les siens – personne qui n'ait à trimer dur pour survivre, personne qui ait réussi à échapper aux taudis.

Down near the Battery the West Side emerald would be soiled by a dirty stain, spreading rapidly like a splash of ink on a sheet of blotting paper, headquarters of the Arab tribe, that in a single year has swelled from the original dozen to twelve hundred, intent, every mother's son, on trade and harter. Dots and dashes of color here and there would show where the Finnish sailors worship their djumala (God), the Greek pedlars the ancient name of their race, and the Swiss the goddess of thrift. And soon to the end of the long register, all toiling together in the galling fetters of the tenement. Were the question raised who makes the most of life thus mortgaged, who resists most stubbornly its levelling

tendency - knows how to drag even the barracks upward a part of the way at least toward the ideal plane of the home - the palm must be unhesitatingly awarded the Teuton. The Italian and the poor Jew rise only by compulsion. The Chinaman does not rise at all; here, as at home, he simply remains stationary. The Irishman's genius runs to public affairs rather than domestic life; wherever he is mustered in force the saloon is the gorgeous centre of political activity. The German struggles vainly to learn his trick; his Teutonic wit is too heavy, and the political ladder he raises from his saloon usually too short or too clumsy to reach the desired goal. The best part of his life is lived at home, and he makes himself a home independent of the surroundings, giving the lie to the saying, unhappily become a maxim of social truth, that pauperism and drunkenness naturally grow in the tenements. He makes the most of his tenement, and it should be added that whenever and as soon as he can save up money enough, he gets out and never crosses the threshold of one again.

Près de la Battery, le vert irlandais de l'West Side serait souillé par une tache sale, qui s'étale comme une éclaboussure d'encre sur du buvard : le quartier général de la tribu arabe, passée en une seule année de douze à mille deux cents âmes, toutes obsédées par le commerce et le troc. Ça et là, des points et des tirets de couleur marqueraient les lieux où : les marins finlandais vénèrent leur djumala (Dieu), les colporteurs grecs célèbrent le nom antique de leur race, les Suisses adorent la déesse de l'épargne. Et ainsi de suite, jusqu'au bout de ce long registre, tous luttant ensemble dans l'étau des taudis. Si l'on se demandait qui tire le mieux son épingle du jeu – qui résiste le plus farouchement à l'aplatissement de la misère, qui parvient à tirer son taudis vers le haut, ne serait-ce qu'un peu, vers l'idéal du home – la palme reviendrait sans hésiter au Germain. L'Italien et le Juif pauvre ne s'élèvent que sous la contrainte. Le Chinois ne s'élève pas du tout : ici comme chez lui, il reste immobile. Le génie de l'Irlandais se déploie dans la vie publique plutôt que domestique : là où il est nombreux, le saloon devient le centre flamboyant de l'activité politique. L'Allemand, lui, échoue à imiter ce tour de force : son esprit teuton est trop lourd, et l'échelle politique qu'il dresse depuis son bar est trop courte ou trop maladroite pour atteindre son but. Mais le meilleur de sa vie, il le vit chez lui – et c'est là son vrai talent : il se crée un foyer malgré tout, démentant ce lieu commun devenu une vérité sociale – « la pauvreté et l'ivrognerie poussent naturellement dans les taudis ». Il optimise son taudis, et il faut ajouter ceci : dès qu'il a assez économisé, il en sort et n'y remet jamais les pieds.

P27

4 - THE DOWN TOWN BACK-ALLEYS

4. LES RUELLES DE L'ENFER

DOWN below Chatham Square, in the old Fourth Ward, where the cradle of the tenement stood, we shall find New York's Other Half at home, receiving such as care to call and are not afraid. Not all of it, to be sure, there is not room for that; but a fairly representative gathering, representative of its earliest and worst traditions. There is nothing to be afraid of. In this metropolis, let it be understood, there is no public street where the stranger may not go safely by day and by night, provided he knows how to mind his own business and is sober. His coming and going will excite little interest, unless he is suspected of being a truant officer, in which case he will be impressed with the truth of the observation that the American stock is dying out for want of children. If he escapes this suspicion and the risk of tram-pling upon, or being himself run down by the bewildering swarms of youngsters that are everywhere or nowhere as the exigency and their quick scent of danger direct, he will see no reason for

dissenting from that observation. Glimpses caught of the parents watching the youngsters play from windows or open doorways will soon convince him that the native stock is in no way involved.

Sous Chatham Square, dans le vieux Fourth Ward – là où les premiers taudis de New York ont vu le jour –, on découvre l'envers de la ville, celui que les guides touristiques ignorent. Pas toute sa population, bien sûr (l'espace manquerait), mais un concentré de ses traditions les plus dures et les plus anciennes. Pas de quoi avoir peur, pourtant. À New York, aucune rue n'est vraiment interdite, ni de jour ni de nuit, tant qu'on reste sobre et qu'on ne se mêle pas des affaires des autres. Votre présence passera inaperçue... sauf si on vous prend pour un inspecteur de l'éducation. Dans ce cas, les habitants vous feront vite comprendre que « les vrais New-Yorkais » – ceux d'avant l'arrivée des immigrants – ont presque disparu, faute de faire assez d'enfants. Si vous évitez ce malentendu et le risque de vous faire bousculer (ou de bousculer) les bandes d'enfants qui déferlent dans les ruelles, vous comprendrez pourquoi. Un coup d'œil aux parents, postés aux fenêtres ou sur les seuils pour surveiller leur progéniture, suffira à vous convaincre : ces familles-là ne font pas partie de l'ancienne élite.

Leaving the Elevated Railroad where it dives under the Brooklyn Bridge at Franklin Square, scarce a dozen steps will take us where we wish to go. With its rush and roar echoing yet in our ears, we have turned the corner from prosperity to poverty. We stand upon the domain of the tenement. In the shadow of the great stone abutments the old Knickerbocker houses linger like ghosts of a departed day. Down the winding slope of Cherry Street-proud and fashionable Cherry Hill that was-their broad steps, sloping roofs, and dormer windows are easily made out; all the more easily for the contrast with the ugly barracks that elbow them right and left. These never had other design than to shelter, at as little outlay as possible, the greatest crowds out of which rent could be wrung. They were the bad after-thought of a heedless day. The years have brought to the old houses unhonored age, a querulous second childhood that is out of tune with the time, their tenants, the neighbors, and cries out against them and against you in fretful protest in every step on their rotten floors or squeaky stairs. Good cause have they for their fretting. This one, with its shabby front and poorly patched roof, what glowing firesides, what happy children may it once have owned? Heavy feet, too often with unsteady step, for the pot-house is next door-where is it not next door in these slums?-have worn away the brown-stone steps since; the broken columns at the door have rotted away at the base. Of the handsome cornice bare-ly a trace is left. Dirt and desolation reign in the wide hall-way, and danger lurks on the stairs. Rough pine boards fence off the roomy fire-places-where coal is bought by the pail at the rate of twelve dollars a ton these have no place. The arched gateway leads no longer to a shady bower on the banks of the rushing stream, inviting to day-dreams with its gentle repose, but to a dark and nameless alley, shut in by high brick walls, cheerless as the lives of those they shelter. The wolf knocks loudly at the gate in the troubled dreams that come to this alley, echoes of the day's cares. A horde of dirty children play about the dripping hydrant, the only thing in the alley that thinks enough of its chance to make the most of it: it is the best it can do. These are the children of the tenements, the growing generation of the slums; this their home. From the great highway overhead, along which throbs the life-tide of two great cities, one might drop a pebble into half a dozen such alleys.

À peine a-t-on quitté le viaduc aérien, là où il disparaît sous le pont de Brooklyn à Franklin Square, qu'une dizaine de pas suffisent pour nous transporter ailleurs. Le vacarme des trains nous poursuit encore, mais nous venons de franchir la frontière invisible entre l'opulence et la misère. Nous sommes maintenant dans le royaume des taudis. À l'ombre des massifs piliers de pierre, les anciennes demeures des Knickerbockers – ces familles qui incarnaient jadis l'aristocratie new-yorkaise – s'accrochent comme des spectres d'un passé révolu. En descendant la pente sinueuse de Cherry Street (autrefois Cherry Hill, quartier chic où la bonne société venait se montrer), on devine encore leurs larges perrons, leurs toits en pente et leurs lucarnes élégantes. Mais le contraste est saisissant : de chaque côté, des immeubles hideux, construits à la va-vite pour entasser le plus de locataires possible et en tirer des loyers mirifiques, les étouffent. Ces bâtiments n'ont jamais eu d'autre but que d'exploiter la détresse humaine au moindre coût. Ils sont le triste héritage d'une époque sans scrupules. Le temps a réduit ces maisons à une vieillesse indigne, une sorte de seconde enfance aigrie, en décalage avec leur époque, leurs occupants et leur environnement. Chaque craquement du parquet pourri, chaque grincement d'escalier semble une récriminations muette – contre le monde,

contre vous. Qui pourrait imaginer, devant cette façade décatie et ce toit rapiécé, les feux de cheminée joyeux et les rires d'enfants qui animaient autrefois ces lieux ? Aujourd'hui, seuls des pas lourds et souvent vacillants (le bar est juste à côté – et dans ces quartiers, le bar est toujours à deux pas) ont usé les marches de grès. Les colonnes qui encadraient jadis l'entrée pourrissent à leur base, et il ne reste presque rien de la belle corniche. La crasse et le désespoir règnent dans le vaste hall d'entrée, et l'escalier est un guet-apens. Les grandes cheminées, où flambaient autrefois des bûches, sont bouchées par des planches de bois brut – ici, le charbon se vend au seau, à prix d'or (douze dollars la tonne !). L'arche qui menait jadis à un jardin ombragé, un coin de paradis au bord d'une rivière vive, n'ouvre plus que sur une ruelle obscure et sans nom, encadrée de murs de brique hostiles, aussi désolée que les vies de ceux qui y survivent. Dans cette impasse, même les rêves sont hantés : la précarité frappe à la porte, écho des angoisses de la journée. Une bande d'enfants en haillons s'ébat autour de la seule bouche d'incendie qui fuit, le seul élément de cette ruelle à tirer son épingle du jeu : c'est tout ce qu'elle peut faire. Ce sont les enfants des taudis, la nouvelle génération des bidonvilles ; c'est ici leur chez-eux. Depuis la grande artère surélevée qui pulse au rythme de deux métropoles, on pourrait lancer un caillou et en atteindre une demi-douzaine, des ruelles comme celle-ci.

P28

One yawns just across the street; not very broadly, but it is not to blame. The builder of the old gateway had no thought of its ever becoming a public thoroughfare. Once inside it widens, but only to make room for a big box-like building with the worn and greasy look of the slum tenement that is stamped alike on the houses and their tenants down here, even on the homeless cur that romps with the children in yonder building lot, with an air of expectant interest plainly betraying the forlorn hope that at some stage of the game a meat-bone may show up in the role of «It.» Vain hope, truly! Nothing more appetizing than a bare-legged ragamuffin appears. Meat-bones, not long since picked clean, are as scarce in Blind Man's Alley as elbow-room in any Fourth Ward back-yard. The shouts of the children come hushed over the bouse-tops, as if apologizing for the intrusion. Few glad noises make this old alley ring. Morning and evening it echoes with the gentle, groping tap of the blind man's staff as he feels his way to the street. Blind Man's Alley bears its name for a reason. Until little more than a year ago its dark burrows harbored a colony of blind beggars, tenants of a blind landlord, old Daniel Murphy, whom every child in the ward knows, if he never heard of the President of the United States. «Old Dan» made a big fortune—he told me once four hundred thousand dollars—out of his alley and the surrounding tenements, only to grow blind himself in extreme old age, sharing in the end the chief hardship of the wretched beings whose lot he had stubbornly refused to better that he might increase his wealth. Even when the Board of Health at last compelled him to repair and clean up the worst of the old buildings, under threat of driving out the tenants and locking the doors behind them, the work was accomplished against the old man's angry protests. He appeared in person before the Board to argue his case, and his argument was characteristic.

Juste en face, une ruelle bâille – pas très large, il est vrai, mais ce n'est pas de sa faute. Celui qui a construit cette vieille entrée n'imaginait pas qu'elle deviendrait un jour un passage public. Une fois franchi le seuil, l'espace s'élargit... juste assez pour laisser place à un immeuble cubique, usé et grassex, portant la marque indélébile des taudis – une marque qui imprègne tout ici : les maisons, leurs occupants, jusqu'au chien errant qui joue avec les enfants sur un terrain vague, l'air aux aguets, comme s'il espérait qu'à un moment du jeu, un os à moelle apparaîtrait miraculeusement. Espoir vain ! Le seul «trésor» qui émerge, c'est un gamin en haillons, les jambes nues. Les os à moelle, même rongés jusqu'à la dernière miette, sont aussi rares dans l'Impasse de l'Aveugle que l'espace vital dans une arrière-cour du Fourth Ward. Les cris des enfants s'élèvent, étouffés, par-dessus les toits, comme s'ils s'excusaient de déranger. Peu de rires joyeux résonnent dans cette vieille ruelle. Le matin comme le soir, on y entend plutôt le cliquetis hésitant de la canne du vieux mendiant aveugle, qui tâte le sol pour trouver son chemin vers la rue. L'Impasse de l'Aveugle porte bien son nom. Il y a encore un peu plus d'un an, ses sombres recoins abritaient une colonie de mendiants non-voyants, locataires d'un propriétaire lui-même aveugle, le vieux Daniel Murphy – un nom que tous les gamins du quartier connaissent, alors que celui du président des États-Unis leur est

souvent étranger. « Old Dan » s'était bâti une fortune colossale (il m'a confié un jour quatre cent mille dollars) en exploitant cette ruelle et les taudis alentour, pour finir par perdre la vue à son tour, partageant ainsi, dans sa vieillesse, le pire des maux qu'il avait infligés à ses locataires sans jamais daigner améliorer leur sort. Même lorsque le Bureau de la Santé a enfin forcé sa main, le menaçant de chasser les occupants et de condamner les lieux s'il ne faisait pas les réparations nécessaires, les travaux ont été réalisés sous la protestation furieuse du vieil homme. Il s'est même présenté en personne devant le Bureau pour plaider sa cause – et son argumentaire était bien dans sa manière.

P30

«I have made my will,» he said. «My monument stands waiting forme in Calvary. I stand on the very brink of the grave, blind and helpless, and now (here the pathos of the appeal was swept under in a hurst of angry indignation) do you want me to build and get skinned, skinned? These people are not fit to live in a nice house. Let them go where they can, and let my house stand.»

« J'ai fait mon testament, » déclara-t-il. « Mon monument m'attend déjà au cimetière de Calvary. Je suis au bord de la tombe, aveugle et impotent, et maintenant... » (Ici, l'émotion feinte fut balayée par une explosion de colère indignée) « ...vous voulez que je construisse et que je me fasse plumer, PLUMER ?! Ces gens-là ne méritent pas de vivre dans une belle maison ! Qu'ils aillent où ils veulent, et foutez-moi la paix avec ma propriété ! »

In spite of the genuine anguish of the appeal, it was downright amusing to find that his anger was provoked less by the anticipated waste of luxury on his tenants than by distrust of his own kind, the builder. He knew intuitively what to expect. The result showed that Mr. Murphy had gauged his tenants correctly. The cleaning up process apparently destroyed the home-feeling of the alley; many of the blind people moved away and did not return. Some re-remained, however, and the name has clung to the place

Malgré le pathétique de sa supplique, il y avait quelque chose de franchement comique dans sa colère : ce n'était pas l'idée de «gâcher du luxe» sur ses locataires qui l'indignait, mais sa méfiance envers ses semblables, les entrepreneurs. Il savait d'instinct à quoi s'attendre. Les faits lui donnèrent raison : une fois les lieux nettoyés, l'Impasse de l'Aveugle perdit son âme. Beaucoup de non-voyants partirent sans revenir. Quelques-uns restèrent, mais le nom, lui, est resté collé à la ruelle.

Some idea of what is meant by a sanitary «cleaning up» in these slums may be gained from the account of a mishap I met with once, in taking a flash-light picture of a group of blind beggars in one of the tenements down here. With un-practised hands I managed to set fire to the house. When the blinding effect of the flash had passed away and I could see once more, I discovered that a lot of paper and rags that hung on the wall were ablaze. There were six of us, five blind men and women who knew nothing of their danger, and myself, in an attic room with a dozen crooked, rickety stairs between us and the street, and as many households as helpless as the one whose guest I was all about us. The thought: how were they ever to be got out? made my blood run cold as I saw the flames creeping up the wall, and my first impulse was to holt for the street and shout for help. The next was to smother the fire myself, and I did, with a vast deal of trouble. Afterward, when I came down to the street I told a friendly policeman of my trouble. For some reason he thought it rather a goodjoke, and laughed immoderately at my concern lest even then sparks should be burrowing in the rotten wall that might yet break out in flame and destroy the house with all that were in it. He told me why, when he found time to draw breath. «Why, don't you know,» he said, «that house is the Dirty Spoon? It caught fire six times last winter, but it wouldn't burn. The dirt was so thick on the walls, it smothered the fire!» Which, if true, shows that water and dirt, not usually held to be harmonious elements work together for the good of those who insure houses.

Pour comprendre ce qu'on entend par un « nettoyage sanitaire » dans ces taudis, voici un exemple édifiant : une fois, en prenant une photo au magnésium d'un groupe de mendiants aveugles dans l'un de ces immeubles, j'ai accidentellement mis le feu aux lieux. Quand l'éblouissement du flash se fut dissipé et que j'eus retrouvé la vue, je constatai que des papiers et des chiffons accrochés au mur étaient en train de

brûler. Nous étions six dans cette chambre de grenier : cinq aveugles, hommes et femmes, totalement inconscients du danger, et moi. Entre nous et la rue s'interposaient une douzaine de marches tordues et pourries, et autour de nous, des dizaines de foyers aussi vulnérables que celui où je me trouvais. À l'idée de devoir les évacuer tous, mon sang se glaça en voyant les flammes lécher le mur. Mon premier réflexe fut de me précipiter dans la rue pour crier à l'aide. Puis je me ravisai et tentai d'éteindre le feu moi-même – ce qui me prit un temps fou. Une fois dehors, je racontai mon aventure à un policier compatissant. Pour une raison qui m'échappe, il trouva ça hilarant et se tordit de rire en voyant mon inquiétude : et si des braises couvaient encore dans les cloisons pourries, prêtes à embraser toute la maison avec ses occupants ? Il finit par m'expliquer, entre deux fous rires :

Sunless and joyless though it be, Blind Man's Alley has that which it compeers of the slums vainly yearn for. It has a pay-day. Once a year sunlight shines into the Jives of its forlorn crew, past and present. In June, when the Super-intendent of Out-door Poor distributes the twenty thousand dollars annually allowed the poor blind by the city, in half-hearted recognition of its failure to otherwise provide for them, Blind Man's Alley takes a day off and goes to «see» Mr. Blake. That night it is noisy with unwonted merriment. There is scraping of squeaky fiddles in the dark rooms, and cracked old voices sing long-forgotten songs. Even the blind landlord rejoices, for much of the money goes into his coffers. « Mais vous ne savez donc pas ? ! C'est la Maison de la Cuillère Sale ! Elle a pris feu six fois l'hiver dernier, mais rien n'y fait : la crasse est si épaisse sur les murs qu'elle étouffe les flammes ! » Si c'est vrai, cela prouve que l'eau et la saleté, deux éléments habituellement incompatibles, collaborent parfois pour le bien... des assureurs.

Bien que sinistre et sans joie, l'Impasse de l'Aveugle possède ce que tous les autres taudis envient en vain : un jour de paie. Une fois par an, la lumière perce l'obscurité pour ses habitants, passés et présents. En juin, quand le Surintendant des Pauvres en extérieur distribue les 20 000 dollars annuels alloués par la ville aux aveugles indigents – une aumône hypocrite pour se donner bonne conscience –, l'Impasse prend un jour de congés et part « voir » M. Blake. Ce soir-là, la ruelle s'anime d'une liesse inhabituelle : des violons grincants jouent dans le noir, des voix cassées entonnent des chansons oubliées. Même le propriétaire aveugle se réjouit : une bonne partie de l'argent finira dans ses poches. « Mais vous ne savez donc pas ? ! C'est la Maison de la Cuillère Sale ! Elle a pris feu six fois l'hiver dernier, mais rien n'y fait : la crasse est si épaisse sur les murs qu'elle étouffe les flammes ! » Si c'est vrai, alors l'eau et la saleté, pourtant ennemies, font parfois cause commune... au profit des assureurs.

From their perch up among the rafters Mrs. Gallagher's blind boarders might hear, did they listen, the tramp of the policeman always on duty in Gotham Court, half a stone's throw away. His beat, though it takes in but a small portion of a single block, is quite as lively as most larger patrol rounds. A double row of five-story tenements, back to back under a common roof, extending back from the street two hun, and thirty-four feet, with barred openings in the dividing wall, so that the tenants may see but cannot get at each other from the stairs, makes the «court.» Alleys one wider by a couple of feet than the other, whence the distinction Single and Double Alley-skirt the barracks on either side. Such, briefly, is the tenement that has challenged public attention more than any other in the whole city and tested the power of sanitary law and rule for forty years. The name of the pile is not down in the City Directory, but in the public records it holds an unenviable place. It was here the mortality rose during the last great cholera epidemic to the unprecedented rate of 195 in 1,000 inhabitants. In its worst days a full thousand could not be packed into the court, though the number did probably not fall far short of it. Even now, under the management of men of conscience, and an agent, a King's Daughter, whose practical energy, kindness and good sense have done much to redeem its foul reputation, the swarms it shelters would make more than one fair-sized country village. The mixed character of the population, by this time about equally divided between the Celtic and the Italian stock, accounts for the iron bars and the policeman. It was an eminently Irish suggestion that the latter was to be credited to the presence of two German families in the court, who «made trouble all the time.» A Chinaman whom I questioned as he hurried past the iron gate of the alley, put the matter in a different light. «Lern Irish velly bad,» he said. Gotham Court has been the entering wedge for the Italian hordes, which until recently had not at-

tained a foothold in the Fourth Ward, but are now trailing across Chatham Street from their stronghold in «the Bend» in ever increasing numbers, seeking, according to their wont, the lowest level.

Depuis leur perchoir sous les poutres, les pensionnaires aveugles de Mme Gallagher pourraient entendre, s'ils tendaient l'oreille, le pas régulier du policier en faction à Gotham Court, à quelques mètres de là. Son secteur, bien que limité à une infime portion d'un seul pâté de maisons, est aussi animé que les grandes rondes de patrouille. Gotham Court est un ensemble de deux rangées de taudis de cinq étages, dos à dos sous un même toit, s'enfonçant sur soixante-dix mètres depuis la rue. Des ouvertures grillagées dans le mur de séparation permettent aux locataires de se voir sans pouvoir s'atteindre depuis les escaliers. Deux ruelles – l'une légèrement plus large que l'autre, d'où leurs noms de « Single Alley » et « Double Alley » – encadrent ce bloc de chaque côté. Voilà, en bref, le taudis le plus célèbre de New York – et le plus contesté. Absent des annuaires officiels, il occupe en revanche une place peu enviable dans les archives publiques. C'est ici que le taux de mortalité, lors de la dernière grande épidémie de choléra, a grimpé à un record de 195 pour 1 000 habitants. À son apogée, près de mille personnes s'y entassaient, même si le chiffre n'a probablement jamais tout à fait atteint ce seuil. Aujourd'hui encore, malgré la gestion d'hommes intègres et d'une agente des Filles du Roi – dont l'énergie, la bienveillance et le bon sens ont grandement contribué à réhabiliter sa réputation exécrable –, la population qui s'y presse dépasserait celle de bien des villages ruraux. La diversité de ses habitants, désormais partagés à parts égales entre Irlandais et Italiens, explique les barreaux aux fenêtres et la présence permanente d'un policier. Un locataire irlandais affirmait que ce dernier était là à cause de deux familles allemandes, « qui ne cessaient de provoquer des troubles ». Un Chinois croisé près du portail en fer m'a donné une version différente : « Irlandais très méchants », a-t-il lâché en passant. Gotham Court a servi de tête de pont aux vagues d'immigrants italiens, qui, jusqu'à récemment, n'avaient pas réussi à s'implanter dans le Fourth Ward. Mais les voici maintenant qui déferlent depuis leur bastion de « the Bend », traversant Chatham Street en nombre croissant, cherchant, comme à leur habitude, les logements les plus sordides.

P32

It is curious to find that this notorious block, whose name was so long synonymous with all that was desperately bad, was originally built (in 1851) by a benevolent Quaker for the express purpose of rescuing the poor people from the dreadful rookeries they were then living in. How long it continued a model tenement is not on record. It could not have been very long, for already in 1862, ten years after it was finished, a sanitary official counted 146 cases of sickness in the court, including «all kinds of infectious disease,» from small-pox down, and reported that of 138 children born in it in less than three years 61 had died, mostly before they were one year old. Seven years later the inspector of the district reported to the Board of Health that «nearly ten per cent. of the population is sent to the public hospitals each year.» When the alley was finally taken in hand by the authorities, and, as a first step toward its reclamation, the entire population was driven out by the police, experience dictated, as one of the first improvements to be made, the putting in of a kind of sewer-grating, so constructed, as the official report patiently puts it, «as to prevent the ingress of persons disposed to make a hiding-place» of the sewer and the cellars into which they opened. The fact was that the big vaulted sewers had long been a runway for thieves-the Swamp Angels-who through them easily escaped when chased by the police, as well as a storehouse for their plunder. The sewers are there to-day; in fact the two alleys are nothing but the roofs of these enormous tunnels in which a man may walk upright the full distance of the block and into Cherry Street sewer-if he likes the fun and is not afraid of rats. Could their grimy walls speak, the big canals might tell many a startling tale. But they are silent enough, and so are most of those whose secrets they might betray. The flood-gates connecting with the Cherry Street main are closed now, except when the water is drained off. Then there were no gates, and it is on record that these sewers were chosen as a short cut habitually by residents of the court whose business lay on the line of them, near a manhole, perhaps, in Cherry Street, or at the river mouth of the big pipe when it was clear at low tide. «Me Jimmy,» said one wrinkled old dame, who looked in while we were nosing about under Double Alley, «he used to go to his work along down Cherry Street that way every morning and come back at night.» The associations must have been congenial. Probably «Jimmy» himself fitted into the landscape.

Il est ironique de constater que ce bloc maudit, dont le nom fut si longtemps synonyme de tout ce que New York comptait de pire, fut à l'origine construit en 1851 par un Quaker philanthropique, avec pour noble objectif d'extraire les pauvres des taudis insalubres où ils croupissaient. Personne ne sait combien de temps il servit de modèle du logement social. Pas longtemps, en tout cas : dès 1862, soit dix ans seulement après son inauguration, un responsable sanitaire y dénombra 146 cas de maladies, « de toutes sortes, et notamment infectieuses » – de la variole aux affections les plus sordides. Pire encore : sur 138 enfants nés en moins de trois ans, 61 moururent, pour la plupart avant leur premier anniversaire. Sept ans plus tard, l'inspecteur du quartier alertait le Bureau de la Santé : « Près de 10 % de la population est envoyée chaque année à l'hôpital public. » Quand les autorités prirent enfin les choses en main et vidèrent les lieux de leurs occupants – première étape vers une « réhabilitation » –, l'expérience imposa une mesure prioritaire : l'installation de grilles d'égout spécialement conçues, comme le précise sobrement le rapport officiel, « pour empêcher l'accès aux personnes tentées d'en faire une cachette ». La réalité était plus sordide : ces immenses égouts voûtés servaient depuis longtemps de voie de fuite aux voleurs – les « Anges des Marais » – qui s'y engouffraient pour échapper à la police, et de planque pour leur butin. Ces égouts existent toujours aujourd'hui. En vérité, les deux ruelles ne sont rien d'autre que le plafond de ces tunnels géants, où un homme peut se tenir debout et marcher sur toute la longueur du pâté de maisons, jusqu'à rejoindre le collecteur de Cherry Street... à condition d'aimer l'aventure et de ne pas craindre les rats. Si leurs murs crasseux pouvaient parler, ces canaux raconteraient des histoires à glacer le sang. Mais ils se taisent, tout comme la plupart de ceux dont ils pourraient trahir les secrets. Les vannes reliant le réseau principal de Cherry Street sont désormais fermées, sauf lors des vidanges. À l'époque, il n'y en avait pas. Les archives révèlent que les habitants de Gotham Court empruntaient régulièrement ces égouts comme raccourci, peut-être pour rejoindre une bouche d'égout dans Cherry Street ou l'embouchure du grand collecteur, à marée basse. « Mon Jimmy, » me confia une vieille femme ridée, penchée à l'entrée de Double Alley tandis que nous explorions les lieux, « il allait au travail comme ça tous les matins, par en dessous, et rentrait le soir par le même chemin. » L'environnement devait lui convenir. Jimmy devait s'y sentir chez lui.

P34

Half-way back from the street in this latter alley is a tenement, facing the main building, on the west side of the way, that was not originally part of the court proper. It stands there a curious monument to a Quaker's revenge, a living illustration of the power of hate to perpetuate its bitter fruit beyond the grave. The lot upon which it is built was the property of John Wood, brother of Silas, the builder of Gotham Court. He sold the Cherry Street front to a man who built upon it a tenement with entrance only from the street. Mr. Wood afterward quarrelled about the partition line with his neighbor, Alderman Mullins, who had pulled up a long tenement barrack on his lot after the style of the Court, and the Alderman knocked him down. Tradition records that the Quaker picked himself up with the quiet remark, «I will pay thee for that, friend Alderman,» and went his way. His manner of paying was to put up the big building in the rear of 34 Cherry Street with an immense blank wall right in front of the windows of Alderman Mullins's tenements, shutting out effectually light and air from them. But as he had no access to the street from his building for many years it could not be let or used for anything, and remained vacant until it passed under the management of the Gotham Court property. Mullins's Court is there yet, and so is the Quaker's vengeful wall that has cursed the lives of thousands of innocent people since. At its farther end the alley between the two that begins inside the Cherry Street tenement, six or seven feet wide, narrows down to less than two feet. It is barely possible to squeeze through; but few care to do it, for the rift leads to the jail of the Oak Street police station, and therefore is not popular with the growing youth of the district.

À mi-chemin de la rue, dans cette seconde ruelle, se dresse un immeuble face au bâtiment principal, sur le côté ouest. Il ne faisait pas partie à l'origine de Gotham Court, mais en est devenu un monument étrange – témoin de la vengeance d'un Quaker, preuve vivante du pouvoir de la haine à survivre à celui qui l'a portée. Le terrain sur lequel il est construit appartenait à John Wood, frère de Silas Wood, le bâtisseur de Gotham Court. Il vendit la façade donnant sur Cherry Street à un homme qui y construisit un taudis, accessible uniquement depuis la rue. Plus tard, John Wood se disputa avec son voisin, l'échevin Mullins

– qui avait érigé sur son propre terrain un long bâtiment de style identique à Gotham Court. La querelle dégénéra : Mullins assomma Wood. La légende raconte que le Quaker se releva en murmurant, calme : « Je te le ferai payer, mon cher échevins. » Et il tint parole. Sa revenge ? Élever un immense immeuble au fond du 34, Cherry Street, dont la façade aveugle et massive boucha complètement la lumière et l'air des logements de Mullins. Mais comme Wood n'avait pas d'accès direct à la rue, son bâtiment resta inutilisable pendant des années, vide et abandonné, jusqu'à ce qu'il soit racheté par les propriétaires de Gotham Court. Mullins Court existe toujours, tout comme le mur vengeur du Quaker, qui a empoisonné la vie de milliers d'innocents depuis. Au bout de la ruelle – qui commence dans le taudis de Cherry Street et mesure six ou sept pieds de large – le passage se rétrécit à moins de deux pieds. On peut à peine s'y faufiler... mais peu osent le faire : ce boyau mène droit aux cellules du poste de police d'Oak Street. Les jeunes du quartier évitent soigneusement ce raccourci.

There is crape on the door of the Alderman's court as we pass out, and upstairs in one of the tenements preparations are making for a wake. A man lies dead in the hospital who was cut to pieces in a «can rackets» in the alley on Sunday. The sway of the excise law is not extended to these back alleys. It would matter little if it were. There are secret by-ways, and some it is not held worth while to keep secret along which the «growler» wanders at all hours and all seasons unmolested. It climbed the stairs so long and 50 often that day that murder resulted. It is nothing unusual on Cherry Street, nothing to «make a fuss» about. Not a week before, two or three blocks up the street, the police felt called upon to interfere in one of these can rackets at two o'clock in the morning, to secure peace for the neighborhood. The interference took the form of a general fusillade, during which one of the disturbers fell off the roof and was killed. There was the usual wake and nothing more was heard of it. What, indeed, was there to say?

En sortant, nous remarquons un crêpe noir sur la porte de Mullins Court – un homme est mort à l'hôpital, déchiqueté lors d'une rixe pour des boîtes de conserve, dimanche dernier, dans la ruelle. Ici, la loi sur les alcools ne s'applique pas. D'ailleurs, ça changerait peu de choses. Il existe des passages secrets, et d'autres qu'on ne juge même pas utile de cacher, où le «growler» – ce bidon de bière clandestine – circule à toute heure et en toute saison, sans que personne ne l'en empêche. Ce jour-là, il a tant gravi ces escaliers que la bagarre a tourné au meurtre. Rien d'exceptionnel sur Cherry Street, rien qui mérite qu'on en fasse tout un plat. La semaine dernière, à quelques rues d'ici, la police a dû intervenir à deux heures du matin dans une de ces disputes pour des canettes. Leur «intervention» a dégénéré en fusillade générale – l'un des émeutiers est tombé du toit et s'est tué. On a organisé la veillée funèbre habituelle, et puis plus personne n'en a parlé. Que dire, de toute façon ?

The «Rock of Ages» is the name over the door of a low saloon that blocks the entrance to another alley, if possible more forlorn and dreary than the rest, as we pass out of the Alderman's court. It sounds like a jeer from the days, happily past, when the «wickedest man in New York» lived around the corner a little way and boasted of his title. One cannot take many steps in Cherry Street without encountering some relic of past or present prominence in the ways of crime, scarce one that does not turn up specimen bricks of the coming thief. The Cherry Street tough is all-pervading. Ask Superintendent Murray, who, as captain of the Oak Street squad, in seven months secured convictions for theft, robbery, and murder aggregating no less than five hundred and thirty years of penal servitude, and he will tell you his opinion that the Fourth Ward, even in the last twenty years, has turned out more criminals than all the rest of the city together.

« Le Roc des Âges » – c'est le nom cloué au-dessus de la porte d'un bar minable qui obstrue l'entrée d'une autre ruelle, encore plus sinistre et désolée que les autres, quand on sort de Mullins Court. Ce nom sonne comme une moquerie, un écho des jours heureusement révolus où « l'homme le plus méchant de New York » vivait au coin de la rue et s'en vantait comme d'un titre de gloire. On ne fait pas deux pas dans Cherry Street sans tomber sur une relique de son passé criminel – ou de son présent. Presque chaque pierre semble former les futurs voleurs de demain. Le dur de Cherry Street est partout. Demandez au superintendant Murray : quand il était capitaine de l'équipe d'Oak Street, il a fait condamner, en sept mois

seulement, des criminels à un total de cinq cent trente ans de prison pour vols, braquages et meurtres. Son avis ? En vingt ans, le Fourth Ward a produit plus de criminels que tout le reste de la ville réunie.

But though the «Swamp Angels» have gone to their reward, their successors carry on business at the old stand as successfully, if not as boldly. There goes one who was once a shining light in thieftom. He has reformed since, they say. The policeman on the corner, who is addicted to a professional unbelief in reform of any kind, will tell you that while on the Island once he sailed away on a shutter, paddling along until he was picked up in Hell Gate by a schooner's crew, whom he persuaded that he was a fanatic performing some sort of religious penance by his singular expedition. Over yonder, Tweed, the arch-thief, worked in a brush-shop and earned an honest living before he took to politics. As we stroll from one narrow street to another the odd contrast between the low, old-looking houses in front and the towering tenements in the back yards grows even more striking, perhaps because we expect and are looking for it. Nobody who was not would suspect the presence of the rear houses, though they have been there long enough. Here is one seven stories high behind one with only three floors. Take a look into this Roosevelt Street alley; just about one step wide, with a five-story house on one side that gets its light and air—God help us for pitiful mockery!—from this slit between brick walls. There are no windows in the wall on the other side; it is perfectly blank. The fire-escapes of the long tenement fairly touch it; but the rays of the sun, rising, setting, or at high noon, never do. It never shone into the alley from the day the devil planned and man built it. There was once an English doctor who experimented with the sunlight in the soldiers' barracks, and found that on the side that was shut off altogether from the sun the mortality was one hundred per cent. greater than on the light side, where its rays had free access. But then soldiers are of some account, have a fixed value, if not a very high one. The people who live here have not. The horse that pulls the dirt-cart one of these laborers loads and unloads is of ever so much more account to the employer of his labor than he and all that belongs to him. Ask the owner; he will not attempt to deny it, if the horse is worth anything. The man too knows it. It is the one thought that occasionally troubles the owner of the horse in the enjoyment of his prosperity, built of and upon the successful assertion of the truth that all men are created equal.

Les « Anges des Marais » ont peut-être disparu, mais leurs successeurs perpétuent leur commerce au même endroit, avec autant de succès – sinon avec autant d'audace. En voici un, autrefois une étoile montante du milieu, qui aurait, paraît-il, rangé ses couteaux. Le policier au coin de la rue, lui, incrédule professionnel quand il s'agit de rédemption, vous racontera comment, un jour sur l'île, ce même homme s'est embarqué sur un volet, payant jusqu'à ce qu'un équipage de goélette le repêche dans les eaux tumultueuses d'Hell Gate. Il leur aurait alors expliqué, avec un aplomb inouï, qu'il était un mystique accomplissant une pénitence religieuse. Là-bas, Tweed, le roi des voleurs, a un temps travaillé dans une fabrique de brosses et gagné sa vie honnêtement avant de se lancer en politique. En déambulant d'une ruelle étroite à l'autre, le contraste saisissant entre les vieilles maisons basses en façade et les immeubles-taudis géants qui s'élèvent dans les cours arrière devient de plus en plus frappant – peut-être parce qu'on s'y attend et qu'on le cherche. Personne qui ne serait pas à l'affût ne soupçonnerait l'existence de ces constructions à l'arrière, pourtant là depuis des décennies. Tenez, celui-ci : sept étages derrière une bâtisse qui n'en compte que trois. Jetez un œil dans cette ruelle de Roosevelt Street – à peine plus large qu'un pas – avec, d'un côté, un immeuble de cinq étages qui tire sa lumière et son air – ô moquerie cruelle ! – d'une simple fente entre deux murs de brique. De l'autre côté, pas la moindre fenêtre : un mur aveugle, parfaitement lisse. Les escaliers de secours du long taudis frôlent presque ce mur, mais les rayons du soleil, qu'il se lève, se couche ou soit à son zénith, ne l'atteignent jamais. Il n'a jamais brillé dans cette ruelle, depuis le jour où le diable l'a conçue et l'homme l'a construite. Un médecin anglais avait un jour mené une expérience sur l'ensoleillement dans les casernes de soldats. Il avait découvert que, du côté totalement privé de soleil, le taux de mortalité était supérieur de cent pour cent à celui du côté exposé à la lumière. Mais les soldats, après tout, ont une certaine valeur, fut-elle modeste. Les gens qui vivent ici, eux, n'en ont aucune. Le cheval qui tire la charrette à ordures qu'un de ces ouvriers charge et décharge vaut, aux yeux de son employeur, bien plus que lui et tout ce qui lui appartient. Demandez au propriétaire, il ne cherchera même pas à le nier... à condition que le cheval ait quelque valeur. L'ouvrier, lui, le sait bien. C'est la seule pensée qui trouble

parfois le propriétaire du cheval dans sa jouissance d'une prospérité bâtie sur cette vérité incontestable : tous les hommes sont créés égaux.

P36

With what a shock did the story of yonder Madison Street alley come home to New Yorkers one morning, eight or ten years ago, when a fire that broke out after the men had gone to their work swept up those narrow stairs and burned up women and children to the number of a full half score. There were fire-escapes, yes! but so placed that they could not be reached. The firemen had to look twice before they could find the opening that passes for a thoroughfare; a stout man would never venture in. Some wonderfully heroic rescues were made at that fire by people living in the adjoining tenements. Danger and trouble of the imminent kind, not the every-day sort that excites neither interest nor commiseration-run even this common clay into heroic moulds on occasion; occasions that help us to remember that the gap that separates the man with the patched coat from his wealthy neighbor is, after all, perhaps but a tenement. Yet, what a gap! and of whose making? Here, as we stroll along Madison Street, workmen are busy putting the finish-ing touches to the brown-stone front of a tall new tenement. This one will probably be called an apartment house. They are carving satyrs' heads in the stone, with a crowd of gaping youngsters looking on in admiring wonder. Next door are two other tenements, likewise with brown-stone fronts, fair to look at. The youngest of the children in the group is not too young to remember how their army of tenants was turned out by the health officers because the houses had been condemned as unfit for human beings to live in. The owner was a wealthy builder who «stood high in the community.» Is it only in our fancy that the sardonic leer on the stone faces seems to list that way? Or is it an introspective grin? We will not ask if the new house belongs to the same builder. He too may have reformed.

Quel choc ce fut pour les New-Yorkais, il y a huit ou dix ans, quand l'histoire de cette ruelle de Madison Street fit la une des journaux un matin. Un incendie, déclenché après le départ des hommes au travail, avait dévoré les escaliers étroits, tuant femmes et enfants au nombre d'une bonne vingtaine. Il y avait bien des escaliers de secours... mais placés de telle sorte qu'on ne pouvait pas les atteindre. Les pompiers durent chercher deux fois avant de trouver l'entrée de ce qu'on osait appeler une rue – un homme bien charpenté n'aurait même pas osé s'y engager. Ce jour-là, des actes d'un héroïsme incroyable furent accomplis par les habitants des taudis voisins. Le danger, quand il est imminent et spectaculaire, a ce pouvoir : transformer même la plus humble argile en héros. Des occasions comme celle-ci nous rappellent que l'abîme qui sépare l'homme au manteau rapiécé de son riche voisin n'est, après tout, peut-être qu'un simple taudis. Et pourtant, quel abîme ! Et de la faute de qui ? Ici, alors que nous déambulons le long de Madison Street, des ouvriers s'affairent à mettre la dernière main à la façade en grès brun d'un nouveau taudis. Celui-ci sera probablement baptisé «immeuble de standing». Ils sculptent des têtes de satyres dans la pierre, sous les yeux ébahis d'une bande de gamins admiratifs. À côté, deux autres immeubles, eux aussi avec des façades en grès brun, font belle figure. Le plus jeune des enfants du groupe n'est pas trop petit pour se souvenir comment leur armée de locataires fut chassée par les services sanitaires, parce que les bâtiments avaient été déclarés «indignes d'abriter des êtres humains». Le propriétaire était un riche promoteur, «très respecté dans la communauté». Est-ce seulement notre imagination qui nous fait voir une sorte de rictus sardonique sur les visages de pierre ? Ou bien est-ce un sourire introspectif, comme si ces satyres se moquaient d'eux-mêmes ? Nous ne demanderons pas si ce nouvel immeuble appartient au même promoteur. Lui aussi a peut-être changé.

We have crossed the boundary of the Seventh Ward. Penitentiary Row, suggestive name for a block of Cherry Street tenements, is behind us. Within recent days it has become peopled wholly with Hebrews, the overflow from Jewtown adjoining, pedlars and tailors, all of them. It is odd to read this legend from other days over the door: «No pcd-lars allowed in this house.» These thrifty people are notonly crowding into the tenements of this once exclusive district-t hey are buying them. TheJew runs to real estate as soon as he can save up enough for a deposit to clinch the bargain. As fast as the old houses are torn down, towering structures go up in their place, and Hebrews are found to be the build-ers. Here is a whole alley nicknamed after the intruder,Jews' Alley. But abuse and ridicule are not weapons to fight

the Israelite with. He pockets them quietly with the rent and bides his time. He knows from experience, both sweet and bitter, that all things come to those who wait, including the houses and lands of their persecutors.

P38

Here comes a pleasure party, as gay as sany on the avenue, though the carry-all is an ash-cart. The father is the driver and he has taken his brown-legged boy for aride. Howproud and happy they both look up there on their perch! The queer old building they have halted in front of is «The Ship», famous for fifty years as a ramshackle tenement filled with the oddest crowd. No one knows why it is called «The Ship», though there is a tradition that once the river carne clear up here to Hamilton Street, and boats were moored along-side it. More likely it is because it is as be-wildering inside as a crazy old ship, with its ups and downs of ladders parading as stairs, and its unexpected pitfalls. But Hamilton Street, like Water Street, is not what it was. The missions drove from the latter the worst of its dives. A sailors' mission has lately made its appearance in Ham-ilton Street, but there are no dives there, nothing worse than the ubiquitous saloon and tough tenements.

Voici une drôle de sortie en famille, aussi joyeuse que n'importe quelle promenade sur l'avenue, même si leur «carrosse» n'est qu'une charrette à ordures. Le père, qui tient les rênes, a emmené son gamin aux jambes brunes faire un tour. Comme ils ont l'air fiers et heureux, là-haut sur leur perchoir ! Devant eux se dresse un drôle de bâtiment décati, surnommé « Le Navire » – célèbre depuis cinquante ans comme taudis branlant, peuplé des habitants les plus étranges qui soient. Personne ne sait vraiment pourquoi on l'appelle ainsi, même si une légende raconte que la rivière remontait autrefois jusqu'à Hamilton Street, et que des bateaux y accostaient. Plus probablement, c'est parce qu'à l'intérieur, c'est aussi déroutant qu'un vieux navire fou : un dédale d'échelles qui se font passer pour des escaliers, et des pièges inattendus à chaque pas. Mais Hamilton Street, comme Water Street, n'est plus ce qu'elle était. Les missions religieuses ont chassé les pires bouges de cette dernière. Une mission pour marins a récemment ouvert ses portes dans Hamilton Street, mais il n'y a plus de repaires de malfaçons, rien de pire que les omniprésents bars sordides et les taudis crasseux.

Enough of them everywhere. Suppose we look into one? No. - Cherry Street. Be a little careful, please! The hall is dark and you might stumble over the children pitching pen-nies back there. Not that it would hurt them; kicks and cuffs are their daily diet. They have little eise. Here where the hall turns and dives into utter darkness is a step, and another, another. A flight of stairs. You can feel your way, if you cannot see it. Glose? Yes! What would you have? All the fresh air that ever enters these stairs comes from the hall-door that is forever slamming, and from the windows of dark bedrooms that in turn receive from the stairs their soJe supply of the elements God meant to be free, but man deals out with such niggardly hand. That was a woman filling her pail by the hydrant you just bumped against. The sinks are in the hallway, that all the tenants may have acccss-and all be poisoned alike by their summer stenchcs. Hear thc pump squeak! It is the lullaby of tenement-house babes. In summer, when a thousand thirsty throats pant for a cooling drink in this block, it is worked in vain. But the saloon, whose open door you passed in the hall, is always there. Thc smell ofit has followed you up. Here is a door. Listen! That short hacking cough, that tiny, helpless wail-what do they mean? They mean that the soiled bow of white you saw on the door downstairs will havc another story to tell-Oh! a sadly familiar story-before the day is at an end. Thc child is dying with measles. With halfa chancce it might have lived; but it had none. That dark bedroom killed it.

Des chambres obscures qui ne reçoivent, par les escaliers, qu'une portion mesquine des éléments que Dieu a voulus libres, mais que l'homme distribue avec une avarice sordide. Cette femme que vous venez de frôler en trébuchant contre la borne-fontaine ? Elle remplissait son seau. Les éviers sont dans le couloir – pour que tous les locataires y aient accès... et soient tous empoisonnés pareillement par leurs odeurs estivales. Entendez-vous la pompe grincer ? C'est la berceuse des bébés des taudis. L'été, quand mille gosiers assoiffés halètent après un peu de fraîcheur dans ce pâté de maisons, elle reste muette. Mais le bar, dont vous avez croisé la porte grande ouverte dans le couloir, lui, est toujours là. Son odeur vous a suivi jusqu'ici. Voici une porte. Écoutez ! Cette toux rauque et courte, ce petit gémissement désespéré...

que veulent-ils dire ? Ils signifient que le ruban blanc sale accroché à la porte en bas aura, avant la fin de la journée, une histoire de plus à raconter – hélas, une histoire trop connue... L'enfant est en train de mourir de la rougeole. Avec un peu de chance, il aurait pu s'en sortir... mais il n'en a pas eu. Cette chambre noire l'a tué.

«It was took all of a suddint,» says thc mother, smooth-ing the throbbing little body with trembling hands. There is no unkindness in the rough voice ofthe man in thcjumper, who sits by the window grimly smoking a clay pipe, with the little lifc ebbing out in his sight, bitter as bis words sound: «Hush, Mary! Ifwe cannot keep the baby, need wc complain--such as we?»

« C'est venu tout d'un coup, » dit la mère en caressant le petit corps tremblant de fièvre, les mains qui tremblent aussi. La voix rauque de l'homme en salopette, assis près de la fenêtre, fumant sa pipe en terre avec un air sombre, n'a rien de cruel, même si ses mots sont amers comme la vue de cette petite vie qui s'échappe sous ses yeux : « Chut, Mary... Si on peut même pas garder ce bébé, à quoi bon se plaindre, nous autres ? »

Such as we! What if the words ring in your ears as we grope our way up the stairs and down from floor to floor, listening to the sounds behind thc closed doors-some of quarrelling, some of coarse songs, more of profanity. They are true. When the summer heats come with their suffering they have meaning more terrible than words can tell. Come over here. Step carefully over this baby-it is a baby, spic of its rags and dirt-under these iron bridges called fire-escapes, but loaded down, despite the incessant watch-fulness of the firemen, with broken household goods, with washtubs and barrels, over which no man could climb from a fire. This gap between dingy brick-walls is the yard. That strip of smoke-colored sky up there is the heaven of these people. Do you wonder the name does not attract them to the churches? That baby's parents live in the rear tenement here. She is at least as clean as the steps we are now climb-ing. There are plenty of houses with half a hundred such in. The tenement is much like the one in front we just left, only fouler, closer, darker-we will not say more cheerless. The word is a mockery. A hundred thousand people lived in rear tenements in New York last year. Here is a room neater than the rest. The woman, a stout matron with hard lines of care in her face, is at the wash-tub. «I try to keep the childer clean,» she says, apologetically, but with a hopeless glance around. The spiee of bot soap-suds is added to the air al-ready tainted with the smell of boiling cabbage, of rags and uncleanness all about. It makes an overpowering com-pound. It is Thursday, but patched linen is hung upon the pulley-line from the window. There is no Monday cleaning in the tenements. It is wash-day all the week round, for a change of clothing is scarce among the poor. They are poverty's honest badge, these perennial lines of rags hung out to dry, those that are not the washerwoman's profes-sional shingle. The true line to be drawn between pauperism and honest poverty is the clothes-line. With it begins the effort to be clean that is the first and the best evidence of a desire to be honest.

« Nous autres ! » Et si ces mots résonnaient à vos oreilles, alors que nous tâtonnons d'étage en étage, tendant l'oreille derrière les portes closes – ici, une dispute ; là, des chansons grivoises ; plus souvent, des jurons. Tout cela est vrai. Quand l'été arrive avec sa fournaise et ses souffrances, ces bruits prennent un sens plus terrible que les mots ne peuvent le dire. Venez par ici. Marchez prudemment – évitez ce bébé (oui, c'est bien un bébé, malgré ses haillons et sa crasse) – sous ces ponts de fer qu'on appelle escaliers de secours, mais qui sont encombrés, malgré la surveillance constante des pompiers, de meubles cassés, de baquets et de tonneaux, autant d'obstacles infranchissables en cas d'incendie. Cet espace entre deux murs de brique crasseux ? C'est la cour. Cette bande de ciel grisâtre là-haut ? C'est le paradis de ces gens. Vous comprenez maintenant pourquoi le nom des églises ne les attire guère ? Les parents de ce bébé vivent dans le taudis du fond. Elle est au moins aussi propre que les marches que nous gravissons en ce moment. Il y a des centaines d'immeubles comme celui-ci, où des dizaines d'enfants crouissent dans les mêmes conditions. Ce taudis ressemble à celui que nous venons de quitter, si ce n'est qu'il est plus sale, plus étouffant, plus sombre – nous ne dirons pas plus triste. Le mot serait une moquerie. Cent mille personnes vivaient dans des taudis comme celui-ci à New York l'an dernier. Voici une pièce un peu plus propre que les autres. Une femme, une matrone robuste aux traits durcis par les soucis, est penchée sur son baquet. « J'essaie de garder les enfants propres », dit-elle avec un air d'excuse, mais son regard circulaire trahit un

désespoir sans remède. L'odeur âcre de la lessive se mêle à celle, déjà fétide, du chou bouilli, des chiffons sales et de la crasse ambiante. Un mélange étouffant. Nous sommes jeudi, mais du linge rapiécé pend à la corde à linge tendue depuis la fenêtre. Ici, on ne fait pas le grand ménage du lundi. Tous les jours sont jours de lessive, car les vêtements de rechange sont rares chez les pauvres. Ces cordes à linge perpétuelles, chargées de haillons, sont le vrai symbole de la pauvreté honnête – pas celle des lavandières professionnelles, mais celle des gens qui luttent. La frontière entre la misère absolue et la pauvreté laborieuse ? C'est la corde à linge. Elle marque le début d'un effort pour rester propre – premier et meilleur signe qu'on veut rester digne.

P41

What sort of an answer, think you, would come from these tenements to the question «Is life worth living?» were they heard at all in the discussion? It may be that this, cut from the last report but one of the Association for the Improvement of the Condition of the Poor, a long name for a weary task, has a suggestion of it: «In the depth of winter the attention of the Association was called to a Protestant family living in a garret in a miserable tenement in Cherry Street. The family's condition was most deplorable. The man, his wife, and three small children shivering in one room through the roof of which the pitiless winds of winter whistled. The room was almost barren of furniture; the parents slept on the floor, the elder children in boxes, and the baby was swung in an old shawl attached to the rafters by cords by way of a hammock. The father, a seaman, had been obliged to give up that calling because he was in consumption, and was unable to provide either bread or fire for his little ones.»

À votre avis, quelle réponse ces taudis donneraient-ils à la question : « La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? » – si jamais on daignait les écouter dans ce débat ? Peut-être cette histoire, tirée de l'avant-dernier rapport de l'Association pour l'Amélioration de la Condition des Pauvres – un nom bien long pour une tâche si épuisante –, en offre-t-elle un début de réponse : « En plein cœur de l'hiver, l'Association a été alertée au sujet d'une famille protestante vivant dans un grenier d'un taudis misérable de Cherry Street. Leur situation était désespérée. L'homme, sa femme et leurs trois jeunes enfants grelottaient dans une seule pièce, dont le toit, troué, laissait passer les vents glacés de l'hiver. La pièce était presque vide : les parents dormaient à même le sol, les aînés dans des caisses, et le bébé, suspendu dans un vieux châle accroché aux poutres à l'aide de cordes, faisait office de hamac. Le père, marin de métier, avait dû abandonner son travail car atteint de tuberculose. Incapable de subvenir aux besoins des siens, il ne pouvait plus leur offrir ni pain ni chauffage. »

Perhaps this may be put down as an exceptional case, but one that came to my notice some months ago in a Seventh Ward tenement was typical enough to escape that reproach. There were nine in the family: husband, wife, an aged grandmother, and six children; honest, hard-working Germans, scrupulously neat, but poor. All nine lived in two rooms, one about ten feet square that served as parlor, bedroom, and eating-room, the other a small hall-room made into a kitchen. The rent was seven dollars and a half a month, more than a week's wages for the husband and father, who was the only bread-winner in the family. That day the mother had thrown herself out of the window, and was carried up from the street dead. She was discouraged,» said some of the other women from the tenement, who had come in to look after the children while a messenger carried the news to the father at the shop. They went stolidly about their task, although they were evidently not without feeling for the dead woman. No doubt she was wrong in not taking life philosophically, as did the four families a city missionary found housekeeping in the four corners of one room. They got along well enough together until one of the families took a boarder and made trouble. Philosophy, according to my optimistic friend, naturally inhabits the tenements. The people who live there come to look upon death in a different way from the rest of us-do not take it as hard. He has never found time to explain how the fact fits into his general theory that life is not unbearable in the tenements. Unhappily for the philosophy of the slums, it is too apt to be of the kind that readily recognizes the saloon, always handy, as the refuge from every trouble, and shapes its practice according to the discovery.

On pourrait peut-être qualifier ce cas d'exceptionnel, mais celui que j'ai découvert il y a quelques mois dans un taudis du Seventh Ward était assez représentatif pour échapper à ce reproche. La famille comptait

neuf membres : le père, la mère, une grand-mère âgée, et six enfants. Des Allemands honnêtes, travailleurs, d'une propreté méticuleuse, mais pauvres. Les neuf vivaient entassés dans deux pièces : l'une, d'à peine dix pieds carrés, faisait office de salon, de chambre et de salle à manger ; l'autre, une petite pièce en enfilade, servait de cuisine. Le loyer s'élevait à sept dollars et demi par mois – plus qu'une semaine de salaire pour le père, seul pourvoyeur de la famille. Ce jour-là, la mère s'était jetée par la fenêtre. On l'avait remontée de la rue, morte. « Elle était découragée », expliquèrent certaines voisines du taudis, venues s'occuper des enfants pendant qu'un messenger allait prévenir le père à son travail. Elles vauquaient à leurs tâches avec un calme apparent, bien que visiblement touchées par la mort de cette femme. Sans doute avait-elle tort de ne pas prendre la vie avec philosophie, comme ces quatre familles qu'un missionnaire avait trouvées cohabitant dans les quatre coins d'une seule pièce. Elles s'entendaient plutôt bien, jusqu'à ce que l'une d'elles prenne un locataire et que les ennuis commencent.

Selon mon ami optimiste, la philosophie est une denrée naturelle dans les taudis. Ceux qui y vivent finissent par voir la mort différemment du reste d'entre nous – ils la prennent moins à cœur. Il n'a jamais eu le temps de m'expliquer comment ce fait s'intègre à sa théorie générale selon laquelle la vie dans les taudis n'est pas insupportable. Malheureusement, pour ce qui est de la philosophie des bas-fonds, elle a trop souvent tendance à considérer le bar du coin, toujours à portée de main, comme le refuge ultime contre tous les maux – et à ajuster sa pratique en conséquence.

P43

5 - The italian in New-York

5 - Les Italiens à New-York

CERTAINLY a picturesque, if not very tidy, element has been added to the population in the «assisted» Italian immigrant who claims so large a share of public attention, partly because he keeps coming at such a tremendous rate, but chiefly because he elects to stay in New York, or near enough for it to serve as his base of operations, and here promptly re-produces conditions of destitution and disorder which set in the frame-work of Mediterranean exuberance, are the delight of the artist, but in a matter-of-fact American community become its clog and reproach. The reproduction is made easier in New York because he finds the material ready to hand in the worst of the slum tenements; but even where it is not he soon reduces what he does find to his own level, if allowed to follow his natural bent. The Italian comes in at the bottom, and in the generation that came over the sea he stays there. In the slums he is welcomed as a tenant who «makes less trouble» than the contentious Irishman or the order-loving German, that is to say: is content to live in a pig-sty and submits to robbery at the hands of the rent-collector without murmur. Yet this very tractability makes of him in good hands, when firmly and intelligently managed, a really desirable tenant. But it is not his good fortune often to fall in with other hospitality upon his coming than that which brought him here for its own profit, and has no idea of letting go its grip upon him as long as there is a cent to be made out of him.

Un élément pittoresque, sinon très ordonné, s'est ajouté à la population avec l'immigrant italien « assisté », qui attire tant l'attention publique, en partie parce qu'il arrive à un rythme effréné, mais surtout parce qu'il choisit de rester à New York, ou assez près pour en faire sa base d'opérations. Là, il recrée promptement des conditions de misère et de désordre qui, encadrées par l'exubérance méditerranéenne, ravissent l'artiste,

mais qui, dans une communauté américaine pragmatique, deviennent une source de danger et de honte. Cette reproduction est facilitée à New York, car il y trouve sur place le pire des taudis ; mais même quand ce n'est pas le cas, il réduit rapidement ce qu'il trouve à son propre niveau, si on le laisse suivre sa nature. L'Italien arrive par le bas, et la génération qui a traversé la mer y reste. Dans les bidonvilles, on l'accueille comme un locataire qui « cause moins de problèmes » que l'Irlandais querelleur ou l'Allemand amateur d'ordre, c'est-à-dire qu'il accepte de vivre dans un cloaque et se soumet aux vols du collecteur de loyers sans protester. Pourtant, cette même docilité fait de lui, entre de bonnes mains et géré avec fermeté et intelligence, un locataire vraiment souhaitable. Mais il n'a pas souvent la chance de tomber sur une autre forme d'hospitalité à son arrivée que celle qui l'a attiré ici pour son propre profit et n'a aucune intention de relâcher son emprise sur lui tant qu'il reste un centime à en tirer.

Recent Congressional inquiries have shown the nature of the «assistance» he receives from greedy steamship agents and «bankers,» who persuade him by false promises to mortgage his home, his few belongings, and his wages for months to come for a ticket to the land where plenty of work is to be had at princely wages. The padrone-the «banker» is nothing else-having made his ten per cent. out of him en route, receives him at the landing and turns him to double account as a wage-earner and a rent-payer. In each of these roles he is made to yield a profit to his unscrupulous countryman, whom he trusts implicitly with the instinct of utter helplessness. The man is so ignorant that, as one of the sharpers who prey upon him put it once, it «would be downright sinful not to take him in.» His ignorance and unconquerable suspicion of strangers dig the pit-into which he falls. He not only knows no word of English, but he does not know enough to learn. Rarely only can he write his own language. Unlike the German, who begins learning English the day he lands as a matter of duty, or the Polishjew, who takes it up as soon as he is able as an investment, the Italian learns slowly, if at all. Even his boy, born here, often speaks his native tongue indifferently. He is forced, therefore, to have constant recourse to the middle-man who makes him ayhandsomely at every turn. He hires him out to the rail-road contractor, receiving a commission from the employer as well as from the laborer, and repeats the performance monthly, or as often as he can have him dismissed. In the city he contracts for his lodging, subletting to him space in the vilest tenements at extortionate rents, and sets an ex-ample that does not lack imitators. The «princely wages» have vanished with his coming, and in their place hardships and a dollar a day, beheft with the padrone's merciless mortgage, confront him. Bred to even worse fare, he takes both as a matter of course, and, applying the maxim that it is not what one makes but what he saves that makes him rich, manages to turn the very dirt of the streets into a hoard of gold, with which he either returns to his Southern home, or brings over his family to join in his work and in his fortunes the next season.

Les récentes enquêtes du Congrès ont révélé la nature de « l'assistance » qu'il reçoit de la part d'agents de compagnies maritimes cupides et de « banquiers », qui le persuadent, par de fausses promesses, d'hypothéquer son logement, ses quelques biens et ses futurs salaires pour un billet vers ce pays où le travail abonderait, avec des salaires princiers. Le « padrone » – car le « banquier » n'est rien d'autre –, après avoir prélevé ses dix pour cent sur lui durant le voyage, l'accueille à son arrivée et l'exploite doublement : comme travailleur et comme locataire. Dans chacun de ces rôles, il est contraint de générer des profits pour son compatriote sans scrupules, en qui il place une confiance aveugle, par instinct de totale impuissance. Cet homme est si ignorant que, comme l'a dit un jour l'un de ces escrocs qui le dépouillent, il « serait carrément pécheur de ne pas en profiter ». Son ignorance et sa méfiance insurmontable envers les étrangers creusent le piège dans lequel il tombe. Non seulement il ne connaît pas un mot d'anglais, mais il n'a même pas l'idée d'apprendre. Il arrive rarement à écrire dans sa propre langue. Contrairement à l'Allemand, qui se met à l'anglais dès son débarquement par devoir, ou au Juif polonais, qui l'apprend dès qu'il le peut comme un investissement, l'Italien, lui, apprend lentement, quand il apprend. Même son fils, né ici, parle souvent mal sa langue maternelle. Il est donc obligé de recourir en permanence à des intermédiaires, qui le plument grassement à chaque occasion. Ceux-ci le louent à des entrepreneurs de chemin de fer, touchant une commission tant de l'employeur que du travailleur, et répètent l'opération chaque mois, ou aussi souvent qu'ils parviennent à le faire licencier. En ville, le « padrone » lui sous-loue un espace dans les taudis les plus sordides à des loyers exorbitants, donnant ainsi l'exemple à d'autres

qui n'hésitent pas à l'imiter. Les « salaires princiers » se sont évanouis dès son arrivée, remplacés par des privations et un dollar par jour, grevé par l'hypothèque impitoyable du « padrone ». Habitué à une existence encore plus misérable, il accepte tout cela comme une évidence et, appliquant le principe que ce n'est pas ce qu'on gagne mais ce qu'on épargne qui enrichit, parvient à transformer la boue des rues en un trésor, avec lequel il retourne soit dans son Sud natal, soit fait venir sa famille pour partager son labeur et sa fortune la saison suivante.

P44

The discovery was made by earlier explorers that there is money in New York's ash-barrel, but it was left to the genius of the padrone to develop the full resources of the mine that has become the exclusive preserve of the Italian im-migrant. Only a few years ago, when rag-picking was carried on in a desultory and irresponsible sort of way, the city hired gangs of men to trim the ash-scows before they were sent out to sea. The trimming consisted in levelling out the dirt as it was dumped from the carts, so that the scow might be evenly loaded. The men were paid a dollar and a half a day, kept what they found that was worth having, and allowed the swarms of Italians who hung about the dumps to do the heavy work for them, letting them have their pick of the loads for their trouble. To-day Italians contract for the work, paying large sums to be permitted to do it. The city received not less than \$80,000 last year for the sale of this privilege to the contractors, who in addition have to pay gangs of their countrymen for sorting out the bones, rags, tin cans and other waste that are found in the ashes and form the staples of their trade and their sources of revenue. The effect has been vastly to increase the power of the padrone, or his ally, the contractor, by giving him exclusive control of the one industry in which the Italian was formerly an independent «dealer», and reducing him literally to the plane of the dump. Whenever the back of the sanitary police is turned, he will make his home in the filthy burrows where he works by day, sleeping and eating his meals under the dump, on the edge of slimy depths and amid surroundings full of unutterable horror. The city did not bargain to house, though it is content to board, him so long as he can make the ash-barrels yield the food to keep him alive, and a vigorous campaign is carried on at intervals against these unlicensed dump settlements; but the temptation of having to pay no rent is too strong, and they are driven from one dump only to find lodgement under another a few blocks farther up or down the river. The fiercest warfare is waged over the patronage of the dumps by rival factions represented by opposing contractors, and it has happened that the defeated party has endeavored to capture by strategy what he failed to carry by assault. It augurs unsuspected adaptability in the Italian to our system of self-government that these rivalries have more than once been suspected of being behind the sharpening of city ordinances, that were apparently made in good faith to prevent meddling with the refuse in the ash-barrels or in transit.

Les premiers explorateurs avaient découvert qu'il y avait de l'argent dans les poubelles de New York, mais c'est le génie du padrone qui a su exploiter pleinement les ressources de cette mine, devenue le domaine réservé de l'immigrant italien. Il y a quelques années seulement, lorsque la récupération des chiffons se faisait de manière désorganisée et improvisée, la ville employait des équipes d'hommes pour égaliser les chargements des chalands à ordures avant qu'ils ne soient envoyés en mer. Cette tâche consistait à aplanir les déchets déversés depuis les charrettes, afin que le chaland soit chargé uniformément. Ces hommes étaient payés un dollar et demi par jour, gardaient ce qu'ils trouvaient de valeur, et laissaient les essaims d'Italiens qui rôdaient autour des décharges faire le gros du travail à leur place, leur permettant de prélever leur part des chargements en échange. Aujourd'hui, ce sont les Italiens qui sous-traitent ce travail, payant des sommes importantes pour en obtenir le droit. L'année dernière, la ville a encaissé pas moins de 80 000 dollars pour la vente de ce privilège aux entrepreneurs, qui doivent en outre rémunérer des équipes de leurs compatriotes pour trier les os, les chiffons, les boîtes de conserve et autres déchets présents dans les cendres – matières premières de leur commerce et sources de leurs revenus. Résultat : le pouvoir du padrone, ou de son allié l'entrepreneur, s'en est trouvé considérablement renforcé, lui donnant un contrôle exclusif sur la seule industrie où l'Italien était autrefois un « indépendant », et le réduisant littéralement au niveau du dépotoir. Dès que la police sanitaire tourne le dos, il s'installe dans les terriers infects où il travaille le jour, dormant et prenant ses repas sous les décharges, au bord de profondeurs fangeuses, dans un environnement d'une horreur indicible. La ville n'a jamais convenu de le loger, bien

qu'elle tolère de le nourrir tant qu'il parvient à tirer des poubelles de quoi survivre. Des campagnes vigoureuses sont menées par intermittence contre ces établissements clandestins, mais la tentation de ne pas payer de loyer est trop forte : chassés d'un dépotoir, ils réapparaissent sous un autre, quelques rues plus haut ou plus bas le long de la rivière. Les rivalités pour le contrôle des décharges entre factions adverses, représentées par des entrepreneurs concurrents, sont si âpres qu'il est arrivé que le camp perdant tente de s'emparer par la ruse de ce qu'il n'avait pu obtenir par la force. Cela révèle une adaptabilité insoupçonnée de l'Italien à notre système d'autogouvernement : ces luttes d'influence ont plus d'une fois été soupçonnées d'être à l'origine du durcissement des ordonnances municipales, pourtant présentées de bonne foi comme destinées à empêcher le trafic des déchets, qu'ils se trouvent encore dans les poubelles ou en transit.

Did the Italian always adapt himself as readily to the operation of the civil law as to the manipulation of political «pull» on occasion, he would save himself a good deal of unnecessary trouble. Ordinarily he is easily enough governed by authority-always excepting Sunday, when he settles down to a game of cards and lets loose all his bad passions. Like the Chinese, the Italian is a born gambler. His soul is in the game from the moment the cards are on the table, and very frequently his knife is in it too before the game is ended. No Sunday has passed in New York since «the Bend» became a suburb of Naples without one or more of these murderous affrays coming to the notice of the police. As a rule that happens only when the man the game went against is either dead or so badly wounded as to require instant surgical help. As to the other, unless he be caught red-handed, the chances that the police will ever get him are slim indeed. The wounded man can seldom be persuaded to betray him. He wards off all inquiries with a wicked «I fix him myself,» and there the matter rests until he either dies or recovers. If the latter, the community hears after a while of another Italian affray, a man stabbed in a quarrel, dead or dying, and the police know that «he» has been fixed, and the account squared.

Si l'Italien s'adaptait aussi facilement au fonctionnement de la loi civile qu'il le fait parfois à l'exploitation des influences politiques, il s'épargnerait bien des ennuis inutiles. En temps normal, il se soumet sans difficulté à l'autorité – à une exception près : le dimanche, quand il s'installe pour une partie de cartes et laisse libre cours à ses plus mauvaises passions. Comme les Chinois, l'Italien est un joueur né. Son âme est dans le jeu dès que les cartes sont sur la table, et bien souvent son couteau s'y mêle aussi avant la fin de la partie. Aucun dimanche ne s'est écoulé à New York depuis que «the Bend» est devenu une banlieue napolitaine sans qu'une ou plusieurs de ces rixes meurtrières ne soient signalées à la police. En règle générale, cela n'arrive que si l'homme qui a perdu au jeu est soit mort, soit si grièvement blessé qu'il nécessite des soins chirurgicaux immédiats. Quant à l'autre, à moins de l'attraper sur le fait, les chances que la police mette un jour la main sur lui sont bien minces. Le blessé se laisse rarement convaincre de le dénoncer. Il écarte toute question d'un «Je m'en occupe moi-même» menaçant, et l'affaire en reste là jusqu'à ce qu'il meure ou se rétablisse. Dans ce dernier cas, la communauté apprend peu après qu'un nouvel incident a éclaté entre Italiens – un homme poignardé lors d'une dispute, mourant ou mort –, et la police sait alors que «lui» a été «régulé», et que les comptes sont équilibrés.

P47

With all his conspicuous faults, the swarthy Italian immigrant has his redeeming traits. He is as honest as he is hot-headed. There are no Italian burglars in the Rogues' Gallery; the ex-brigand toils peacefully with pickaxe and shovel on American ground. His boy occasionally shows, as a pick-pocket, the results of his training with the toughs of the Sixth Ward slums. The only criminal business to which the father occasionally lends his hand, outside of murder, is a bunco game, of which his confiding countrymen, returning with their hoard to their native land, are the victims. The women are faithful wives and devoted mothers. Their vivid and picturesque costumes lend a tinge of color to the otherwise dull monotony of the slums they inhabit. The Italian is gay, lighthearted and, if his fur is not stroked the wrong way, inoffensive as a child. His worst offence is that he keeps the stale-beer dives. Where his headquarters is, in the Mulberry Street Bend, these vile dens flourish and gather about them all the wrecks, the utterly wretched, the hopelessly lost, on the lowest slope of depraved humanity. And out of their misery he makes a profit.

Malgré ses défauts évidents, l'immigrant italien au teint basané possède aussi des qualités rachetantes. Il est aussi honnête qu'il est impulsif. Aucune photo d'Italien ne figure dans la galerie des voleurs ; l'ancien brigand travaille paisiblement, la pioche et la pelle à la main, sur le sol américain. Son fils, parfois, montre les résultats de son éducation dans les bas-fonds du Sixth Ward en tant que pickpocket. Le seul commerce criminel auquel le père participe occasionnellement, en dehors du meurtre, est l'escroquerie, dont les victimes sont ses compatriotes crédule rentrant au pays avec leurs économies. Les femmes sont des épouses fidèles et des mères dévouées. Leurs costumes vifs et pittoresques apportent une touche de couleur à la monotonie terne des taudis qu'elles habitent. L'Italien est joyeux, insouciant et, si on ne le froisse pas, inoffensif comme un enfant. Son pire délit est de tenir les bars à bière frelatée. Là où il s'installe, dans le quartier de Mulberry Street Bend, ces repaires sordides prospèrent et attirent à eux tous les épaves, les misérables sans espoir, les perdus au dernier degré de la déchéance humaine. Et de leur malheur, il tire profit.

P49

6 - The bend

6 - Le Coude

WHERE Mulberry Street crooks like an elbow within hail of the old depravity of the Five Points, is «the Bend», foul core of New York's slums. Long years ago the cows coming home from the pasture trod a path over this hill. Echoes of tinkling bells linger there still, but they do not call up memories of green meadows and summer fields; they proclaim the home-coming of the rag-picker's cart. In the memory of man the old cow-path has never been other than a vast human pig-sty. There is but one «Bend» in the world, and it is enough. The city authorities, moved by the angry protests of ten years of sanitary reform effort, have decided that it is too much and must come down. Another Paradise Park will take its place and let in sunlight and air to work such trans-formation as at the Five Points, around the corner of the next block. Never was change more urgently needed. Around «the Bend» duster the bulk of the tenements that are stamped as altogether bad, even by the optimists of the Health Department. Incessant raids cannot keep down the crowds that make them their home. In the scores of back alleys, of stable lanes and hidden byways, of which the rent collector alone can keep track, they share such shelter as the ramshackle structures afford with every kind of abomination rifled from the dumps and ash barrels of the city. Here, too, shunning the light, skulks the unclean beast of dishonest idleness. «The Bend» is the home of the tramp as well as the rag-picker.

Là où Mulberry Street se courbe comme un coude, à portée de voix de l'ancienne déchéance des Five Points, se trouve the Bend, cœur putride des taudis new-yorkais. Depuis des décennies, les vaches rentrant des pâturages foulèrent jadis un sentier sur cette colline. Le tintement des clochettes y résonne encore, mais il n'évoque plus prairies verdoyantes ni champs d'été : il annonce le retour des charrettes des chiffonniers. De mémoire d'homme, ce vieux chemin de vaches n'a jamais été autre chose qu'un vaste cloaque humain. Il n'existe qu'un seul « Bend » au monde, et c'est déjà bien assez. Sous la pression des protestations indignées de dix années de réformes sanitaires, les autorités municipales ont décidé qu'il en était trop et qu'il devait être rasé. Un nouveau Paradise Park prendra sa place, laissant entrer soleil et air opérer la même métamorphose qu'aux Five Points, juste au coin du pâté de maisons suivant. Jamais trans-

formation ne fut plus urgente. Autour du « Bend » se pressent les pires taudis, si délabrés que même les optimistes du Département de la Santé les déclarent irrécupérables. Les raids incessants ne parviennent pas à réduire les foules qui y élisent domicile. Dans les dizaines de ruelles arrière, d'allées d'écuries et de venelles cachées – dont le seul collecteur de loyers peut retracer le parcours –, ses habitants partagent l'abri précaire de ces bâtiments vermoulus avec toute sorte d'ordures récupérées dans les décharges et les poubelles de la ville. C'est ici aussi, fuyant la lumière, que rôde la bête immonde de l'oisiveté malhonnête. « The Bend » est le repaire du clochard comme du chiffonnier.

It is not much more than twenty years since a census of «the Bend» district returned only twenty-four of the six hundred and nine tenements as in decent condition. Three-fourths of the population of the «Bloody Sixth» Ward were then Irish. The army of tramps that grew up after the dis-banding of the armies in the field, and has kept up its muster-roll, together with the in-rush of the Italian tide, have ever since opposed a stubborn barrier to all efforts at permanent improvement. The more that has been clone, the less it has seemed to accomplish in the way of real relief, until it has at last become clear that nothing short of entire demolition will ever prove of radical benefit. Corruption could not have chosen ground for its stand with better promise of success. The whole district is a maze of narrow, often unsuspected passage-ways-necessarily, for there is scarce a lot that has not two, three, or four tenements upon it, swarming with unwholesome crowds. What a bird's-eye view of «the Bend» would be like is a matter of bewildering conjecture. Its everyday appearance, as seen from the corner of Bayard Street on a sunny day, is one of the sights of New York.

Il y a à peine plus de vingt ans, un recensement du quartier du « Bend » ne classait que vingt-quatre des six cent neuf taudis en état décent. Les trois quarts des habitants du « Bloody Sixth » Ward étaient alors irlandais. L'armée de clochards née après la démobilisation des soldats, conjuguée à l'afflux de la marée italienne, a depuis érigé une barrière tenace contre toute tentative d'amélioration durable. Plus on a agi, moins les résultats semblaient réels en matière de soulagement, jusqu'à ce qu'il devienne évident qu'une démolition totale serait la seule solution radicale. La corruption n'aurait pu choisir meilleur terrain pour résister avec autant de chances de succès. Tout le quartier est un dédale de ruelles étroites, souvent insoupçonnées – et pour cause : il est rare qu'un terrain n'y porte pas deux, trois, voire quatre taudis entassés, grouillants de foules insalubres. À quoi ressemblerait une vue aérienne du « Bend » relève de la conjecture vertigineuse. Son aspect quotidien, tel qu'on le découvre depuis le coin de Bayard Street par une journée ensoleillée, compte parmi les « curiosités » de New York.

Bayard Street is the high road to Jewtown across the Bowery, picketed from end to end with the outposts of Israel. Hebrew faces, Hebrew signs, and incessant chatter in the queer lingo that passes for Hebrew on the East Side attend the curious wanderer to the very corner of Mulberry Street. But the moment he turns the corner the scene changes abruptly. Before him lies spread out what might better be the market-place in some town in Southern Italy than a street in New York-all but the houses; they are still the same old tenements of the unromantic type. But for once they do not make the fore-ground in a slum picture from the American metropolis. The interest centres not in them, but in the crowd they shelter only when the street is not preferable, and that with the Italian is only when it rains or he is sick. When the sun shines the entire population seeks the street, carrying on its household work, its bargain-ing, its love-making on street or sidewalk, or idling there when it has nothing better to do, with the reverse of the impulse that makes the Polish Jew coop himself up in his den with the thermometer at stewing heat. Along the curb women sit in rows, young and old alike with the odd head-covering, pad or turban, that is their badge of servitude-hers to bear the burden as long as she lives-haggling over baskets of frowsy weeds, some sort of salad probably, stale tomatoes, and oranges not above suspicion. Ash-barrels serve them as counters, and not infrequently does the arrival of the official cart en route for the dump cause a temporary suspension of trade until the barrels have been emptied and restored. Hucksters and pedlars' carts make two rows of booths in the street itself, and along the houses is still another-a perpetual market doing a very lively trade in its own queer staples, found nowhere on American ground save in «the Bend.» Two old hags, camping on the pavement, are dispensing stale bread, baked not in loaves, but in the shape of big wreaths like exaggerated crullers, out of bags of dirty bed-tick. There is no use disguising the fact: they look like and they probably are old mattresses

mustered into service under the pressure of a rush of trade. Stale bread was the one article the health officers, after a raid on the market, once reported as «not unwholesome.» It was only disgusting. Here is a brawny butcher, sleeves rolled up above the elbows and clay pipe in mouth, skinning a kid that hangs from his hook. They will teil you with a laugh at the Elizabeth Street police station that only a few days ago when a dead goat had been reported lying in Pell Street it was mysteriously missing by the time the offal-cart came to take it away. It turned out that an Italian had carried it offin his sack to a wake or feast of some sort in one of the back alleys.

«Bayard Street» est la grand-rue menant à «Jewtown» de l'autre côté du «Bowery», jalonnée d'avant-postes d'Israël d'un bout à l'autre. Visages hébraïques, enseignes en yiddish et babillage incessant dans ce jargon étrange qui tient lieu d'hébreu sur l'«East Side» accompagnent le promeneur intrépide jusqu'au coin même de «Mulberry Street». Mais dès qu'il tourne l'angle, le décor change du tout au tout. Sous ses yeux s'étale une scène qui évoquerait davantage la place du marché d'une ville du Sud de l'Italie qu'une rue de New York – si ce n'étaient les bâtiments, toujours les mêmes vieux taudis sans charme. Pour une fois, cependant, ce ne sont pas eux qui dominent le tableau de ce bidonville américain. L'attention se porte sur la foule qu'ils abritent seulement quand la rue n'est pas préférable, c'est-à-dire, pour l'Italien, uniquement sous la pluie ou en cas de maladie. Dès que le soleil brille, c'est toute la population qui investit l'espace public : travaux domestiques, marchandages, idylles ou flânerie oisive, à l'opposé de l'instinct du Juif polonais qui s'enferme dans son repaire même quand le thermomètre atteint des températures étouffantes. Le long du trottoir, des femmes sont assises en rang d'oignons, jeunes et vieilles confondues, coiffées de ces étranges couvre-chefs – pad ou turban – symbole de leur condition : porter le fardeau toute leur vie. Elles marchendent des paniers d'herbes flétries (sans doute une sorte de salade), des tomates avariées et des oranges suspectes. Les poubelles leur servent de comptoir, et l'arrivée du chariot municipal en route pour la décharge interrompt parfois le commerce le temps de vider et remettre en place les bac. Au milieu de la chaussée, les charrettes de colporteurs forment deux rangées d'échoppes improvisées ; le long des maisons s'en aligne une troisième – un marché permanent où s'échangent des denrées aussi singulières qu'inédites ailleurs en Amérique, hors du « Bend ». Deux vieilles harpies, installées sur le pavé, distribuent du pain rassis, non pas en miches, mais en couronnes géantes évoquant des «crullers» démesurés, tirés de sacs en toile crasseuse. Inutile de le nier : on dirait – et c'est probablement – de vieux matelas réquisitionnés en urgence pour faire face à l'afflux de clients. Lors d'un raid, les agents sanitaires avaient d'ailleurs conclu que ce pain rassis, bien que « seulement dégoûtant », était « le seul article non insalubre » du marché. Plus loin, un boucher trapu, manches retroussées au-dessus des coudes et pipe en terre au coin des lèvres, dépece un chevreau suspendu à son crochet. Au poste de police d'«Elizabeth Street», on vous racontera en riant qu'il y a quelques jours à peine, une chèvre morte signalée dans «Pell Street» avait mystérieusement disparu avant le passage de la charrette à ordures. On découvrit qu'un Italien l'avait emportée dans son sac pour un réveil funèbre ou quelque festin dans une ruelle arrière.

P50

On either side of the narrow entrance to Bandits' Roost, one of the most notorious of these, is a shop that is a fair sample of the sort of invention necessity is the mother of in «the Bend.» It is noteworth that trucks and ash-barrelshave provided four distinct lines of shops that are not down on the insurance maps, to accommodate the crowds. Here have the very hallways been made into shops. Three feet wide by four deep, they havejust roomfor one, theshop-keeper,who, him-selfwithin, does his business outside, his wares displayed on a board hung across what was once the hall door. Back ofthe rear wall of this unique shop a hole has been punched from the hall into the alley and the tenants go that way. One of the shops is a «tobacco bureau,» presided over by an un-known saint, clone in yellow and red-there is not a shop, a stand, or an ash-barrel doing duty for a counter, that has not its patron saint-the other is a fish-stand full of slimy, odd-looking creatures, fish that never swam in American waters, or if they did, were never seen on an American fish-stand, and snails. Big, awkward sausages, anything but appetizing, hang in the grocer's doorway, knocking against the customer's head as if to remind him that they are there waiting tobe bought. What they are I never had the courage to ask. Down the street comes a file of women carrying enor-mous bundles of fire-wood on their heads, loads of decaying ve-

getables from the market wagons in their aprons, and each a baby at the breast supported by a sort of sling that pre-vents it from tumbling down. The women do all the carrying, all the work one sees going on in « the Bend. » The men sit or stand in the streets, on trucks, or in the open doors of the saloons smoking black clay pipes, talking and gesticulating as if forever on the point of coming to blows. Near a particularly boisterous group, a really pretty girl with a string of amber beads twisted artlessly in the knot of her raven hair has been bargaining long and earnestly with an old granny, who presides over a wheel-barrow load of second-hand stockings and faded cotton yarn, industriously darning the biggest holes while she extols the virtues of her stock. One of the rude swains, with patched overalls tucked into his boots, to whom the girl's eyes have strayed more than once, steps up and gallantly offers to pick her out the handsomest pair, whereat she laughs and pushes him away with a gesture which he interprets' as an invitation to stay; and he does, evidently to the satisfaction of the beldame, who forthwith raises her prices fifty per cent. without being detected by the girl.

De part et d'autre de l'étroite entrée de Bandits' Roost – l'un des repaires les plus notoires du quartier –, une échoppe illustre le genre d'ingéniosité que la nécessité inspire dans « the Bend ». Il ne suffit pas que camions et poubelles aient créé quatre rangées distinctes de boutiques absentes des plans d'assurance pour accueillir la foule. Ici, ce sont les couloirs eux-mêmes qui ont été transformés en magasins. Large de trois pieds sur quatre de profondeur, chaque espace ne laisse place qu'à une personne : le commerçant, qui, installé à l'intérieur, fait ses affaires dehors, ses marchandises étalées sur une planche clouée là où se trouvait jadis la porte du hall. Derrière le mur du fond, un trou a été percé depuis le couloir vers la ruelle, et les locataires passent par là. L'une de ces échoppes est un « bureau de tabac », placé sous la protection d'un saint inconnu peint en jaune et rouge – il n'y a pas une boutique, un étal ou une poubelle servant de comptoir qui n'ait son saint patron. L'autre est un stand de poisson rempli de créatures visqueuses et étranges, des espèces qui n'ont jamais nagé dans les eaux américaines, ou qui, si c'est le cas, n'ont jamais figuré sur un étalage américain, ainsi que des escargots. De grosses saucisses informes et peu appétissantes pendent à l'entrée de l'épicerie, cognant contre la tête des clients comme pour leur rappeler qu'elles attendent d'être achetées. Leur composition ? Je n'ai jamais osé demander. Plus loin dans la rue défile une procession de femmes portant d'énormes fagots de bois sur la tête, des charges de légumes pourrissants ramassés sur les chariots du marché dans leurs tabliers, et chacune un bébé au sein, maintenu par une écharpe improvisée qui l'empêche de tomber. Ce sont les femmes qui assument tout le labeur visible dans « the Bend » : le transport, les tâches, le travail. Les hommes, eux, restent assis ou debout dans la rue, sur les camions ou sur le seuil des bars, fumant des pipes en terre noire, discutant et gesticulant comme s'ils étaient à deux doigts d'en venir aux mains. Près d'un groupe particulièrement bruyant, une jeune fille vraiment jolie, un collier d'ambre noué négligemment dans ses cheveux de jais, marchande depuis longtemps avec une vieille femme qui surveille une brouette de bas d'occasion et de pelotes de coton délavé, raccommode les trous les plus gros tout en vantant sa marchandise. L'un des rustres alentour, vêtu d'une salopette rapiécée rentrée dans ses bottes – et vers qui la jeune fille a plus d'une fois laissé errer son regard –, s'approche et lui propose galamment de choisir la plus belle paire. Elle rit et le repousse d'un geste qu'il interprète comme une invitation à rester. Ce qu'il fait, visiblement au plaisir de la vieille, qui en profite pour augmenter ses prix de cinquante pour cent sans que la jeune fille s'en aperçoive.

P52

Red bandannas and yellow kerchiefs are everywhere; so is the Italian tongue, infinitely sweeter than the harsh gutturals of the Russian Jew around the corner. So are the «ristorantes» of innumerable Pasquales; half of the people in «the Bend» are christened Pasquale, or get the name in some other way. When the police do not know the name of an escaped murderer, they guess at Pasquale and send the name out on alann; in nine cases out of ten it fits. So are the «banks» that hang out their shingle as tempting bait on every hand. There are half a dozen in the single block, steamship agencies, employment offices, and savings-banks, all in one. So are the toddling youngsters, bow-legged half of them, and so are no end of mothers, present and prospective, some of them scarce yet in their teens. Those who are not in the street are hanging half way out of the windows, shouting at some one below. All «the Bend» must be, if not altogether, at least half out of doors when the sun shines.

Les foulards rouges et les mouchoirs jaunes sont omniprésents ; tout comme la langue italienne, bien plus douce que les gutturales rauques des Juifs russes du coin. Tout comme les « ristoranti » d'innombrables Pasquale – la moitié des habitants du « Bend » s'appellent Pasquale, ou finissent par porter ce nom d'une manière ou d'une autre. Quand la police ignore le nom d'un meurtrier en fuite, elle parie sur Pasquale et lance l'alerte : neuf fois sur dix, c'est le bon. Tout comme les « banques » qui accrochent leur enseigne comme un appât tentateur à chaque pas : une demi-douzaine rien que dans ce pâté de maisons, à la fois agences maritimes, bureaux de placement et caisses d'épargne. Tout comme les bambins qui titubent, la moitié jambes arquées, et les mères – actuelles ou en devenir –, certaines à peine sorties de l'adolescence. Celles qui ne sont pas dans la rue se penchent aux fenêtres, hurlant vers quelqu'un en bas. Quand le soleil brille, « the Bend » tout entier – ou du moins sa moitié – semble vivre dehors.

In the street, where the city wields the broom, there is at least an effort at cleaning up. There has to be, or it would be swamped in filth overrunning from the courts and alleys where the rag-pickers live. It requires more than ordinary courage to explore these on a hot day. The undertaker has to do it then, the police always. Right here, in this tenement on the east side of the street, they found little Antonia Candia, victim of fiendish cruelty, «covered,» says the account found in the records of the Society for the Prevention of Cruelty to Children, «with sores, and her hair matted with dried blood.» Abuse is the normal condition of «the Bend,» murder its everyday crop, with the tenants not always the criminals. In this block between Bayard, Park, Mulberry, and Baxter Streets, «the Bend» proper, the late Tenement House Commission counted 155 deaths of children in a specimen year (1882). Their percentage of the total mortality in the block was 68.28, while for the whole city the proportion was only 46.20. The infant mortality in any city or place as compared with the whole number of deaths is justly considered a good barometer of its general sanitary condition. Here, in this tenement, No. 59½, next to Bandits' Roost, fourteen persons died that year, and eleven of them were children; in No. 61 eleven, and eight of them not yet five years old. According to the records in the Bureau of Vital Statistics only thirty-nine people lived in No. 59½ the year 1888, nine of them little children. There were five baby funerals in that house the same year. Out of the alley itself, No. 59, nine dead were carried in 1888, five in baby coffins. Here is the record of the year for the whole block as furnished by the Registrar of Vital Statistics, Dr. Roger S. Tracy [see table, page 54].

Dans la rue, où la municipalité fait mine de balayer, on tente au moins un effort de propreté. Il le faut, sans quoi le quartier serait noyé sous la crasse déversée depuis les cours et les ruelles où s'entassent les chiffonniers. Il faut plus que du courage pour s'y aventurer par une journée chaude – le croque-mort n'a pas le choix, pas plus que la police. C'est ici, dans ce taudis du côté est de la rue, qu'on a retrouvé la petite Antonia Candia, victime d'une cruauté diabolique, « couverte de plaies, les cheveux agglutinés de sang séché », d'après les archives de la Society for the Prevention of Cruelty to Children. La maltraitance est la règle dans « the Bend » ; le meurtre en est le fruit quotidien, et les locataires n'en sont pas toujours les responsables. Dans ce pâté de maisons borné par Bayard, Park, Mulberry et Baxter Streets – le « Bend » à proprement parler –, l'ancienne Tenement House Commission a recensé 155 morts d'enfants en une seule année (1882). Leur part dans la mortalité totale du quartier s'élevait à 68,28 %, contre 46,20 % pour l'ensemble de la ville. La mortalité infantile, rapportée au nombre total de décès, est un indicateur fidèle des conditions sanitaires. Dans ce taudis, le n° 59½ (voisin du Bandits' Roost), 14 personnes sont mortes cette année-là, dont 11 enfants ; au n° 61, 11 décès, dont 8 enfants de moins de cinq ans. Selon les registres du Bureau of Vital Statistics, seulement 39 personnes vivaient au n° 59½ en 1888, dont 9 enfants en bas âge. Cinq enterrements d'enfants y ont eu lieu la même année. Dans la ruelle elle-même, au n° 59, 9 morts ont été emportés en 1888, dont 5 en petits cercueils. Voici les statistiques annuelles pour l'ensemble du pâté de maisons, établies par le Dr Roger S. Tracy, registraire de l'état civil (tableau p. 54, non reproduit ici).

These figures speak for themselves, when it is shown that in the model tenement across the way at Nos. 48 and 50 where the same class of people live in greater swarms (161, according to the record), but under but under good management and in decent quarters, the hearse called that year only once for a baby. The agent of the Christian people who built that tenement will tell you that Italians are good tenants, while the owner of the alley will oppose every order to put his property in repair with the claim

that they are the worst of a bad lot. Both are right, from their different stand-points. It is the stand-point that makes the difference and the tenant.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes : dans les taudis modèles situés en face, aux n° 48 et 50, où vit une population similaire – mais en plus grand nombre (161 locataires, selon les registres), sous une gestion rigoureuse et dans des logements décents, le corbillard n'a été appelé qu'une seule fois cette année-là pour un enfant. L'agent de l'organisation chrétienne qui a construit ces logements vous affirmera que les Italiens sont de bons locataires, tandis que le propriétaire de la ruelle s'opposera à toute injonction de réparation en prétendant qu'ils sont « les pires parmi les mauvais ». Les deux ont raison, chacun selon son point de vue. C'est précisément ce point de vue – et le sort réservé au locataire – qui fait toute la différence.

P54

What if I were to tell you that this alley, and more tenement property in «the Bend», all of it notorious for years as the vilest and worst to be found anywhere, stood associated on the tax-books all through the long struggle to make its owners responsible, which has at last resulted in a qualified victory for the law, with the name of an honored family, one of the «oldest and best», rich in possessions and in influence, and high in the councils of the city's government? It would be but the plain truth. Nor would it be the only instance by very many that stand recorded on the Health Department's books of a kind that has come near to making the name of landlord as odious in New York as it has become in Ireland

Et si je vous révélais que cette ruelle, ainsi que d'autres taudis du « Bend », parmi les plus sordides et les plus infâmes qui soient, figuraient sur les registres fiscaux – pendant des années de lutte pour tenir leurs propriétaires responsables – au nom d'une famille honorable, l'une des « plus anciennes et des plus respectées », riche en biens, en influence, et haut placée dans les cercles du pouvoir municipal ? Ce serait pourtant la pure vérité. Et ce ne serait là qu'un exemple parmi tant d'autres, consignés dans les archives du Département de la Santé, qui ont failli rendre le terme de « propriétaire » aussi haï à New York qu'il est devenu en Irlande.

Bottle Alley is around the corner in Baxter Street; but it is a fair specimen of its kind, wherever found. Look into any of these houses, everywhere the same piles of rags, of malodorous bones and musty paper, all of which the sanitary police flatter themselves they have banished to the dumps and the warehouses. Here is a «flat» of «parlor» and two pitch-dark coops called bedrooms. Truly, the bed is all there is room for. The family tea-kettle is on the stove, doing duty for the time being as a wash-boiler. By night it will have returned to its proper use again, a practical illustration of how poverty in «the Bend» makes both ends meet. One, two, three beds are there, if the old boxes and heaps of foul straw can be called by that name; a broken stove with crazy pipe from which the smoke leaks at every joint, a table of rough boards propped up on boxes; piles rubbish in the corner. The closeness and smell are appalling. How many people sleep here? The woman with the red bandanna shakes her head sullenly, but the bare-legged girl with the bright face counts on her fingers-five, six !

Bottle Alley se trouve au coin de Baxter Street, mais elle est représentative de son espèce, où qu'on la trouve. Jetez un œil dans l'un de ces logements : partout les mêmes monceaux de chiffons, d'os puants et de papier moisi – autant de déchets que la police sanitaire s'enorgueillit d'avoir bannis des décharges et des entrepôts. Voici un « appartement » composé d'un « salon » et de deux réduits obscurs qu'on ose appeler chambres. En vérité, le lit y occupe tout l'espace. La bouilloire familiale trône sur le poêle, servant pour l'heure de lessiveuse ; la nuit venue, elle retrouvera sa fonction première – une illustration concrète de la manière dont la misère, dans « the Bend », arrive à « joindre les deux bouts ». Un, deux, trois « lits » (si l'on peut appeler ainsi ces vieilles caisses et ces tas de paille pourrie) ; un poêle brisé dont la cheminée de fortune laisse échapper la fumée à chaque jointure ; une table en planches brutes posée sur des caisses ; des tas d'ordures dans les coins. L'exiguïté et la puanteur sont accablantes. Combien de personnes dorment ici ? La femme au foulard rouge secoue la tête avec humeur, mais la fillette aux jambes nues, au visage vif, compte sur ses doigts : « Cinq, six ! »

« Six, sir ! » Six grown people and five children.

« Six, monsieur ! » Six adultes et cinq enfants.

«Only five,» she says with a smile, swathing the little one on her lap in its cruel bandage. There is another in the: cradle-actually a cradle. And how much the rent?

« Seulement cinq », répond-elle avec un sourire, en enveloppant le petit sur ses genoux dans ses langes rudimentaires. Il y en a un sixième dans le berceau – un vrai berceau, cette fois. Et le loyer, à combien s'élève-t-il ?

Nine and a half, and «please, sir! he won't put the paper on.»

«Neuf dollars et demi... et s'il vous plaît, monsieur !... il refuse de poser du papier peint. »

«He» is the landlord. The «paper» hangs in musty shreds on the wall.

« Il », c'est le propriétaire. « Le papier » – ce qui en reste – pend en lambeaux moisis le long des murs.

P56

Well do I recollect the visit of a health inspector to one of these tenements on a July day when the thermometer outside was climbing high in the nineties; but inside, in that awful room, with half a dozen persons washing, cooking, and sorting rags, lay the dying baby alongside the stove, where the doctor's thermometer ran up to 115°! Perishing for the want of a breath of fresh air in this city of untold charities! Did not the manager of the Fresh Air Fund write to the pastor of an Italian Church only last year that «no one asked for Italian children,» and hence he could not send any to the country?

Je me souviens comme si c'était hier de la visite d'un inspecteur sanitaire dans l'un de ces taudis, un jour de juillet où le thermomètre extérieur frôlait les 40°C – mais à l'intérieur, dans cette pièce étouffante où une demi-douzaine de personnes lavaient, cuisinaient et triaient des chiffons, un bébé mourant gisait près du poêle, là où celui du médecin affichait 115°F (46°C) ! Mourir faute d'un souffle d'air frais, dans cette ville aux charités sans nombre !

Half a dozen blocks up Mulberry Street there is a rag-picker's settlement, a sort of overflow from «the Bend,» that exists to-day in all its pristine nastiness. Something like forty families are packed into five old two-story and attic houses that were built to hold five, and out in the yards additional crowds are, or were until very recently, accommodated in sheds built of all sorts of old boards and used as drying racks for the Italian tenants' «stock.» I found them empty when I visited the settlement while writing this. The last two tenants had just left. Their fate was characteristic. The «old man,» who lived in the corner coop, with barely room to crouch beside the stove-there would not have been room for him to sleep had not age crooked his frame to fit his house-had been taken to the «crazy house,» and the woman who was his neighbor and had lived in her shed for years had simply disappeared. The agent and the other tenants «guessed,» doubtless correctly, that she might be found on the «island,» but she was decrepit anyhow from rheumatism, and «not much good,» and no one took the trouble to inquire for her. They had all they could do attending to their own business and raising the rent. No wonder; I found that for one front room and two «bedrooms» in the shameful old wrecks of buildings the tenant was paying \$10 a month, for the back-room and one bed-room \$9, and for the attic rooms, according to size, from \$3.75 to \$5.50.

À six pâtés de maisons au nord de Mulberry Street s'étend un campement de chiffonniers, une excoissance du « Bend » qui perdure dans toute sa crasse première. Quarante familles s'y entassent dans cinq maisons de deux étages avec grenier, conçues pour en abriter cinq, tandis que dans les cours, jusqu'à peu, des groupes supplémentaires vivaient dans des bicoques assemblées avec des planches de récupération, servant aussi de séchoirs à leur « marchandise ». Je les ai trouvées désertes lors de ma visite. Les deux derniers occupants venaient de partir. Leur sort était éloquent : le « vieux », recroquevillé dans un coin près du poêle – il n'aurait même pas pu s'y allonger si son corps, corbé par l'âge, ne s'était moulé dans l'espace –, avait été interné dans « l'asile des fous », et sa voisine, installée depuis des années dans son abri de fortune, avait disparu sans laisser de trace. L'agent et les autres locataires « imaginaient », à raison, qu'elle avait dû finir « sur l'île », mais elle était de toute façon invalide, « bonne à rien », et personne ne se soucia

d'elle. Tous avaient assez à faire avec leurs propres difficultés et le paiement du loyer. Rien d'étonnant : j'ai découvert que pour un salon et deux « chambres » dans ces taudis indignes, le loyer atteignait 10 dollars par mois, 9 dollars pour une pièce arrière et une chambre, et de 3,75 à 5,50 dollars pour les mansardes, selon leur taille.

There is a standing quarrel between the professional - I mean now the official-sanitarian and the unsalaried agitator for sanitary reform over the question of over-crowded tenements. The one puts the number a little vaguely at four or five hundred, while the other asserts that there are thirty-two thousand, the whole number of houses classed as tenements at the census of two years ago, taking no account of the better kind of flats. It depends on the angle from which one sees it which is right. At best the term overcrowding is a relative one, and the scale of official measurement conveniently sliding. Under the pressure of the Italian influx the standard of breathing space required for an adult by the health officers has been cut down from six to four hundred cubic feet. The «needs of the situation» is their plea, and no more perfect argument could be advanced for the reformer's position.

Un différend persiste entre les professionnels – j'entends par là les fonctionnaires – de l'hygiène et les militants bénévoles de la réforme sanitaire au sujet des taudis surpeuplés. Les premiers estiment leur nombre, de manière assez floue, à quatre ou cinq cents, tandis que les seconds affirment qu'ils sont trente-deux mille, soit l'intégralité des logements classés comme taudis lors du recensement d'il y a deux ans, sans même compter les appartements de meilleure qualité. Tout dépend du point de vue adopté pour déterminer qui a raison. Au mieux, la notion de surpeuplement est relative, et l'échelle de mesure officielle s'adapte commodément. Sous la pression de l'afflux italien, l'espace vital requis pour un adulte, selon les services sanitaires, a été réduit de six cents à quatre cents pieds cubes. « Les nécessités de la situation », plaident-ils – argument qui, sans le vouloir, ne fait que renforcer la position des réformateurs.

It is in «the Bend» the sanitary policeman locates the bulk of his four hundred, and the sanitary reformer gives up the task in despair. Of its vast homeless crowds the census takes no account. It is their instinct to shun the light, and they cannot be corralled in one place long enough to be counted. But the houses can, and the last count showed that in «the Bend» district between Broadway and the Bowery and Canal and Chatham Streets, in a total of four thousand three hundred and sixty-seven «apartments» only nine were for the moment vacant, while in the old «Africa», west of Broadway, that receives the overflow from Mulberry Street and is rapidly changing its character, the notice «standing room only» is up. Not a single vacant room was found there. Nearly a hundred and fifty «lodgers» were driven out of two adjoining Mulberry Street tenements, one of them aptly named «the House of Blazes», during that census. What squalor and degradation inhabit these dens the health officers know. Through the long summer days their carts patrol «the Bend», scattering disinfectants in streets and lanes, in sinks and cellars, and hidden hovels where the tramp burrows. From midnight till far into the small hours of the morning the policeman's thundering rap on closed doors is heard, with his stern command, «Apri port' ! » on his rounds gathering evidence of illegal overcrowding. The doors are opened unwillingly enough-but the order means business, and the tenant knows it even if he understands no word of English-upon such scenes as the one presented in the picture. It was photographed by flash-light on just such a visit. In a room not thirteen feet either way slept twelve men and women, two or three in bunks set in a sort of alcove, the rest on the floor. A kerosene lamp burned dimly in the fearful atmosphere, probably to guide other and later arrivals to their «beds», for it was only just past midnight. A baby's fretful wail came from an adjoining hall-room, where, in the semi-darkness, three re-cumbent figures could be made out. The «apartment» was one of three in two adjoining buildings we had found, within half an hour, similarly crowded. Most of the men were lodgers, who slept there for five cents a spot.

C'est dans « the Bend » que le policier sanitaire situe la majorité de ses quatre cents taudis surpeuplés, tandis que le réformateur jette l'éponge, désespéré. Le recensement ne tient aucun compte de ses foules sans abri. Leur instinct est de fuir la lumière, et on ne parvient pas à les regrouper assez longtemps pour les dénombrer. Mais les logements, eux, peuvent l'être : le dernier décompte a révélé que dans le quartier du « Bend », délimité par Broadway, Bowery, Canal et Chatham Streets, sur un total de 4 367 « appartements », seuls neuf étaient momentanément vacants. Dans l'ancienne « Africa », à l'ouest de Broadway,

qui accueille le débordement de Mulberry Street et change rapidement de visage, l'avis « complet » est affiché. Pas une seule chambre libre n'y a été trouvée. Près de cent cinquante « locataires » ont été chassés de deux taudis voisins de Mulberry Street, dont l'un porte le nom évocateur de « House of Blazes », lors de ce recensement. Les agents sanitaires connaissent l'abjection et la déchéance qui rongent ces repaires. Tout au long des journées d'été, leurs chariots sillonnent « the Bend », répandant des désinfectants dans les rues, les ruelles, les égouts, les caves et les masures cachées où se terrent les clochards. De minuit jusqu'aux petites heures du matin, on entend le coup de poing tonitruant du policier contre les portes closes, accompagné de son ordre sec : « Apri port' ! » (« Ouvrez ! »), tandis qu'il fait sa ronde pour recueillir des preuves de surpeuplement illégal. Les portes s'ouvrent à contrecœur – mais l'ordre ne plait pas, et le locataire le sait, même s'il ne comprend pas un mot d'anglais. C'est dans ce contexte qu'a été prise la photo en question, éclairée au flash lors d'une telle visite. Dans une pièce ne mesurant pas treize pieds de côté, douze hommes et femmes dormaient, deux ou trois entassés dans des couchettes aménagées dans une sorte d'alcôve, les autres à même le sol. Une lampe à pétrole brûlait faiblement dans cette atmosphère étouffante, probablement pour guider d'autres arrivants vers leurs « lits », car il n'était qu'un peu passé minuit. Les gémissements d'un bébé provenaient d'une chambre attenante, où l'on distinguait, dans la pénombre, trois silhouettes allongées. Cet « appartement » était le troisième de ce type que nous avons découvert en moins d'une demi-heure, dans deux bâtiments mitoyens. La plupart des hommes étaient des locataires occasionnels, qui payaient cinq cents la place pour y dormir.

P59

Another room on the top floor, that had been examined a few nights before, was comparatively empty. There were only four persons in it, two men, an old woman, and a young girl. The landlord opened the door with alacrity, and exhibited with a proud sweep of his hand the sacrifice he had made of his personal interests to satisfy the law. Our visit had been anticipated. The policeman's back was probably no sooner turned than the room was reopened for business.

Une autre pièce, située à l'étage supérieur et inspectée quelques nuits plus tôt, semblait relativement vide. Il n'y avait que quatre personnes : deux hommes, une vieille femme et une jeune fille. Le propriétaire ouvrit la porte avec empressement et, d'un geste théâtral, nous montra le sacrifice qu'il avait consenti à ses intérêts personnels pour se conformer à la loi. Notre visite avait été prévue. Dès que le policier eut tourné les talons, la pièce avait probablement rouvert ses portes aux affaires.

P61

7 - A raid on the stale-beer dives

7 - Un raid dans les bouges à bière éventée

MIDNIGHT roll-call was over in the Elizabeth Street police-station, but the reserves were held under orders. A raid was on foot, but whether on the Chinese fan-tan games, on the opium joints of Mott and Pell Streets, or on dens of even worse character, was a matter of guess-work in the men's room. When the last patrolman had come in from his beat, all doubt was dispelled by the brief order «To the Bend!» The stale-beer dives were the object of the raid. The police-men buckled their belts tighter, and with expressive grunts of disgust took up their march toward Mulberry Street. Past the heathen temples of

Mott Street-there was some fun to be gotten out of a raid there-they trooped, into «the Bend,» sending here and there a belated tramp scurrying in fright toward healthier quarters, and halted at the mouth of one of the hidden alleys. Squads were told off and sent to make a simultaneous descent on all the known tramps' burrows in the block. Led by the sergeant, ours-I went along as a kind of war correspondent-groped its way in single file through the narrow rift between slimy walls to the tenements in the rear. Twice during our trip we stum-bled over tramps, both women, asleep in the passage. They were quietly passed to the rear, receiving sundry prods and punches on the trip, and headed for the station in the grip of a policeman as a sort of advance guard of the coming army. After what seemed half a mile of groping in the dark we emerged finally into the alley proper, where light escaping through the cracks of closed shutters on both sides enabled us to make out the contour of three rickety frame tenements. Snatches of ribald songs and peals of coarse laughter reached us from now this, now that of the unseen burrows.

L'appel de minuit était terminé au commissariat d'Elizabeth Street, mais les renforts restaient en alerte. Un raid se préparait, mais personne ne savait s'il visait les parties de fan-tan chinoises, les fumoirs d'opium de Mott et Pell Streets, ou des repaires encore plus sordides – les paris allaient bon train dans la salle de garde. Quand le dernier agent rentra de sa ronde, l'ordre sec « Direction the Bend ! » dissipa les doutes : les bouges à bière avariée étaient la cible. Les policiers resserrèrent leurs ceinturons et, marmonnant leur dégoût, prirent la direction de Mulberry Street. Ils dépassèrent les temples païens de Mott Street – un raid là-bas promettait toujours son lot de divertissement –, puis s'engouffrèrent dans « the Bend », faisant fuir çà et là quelque clochard attardé vers des rues moins malsaines. L'escouade s'arrêta à l'entrée d'une ruelle dissimulée. Des groupes furent constitués pour donner l'assaut simultanément à tous les terriers de vagabonds du pâté de maisons. Sous les ordres du sergent, le nôtre – j'avais obtenu le droit de les suivre en qualité de correspondant de guerre – avança en file indienne dans la faille étroite entre des murs gluants, vers les arrière-cours des taudis. Deux fois, nous butâmes sur des clochardes endormies dans le passage. On les refila discrètement vers l'arrière, non sans leur administrer coups de pied et bourrades au passage, avant de les confier à un agent qui les escorta vers le poste comme une avant-garde de l'expédition. Après ce qui nous parut une interminable progression à l'aveugle, nous débouchâmes enfin dans la ruelle proprement dite. Une lueur filtrait par les fentes des volets clos de part et d'autre, assez pour distinguer les silhouettes de trois masures de bois vermoulu. Des éclats de chansons grivoises et des rires gras nous parvenaient, tantôt d'un repaire invisible, tantôt d'un autre.

«School is in,» said the sergeant drily as we stumbled down the worn steps of the next cellar-way. A kick of his boot-heel sent the door flying into the room.

« L'école est ouverte », lança le sergent d'un ton sec alors que nous dégringolions les marches usées du prochain soupirail. Un coup de talon fit voler la porte en éclats dans la pièce.

A room perhaps a dozen feet square, with walls and ceiling that might once have been clean-assuredly the floor had not in the memory of man, if indeed there was other floor than hard-trodden mud-but were now covered with a brown crust that, touched with the end of a club, came off in shuddering showers of crawling bugs, revealing the blacker filth beneath. Grouped about a beer-keg that was propped on the wreck of a broken chair, a foul and ragged host of men and women, on boxes, benches, and stools. Tomato-cans filled at the keg were passed from hand to hand. In the centre of the group a sallow, wrinkled hag, evidently the ruler of the feast, dealt out the hideous stuff. A pile of copper coins rattled in her apron, the very pennies received with such showers of blessings upon the giver that afternoon; the faces of some of the women were familiar enough from the streets as those of beggars forever whining for a penny, «to keep a family from starving.» Their whine and boisterous hilarity were alike hushed now. In sullen, cowed submission they sat, evidently knowing, what to expect. At the first glimpse of the uniform in the open door; some in the group, customers with a record probably, had turned their heads away to avoid the searching glance of the officer; while a few, less used to such scenes, stared defiantly.

Une pièce d'à peine trois mètres sur trois, aux murs et au plafond qui avaient peut-être été propres un jour – le sol, lui, n'avait jamais dû l'être, s'il y avait bien un sol sous cette boue piétinée depuis des lustres

–, mais maintenant recouverts d’une croûte brune qui, effleurée du bout d’un gourdin, s’effritait en une averse de bestioles grouillantes, révélant la crasse plus noire en dessous. Autour d’un tonneau de bière juché sur les débris d’une chaise brisée, une assemblée crasseuse et haillonnée d’hommes et de femmes, assis sur des caisses, des bancs et des tabourets. Des boîtes de conserve remplies au tonneau circulaient de main en main. Au centre du groupe, une harpie jaunie et ridée, visiblement la maîtresse des lieux, distribuait cette mixture immonde. Un tas de pièces de cuivre tintait dans son tablier, les mêmes sous arrachés plus tôt dans l’après-midi avec des bénédictions pleuves sur le donateur ; certains visages de femmes étaient reconnaissables, ceux de ces mendiante qui geignent éternellement pour « un sou, pour sauver une famille de la famine ». Leurs gémissements et leurs éclats de rire bruyants s’étaient tus. Assis dans une soumission morose et apeurée, ils savaient clairement à quoi s’attendre. Dès que l’uniforme apparut dans l’embrasure de la porte, certains – des habitués au casier judiciaire, sans doute – détournèrent la tête pour éviter le regard scrutateur de l’agent ; tandis que quelques autres, moins rompus à ce genre de scène, fixaient les policiers avec défi.

P62

A single stride took the sergeant into the middle of the room, and with a swinging blow of his club he knocked the faucet out of the keg and the half-filled can from the boss hag's hand. As the contents of both splashed upon the floor, half a dozen of the group made a sudden dash, and with shoulders humped above their heads to shield their skulls against the dreaded locust broke for the door. They had not counted upon the policemen outside. There was a brief struggle, two or three heavy thumps, and the runaways were brought back to where their comrades crouched in dogged silence.

D’un seul pas, le sergent se retrouva au milieu de la pièce et, d’un coup de matraque circulaire, arracha le robinet du tonneau et fit voler la chope à moitié pleine des mains de la vieille. Alors que le contenu des deux se répandait sur le sol, une demi-douzaine d’individus bondirent, voûtés pour protéger leur crâne des coups redoutés, et se ruèrent vers la porte. Ils n’avaient pas prévu les policiers postés dehors. Une brève bousculade, deux ou trois coups sourds, et les fuyards furent ramenés auprès de leurs comparses, accroupis dans un silence têt.

«Thirteen !» called the sergeant, completing his survey. «Take them out. ‘Revolvers’ all but one. Good for six months on the island, the whole lot.» The exception was a young man not much if any over twenty, with a hard look of dissipation on his face. He seemed less unconcerned than the rest, but tried hard to make up for it by putting on the boldest air he could. «Come down early,» commented the officer, shoving him along with his stick. «There is need of it. They don’t last long at this. That stuff is brewed to kill at long range.»

« Treize ! » lança le sergent après avoir passé la troupe en revue. « Sortez-les. «Revolvers» pour tous sauf un. Bon pour six mois sur l’île, le paquet. » L’exception était un jeune homme à peine âgé de plus de vingt ans, au visage marqué par une débauche précoce. Moins indifférent que les autres, il s’efforçait de compenser en affichant un air de défi outrancier. « Il a commencé tôt », commenta l’agent en le poussant avec sa matraque. « Et c’est bien nécessaire. Ils ne tiennent pas longtemps à ce régime. Cette mixture est conçue pour tuer à petit feu. »

At the head of the cellar-steps we encountered a similar procession from farther back in the alley, where still another was forming to take up its march to the station. Out in the street was heard the tramp of the hosts already pursuing that well-trodden path, as with a fresh complement of men we entered the next stale-beer alley. There were four dives in one cellar here. The filth and the stench were utterly unbearable; even the sergeant turned his back and fled after scattering the crowd with his club and starting them toward the door. The very dog in the alley preferred the cold flags for a berth to the stifling cellar. We found it lying outside. Seventy-five tramps, male and female, were arrested in the four small rooms. In one of them, where the air seemed thick enough to cut with a knife, we found a woman, a mother with a new-born babe on a heap of dirty straw. She was asleep and was left until an ambulance could be called to take her to the hospital.

En haut des marches de la cave, nous croisés une procession similaire venue du fond de la ruelle, tandis qu'une autre se formait déjà pour prendre le chemin du poste. Dans la rue résonnait le pas cadencé des groupes qui avaient pris les devants sur ce sentier bien battu. Avec des renforts frais, nous pénétrâmes dans la ruelle aux bouges à bière avariée suivante. Quatre repaires s'entassaient dans une seule cave. La crasse et la puanteur y étaient insupportables ; même le sergent tourna les talons après avoir dispersé la foule à coups de matraque et les avoir poussés vers la sortie. Le chien de la ruelle lui-même préférait les dalles froides de l'extérieur à l'atmosphère étouffante de la cave – nous le trouvâmes couché dehors.

Soixante-quinze clochards, hommes et femmes, furent arrêtés dans ces quatre petites pièces. Dans l'une d'elles, où l'air semblait si épais qu'on aurait pu le trancher au couteau, nous découvrîmes une femme, une mère avec un nouveau-né couché sur un tas de paille sale. Elle dormait. On la laissa jusqu'à l'arrivée d'une ambulance pour l'emmener à l'hôpital.

Returning to the station with this batch, we found every window in the building thrown open to the cold October wind, and the men from the sergeant down smoking the strongest cigars that could be obtained by way of disin-fecting the place. Two hundred and seventy-five tramps had been jammed into the cells to be arraigned next morn-ing in the police court on the charge of vagrancy, with the certain prospect of six months «on the Island.» Of the sen-tence at least they were sure. As to the length of the men's stay the experienced official at the desk was sceptical, it being then within a month of an important election. If tramps have nothing else to call their own they have votes, and votes that are for sale cheap for cash. About election time this gives them a «pull,» at least by proxy. The sergeant observed, as if it were the most natural thing in the world, that he had more than once seen the same tramp sent to Blackwell's Island twice in twenty-four hours for six months at a time.

De retour au poste avec ce nouveau groupe, nous trouvâmes toutes les fenêtres grandes ouvertes au vent froid d'octobre, et les hommes, du sergent jusqu'au dernier agent, fumant les cigares les plus forts qu'on avait pu se procurer pour désinfecter les lieux. Deux cent soixante-quinze vagabonds avaient été entassés dans les cellules, prêts à comparaître le lendemain devant le tribunal de police pour vagabondage, avec la certitude de six mois «sur l'île». Quant à la durée réelle de leur peine, le fonctionnaire expérimenté derrière le bureau se montrait sceptique – nous étions à moins d'un mois d'une élection importante. Si les clochards ne possèdent rien d'autre, ils ont au moins une voix, et des voix qui se monnaient à vil prix. En période électorale, cela leur donne un certain poids, ne serait-ce que par procuration. Le sergent remarqua, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde, qu'il avait plus d'une fois vu le même clochard envoyé à Blackwell's Island deux fois en vingt-quatre heures, à chaque fois pour six mois.

As a thief never owns to his calling, however devoid of moral scruples, preferring to style himself a speculator, so this real home-product of the slums, the stale-beer dive, is known about «the Bend» by the more dignified name of the two-cent restaurant. Usually, as in this instance, it is in some cellar giving on a back alley. Doctored, unlicensed beer is its chief ware. Sometimes a cup of «coffee» and a stale roll may be had for two cents. The men pay the score. To the women-unutterable horror of the suggestion-the place is free. The beer is collected from the kegs put on the sidewalk by the saloon-keeper to await the brewer's cart, and is touched up with drugs to put a froth on it. The privilege to sit all night on a chair, or sleep on a table, or in a barrel, goes with each round of drinks. Generally an Italian, sometimes a negro, occasionally a woman, «runs» the dive. Their customers, alike homeless and hopeless in their utter wretchedness, are the professional tramps, and these only. The meanest thief is infinitely above the stale-beer level. Once upon that plane there is no escape. To sink below it is impossible; no one ever rose from it. One night spent in a stale-beer dive is like the traditional putting on of the uniform of the caste, the discarded rags of an old tramp. That stile once crossed, the lane has no longer a turn; and contrary to the proverb, it is usually not long either.

Tout comme un voleur, même sans le moindre scrupule, ne s'avouera jamais tel et préférera se dire «homme d'affaires», ce produit bien local des bas-fonds qu'est le bouge à bière avariée porte, dans «the Bend», le nom plus présentable de «restaurant à deux cents». En général, comme dans ce cas-ci, il s'installe dans une cave donnant sur une ruelle. Sa marchandise principale est une bière frelatée, vendue

sans licence. Parfois, on peut y obtenir une « tasse de café » et un petit pain rassis pour deux cents. Les hommes paient l'addition. Pour les femmes – l'horreur même de la suggestion –, l'entrée est gratuite. La bière est récupérée dans les tonneaux que le tenancier de bar laisse sur le trottoir en attendant le chariot du brasseur, puis « améliorée » avec des drogues pour lui donner une mousse. Le droit de rester assis toute la nuit sur une chaise, ou de dormir sur une table ou dans un tonneau, est inclus avec chaque tournée. Tenus le plus souvent par un Italien, parfois par un Noir, ou occasionnellement par une femme, ces antres n'attirent qu'une clientèle : les clochards professionnels, aussi sans-abri qu'ils sont sans espoir dans leur misère absolue. Le plus minable des voleurs se situe encore à des lieues au-dessus du niveau des bouges à bière avariée. Une fois tombé là, plus d'échappatoire. Impossible de sombrer plus bas ; personne n'en est jamais remonté. Une nuit passée dans l'un de ces repaires équivaut à endosser l'uniforme d'une caste, les haillons rejetés d'un vieux vagabond. Une fois cette ligne franchie, la ruelle ne tourne plus ; et contrairement au proverbe, elle est généralement courte, elle aussi.

P64

With the gravitation of the Italian tramp landlord to-ward the old stronghold of the African on the West Side, a share of the stale-beer traffic has left «the Bend»; but its headquarters will always remain there, the real home of trampdom, just as Fourteenth Street is its limit. No real tramp crosses that frontier after nightfall and in the day-time only to beg. Repulsive as the business is, its profits to the Italian dive-keeper are considerable; in fact, barring a slight outlay in the ingredients that serve to give «life» to the beer-dregs, it is all profit. The «banker» who curses the Italian colony does not despise taking a hand in it, and such a thing as a stale-beer trust on a Mulberry Street scale may yet be among the possibilities. One of these bankers, who was once known to the police as the keeper of one notorious stale-beer dive and the active backer of others, is to-day an extensive manufacturer of macaroni, the owner of several big tenements and other real estate; and the capital, it is said, has all come out of his old busi-ness. Very likely it is true.

Avec l'afflux des propriétaires italiens vers l'ancien bastion des Noirs sur le West Side, une partie du commerce des bouges à bière avariée a quitté « the Bend » ; mais son quartier général y restera toujours, le vrai foyer du vagabondage, tout comme la Quatorzième Rue en marque la limite. Aucun clochard digne de ce nom ne franchit cette frontière après la tombée de la nuit, et le jour seulement pour mendier. aussi répugnante que soit cette activité, les profits qu'en tire le tenancier italien sont considérables ; en réalité, à part une légère dépense pour les ingrédients qui « redonnent vie » aux fonds de bière, tout est bénéfice. Le « banquier » qui maudit la colonie italienne ne dédaigne pas pour autant d'y tremper les doigts, et l'idée d'un « trust de la bière avariée » à l'échelle de Mulberry Street n'est pas exclue. L'un de ces financiers, autrefois connu de la police comme gérant d'un bouge notoire et soutien actif d'autres établissements du même genre, est aujourd'hui un important fabricant de pâtes, propriétaire de plusieurs immeubles de rapport et d'autres biens immobiliers. On dit que tout son capital provient de son ancienne activité. Ce qui est sans doute exact.

On hot summer nights it is no rare experience when exploring the worst of the tenements in «the Bend» to find the hallways occupied by rows of «sitters,» tramps whom laziness or hard luck has prevented from earning enough by their day's «labor» to pay the admission fee to a stale-beer dive, and who have their reasons for declining the hospitality of the police station lodging-rooms. Huddled together in loathsome files, they squat there over night, or until an inquisitive policeman breaks up the congregation with his club, which in Mulberry Street has always free swing. At that season the woman tramp predominates. The men, some of them at least, take to the railroad track and to camping out when the nights grow warm, returning in the fall to prey on the city and to recruit their ranks from the lazy, the shiftless, and the unfortunate. Like a foul loadstone, «the Bend» attracts and brings them back, no matter how far they have wandered. For next to idleness the tramp loves rum; next to rum stale beer, its equivalent of the gutter. And the first and last go best together.

Les nuits d'été étouffantes, il n'est pas rare, en explorant les pires taudis de « the Bend », de tomber sur des couloirs occupés par des rangées d'« assis » – des clochards qu'une paresse tenace ou la malchance a

empêchés de gagner assez dans leur « labeur » quotidien pour s'offrir l'entrée d'un bouge à bière avariée, et qui préfèrent éviter l'hospitalité des dortoirs du poste de police. Entassés en files répugnantes, ils y passent la nuit, jusqu'à ce qu'un policier curieux disperse l'assemblée à coups de matraque, arme qui, dans Mulberry Street, a toujours les coudées franches. À cette saison, les clochardes dominent. Les hommes, du moins certains, gagnent les voies ferrées ou bivouaquent quand les nuits deviennent douces, pour revenir à l'automne piller la ville et recruter dans les rangs des paresseux, des apathiques et des malchanceux. Comme un aimant infect, « the Bend » les attire et les ramène, peu importe jusqu'où ils ont erré. Car après l'oisiveté, le clochard aime le rhum ; et après le rhum, la bière avariée, son équivalent caniveau. Et les deux vont à merveille ensemble.

As «sitters» they occasionally find a job in the saloons about Chatham and Pearl Streets on cold winter nights, when the hallway is not practicable, that enables them to pick up a charity drink now and then and a bite of an in-frequent sandwich. The barkeeper permits them to sit about the stove and by shivering invite the sympathy of transient customers. The dodge works well, especially about Christmas and election time, and the sitters are able to keep comfortably filled up to the advantage of their host. But to look thoroughly miserable they must keep awake. A tramp placidly dozing at the fire would not be an object of sympathy. To make sure that they do keep awake, the wily bartender makes them sit constantly swinging one foot like the pendulum of a clock. When it stops the slothful «sitter» is roused with a kick and «fired out.» It is said by those who profess to know that habit has come to the rescue of oversleepy tramps and that the old rounders can swing hand or foot in their sleep without betraying themselves. In some saloons «sitters» are let in at these seasons in fresh batches every hour.

En tant qu'« assis », ils parviennent parfois à se faire embaucher dans les bars autour de Chatham et Pearl Streets les nuits d'hiver glaciales, quand le couloir devient invivable. Cela leur permet de glaner un verre de charité de temps en temps et une bouchée d'un sandwich rare. Le tenancier les laisse s'asseoir près du poêle, où leurs frissons attirent la pitié des clients de passage. La combine fonctionne bien, surtout à Noël ou en période électorale, et les « assis » peuvent ainsi se remplir confortablement l'estomac, au profit de leur hôte. Mais pour inspirer une misère convaincante, il leur faut rester éveillés. Un clochard somnolant paisiblement près du feu n'attirerait aucune compassion. Pour s'en assurer, le barman rusé les force à balancer une jambe en permanence, comme le balancier d'une horloge. Dès que le mouvement s'arrête, le « assis » paresseux est réveillé d'un coup de pied et « viré ». D'après ceux qui s'y connaissent, l'habitude vient en aide aux plus endormis : les vieux routards seraient capables de balancer bras ou jambe en dormant sans se trahir. Dans certains bars, on renouvelle les « assis » par vagues fraîches toutes les heures, à ces périodes-là.

On one of my visits to « the Bend » I came across a particularly ragged and disreputable tramp, who sat smoking his pipe on the rung of a ladder with such evident philo-sophic contentment in the busy labor of a score of rag-pickers all about him, that I bade him sit for a picture, offering him ten cents for the job. He accepted the offer with hardly a nod, and sat patiently watching me from his perch until I got ready for work. Then he took the pipe out of his mouth and put it in his pocket, calmly declaring that it was not included in the contract, and that it was worth a quarter to have it go in the picture. The pipe, by the way, was of clay, and of the two-for-a-cent kind. But I had to give in. The man, scarce ten seconds employed at honest labor, even at sitting down, at which he was an un-doubted expert, had gone on strike. He knew his rights and the value of work,» and was not to be cheated out of either.

Lors d'une de mes visites dans « the Bend », je tombai sur un clochard particulièrement loqueteux et crasseux, assis sur un barreau d'échelle à fumer sa pipe avec une sérénité philosophique si évidente au milieu de l'agitation d'une vingtaine de chiffonniers, que je lui proposai de poser pour une photo, contre dix cents. Il accepta à peine d'un hochement de tête et resta patiemment perché, me regardant préparer mon matériel. Puis il retira sa pipe de sa bouche et la glissa dans sa poche, déclarant tranquillement qu'elle n'était pas incluse dans le marché, et qu'il faudrait un quart de dollar pour qu'elle apparaisse sur la photo. Or, cette pipe était en terre, du genre deux pour un cent. Mais je dus céder. L'homme, à peine dix secondes employé à un travail honnête – même assis, domaine où il était pourtant un expert incontesté –,

venait de se mettre en grève. Il connaissait ses droits et la valeur du « travail », et n'avait pas l'intention de se laisser escroquer.

P67

Whence these tramps, and why the tramping? are questions oftener asked than answered. Ill-applied charity and idleness answer the first query. They are the whence, and to a large extent the why also. Once started on the career of a tramp, the man keeps to it because it is the laziest. Tramps and toughs profess the same doctrine, that the world owes them a living, but from stand-points that tend in different directions. The tough does not become a tramp, save in rare instances, when old and broken down. Even then usually he is otherwise disposed of. The devil has various ways of taking care of his own. Nor is the tramps' army recruited from any certain class. All occupations and most grades of society yield to it their contingent of idleness. Occasionally, from one cause or another, a recruit of a better stamp is forced into the ranks; but the first acceptance of alms puts a brand on the able-bodied man which his moral nature rarely holds out to efface. He seldom recovers his lost caste. The evolution is gradual, keeping step with the increasing shabbiness of his clothes and corresponding loss of self-respect, until he reaches the bottom in «the Bend.»

D'où viennent ces clochards, et pourquoi cette vie de vagabondage ? Des questions plus souvent posées qu'élucidées. La charité mal placée et la paresse répondent à la première. Ce sont là l'origine, et dans une large mesure, la raison aussi. Une fois lancé dans cette carrière, l'homme s'y maintient parce que c'est la plus paresseuse qui soit. Clochards et voyous partagent la même doctrine : le monde leur doit une existence, mais avec des perspectives qui divergent. Le voyou ne devient clochard que rarement, quand il est vieux et usé. Même alors, on s'en débarrasse généralement autrement. Le diable a ses méthodes pour s'occuper des siens. L'armée des clochards ne recrute pas dans une classe sociale précise. Toutes les professions et presque tous les milieux y fournissent leur contingent de fainéantise. Parfois, pour une raison ou une autre, un recruté de meilleure trempe se retrouve contraint d'y entrer ; mais la première aumône reçue marque l'homme valide d'un stigmate que sa nature morale efface rarement. Il ne retrouve que rarement sa caste perdue. La déchéance est progressive, au rythme de l'usure croissante de ses vêtements et de la perte correspondante de son amour-propre, jusqu'à ce qu'il touche le fond dans « the Bend ».

Of the tough the tramp doctrine that the world owes him a living makes a thief; of the tramp a coward. Numbers only make him hold unless he has to do with defenceless women. In the city the policemen keep him straight enough. The women rob an occasional clothesline when no one is looking, or steal the pail and scrubbing-brush with which they are set to clean up in the station-house lodging-rooms after their night's sleep. At the police station the roads of the tramp and the tough again converge. In mid-winter, on the coldest nights, the sanitary police corral the tramps here and in their lodging-houses and vaccinate them, despite their struggles and many oaths that they have recently been «scraped.» The station-house is the sieve that sifts out the chaff from the wheat, if there be any wheat there. A man goes from his first night's sleep on the hard slab of a police station lodging-room to a deck-hand's berth on an out-going steamer, to the recruiting office, to any work that is honest, or he goes «to the devil or the dives, same thing,» says my friend, the sergeant, who knows.

Chez le voyou, la doctrine du clochard selon laquelle le monde lui doit une existence en fait un voleur ; chez le clochard, un lâche. Il ne tient tête qu'en groupe, sauf s'il a affaire à des femmes sans défense. En ville, les policiers le maintiennent dans le droit chemin. Les femmes, elles, chapardent une corde à linge de temps en temps quand personne ne regarde, ou volent le seau et la brosse avec lesquels on les force à nettoyer les dortoirs du poste après leur nuit de sommeil. Au commissariat, les chemins du clochard et du voyou se croisent à nouveau. En plein hiver, lors des nuits les plus froides, la police sanitaire parquent les clochards ici ou dans leurs dortoirs pour les vacciner, malgré leurs résistances et leurs serments jurés d'avoir été « grattés » récemment. Le poste de police est le tamis qui sépare le bon grain de l'ivraie, s'il y a jamais du bon grain. Un homme peut passer d'une première nuit sur les planches dures d'un dortoir de poste à un poste de matelot sur un paquebot en partance, au bureau de recrutement, à n'importe quel

travail honnête... ou « au diable ou dans les bouges, c'est pareil », comme dit mon ami le sergent, qui s'y connaît.

P69

8 - THE CHEAP LODGING-HOUSES

8 - Les pensions bon-marché

WHEN it comes to the question of numbers with this tramps' army, another factor of serious portent has to be taken into account: the cheap lodging-houses. In the caravanseries that line Chatham Street and the Bowery, harboring nightly a population as large as that of many a thriving town, a home-made article of tramp and thief is turned out that is attracting the increasing attention of the police, and offers a field for the missionary's labors beside which most others seem of slight account. Within a year they have been stamp-ed as nurseries of crime by the chief of the Secret Police, the sort of crime that feeds especially on idleness and lies ready to the band of fatal opportunity. In the same strain one of the justices on the police court bench sums up his long experience as a committing magistrate: «The ten-cent lodging-houses more than counterbalance the good done by the free reading-room, lectures, and all other agencies of reform. Such lodging-houses have caused more destitution, more beggary and crime than any other agency I know of.» A very slight acquaintance with the subject is sufficient to convince the observer that neither authority overstates the fact. The two officials had reference, however, to two different grades of lodging-houses. The cost of a night's lodging makes the difference. There is a wider gap between the «hotels»-they are all hotels-that charges a quarter and the one that furnishes a bed for a dime than between the bridal suite and the every-day hall bedroom of the ordinary hostelry.

QUAND il s'agit d'évaluer les effectifs de cette armée de clochards, un autre facteur, aux conséquences graves, doit être pris en compte : les pensions à bon marché. Dans les caravansérails qui bordent Chatham Street et le Bowery, abritant chaque nuit une population aussi nombreuse que celle de bien des villes prospères, se fabrique en série une engeance de vagabonds et de voleurs qui attire de plus en plus l'attention de la police et offre aux missionnaires un terrain d'évangélisation devant lequel les autres semblent dérisoires. En l'espace d'un an, le chef de la police secrète les a qualifiées de « pépinières de criminalité », le genre de délinquance qui se nourrit surtout de paresse et guette la première occasion fatale. Dans le même sens, l'un des juges du tribunal de police résume son longue expérience de magistrat instructeur : « Les pensions à dix cents annulent plus que compensent le bien fait par les salles de lecture gratuites, les conférences et tous les autres moyens de réforme. Ces établissements ont causé plus de misère, de mendicité et de crimes que n'importe quel autre facteur que je connaisse. » Une connaissance même superficielle du sujet suffit à convaincre l'observateur que ni l'un ni l'autre de ces responsables n'exagère. Les deux fonctionnaires faisaient cependant référence à deux catégories distinctes de pensions. C'est le prix d'une nuitée qui fait la différence. L'écart est plus grand entre l'« hôtel » (car ils s'appellent tous ainsi) qui facture vingt-cinq cents et celui qui propose un lit pour dix cents qu'entre la suite nuptiale et la chambre standard d'une auberge ordinaire.

The metropolis is to lots of people like a lighted candle to the moth. It attracts them in swarms that come year after year with the vague idea that they can get along here if anywhere; that something is bound to turn up among so many. Nearly all are young men, unsettled in life, many-most of them,

perhaps-fresh from good homes, beyond a doubt with honest hopes of getting a start in the city and making a way for themselves. Few of them have much money to waste while looking around, and the cheapness of the lodging offered is an object. Fewer still know any-thing about the city and its pitfalls. They have come in search of crowds, of «life,» and they gravitate naturally to the Bowery, the great democratic highway of the city, where the twenty-five-cent lodging-houses take them in. In the alleged reading-rooms of these great barracks, that often have accommodations, such as they are, for two, three, and even four hundred guests, they encounter three distinct classes of associates: the great mass adventurers like them-selves, waiting there for something to turn up; a much smaller class of respectable clerks or mechanics, who, too poor or too lonely to have a home of their own, live this way from year to year; and lastly the thief in search of recruits for his trade. The sights the young stranger sees and the company he keeps in the Bowery are not of a kind to strengthen any moral principle he may have brought away from home, and by the time his money is gone, with no work yet in sight, and he goes down a step, a long step, to the fifteen-cent lodging-house, he is ready for the tempter whom he finds waiting for him there, reinforced by the contingent of ex-convicts returning from the prisons after having served out their sentences for robbery or theft. Then it is that the something he has been waiting for turns up. The police returns have the record of it. «In nine cases out of ten,» says Inspector Byrnes, «he turns out a thief, or a burglar, if, indeed, he does not sooner or later become a murderer.» As a matter of fact, some of the most atrocious of recent murders have been the result of schemes of robbery hatched in these houses, and so frequent and hold have become the depredations of the lodging-house thieves, that the authorities have been compelled to make a public demand for more effective laws that shall make them subject at all times to police regulation.

La métropole est pour beaucoup comme une bougie allumée pour le papillon de nuit. Elle les attire en essaims, année après année, avec l'idée vague qu'ils pourront s'en sortir ici, s'il le peuvent quelque part ; que quelque chose finira bien par se présenter parmi tant d'opportunités. Presque tous sont de jeunes hommes, sans situation stable, beaucoup – peut-être la plupart – tout droit sortis de bons foyers, avec l'espoir honnête de prendre un nouveau départ dans la ville et de se faire une place. Peu d'entre eux ont assez d'argent à dépenser en attendant, et le faible coût des logements proposés est un atout. Encore moins connaissent quoi que ce soit de la ville et de ses pièges. Ils viennent en quête de foule, de « vie », et se dirigent naturellement vers le Bowery, la grande artère démocratique de la ville, où les maisons de logement à vingt-cinq cents les accueillent. Dans les prétendues « salles de lecture » de ces grandes casernes, qui offrent souvent un hébergement – aussi sommaire soit-il – à deux, trois, voire quatre cents pensionnaires, ils côtoient trois catégories distinctes de compagnons : la grande masse d'aventuriers comme eux, attendant que quelque chose se présente ; une classe bien plus réduite de commis ou d'ouvriers respectables, trop pauvres ou trop solitaires pour avoir leur propre foyer, vivant ainsi d'année en année ; et enfin le voleur en quête de recrues pour son commerce. Les spectacles que le jeune nouveau venu découvre et la compagnie qu'il fréquente au Bowery ne sont pas de nature à renforcer les principes moraux qu'il a pu rapporter de chez lui. Et lorsque son argent est épuisé, sans travail en vue, il descend d'un échelon – un long échelon – vers la maison de logement à quinze cents, prêt à céder au tentateur qui l'y attend, renforcé par le contingent de anciens détenus de retour des prisons après avoir purgé leur peine pour vol ou cambriolage. C'est alors que « cette chose » qu'il attendait se matérialise. Les rapports de police en témoignent. « Dans neuf cas sur dix, déclare l'inspecteur Byrnes, il devient voleur, ou cambrioleur, voire, tôt ou tard, meurtrier. » En réalité, certains des meurtres les plus atroces récents ont été commis dans le cadre de projets de vol ourdis dans ces établissements. Les méfaits des voleurs des maisons de logement sont devenus si fréquents et audacieux que les autorités ont dû exiger publiquement des lois plus strictes pour les soumettre en permanence à la régulation policière.

P70

Inspector Byrnes observes that in the last two or three years at least four hundred young men have been arrested for petty crimes that originated in the lodging-houses, and that in many cases it was their first step in crime. He adds his testimony to the notorious fact that three-fourths of the young men called on to plead to generally petty offences in the courts are under twenty years of age, poorly clad, and without means. The bearing of the remark is obvious. One of the, to the police, well-known

thieves who lived, when out of jail, at the Windsor, a well-known lodging-house in the Bowery, went to Johnstown after the flood and was shot and killed there while robbing the dead.

L'inspecteur Byrnes note qu'au cours des deux ou trois dernières années, au moins quatre cents jeunes hommes ont été arrêtés pour des délits mineurs commis dans les pensions, et que dans bien des cas, il s'agissait de leur premier pas dans la criminalité. Il confirme par ailleurs le fait notoire que les trois quarts des jeunes gens convoqués pour répondre de délits généralement mineurs devant les tribunaux ont moins de vingt ans, sont mal vêtus et sans ressources. La portée de cette remarque est évidente. L'un de ces voleurs, bien connus de la police et résidant au Windsor (une pension réputée du Bowery) quand il n'était pas en prison, s'était rendu à Johnstown après l'inondation et y avait été abattu alors qu'il pillait les morts.

An idea of just how this particular scheme of corruption works, with an extra touch of infamy thrown in, may be gathered from the story of David Smith, the «New York Fagin», who was convicted and sent to prison last year through the instrumentality of the Society for the Prevention of Cruelty to Children. Here is the account from the Society's last report:

Pour se faire une idée de la manière dont ce système de corruption opère, avec une touche supplémentaire d'infamie, on peut se reporter à l'histoire de David Smith, le « Fagin new-yorkais », condamné et emprisonné l'an dernier grâce à l'intervention de la Society for the Prevention of Cruelty to Children. Voici le récit tiré de son dernier rapport :

«The boy, Edward Mulhearn, fourteen years old, had run away from his home in Jersey City, thinking he might find work and friends in New York. He may have been a trifle wild. He met Smith on the Bowery and recognized him as an acquaintance. When Smith offered him a supper and bed he was only too glad to accept. Smith led the boy to a vile lodging-house on the Bowery, where he introduced him to his 'pals' and swore he would make a man of him before he was a week older. Next day he took the unsuspecting Edward all over the Bowery and Grand Street, showed him the sights and drew his attention to the careless way the ladies carried their bags and purses and the easy thing it was to get them. He induced Edward to try his hand. Edward tried and won. He was richer by three dollars! It did seem easy. 'Of course it is,' said his companion. From that time Smith took the boy on a number of thieving raids, but he never seemed to become adept enough to be trusted out of range of the 'Fagin's' watchful eye. When he went out alone he generally returned empty-handed. This did not suit Smith. It was then he conceived the idea of turning this little inferior thief into a superior beggar. He took the boy into his room and burned his arms with a hot iron. The boy screamed and entreated in vain. The merciless wretch pressed the iron deep into the tender flesh, and afterward applied acid to the raw wound.

« Le garçon, Edward Mulhearn, âgé de quatorze ans, avait fui son foyer à Jersey City, pensant trouver du travail et des amis à New York. Il était peut-être un peu turbulent. Il rencontra Smith sur le Bowery et le reconnut comme une connaissance. Quand Smith lui offrit un souper et un lit, il accepta avec empressement. Smith mena l'enfant dans une pension sordide du Bowery, où il le présenta à ses « potes » et jura qu'il en ferait un homme avant une semaine. Le lendemain, il emmena le naïf Edward à travers le Bowery et Grand Street, lui montrant les lieux et attirant son attention sur la négligence avec laquelle les dames portaient leurs sacs et leurs porte-monnaie, et sur la facilité qu'il y avait à les leur soustraire. Il incita Edward à tenter sa chance. Edward essaya... et réussit. Il était plus riche de trois dollars ! Cela semblait en effet facile. « Bien sûr que c'est facile », lui assura son compagnon. Dès lors, Smith emmena le garçon dans plusieurs expéditions de vol, mais celui-ci ne devint jamais assez habile pour être lâché hors de la surveillance attentive de ce « Fagin ». Quand il sortait seul, il revenait généralement les mains vides. Cela ne convenait pas à Smith. C'est alors qu'il eut l'idée de transformer ce petit voleur médiocre en mendiant de premier ordre. Il emmena l'enfant dans sa chambre et lui brûla les bras avec un fer rouge. Le garçon hurla et supplia en vain. Le misérable impitoyable enfonça le fer dans sa chair tendre, puis versa de l'acide sur la plaie à vif. »

«Thus prepared, with his arm inflamed, swollen, and painful, Edward was sent out every day by this fiend, who never let him out of his sight, and threatened to burn his arm off if he did not beg money enough. He was instructed to tell people the wound had been caused by acid falling upon his arm at

the works. Edward was now too much under the man's influence to resist or disobey him. He begged hard and handed Smith the pennies faithfully. He received in return bad food and worse treatment.»

« Ainsi préparé, le bras enflammé, gonflé et douloureux, Edward était envoyé mendier chaque jour par ce démon qui ne le quittait pas des yeux et menaçait de lui brûler le bras entier s'il ne rapportait pas assez d'argent. On lui avait ordonné de raconter aux gens que la blessure provenait d'un accident avec de l'acide à l'usine. Edward, désormais sous l'emprise totale de l'homme, n'osait ni résister ni désobéir. Il mendiait avec acharnement et remettait fidèlement ses pièces à Smith. En échange, il recevait une nourriture infecte et un traitement encore pire. »

The reckoning came when the wrctch encountercd the boy's father, in search of his child, in the Bowery, and fell under suspicion of knowing more than he pretended of the lad's whereabouts. He was found in his den with a half dozen of his chums revelling on the proceeds of the boy's begging for the day.

Le décompte arriva quand le misérable tomba sur le père de l'enfant, à sa recherche dans le Bowery, et éveilla les soupçons en en sachant plus qu'il ne le prétendait sur sa disparition. On le découvrit dans son repaire avec une demi-douzaine de ses complices, festoyant avec l'argent que le garçon avait mendié dans la journée.

P72

The twenty-five cent lodging-house keeps up the pre-tence of a bedroom, though the head-high partition en-closing a space just large enough to hold a cot and a chair and allow the man room to pull off his clothes is the shal-lowest of all pretences. The fifteen-cent bed stands boldly forth without screen in a room full of bunks with sheets as yellow and blankets as foul. At the ten-cent level the locker for the sleeper's clothes disappears. There is no longer need of it. The tramp limit is reached, and there is nothing to lock up save, on general principles, the lodger. Usually the ten- and seven-cent lodgings are different grades of the same abomination. Some sort of an apology for a bed, with mattress and blanket, represents the aristocratic purchase of the tramp who, by a lucky stroke of beggary, has ex-changed the chance of an empty box or ash-barrel for shelter on the quality floor of one of these «hotels.» A strip of canvas, strung between rough timbers, without covering of any kind, does for the couch of the seven-cent lodger who prefers the questionable comfort of a red-hot stove close to his elbow to the revelry of the stale-beer <live. It is not the most secure perch in the world. Uneasy sleepers roll off at intervals, but they have not far to fall to the next tier of bunks, and the commotion_ that ensues is speedily quieted by the boss and his club. On cold winter nights, when every bunk had its tenant, I have stood in such a lodging-room more than once, and listening to the snoring of the sleepers like the regular strokes of an engine, and the slow creaking of the beams under their restless weight, imagined myself on shipboard and experienced the very real nausea of sea-sickness. The one thing that did not favor the deception was the air; its character could not be mistaken.

La pension à vingt-cinq cents maintient l'illusion d'une chambre, bien que la cloison haute comme un homme, délimitant un espace juste assez grand pour un lit de camp et une chaise – à peine de quoi se déshabiller –, soit la plus grossière des supercheries. Le lit à quinze cents se dresse sans pudeur, sans écran, dans une pièce remplie de couchettes aux draps jaunis et aux couvertures puantes. Au niveau des dix cents, le casier pour les vêtements du dormeur disparaît. Il n'en a plus l'utilité. On atteint la limite du clochard : il n'y a plus rien à enfermer, si ce n'est, par principe, le locataire lui-même. Généralement, les hébergements à dix et sept cents sont deux degrés de la même abomination. Une sorte d'excuse de lit, avec matelas et couverture, représente l'achat « aristocratique » du vagabond qui, par un coup de chance dans sa mendicité, a troqué l'éventualité d'une caisse vide ou d'un tonneau à cendres contre un abri sur le « parquet de qualité » de l'un de ces « hôtels ». Une bande de toile tendue entre des poutres brutes, sans couverture d'aucune sorte, fait office de couche pour le locataire à sept cents, qui préfère le confort douteux d'un poêle rougeoyant près de son coude aux beuveries du bouge à bière avariée. Ce n'est pas le perchoir le plus sûr du monde. Les dormeurs agités roulent de temps en temps, mais ils n'ont pas loin à tomber jusqu'à l'étage de couchettes inférieur, et le remue-ménage qui s'ensuit est rapidement calmé par le gérant et sa matraque. Les nuits d'hiver glaciales, quand chaque couchette avait son occupant, je me

suis souvent tenu dans une telle salle de dortoir, écoutant les ronflements des dormeurs comme les coups réguliers d'un moteur, et le grincement lent des poutres sous leur poids agité. J'ai cru me trouver à bord d'un navire et ressenti la nausée bien réelle du mal de mer. Une seule chose ne collait pas à l'illusion : l'air. Son caractère ne trompe pas.

The proprietor of one of these seven-cent houses was known to me as a man of reputed wealth and respectability. He «ran» three such establishments and made, it was said, \$8,000 a year clear profit on his investment. He lived in a handsome house quite near to the stylish precincts of Murray Hill, where the nature of his occupation was not suspected. A notice that was posted on the wall of the lodger's room suggested at least an effort to maintain his up-town standing in the slums. It read: «No swearing or loud talking after nine o'clock.» Before nine no exceptions were taken to the natural vulgarity of the place; but that was the limit.

Le propriétaire de l'une de ces pensions à sept cents m'était connu comme un homme de richesse et de respectabilité avérées. Il « gérant » trois établissements de ce genre et en tirait, disait-on, 8 000 dollars de bénéfice net par an. Il vivait dans une belle maison non loin des quartiers chics de Murray Hill, où la nature de son activité n'était pas soupçonnée. Une affiche apposée sur le mur de la salle des pensionnaires trahissait au moins une tentative de préserver son standing bourgeois dans les bas-fonds. On pouvait y lire : « Interdiction de jurer ou de parler fort après 21 heures. » Avant 21 heures, aucune objection n'était faite à la vulgarité naturelle des lieux ; mais c'était la limite.

There are no licensed lodging-houses known to me which charge less than seven cents for even such a bed as this canvas strip, though there are unlicensed ones enough where one may sleep on the floor for five cents a spot, or squat in a sheltered hallway for three. The police station lodging-house, where the soft side of a plank is the regulation couch, is next in order. The manner in which this police bed is «made up» is interesting in its simplicity. The loose planks that make the platform are simply turned over, and the job is done, with an occasional coat of white-wash thrown in to sweeten things. I know of only one easier way, but, so far as I am informed, it has never been introduced in this country. It used to be practised, if I report spoke truly, in certain old-country towns. The «bed» was represented by clothes-lines stretched across the room upon which the sleepers hung by the arm-pits for a penny a night. In the morning the boss woke them up by simply untying the line at one end and letting it go with its load; a labor-saving device certainly, and highly successful in attaining the desired end.

Je ne connais aucune pension licenciée facturant moins de sept cents pour un lit, même aussi sommaire que cette bande de toile, bien qu'il en existe assez d'illégales où l'on peut dormir à même le sol pour cinq cents la place, ou s'accroupir dans un couloir abrité pour trois. Vient ensuite le dortoir du poste de police, où la face « molle » d'une planche fait office de couche réglementaire. La manière dont ce lit policier est « fait » est intéressante par sa simplicité : les planches mobiles formant la plateforme sont tout bonnement retournées, et le tour est joué, avec un occasionnel coup de badigeon pour « adoucir » l'ensemble. Je n'en connais qu'une méthode plus expéditive, mais à ma connaissance, elle n'a jamais été importée dans ce pays. Elle était pratiquée, si l'on en croit les rumeurs, dans certaines villes du « vieux pays ». Le « lit » consistait en des cordes à linge tendues en travers de la pièce, auxquelles les dormeurs se suspendaient par les aisselles pour un penny la nuit. Le matin, le gérant les réveillait en défaisant simplement un nœud de la corde et en laissant filer le tout, charge comprise – un dispositif économiseur de travail, sans conteste, et hautement efficace pour atteindre le but recherché.

According to the police figures, 4,974,025 separate lodgings were furnished last year by these dormitories, between two and three hundred in number, and, adding the 147,634 lodgings furnished by the station-houses, the total of the homeless army was 5,121,659, an average of over fourteen thousand homeless men for every night in the year! The health officers, professional optimists always in matters that trench upon their official jurisdiction, insist that the number is not quite so large as here given. But, apart from any slight discrepancy in the figures, the more important fact remains that last year's record of lodgers is an all round increase over the previous year's of over three hundred thousand, and that this has been the ratio of growth of the business during the last three years, the period of which Inspector Byrnes complains as turning out so many young criminals with the lodging-house stamp upon*

them. More than half of the lodging-houses are in the Bowery district, that is to say, the Fourth, Sixth, and Tenth Wards, and they harbor nearly three-fourths of their crowds. The calculation that more than nine thousand homeless young men lodge nightly along Chatham Street and the Bowery, between the City Hall and the Cooper Union, is probably not far out of the way. The City Missionary finds them there far less frequently than the thief in need of helpers. Appropriately enough, nearly one-fifth of all the pawn-shops in the city and one-sixth of all the saloons are located here, while twenty-seven per cent. of all the arrests on the police books have been credited to the district for the last two years.

Selon les chiffres de la police, 4 974 025 nuitées ont été fournies l'an dernier par ces dortoirs, au nombre de deux à trois cents, et en ajoutant les 147 634 nuitées des postes de police, le total de cette armée de sans-abri s'élève à 5 121 659, soit une moyenne de plus de quatorze mille hommes sans logement par nuit dans l'année ! Les officiers de santé, optimistes professionnels dès qu'il s'agit de leur domaine officiel, soutiennent que le chiffre n'est pas tout à fait aussi élevé. Mais au-delà d'un éventuel léger écart, un fait plus important subsiste : le nombre de pensionnaires de l'an dernier représente une augmentation globale de plus de trois cent mille par rapport à l'année précédente, et ce taux de croissance s'est maintenu sur les trois dernières années – période que l'inspecteur Byrnes dénonce pour avoir produit tant de jeunes criminels marqués du sceau des pensions. Plus de la moitié de ces établissements se trouvent dans le quartier du Bowery, c'est-à-dire les 4e, 6e et 10e arrondissements, et ils abritent près des trois quarts de cette foule. L'estimation selon laquelle plus de neuf mille jeunes sans-abri dorment chaque nuit le long de Chatham Street et du Bowery, entre l'Hôtel de Ville et la Cooper Union, est probablement proche de la réalité. Le missionnaire urbain les y trouve bien moins souvent que le voleur en quête de complices. À propos, près d'un cinquième de tous les mont-de-piété de la ville et un sixième des bars s'y concentrent, tandis que 27 % de toutes les arrestes enregistrées par la police ont été attribuées à ce district au cours des deux dernières années.

P75

About election time, especially in Presidential elections, the lodging-houses come out strong on the side of the political boss who has the biggest «barre1.» The victory in political contests, in the three wards I have mentioned of all others, is distinctly to the general with the strongest battalions, and the lodging-houses are his favorite re-cruiting ground. The colonization of voters is an evil of the first magnitude, none the less because both parties smirch their hands with it, and for that reason next to hopeless. Honors are easy, where the two «machines,» intrenched in their strongholds, outbid each other across the Bowery in open rivalry as to who shall commit the most flagrant frauds at the polls. Semi-occasionally a champion offender is caught and punished, as was, not long ago, the proprietor of one of the biggest Bowery lodging-houses. But such scenes are largely spectacular, if not prompted by some hidden motive of revenge that survives from the contest. Beyond a doubt Inspector Byrnes speaks by the card when he observes that «usually this work is done in the interest of some local political boss, who stands by the owner of the house, in case the latter gets into trouble.» For standing by, read twisting the machinery of outraged justice so that its hand shall fall not too heavily upon the culprit, or miss him altogether. One of the houses that achieved profitable notoriety in this way in many successive elections, a notorious tramps' resort in Houston Street, was lately given up, and has most appropriately been turned into a bar-factory, thus still contributing, though in a changed form, to the success of «the cause.» It must be admitted that the black tramp who herds in the West Side «hotels» is more discriminating in this matter of electioneering than his white brother. He at least exhibits some real loyalty in invariably selling his vote to the Republican bidder for a dollar, while he charges the Democratic boss a dollar and a half. In view of the well-known facts, there is a good deal of force in the remark made by a friend of ballot reform during the recent struggle over that hotly contested issue, that real ballot reform will do more to knock out cheap lodging-houses than all the regulations of police and health officers together.

En période électorale, surtout lors des présidentielles, les pensions se rangent résolument du côté du chef politique qui offre le « tonneau » le plus généreux. La victoire dans ces trois arrondissements – plus qu'ailleurs – revient clairement au général disposant des bataillons les plus nombreux, et les pensions sont son terrain de recrutement favori. La « colonisation » des électeurs est un mal de premier ordre, d'autant

plus incurable que les deux partis s'y salissent les mains. Les honneurs y sont faciles : les « machines » politiques, retranchées dans leurs fiefs, se surenchérisent à travers le Bowery en rivalité ouverte pour commettre les fraudes les plus flagrantes aux urnes. De temps en temps, un contrevenant notoire est pris et puni, comme ce fut récemment le cas pour le propriétaire de l'une des plus grandes pensions du Bowery. Mais ces scènes relèvent souvent du spectacle, sinon d'un mobile caché de vengeance hérité de la campagne. Sans aucun doute, l'inspecteur Byrnes dit vrai en observant que « généralement, ce travail se fait dans l'intérêt d'un chef local qui couvre le propriétaire de l'établissement si jamais ce dernier a des ennuis. » Entendez par « couvrir » le fait de détourner les rouages de la justice outragée pour que sa main ne s'abatte pas trop lourdement sur le coupable... ou le rate entièrement. L'une de ces pensions, tristement célèbre pour ses fraudes électorales répétées et refuge de clochards à Houston Street, a récemment fermé. Elle a été convertie – avec une ironie parfaite – en usine de barres de fer, contribuant ainsi, sous une autre forme, au « succès de la cause ». Force est de constater que le clochard noir qui s'entasse dans les « hôtels » du West Side fait preuve de plus de discernement en matière électorale que son homologue blanc. Lui au moins montre une loyauté certaine en vendant systématiquement son vote au candidat républicain pour un dollar, tandis qu'il en exige un et demi au démocrate. Au vu de ces faits notoires, la remarque d'un partisan de la réforme du scrutin, lors des récents débats houleux sur la question, prend tout son sens : une vraie réforme électorale fera plus pour éradiquer les pensions sordides que toutes les réglementations des policiers et des officiers sanitaires réunies.

The experiment made by a well-known stove manufacturer a winter or two ago in the way of charity might have thrown much desired light on the question of the number of tramps in the city, could it have been carried to a successful end. He opened a sort of breakfast shop for the idle and unemployed in the region of Washington Square, offering to all who had no money a cup of coffee and a roll for nothing. The first morning he had a dozen customers, the next about two hundred. The number kept growing until one morning, at the end of two weeks, found by actual count 2,014 shivering creatures in line waiting their turn for a seat at his tables. The shop was closed that day. It was one of the rare instances of too great a rush of custom wrecking a promising business, and the great problem remained unsolved.

L'expérience tentée il y a un ou deux hivers par un fabricant de poêles bien connu, sous forme de charité, aurait pu éclairer la question du nombre de clochards dans la ville... si elle avait pu aller à son terme. Il avait ouvert une sorte de café du matin pour les oisifs et les chômeurs autour de Washington Square, offrant à tous ceux qui n'avaient pas d'argent une tasse de café et un petit pain gratuitement. Le premier matin, il eut une douzaine de clients ; le lendemain, environ deux cents. Le nombre ne cessa de croître jusqu'à ce que, au bout de deux semaines, un décompte réel révèle 2 014 créatures grelottantes en file, attendant leur tour pour s'asseoir à ses tables. Le café ferma ce jour-là. Ce fut l'un des rares cas où un afflux excessif de clientèle fit couler une entreprise prometteuse – et le grand problème resta sans réponse.

9 - CHINATOWN

9 - CHINATOWN

BETWEEN the tabernacles of Jewry and the shrines of the Bend, Joss has cheekily planted his pagan worship of idols, chief among which are the celestial worshippers' own gain and lusts. Whatever may be said about the Chinaman being a thousand years behind the age on his own shores, here he is distinctly abreast of it in his successful scheming to «make it pay.» It is doubtful if there is anything he does not turn to a paying account, from his religion down, or up, as one prefers. At the risk of distressing some well-meaning, but, I fear, too trustful people, I state it in advance as my opinion, based on the steady observation of years, that all attempts to make an effective Christian of John Chinaman will remain abortive in this generation; of the next I have, if anything, less hope. Ages of senseless idolatry, a mere grub-worship, have left him without the essential qualities for appreciating the gentle teachings of a faith whose motive and unselfish spirit are alike beyond his grasp. He jacks the handle of a strong faith in something, anything, however wrong, to catch him by. There is nothing strong about him, except his passions when aroused. I am convinced that he adopts Christianity, when he adopts it at all, as he puts on American clothes, with what the politicians would call an ulterior motive, some sort of gain in the near prospect-washing, a Christian wife perhaps, anything he happens to rate for the moment above his cherished pigtail. It may be that I judge him too harshly. Exceptions may be found indeed, for the credit of the race, I hope there are such. But I am bound to say my hope is not backed by lively faith.

Entre les tabernacles de la judéité et les sanctuaires du Bend, Joss a audacieusement installé son culte païen des idoles, parmi lesquelles figurent en bonne place les gains et les convoitises des adorateurs célestes eux-mêmes. Qu'on dise ce qu'on voudra du Chinois, prétendu mille ans en retard sur son propre rivage, ici, il est clairement à la hauteur de son époque par son habileté à «faire en sorte que ça rapporte». Il est permis de douter qu'il existe quoi que ce soit qu'il ne transforme en compte profitable, de sa religion jusqu'à ses moindres actes, ou inversement, selon le point de vue. Au risque de peiner certaines âmes bien intentionnées, mais, je le crains, trop crédules, je déclare d'emblée, sur la base d'années d'observation attentive, que toutes les tentatives de faire de Jean Chinois un chrétien sincère resteront vaines en cette génération ; quant à la suivante, j'ai, si possible, encore moins d'espoir. Des siècles d'idolâtrie insensée, un simple culte des appâts terrestres, l'ont laissé sans les qualités essentielles pour saisir les enseignements doux d'une foi dont le mobile et l'esprit désintéressé lui échappent également. Il lui manque la poigne d'une foi solide en quelque chose, n'importe quoi, même erroné, qui puisse le retenir. Rien en lui n'est solide, si ce n'est ses passions une fois éveillées. Je suis convaincu qu'il adopte le christianisme, lorsqu'il l'adopte, comme il enfle des vêtements américains : avec ce que les politiciens appellent un arrière-goût d'intérêt, quelque gain en perspective – un blanchissage, une épouse chrétienne peut-être, tout ce qu'il estime, sur le moment, au-dessus de sa précieuse natte. Il se peut que je le juge trop sévèrement. Des exceptions existent sans doute – pour l'honneur de sa race, j'espère qu'il en est ainsi. Mais je dois avouer que mon espoir n'est pas étayé par une foi bien vive.

Chinatown as a spectacle is disappointing. Next-door neighbor to the Bend, it has little of its outdoor stir and life, none of its gaily-colored rags or picturesque filth and poverty. Mott Street is clean to distraction: the laundry stamp is on it, though the houses are chiefly of the conventional tenement-house type, with nothing to rescue them from the everyday dismal dreariness of their kind save here and there a splash of dull red or yellow, a sign, hung endways and with streamers of red flannel tacked on, that announces in Chinese characters that Dr. Chay Yen Chong sells Chinese herb medicines, or that Won Lung & Co.-queer contradiction-take in washing, or deal out tea and groceries. There are some gimcracks in the second story fire-escape of one of the houses, signifying that Joss or a club has a habitation there. An American patent medicine concern has seized the opportunity to decorate the back-ground with its cabalistic trade-mark, that in this company looks as foreign as the rest. Doubtless the privilege was bought for cash. It will buy anything in Chinatown, Joss himself included, as indeed, why should it not? He was bought for cash across the sea and came here under the law that shuts out the live Chinaman, but Jets in his dead god on payment of the statutory duty on bric-a-brac. Red and yellow are the holiday colors of Chinatown as of the Bend, but they do not lend brightness in Mott Street as around the corner in Mulberry. Rather, they seem to descend to the level of the general dulness, and glower at you from doors and windows, from the telegraph pole that is the official organ of Chinatown and from the store signs, with blank, unmeaning stare, suggesting nothing, asking no questions, and answering none. Fifth Avenue is not duller on a rainy day than Mott Street to one in search of excitement. Whatever is on foot goes on behind closed doors. Stealth and secretiveness are as much part of the Chinaman in New York as the cat-like tread of his feet shoes. His business, as his domestic life, shuns the light, less because there is anything to conceal than because that is the way of the man. Perhaps the attitude of American civilization to-ward the stranger, whom it invited in, has taught him that way. At any rate, the very doorways of his offices and shops are fenced off by queer, forbidding partitions suggestive of a continual state of siege. The stranger who enters through the crooked approach is received with sudden silence, a sullen stare, and an angry «Vat you vant?» that breathes annoyance and distrust.

Chinatown, en tant que spectacle, déçoit. Voisine immédiate du Bend, elle n'a ni son animation extérieure ni sa vie trépidante, ni ses haillons bariolés ni sa misère pittoresque. Mott Street est propre à en être terne : l'empreinte des blanchisseries y est partout, bien que les maisons soient surtout des taudis conventionnels, sans rien pour les sauver de la grisaille quotidienne de leur espèce, si ce n'est, çà et là, une touche de rouge ou de jaune terne, une enseigne accrochée à l'envers, ornée de lambeaux de flanelle rouge, annonçant en caractères chinois que le Dr Chay Yen Chong vend des herbes médicinales, ou que Won Lung & Co. – étrange contradiction – prennent en charge le linge ou distribuent thé et épicerie. Quelques babiole s'accrochent à l'escalier de secours du deuxième étage d'une maison, indiquant qu'un temple ou un club s'y trouve. Une entreprise américaine de médicaments brevetés a saisi l'occasion pour orner l'arrière-plan de son logo énigmatique, qui, dans ce contexte, semble aussi étranger que le reste. Sans doute ce privilège a-t-il été acheté comptant. L'argent achète tout à Chinatown, y compris Joss lui-même – et pourquoi pas ? Il a été acheté comptant de l'autre côté de la mer et est arrivé ici sous couvert de la loi qui interdit l'entrée aux Chinois vivants, mais laisse passer leurs dieux morts moyennant les droits de douane sur les babioles. Le rouge et le jaune sont les couleurs de fête de Chinatown comme du Bend, mais elles n'égayent pas Mott Street comme elles le font au coin de Mulberry. Elles semblent plutôt s'abaisser au niveau de la morosité générale et vous fixent, des portes et des fenêtres, du poteau télégraphique – organe officiel de Chinatown – et des enseignes des magasins, avec un regard vide et sans signification, n'évoquant rien, ne posant aucune question, n'y répondant pas davantage. Un jour de pluie, la Cinquième Avenue n'est pas plus morne que Mott Street pour qui cherche l'excitation. Tout ce qui s'y trame se déroule derrière des portes closes. La discrétion et le secret font autant partie du Chinois de New York que le pas feutré de ses chaussures. Ses affaires, comme sa vie domestique, fuient la lumière, moins par nécessité de cacher quoi que ce soit que par habitude. Peut-être l'attitude de la civilisation américaine envers l'étranger, qu'elle a invité avant de le rejeter, lui a-t-elle appris cette méfiance. Toujours est-il que les entrées mêmes de ses bureaux et de ses échoppes sont barrées par des cloisons étranges et hostiles, évoquant un état de

siège permanent. L'étranger qui s'engage dans ce passage tortueux est accueilli par un silence soudain, un regard maussade et un « Vat you vant ? » irrité, chargé d'agacement et de défiance.

P78

Trust not him who trusts no one, is as safe a rule in Chinatown as out of it. Were not Mott Street overawed in its isolation, it would not be safe to descend this open cellar-way, through which come the pungent odor of burning opium and the clink of copper coins on the table. As it is, though safe, it is not profitable to intrude. At the first foot-fall of leather soles on the steps the hum of talk ceases, and the group of celestials, crouching over their game of fan tan, stop playing and watch the comer with ugly looks. Fan tan is their ruling passion. The average Chinaman, the police will tell you, would rather gamble than eat any day, and they have ample experience to back them. Only the fellow in the bunk smokes away, indifferent to all else but his pipe and his own enjoyment. It is a mistake to assume that Chinatown is honeycombed with opium « joints. » There are a good many more outside of it than in it. The celestials do not monopolize the pipe. In Mott Street there is no need of them. Nota Chinese home or burrow there but has its bunk and its lay-out, where they can be enjoyed safe from police interference. The Chinaman smokes opium as Caucasians smoke tobacco, and apparently with little worse effect upon himself. But woe unto the white victim upon which his pitiless drug gets its grip!

Ne fais pas confiance à celui qui ne fait confiance à personne, règle aussi sûre dans le quartier chinois qu'ailleurs. Si Mott Street n'était pas intimidée par son isolement, il ne serait pas prudent de descendre par ce passage de cave ouvert, d'où s'échappent l'odeur âcre de l'opium qui brûle et le cliquetis des pièces de cuivre sur la table. Même si c'est sans danger, il n'est pas rentable de s'y aventurer. Au premier pas de semelles de cuir sur les marches, le bourdonnement des conversations cesse, et le groupe de Célestes, accroupis autour de leur partie de fan-tan, interrompent leur jeu et observent l'intrus avec des regards hostiles. Le fan-tan est leur passion dominante. Le Chinois moyen, la police te le dira, préférera toujours jouer plutôt que manger, et ils ont une expérience suffisante pour l'affirmer. Seul, le type allongé dans sa couchette fume, indifférent à tout sauf à sa pipe et à son propre plaisir. Il est erroné de croire que le quartier chinois est truffé de « repaires » d'opium. Il y en a bien plus en dehors qu'à l'intérieur. Les Célestes n'ont pas le monopole de la pipe. Dans Mott Street, ils n'en ont pas besoin. Aucune maison ou tanière chinoise là-bas n'est sans sa couchette et son attirail, où ils peuvent en profiter à l'abri des interférences policières. Le Chinois fume l'opium comme les Caucasiens fument le tabac, et apparemment avec peu d'effets plus néfastes sur lui-même. Mais malheur à la victime blanche sur laquelle sa drogue impitoyable s'abat !

The bloused pedlars who, with arms buried half to the elbow in their trousers' pockets, lounge behind their stock of watermelon seed and sugar-cane, cut in lengths to suit the purse of the buyer, disdain to offer the barbarian their wares. Chinatown, that does most things by contraries, rules its holiday style to carry its hands in its pockets, and its denizens follow the fashion, whether in blue blouse, in gray, or in brown, with shining and braided pig-tail dangling below the knees, or with hair cropped short above a coat collar of « Melican » cut. All kinds of men are met, but no women—none at least with almond eyes. The reason is simple: there are none. A few, a very few, Chinese mer-chants have wives of their own color, but they are seldom or never seen in the street. The «wives» of Chinatown are of a different stock that comes closer home.

Les colporteurs en blouse, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les poches de leur pantalon, traînent derrière leur stock de graines de pastèque et de cannes à sucre, coupées en tronçons selon la bourse de l'acheteur, et dédaignent de proposer leurs marchandises au barbare. Chinatown, qui fait presque tout à l'envers, a pour règle de porter les mains dans les poches les jours de fête, et ses habitants suivent la mode, qu'ils soient vêtus de blouse bleue, grise ou brune, avec une natte tressée et luisante pendant sous les genoux, ou les cheveux courts au-dessus d'un col de veste « à l'américaine ». On y croise toutes sortes d'hommes, mais aucune femme — du moins aucune aux yeux en amande. La raison est simple : il n'y en a pas. Quelques rares marchands chinois ont des épouses de leur race, mais on ne les voit jamais, ou presque, dans la rue. Les « épouses » de Chinatown sont d'une autre souche, bien plus proche de chez nous.

From the teeming tenements to the right and left of it come the white slaves of its dens of vice and their infernal drug, that have infused into the «Bloody Sixth» Ward a subtler poison than ever the stale beer dives knew, or the «sudden death» of the Old Brewery. There are houses, dozens of them, in Mott and Pell Streets, that are literally jammed, from the «joint» in the cellar to the attic, with these hapless victims of a passion which, once acquired, demands the sacrifice of every instinct of decency to its insatiate desire. There is a church in Mott Street, at the entrance to Chinatown, that stands as a barrier between it and the tenements beyond. Its young men have waged unceasing war upon the monstrous wickedness for years, but with very little real result. I have in mind a house in Pell Street that has been raided no end of times by the police, and its population emptied upon Blackwell's Island, or into the reformatories, yet is to-day honeycombed with scores of the conventional households of the Chinese quarter: the men worshippers of Joss; the women, all white, girls hardly yet grown to womanhood, worshipping nothing save the pipe that has enslaved them body and soul. Easily tempted from homes that have no claim upon the name, they rarely or never return. Mott Street gives up its victims only to the Charity Hospital or the Potter's Field. Of the depth of their fall no one is more thoroughly aware than these girls themselves; no one less concerned about it. The calmness with which they discuss it, while insisting illogically upon the fiction of a marriage that deceives no one, is dis-heartening. Their misery is peculiarly fond of company, and an amount of visiting goes on in these households that makes it extremely difficult for the stranger to untangle them. I came across a company of them «hitting the pipe» together, on a tour through their dens one night with the police captain of the precinct. The girls knew him, called him by name, offered him a pipe, and chatted with him about the incidents of their acquaintance, how many times he had «sent them up,» and their chances of «lasting» much longer. There was no shade of regret in their voices, nothing but utter indifference and surrender.

Des taudis surpeuplés à droite et à gauche en émergent les esclaves blancs des repaires de vice et de leur drogue infernale, qui ont injecté dans le « Sanglant Sixième » arrondissement un poison plus subtil que celui des bouges à bière avariée ou du « coup mortel » de l'ancienne brasserie. Il existe des maisons, des dizaines, dans Mott et Pell Streets, littéralement bondées, de la cave-aménagement jusqu'au grenier, de ces malheureuses victimes d'une passion qui, une fois contractée, exige le sacrifice de toute décence au profit de son désir insatiable. Une église se dresse dans Mott Street, à l'entrée de Chinatown, comme une barrière entre celui-ci et les taudis au-delà. Ses jeunes hommes mènent depuis des années une guerre sans relâche contre cette monstrueuse perversion, mais avec bien peu de résultats tangibles. Je pense à une maison de Pell Street, fouillée d'innombrables fois par la police, sa population déportée à Blackwell's Island ou dans des maisons de correction, qui abrite pourtant aujourd'hui des dizaines de foyers conventionnels du quartier chinois : les hommes, adorateurs de Joss ; les femmes, toutes blanches, à peine sorties de l'adolescence, n'adorant rien d'autre que la pipe qui les asservit corps et âme. Facilement détournées de foyers qui n'en ont que le nom, elles n'y retournent que rarement, voire jamais. Mott Street ne rend ses victimes qu'à l'Hôpital de la Charité ou au cimetière des indigents. Personne n'a plus conscience que ces filles de l'abîme où elles sont tombées ; personne ne s'en soucie moins. Leur sang-froid à en parler, tout en insistant de manière illogique sur la fiction d'un mariage qui ne trompe personne, est décourageant. Leur misère a un besoin particulier de compagnie, et les allées et venues dans ces foyers sont si fréquentes qu'il est extrêmement difficile pour un étranger d'y démêler les liens. J'en ai croisé un groupe en train de « tirer sur la pipe » ensemble, lors d'une tournée dans leurs antres une nuit avec le capitaine de police du secteur. Les filles le connaissaient, l'appelaient par son nom, lui offraient une pipe et discutaient avec lui des épisodes de leur « relation » : le nombre de fois où il les avait « envoyées en prison », leurs chances de « tenir » encore longtemps. Aucune trace de regret dans leurs voix, rien que l'indifférence la plus totale et l'abandon.

P80

One thing about them was conspicuous: their scrupulous neatness. It is the distinguishing mark of Chinatown, outwardly and physically. It is not altogether by chance the Chinaman has chosen the laundry as his distinctive field. He is by nature as clean as the cat, which he resembles in his traits of cruel cunning and savage fury when aroused. On this point of cleanliness he insists in his domestic circle, yielding in others with crafty submissiveness to the caprice of the girls, who «boss» him in a very

independent manner, fretting vengefully under the yoke they loathe, but which they know right well they can never shake off, once they have put the pipe to their lips and given Mott Street a mortgage upon their souls for all time. To the priest, whom they call in when the poison racks the body, they pretend that they are yet their own masters; but he knows that it is an idle boast, least of all believed by themselves. As he walks with them the few short steps to the Potter's Field, he hears the sad story he has heard told over and over again, of father, mother, home and friends given up for the accursed pipe, and stands hopeless and helpless before the colossal evil for which he knows no remedy.

Une chose les distinguait : leur propreté méticuleuse. C'est la marque de fabrique de Chinatown, en apparence comme dans les faits. Ce n'est pas un hasard si le Chinois a choisi la blanchisserie comme domaine de prédilection. Il est par nature aussi propre qu'un chat, qu'il ressemble par ses traits de ruse cruelle et de fureur sauvage quand on l'énerve. Sur ce point de la propreté, il reste intransigeant dans son cercle domestique, cédant sur le reste avec une soumission rusée aux caprices des filles, qui le « mènent à la baguette » d'une manière très indépendante. Elles rongent leur frein sous le joug qu'elles détestent, mais savent pertinemment qu'elles ne pourront jamais s'en défaire, une fois la pipe portée à leurs lèvres et leur âme hypothéquée à Mott Street pour l'éternité. Au prêtre, qu'elles appellent à leur chevet quand le poison ronge leur corps, elles prétendent être encore maîtresses d'elles-mêmes ; mais il sait que c'est une vantardise vaine, et elles le savent aussi. Alors qu'il marche à leurs côtés les quelques pas jusqu'au cimetière des indigents, il entend une fois de plus le récit triste et toujours identique : père, mère, foyer et amis sacrifiés pour cette maudite pipe. Il reste là, impuissant et désespéré, face à ce mal colossal pour lequel il ne connaît aucun remède.

The frequent assertions of the authorities that at least no girls under age are wrecked on this Chinese shoal, are disproved by the observation of those who go frequently among these dens, though the smallest girl will invariably, and usually without being asked, insist that she is sixteen, and so of age to choose the company she keeps. Such assertions are not to be taken seriously. Even while I am writing, the morning returns from one of the precincts that pass through my hands report the arrest of a Chinaman for «inveigling little girls into his laundry,» one of the hundred outposts of Chinatown that are scattered all over the city, as the outer threads of the spider's web that holds its prey fast. Reference to case No. 39,499 in this year's report of the Society for the Prevention of Cruelty to Children, will discover one of the much travelled roads to Chinatown. The girl whose story it tells was thirteen, and one of six children abandoned by a dissipated father. She had been discharged from an Eighth Avenue store, where she was employed as cash girl, and, being afraid to tell her mother, Boatd about until she landed in a Chinese laundry. The judge heeded her tearful prayer, and sent her home with her mother; but she was back again in a little while despite all promises reform.

Les affirmations répétées des autorités, selon lesquelles au moins aucune mineure n'est perdue dans ce piège chinois, sont démenties par les observations de ceux qui fréquentent souvent ces repaires. Pourtant, la plus jeune des filles affirmera invariablement, et généralement sans qu'on le lui demande, qu'elle a seize ans et donc l'âge de choisir ses fréquentations. De telles déclarations ne méritent pas qu'on les prenne au sérieux. Alors que j'écris ces lignes, le rapport matinal d'un des commissariats dont j'ai la charge signale l'arrestation d'un Chinois pour « avoir attiré de jeunes filles dans sa blanchisserie », l'un de ces cent avant-postes de Chinatown disséminés dans toute la ville, comme les fils extérieurs de la toile d'araignée qui retient sa proie. Le dossier n°39 499 du rapport annuel de la Société pour la prévention de la cruauté envers les enfants révèle l'un de ces chemins bien empruntés vers Chinatown. L'histoire qu'il raconte est celle d'une fille de treize ans, l'une des six enfants abandonnés par un père débauché. Elle venait d'être renvoyée d'un magasin de la Huitième Avenue, où elle travaillait comme caissière, et, trop effrayée pour l'avouer à sa mère, elle avait erré jusqu'à échouer dans une blanchisserie chinoise. Le juge avait écouté sa prière en larmes et l'avait renvoyée chez sa mère. Mais elle était revenue peu après, malgré toutes les promesses de changement.

Her tyrant knows well that she will come, and patiently, bides his time. When her struggles in the web have ceased at last, he rules no longer with gloved hand. A specimen of celestial logic from the home circle at this period came home to me with a personal application one evening when I attempted, with

a policeman, to stop a Chinaman whom we found beating his white «wife» with a broom-handle in a Mott Street cellar. He was angry at our interference, and declared vehemently that she was «bad.»

P82

«Suppose your wiffee bad, you no lickee her?» he asked, as if there could be no appeal from such a common-sense proposition as that. My assurance that I did not, that such a thing could not occur to me, struck him dumb with amazement. He eyed me a while in stupid silence, poked the linen in his tub, stole another look, and made up his mind. A gleam of intelligence shone in his eye, and pity and contempt struggled in his voice. «Then, I guess, she lickee you,» he said.

Son tyran sait bien qu'elle reviendra, et attend patiemment son heure. Quand ses débats dans la toile ont enfin cessé, il ne gouverne plus avec des gants. Un exemple de logique céleste tirée de la vie domestique m'a frappé personnellement un soir où j'ai tenté, avec un policier, d'empêcher un Chinois de frapper sa « femme » blanche avec un manche à balai dans une cave de Mott Street. Furieux de notre intervention, il a déclaré avec véhémence qu'elle était « mauvaise ».

No small commotion was caused in Chinatown once upon the occasion of an expedition I undertook, accom-panied by a couple of police detectives, to photograph Joss. Some conscienceless wag spread the report, after we were gone, that his picture was wanted for the Rogues' Gallery at Headquarters. The insult was too gross to be passed over without atonement of some sort. Two roast pigs made matters all right with his offended majesty of Mott Street, and with his attendant priests, who bear a very practical hand in the worship by serving as the divine stomach, as it were. They eat the good things set before their rice-paper master, unless, as once happened, some sacrilegious tramp sneaks in and gets ahead of them. The practical way in which these people combine worship with business is cer-tainly admi-rable. I was told that the scrawl covering the wall on both sides of the shrine stood for the names of the pillars of the church or club-thejoss House is both-that they might have their reward in this world, no matter what happened to them in the next. There was another inscription overhead that needed no interpreter. In familiar English letters, copied bodily from the trade dollar, was the senti-ment: «In God we trust.» The priest pointed to it with undisguised pride and attempted an explanation, from which I gathered that the inscription was intended as a diplomatic courtesy, a delicate international compliment to the «Melican Joss,» the almighty dollar.

Un certain émoi agita Chinatown après une expédition que j'entrepris, accompagné de deux détectives, pour photographier Joss. Un farceur sans scrupules propagea la rumeur, une fois partis, que sa photo était destinée au fichier des malfaiteurs au quartier général. L'insulte était trop grave pour rester impunie. Deux cochons de lait rôtis apaisèrent Sa Majesté offensée de Mott Street et ses prêtres attirés, qui jouent un rôle très concret dans le culte en faisant office d'estomac divin, pour ainsi dire. Ils dévorent les bonnes choses offertes à leur maître de papier de riz, à moins qu'un clodo sacrilège ne s'introduise et ne les devance, comme cela arriva une fois. La manière pragmatique dont ces gens mêlent dévotion et affaires est certes admirable. On m'expliqua que les gribouillis couvrant les murs de part et d'autre de l'autel représentaient les noms des piliers de l'église ou du club – car la maison de Joss est les deux – afin qu'ils obtiennent leur récompense en ce monde, peu importe ce qui leur advient dans l'autre. Une autre inscription, au-dessus, n'avait pas besoin de traduction. En lettres anglaises familières, copiées telles quelles du dollar commercial, on pouvait lire : « In God we trust ». Le prêtre la désigna avec une fierté non dissimulée et tenta une explication, d'où je compris que cette devise était un hommage diplomatique, une délicate courtoisie internationale envers le « Joss mélican », le dollar tout-puissant.

Chinatown has enlisted the telegraph for the dissemina-tion of public intelligence, but it has got hold of the con-trivance by the wrong end. As the wires serve us in news-paper-making, so the Chinaman makes use of the pole for the same purpose. The telegraph pole, of which I spoke as the real official organ of Chinatown, stands not far from the Joss House in Mott Street, in full view from Chatham Square. In it centres the real life of the colony, its gambling news. Every day yellow and red notices are posted upon it by unscen hands, announcing that in such and such a cellar a fan tan game will be running that night, or warning the faithful that a raid is intended on this or that game through the machination of a rival interest. A constant stream of plotting and counter-plotting makes up the round

of Chinese social and political existence. I do not pretend to understand the exact political structure of the colony, or its internal government. Even discarding as idle the stories of a secret cabal with power over life and death, and authority to enforce its decrees, there is evidence enough that the Chinese consider themselves subject to the laws of the land only when submission is unavoidable, and that they are governed by a code of their own, the very essence of which is rejection of all other authority except under compulsion. If now and then some horrible crime in the Chinese colony, a murder of such hideous ferocity as one I have a very vivid recollection of, where the murderer stabbed his victim (both Chinamen, of course) in the back with a meat-knife plunging it in to the hilt no less than seventeen times, arouses the popular prejudice to a suspicion that it «ordered,» only the suspected themselves are to blame, for they appear to rise up as one man to shield the criminal. The difficulty of tracing the motive of the crime and the murderer is extreme, and it is the rarest of all results that the police get on the track of either. The obstacles in the way of hunting down an Italian murderer are as nothing to the opposition encountered in Chinatown. Nor is the failure of the pursuit wholly to be ascribed to the familiar fact that to Caucasian eyes «all Chinamen look alike,» but rather to their acting «alike,» in a body, to defeat discovery at any cost.

Chinatown a recruté le télégraphe pour diffuser l'information publique, mais s'en est emparé par le mauvais bout. Comme nous utilisons les fils pour fabriquer des journaux, le Chinois se sert du poteau à la même fin. Le poteau télégraphique, dont j'ai parlé comme l'organe officiel de Chinatown, se dresse non loin de la maison de Joss dans Mott Street, bien en vue depuis Chatham Square. Il concentre la vraie vie de la colonie : ses nouvelles de jeu. Chaque jour, des avis jaunes et rouges y sont apposés par des mains invisibles, annonçant qu'une partie de fan-tan aura lieu telle nuit dans telle cave, ou avertissant les fidèles qu'un raid est prévu contre tel ou tel jeu par les manœuvres d'un rival. Un flux constant d'intrigues et de contre-intrigues rythme l'existence sociale et politique chinoise. Je ne prétends pas comprendre la structure politique exacte de la colonie ni son gouvernement interne. Même en écartant comme vaines les rumeurs d'un cabale secrète détenant pouvoir de vie et de mort, et autorité pour imposer ses décrets, les preuves ne manquent pas : les Chinois ne se considèrent soumis aux lois du pays que lorsque la soumission est inévitable, et se gouvernent selon un code propre, dont l'essence même est le rejet de toute autre autorité, sauf sous la contrainte.

P83

Withal the police give the Chinese the name of being the «quietest people down there,» meaning in the notoriously turbulent Sixth Ward; and they are. The one thing they desire above all is to be left alone, a very natural wish perhaps, considering all the circumstances. If it were a laudable or even an allowable ambition that prompts it, they might be humored with advantage, probably, to both sides. But the facts show too plainly that it is not, and that in their very exclusiveness and reserve they are a constant and terrible menace to society, wholly regardless of their influence upon the industrial problems which their presence confuses. The severest official scrutiny, the harshest repressive measures are justifiable in Chinatown, orderly as it appears on the surface, even more than in the Bend, and the case is infinitely more urgent. To the peril that threatens there all the senses are alert, whereas the poison that proceeds from Mott Street puts mind and body to sleep, to work out its deadly purpose in the corruption of the soul.

Pourtant, la police les qualifie de «peuple le plus tranquille du coin», entendez dans le Sixième arrondissement, réputé pour son agitation. Et c'est vrai. Une seule chose leur importe par-dessus tout : qu'on les laisse en paix – un vœu peut-être naturel, compte tenu des circonstances. Si cette aspiration procédait d'une intention louable, voire simplement tolérable, on pourrait sans doute l'encourager, au bénéfice de tous. Mais les faits prouvent trop clairement qu'il n'en est rien, et que c'est précisément dans leur repli et leur discrétion qu'ils représentent une menace constante et terrible pour la société, sans même parler de leur impact sur les problèmes industriels qu'ils compliquent par leur seule présence. Les mesures de contrôle les plus strictes, les répressions les plus sévères se justifient à Chinatown, malgré son apparence ordonnée – bien plus qu'au Bend d'ailleurs, et l'urgence est infiniment plus grande. Face au danger qui

rôle là-bas, tous les sens sont en éveil ; mais le poison qui s'échappe de Mott Street endort l'esprit et le corps, pour mieux ronger l'âme en silence.

This again may be set down as a harsh judgment. I may be accused of inciting persecution of an unoffending people. Far from it. Granted, that the Chinese are in no sense a desirable element of the population, that they serve no useful purpose here, whatever they may have done else-where in other days, yet to this it is a sufficient answer that they are here, and that, having let them in, we must make the best of it. This is a time for very plain speaking on this subject. Rather than banish the Chinaman, I would have the door opened wider for his wife; make it a condition of his coming or staying that he bring his wife with him. Then, at least, he might not be what he now is and remains, a homeless stranger among us. Upon this hinges the real Chinese question, in our city at all events, as I see it. To assert that the victims of his drug and his base passions would go to the bad anyhow, is begging the question. They might and they might not. The chance is the span between life and death. From any other form of dissipation than that for which Chinatown stands there is recovery; for the victims of any other vice, hope. For these there is neither hope nor recovery; nothing but death-moral, mental, and physical death.

On pourra encore me reprocher la dureté de ce jugement, m'accuser d'attiser la persécution d'un peuple inoffensif. Il n'en est rien. Soit, les Chinois ne sont en rien un atout pour la population, ne servent à rien ici, quels que aient été leurs mérites ailleurs ou jadis. Une réponse suffit : ils sont là. Puisqu'on les a laissés entrer, il faut faire avec. Mais parlons clair. Plutôt que de chasser l'homme, j'ouvrirais plus grand la porte... à sa femme. Qu'on exige, pour qu'il vienne ou reste, qu'il l'amène. Ainsi, peut-être ne serait-il plus ce qu'il est aujourd'hui : un étranger sans racine parmi nous. Là se joue, du moins dans notre ville, la vraie question chinoise. Dire que les victimes de sa drogue et de ses vices auraient sombré de toute façon, c'est esquiver l'essentiel. Peut-être. Peut-être pas. Cette chance infime sépare la vie de la mort. Toute autre déchéance que celle de Chinatown laisse une issue ; toute autre victime de vice garde un espoir. Pour celles-ci, rien. Ni salut ni retour en arrière. Juste la mort – morale, mentale, physique.

P84

10 - JEW TOWN

10 - LE QUARTIER JUIF

THE tenements grow taller, and the gaps in their ranks close up rapidly as we cross the Bowery and, leaving China-town and the Italians behind, invade the Hebrew quarter. Baxter Street, with its interminable rows of old clothes shops and its brigades of pullers-in-nicknamed «the Bay» in honor, perhaps, of the tars who lay to there after a cruise to stock up their togs, or maybe after the «schooners» of beer plentifully bespoke in that latitude-Bayard Street, with its synagogues and its crowds, gave us a foretaste of it. No need of asking here where we are. The jargon of the street, the signs of the sidewalk, the manner and dress of the people, their unmistakable physiognomy, betray their race at every step. Men with queer skull-caps, venerable beard, and the outlandish long-skirted kaftan of the Russian Jew, elbow the ugliest and the handsomest women in the land. The contrast is startling. The old women are hags; the young, houris. Wives and mothers at sixteen, at thirty they are old. So thoroughly has the chosen people crowded out the Gentiles in the Tenth Ward that, when the great Jewish holidays come around every year, the public schools in the district have practically to close up. Of their thousands of

pupils scarce a handful come to school. Nor is there any suspicion that the rest are playing hokey. They stay honestly home to celebrate. There is no mistaking it: we are in Jewtown.

Les taudis gagnent en hauteur, et les brèches dans leurs alignements se referment vite dès que nous traversons le Bowery. Laisant derrière nous Chinatown et les Italiens, nous pénétrons dans le quartier juif. Baxter Street, avec ses interminables rangées de friperies et ses rabatteurs surnommés « the Bay » – peut-être en hommage aux marins qui y accostent après une campagne pour renouveler leur garde-robe, ou en référence aux « schooners » de bière qu'on y commande à flots –, Bayard Street, avec ses synagogues et sa foule, nous en avaient donné un avant-goût. Pas besoin de demander où nous sommes. Le jargon des rues, les enseignes des trottoirs, la manière de s'habiller et les visages inconfondables trahissent leur origine à chaque pas. Des hommes coiffés de calottes étranges, barbus et vêtus de la longue kaftan des Juifs russes, côtoient les femmes les plus laides et les plus belles du pays. Le contraste est frappant. Les vieilles sont des sorcières ; les jeunes, des houris. Mères et épouses à seize ans, à trente, elles sont déjà vieilles. Les Juifs ont si bien évincé les non-Juifs dans le Dixième arrondissement que, chaque année, lors des grandes fêtes juives, les écoles publiques du secteur ferment presque entièrement. Sur des milliers d'élèves, à peine une poignée se présente en classe. Personne ne soupçonne les autres de faire l'école buissonnière : ils restent honnêtement chez eux pour célébrer. Aucune erreur possible : nous sommes en plein Jewtown.

It is said that nowhere in the world are so many people crowded together on a square mile as here. The average five-story tenement adds a story or two to its stature in Ludlow Street and an extra building on the rear lot, and yet the sign «To Let» is the rarest of all there. Here is one seven stories high. The sanitary policeman whose beat this is will tell you that it contains thirty-six families, but the term has a widely different meaning here and on the ave-nues. In this house, where a case of small-pox was reported, there were fifty-eight babies and thirty-eight children that were over five years of age. In Essex Street two small rooms in a six-story tenement were made to hold a «family» of father and mother, twelve children and six boarders. The boarder plays as important a part in the domestic economy of Jewtown as the lodger in the Mulberry Street Bend. These are samples of the packing of the population that has run up the record here to the rate of three hundred and thirty thousand per square mile. The densest crowding of Old London, I pointed out before, never got beyond a hundred and seventy-five thousand. Even the alley is crowded out. Through dark hallways and filthy cellars, crowded, as is every foot of the street, with dirty children, the settlements in the rear are reached. Thieves know how to find them when pursued by the police, and the tramps that sneak in on chilly nights to fight for the warm spot in the yard over some baker's oven. They are out of place in this hive of busy industry, and they know it. It has nothing in common with them or with their philosophy of life, that the world owes the idler a living. Life here means the hardest kind of work almost from the cradle. The world as a debtor has no credit in Jewtown. Its promise to pay wouldn't buy one of the old hats that are hawked about Hester Street, unless backed by security representing labor done at lowest market rates. But this army of workers must have bread. It is cheap and filling, and bakeries abound. Wherever they are in the tenements the tramp will skulk in, if he can. There is such a tramps' roost in the rear of a tenement near the lower end of Ludlow Street, that is never without its tenants in winter. By a judicious practice of flopping over on the stone pavement at intervals and thus warming one side at a time, and with an empty box to put the feet in, it is possible to keep reasonably comfortable there even on a rainy night. In summer the yard is the only one in the neighborhood that does not do duty as a public dormitory.

On dit qu'il n'existe nulle part au monde une telle concentration humaine à l'heure actuelle : trois cent trente mille âmes par mille carré. Le taudis moyen de cinq étages en gagne un ou deux de plus dans Ludlow Street, avec souvent un bâtiment supplémentaire à l'arrière de la parcelle, et pourtant, l'écriteau « À louer » y est une rareté. En voici un de sept étages. L'agent sanitaire dont c'est le secteur vous dira qu'il abrite trente-six « familles », mais le terme prend ici un sens bien différent de celui des avenues. Dans cet immeuble où un cas de variole fut signalé, on comptait cinquante-huit bébés et trente-huit enfants de plus de cinq ans. Deux petites pièces d'un taudis de six étages, dans Essex Street, logeaient une « famille » de père, mère, douze enfants et six pensionnaires. Le pensionnaire joue dans l'économie domestique de Jewtown un rôle aussi crucial que le locataire dans le Bend de Mulberry Street. Voilà des exemples de

l'entassement qui bat ici tous les records. J'ai souligné plus tôt que la plus forte densité de l'ancien Londres n'avait jamais dépassé cent soixante-quinze mille habitants au mille carré. Même les ruelles sont saturées. Par des couloirs obscurs et des caves crasseuses, encombrés comme chaque pouce de la rue de gosses sales, on atteint les logements de l'arrière. Les voleurs savent où les trouver quand la police les poursuit, tout comme les clodos qui s'y glissent les nuits froides pour se disputer une place chaude au-dessus du four d'un boulanger. Ils sont hors de place dans cette ruche d'industrie laborieuse, et ils le savent. Leur philosophie – le monde doit une vie au fainéant – n'a ici aucun écho. La vie, à Jewtown, signifie le travail le plus dur, et presque dès le berceau. Le monde en tant que débiteur n'y a aucun crédit. Sa promesse de payer ne vaudrait pas un des vieux chapeaux colportés dans Hester Street, à moins d'être garantie par une contrepartie en labeur rémunéré au tarif le plus bas. Mais cette armée d'ouvriers doit se nourrir. Le pain est bon marché et rassasiant, et les boulangeries pullulent. Où qu'ils soient dans les taudis, les vagabonds s'y faufilent s'ils le peuvent. Il existe ainsi un repaire de ce genre à l'arrière d'un immeuble près de l'extrémité basse de Ludlow Street, jamais vide l'hiver. En s'allongeant à tour de rôle sur le pavé pour réchauffer un côté du corps, les pieds dans une caisse en carton, on peut y passer une nuit de pluie sans trop souffrir. L'été, c'est la seule cour du quartier qui ne serve pas de dortoir public.

P 85

Thrift is the watchword of Jewtown, as of its people the world over. It is at once its strength and its fatal weakness, its cardinal virtue and its foul disgrace. Become an over-mastering passion with these people who come here in droves from Eastern Europe to escape persecution, from which freedom could be bought only with gold, it has enslaved them in bondage worse than that from which they fled. Money is their God. Life itself is of little value compared with even the leanest bank account. In no other spot does life wear so intensely bald and materialistic an aspect as in Ludlow Street. Over and over again I have met with instances of these Polish or Russian Jews deliberately starving themselves to the point of physical exhaustion, while working night and day at a tremendous pressure to save a little money. An avenging Nemesis pursues this headlong hunt for wealth; there is no worse paid dass anywhere. I once put the question to one of their own people, who, being a pawnbroker, and an unusually intelligent and charitable one, certainly enjoyed the advantage of a practical view of the situation: «Whence the many wretchedly poor people in such a colony of workers, where poverty, from a misfortune, has become a reproach, dreaded as the plague?»

À Jewtown, comme chez les Juifs du monde entier, l'épargne est la règle absolue. Elle est à la fois leur force et leur talon d'Achille, leur vertu majeure et leur honte la plus noire. Devenue une obsession chez ces gens arrivés en masse d'Europe de l'Est pour échapper aux persécutions – où la liberté ne s'achetait qu'en or –, elle les a enchaînés à une servitude plus cruelle que celle qu'ils fuyaient. L'argent est leur dieu. La vie elle-même pèse peu face au plus modeste bas de laine. Nulle part la vie ne se réduit à une quête aussi crûment matérialiste qu'à Ludlow Street. J'ai maintes fois rencontré des Juifs polonais ou russes s'épuisant à jeun, travaillant jour et nuit sous une pression infernale pour économiser quelques sous. Une Némésis implacable punit cette course effrénée à la richesse : nulle part les travailleurs ne sont aussi mal rétribués. Un jour, j'ai interrogé l'un des leurs, prêteur sur gages d'une intelligence et d'une bienveillance rares, donc bien placé pour en juger : « Comment se fait-il qu'il y ait tant de miséreux dans cette colonie de travailleurs, où la pauvreté, jadis simple malchance, est devenue une honte craint comme la peste ? »

P 88

«Immigration,» he said, «brings us a lot. In five years it has averaged twenty-five thousand a year, of which more than seventy per cent. have stayed in New York. Half of them require and receive aid from the Hebrew Charities from the very start, lest they starve. That is one explanation. There is another dass than the one that cannot get work: those who have had too much of it; who have worked and hoarded and lived, crowded together like pigs, on the scantiest fare and the worst to be got, bound to save whatever their earnings, until, worn out, they could work no longer. Then their hoards were soon exhausted. That is their story.» And I knew that what he said was true.

« L'immigration nous en apporte beaucoup, répondit-il. En cinq ans, elle a atteint en moyenne vingt-cinq mille par an, dont plus de soixante-dix pour cent sont restés à New York. La moitié d'entre eux ont besoin, dès leur arrivée, de l'aide des œuvres caritatives juives pour ne pas mourir de faim. Voilà une première explication. Mais il y a une autre catégorie que ceux qui ne trouvent pas de travail : ceux qui en ont trop eu. Ceux qui ont trimé, thésaurisé, vécu entassés comme des porcs, se nourrissant du strict minimum et du pire, déterminés à économiser chaque sou gagné, jusqu'à l'épuisement total. Alors leurs économies fondent vite. C'est leur histoire. » Et je savais qu'il disait vrai.

Penury and poverty are wedded everywhere to dirt and disease, and Jewtown is no exception. It could not well be otherwise in such crowds, considering especially their low intellectual status. The managers of the Eastern Dispensary, which is in the very heart of their district, told the whole story when they said: «The diseases these people suffer from are not due to intemperance or immorality, but to ignorance, want of suitable food, and the foul air in which they live and work.» The homes of the Hebrew quarter are its workshops also. Reference will be made to the economic conditions under which they work in a succeeding chapter. Here we are concerned simply with the fact. You are made fully aware of it before you have travelled the length of a single block in any of these East Side streets, by the whirl of a thousand sewing-machines, worked at high pressure from earliest dawn till mind and muscle give out together. Every member of the family, from the youngest to the oldest, bears a hand, shut in the qualmy rooms, where meals are cooked and clothing washed and dried besides, the live-long day. It is not unusual to find a dozen persons-men, women, and children-at work in a single small room. The fact accounts for the contrast that strikes with wonder the ob-server who comes across from the Bend. Over there the entire population seems possessed of an uncontrollable im-pulse to get out into the street; here all its energies appear to be bent upon keeping in and away from it. Not that the streets are deserted. The overflow from these tenements is enough to make a crowd anywhere. The children alone would do it. Not old enough to work and no room for play, that is their story. In the home the child's place is usurped by the lodger, who performs the service of the Irishman's pig-pays the rent. In the street the army of hucksters crowd him out. Typhus fever and small-pox are bred here, and help solve the question what to do with him. Filth diseases both, they sprout naturally among the hordes that bring the germs with them from across the sea, and whose first instinct is to hide their sick lest the authorities carry them off to the hospital to be slaughtered, as they firmly believe. The health officers are on constant and sharp look-out for hidden fever-nests. Considering that half of the ready-made clothes that are sold in the big stores, if not a good deal more than half, are made in these tenement rooms, this is not excessive caution. It has happened more than once that a child recovering from small-pox, and in the most contagious stage of the disease, has been found crawling among heaps of half-finished clothing that the next day would be offered for sale on the counter of a Broadway store; or that a typhus fever patient has been discovered in a room whence perhaps a hundred coats had been sent home that week, each one with the wearer's death-warrant, unseen and unsuspected, basted in the lining.*

Partout, la misère épouse la saleté et la maladie, et Jewtown n'y échappe pas. Comment en serait-il autrement dans une telle promiscuité, surtout compte tenu de leur faible niveau d'instruction ? Les responsables de la Eastern Dispensary, en plein cœur du quartier, résumaient la situation : « Les maladies dont souffrent ces gens ne viennent ni de l'intempérance ni de l'immoralité, mais de l'ignorance, du manque de nourriture adaptée et de l'air vicié dans lequel ils vivent et travaillent. » Les foyers du quartier juif sont aussi leurs ateliers. Les conditions économiques de ce travail seront abordées plus tard. Ici, constatons simplement le fait. Après une seule longueur de pâté dans ces rues de l'East Side, le vrombissement de mille machines à coudre, poussées à fond dès l'aube jusqu'à l'épuisement des corps et des esprits, vous le rappelle sans équivoque. Chaque membre de la famille, du plus jeune au plus âgé, met la main à la pâte, enfermé toute la journée dans des pièces enfumées où l'on cuisine, lave et fait sécher le linge. Il n'est pas rare d'y voir une douzaine de personnes – hommes, femmes, enfants – travailler dans une seule pièce exigüe. Ce fait explique le contraste qui frappe l'observateur venant du Bend. Là-bas, la population semble poussée par une envie irrésistible de sortir dans la rue ; ici, toutes ses forces semblent tendues vers un seul but : rester à l'intérieur, loin d'elle. Non que les rues soient désertes. Le trop-plein de ces taudis suffirait à

former une foule n'importe où. Les enfants à eux seuls y parviendraient. Trop jeunes pour travailler, sans espace pour jouer : telle est leur réalité. À la maison, leur place est prise par les locataires, qui rendent le même service que le cochon irlandais : ils paient le loyer. Dans la rue, c'est l'armée des colporteurs qui les en chasse. Fièvre typhoïde et variole y pullulent, aidant à régler la question de leur sort. Maladies de la crasse, elles prospèrent naturellement parmi ces hordes qui importent les germes d'outre-mer et cachent leurs malades de peur que les autorités ne les emmènent à l'hôpital pour les « abattre », comme ils en sont convaincus. Les officiers sanitaires traquent sans relâche les foyers de fièvre dissimulés. Quand on sait que la moitié – sinon bien plus – des vêtements prêts-à-porter vendus dans les grands magasins sont fabriqués dans ces pièces insalubres, cette vigilance n'a rien d'excessif. Il est arrivé plus d'une fois qu'un enfant en phase contagieuse de variole soit retrouvé en train de ramper parmi des monceaux de vêtements à moitié terminés, destinés le lendemain aux comptoirs de Broadway ; ou qu'un malade du typhus soit découvert dans une chambre d'où cent manteaux, portant en doublure un arrêt de mort invisible et insoupçonné, avaient été expédiés cette semaine-là.

The health officers call the Tenth the typhus the office where deaths are registered it pauses the 10th ward,» for reasons not hard to understand; and among police as the «crooked ward,» on account of the number «crooks,» petty thieves and their allies, the «fences, receivers of stolen goods, who find the dense crowds congenial. The nearness of the Bowery, the great «thieves' highway,» helps to keep up the supply of these, but Jewtown does not support its dives. Its troubles with the police are the characteristic crop of its intense business rivalries. Oppression, persecution, have not shorn the Jew of his native combativeness one whit. He is as ready to fight for his rights, or what he considers his rights, in a business transaction-synonymous generally with his advantage-as if he had not been robbed of them for eighteen hundred years. One strong impression survives with him from his days of bondage: the power of the law. On the slightest provocation he rushes off to invoke it for his protection. Doubtless the sensation is novel to him, and therefore pleasing. The police at the Eldridge Street station are in a constant turmoil over these everlasting fights. Somebody is always denouncing somebody else, and getting his enemy or himself locked up; frequently both, for the prisoner, when brought in, has generally as plausible a story to tell as his accuser, and as hot a charge to make. The day closes on a wild conflict of rival interests. Another dawns with the prisoner in court, but no complainant. Over night the case has been settled on a business basis, and the police dismiss their prisoner in deep disgust.

Les agents sanitaires surnomment le Dixième arrondissement « le quartier du typhus » – pour des raisons faciles à comprendre –, tandis qu'au bureau d'état civil, on l'appelle « le quartier des pauvres ». La police, elle, le qualifie de « quartier des malfrats », en raison du nombre de « voleurs à la petite semaine » et de leurs complices, les « receleurs », qui y trouvent un terrain propice dans la foule dense. La proximité du Bowery, cette « autoroute des voleurs », alimente ce vivier, mais Jewtown n'entretient pas ses propres repaires. Ses démêlés avec la police découlent plutôt des rivalités commerciales acharnées qui y règnent. Persécutions et oppressions n'ont en rien émoussé la combativité naturelle du Juif. Il est aussi prompt à défendre ses droits – ou ce qu'il considère comme tels, souvent synonymes de ses intérêts – dans une transaction commerciale que s'il n'en avait pas été privé pendant dix-huit siècles. Une forte impression lui reste de ses années de servitude : le pouvoir de la loi. Au moindre prétexte, il se précipite pour l'invoquer à son secours. Sans doute l'expérience est-elle nouvelle pour lui, et donc grisante. Les policiers du poste d'Eldridge Street sont en perpétuelle ébullition à cause de ces conflits sans fin. Quelqu'un dénonce toujours quelqu'un d'autre, faisant arrêter son ennemi... ou se retrouvant lui-même derrière les barreaux. Souvent les deux, car le prisonnier, une fois amené, a généralement une version aussi crédible à raconter que son accusateur, et des charges tout aussi lourdes à porter. La journée s'achève dans un chaos d'intérêts rivaux. Le lendemain matin, le prévenu comparaît devant le tribunal... mais sans plaignant. Pendant la nuit, l'affaire a été réglée « à l'amiable », et la police libère son prisonnier, écoeuvée.

P90

These quarrels have sometimes a comic aspect. Thus, with the numerous dancing-schools that are scattered among the synagogues, often keeping them company in the same tenement. They are ge-

nerally kept by some man who works in the daytime at tailoring, cigarmaking, or some-thing eise. The young people in Jewtown are inordinately fond of dancing, and after their day's hard work will flock to these «schools» for a night's recreation. But even to their fun they carry their business preferences, and it hap-pens that a school adjourns in a body to make a general raid on the rival establishment across the street, without the ceremony of paying the admission fee. Then the dance breaks up in a general fight, in which, likely enough, some-one is badly hurt. The police come in, as usual, and ring down the curtain.

Ces querelles ont parfois un côté comique. Prenez les nombreuses écoles de danse disséminées parmi les synagogues, partageant souvent le même immeuble. Elles sont généralement tenues par un homme qui travaille la journée comme tailleur, cigarière ou autre. Les jeunes de Jewtown adorent danser, et après une rude journée de labeur, ils se précipitent dans ces «écoles» pour une nuit de détente. Mais même dans leurs loisirs, ils importent leurs rivalités commerciales : il arrive qu'une école tout entière déferle en masse chez le concurrent d'en face, sans daigner payer le droit d'entrée. La soirée se termine alors en bagarre générale, où quelqu'un finit souvent mal en point. La police intervient, comme d'habitude, et met fin au bal.

Bitter as are his private feuds, it is not until his religious life is invaded that a real inside view is obtained of this Jew, whom the history of Christian civilization has taught nothing but fear and hatred. There are two or three missions in the district conducting a hopeless propagandism for the Messiah whom the Tenth Ward rejects, and they attract occasional crowds, who come to hear the Christian preacher as the Jews of old gathered to hear the apostles expound the new doctrine. The result is often strikingly similar. «For once,» said a certain well-known minister of an uptown church to me, after such an experi-ence, «I felt justified in comparing myself to Paul preaching salvation to the Jews. They kept still until I spoke of Jesus Christ as the Son of God. Then they got up and fell to arguing among themselves and to threatening me, until it looked as if they meant to take me out in Hester Street and stone me.» As at Jerusalem, the Chief Captain was happily at hand with his centurions, in the person of a sergeant and three policemen, and the preacher was rescued. So, in all matters pertaining to their religious life that tinges all their customs, they stand, these East Side Jews, where the new day that dawned on Calvary left them standing, stubbornly refusing to see the light. A visit to a Jewish house of mourning is like bridging the gap of two thousand years. The in-expressibly sad and sorrowful wail for the dead, as it swells and rises in the hush of all sounds of life, comes back from the ages like a mournful echo of the voice of Rachel «weep-ing for her children and refusing to be comforted, because they are not.»

Si ses querelles privées sont amères, c'est quand on touche à sa vie religieuse qu'on obtient une vraie vision intime de ce Juif, à qui l'histoire de la civilisation chrétienne n'a appris que la peur et la haine. Deux ou trois missions du quartier mènent un prosélytisme sans espoir pour un Messie que le Dixième arrondissement rejette. Elles attirent parfois des foules venues écouter le prédicateur chrétien, comme les Juifs d'autrefois se rassemblaient pour entendre les apôtres exposer la nouvelle doctrine. Le résultat est souvent frappant de similitude. «Pour une fois, me confia un pasteur renommé d'une église du quartier chic après une telle expérience, j'ai eu le sentiment de ressembler à Paul prêchant le salut aux Juifs. Ils sont restés silencieux jusqu'à ce que j'évoque Jésus-Christ comme Fils de Dieu. Alors ils se sont levés, se sont mis à discuter entre eux et à me menacer, au point que j'ai cru qu'ils allaient m'entraîner dans Hester Street pour me lapider.» Comme à Jérusalem, le «capitaine en chef» était heureusement présent avec ses «centurions» – en l'occurrence, un sergent et trois policiers –, et le prédicateur fut sauvé. Ainsi, en toutes choses concernant leur vie religieuse qui imprègne leurs coutumes, ces Juifs de l'East Side restent là où les a laissés le jour nouveau né au Calvaire, refusant obstinément d'y voir la lumière. Une visite dans une maison juive en deuil est comme un pont jeté sur deux mille ans d'histoire. Le gémissement ineffablement triste et douloureux pour les défunts, qui enfle et monte dans le silence de toute vie, revient des âges passés comme l'écho plaintif de la voix de Rachel «pleurant ses enfants et refusant toute consolation, parce qu'ils ne sont plus».

Attached to many of the synagogues, which among the poorest Jews frequently consist of a scantily furnished room 'in a rear tenement, with a few wooden stools or benches for the congregation, are

Talmudic schools that absorb a share of the growing youth. The school-master is not rarely a man of some attainments who has been stranded there, his native instinct for money-making having been smothered in the process that has made of him a learned man. It was of such a school in Eldridge Street that the wicked Isaac Jacob, who killed his enemy, his wife, and himself in one day, was janitor. But the majority of the children seek the public schools, where they are received sometimes with some misgivings on the part of the teachers, who find it necessary to inculcate lessons of cleanliness in the worst cases by practical demonstration with wash-bowl and soap. «He took hold of the soap as if it were some animal,» said one of these teachers to me after such an experiment upon a new pupil, «and wiped three fingers across his face. He called that washing.» In the Allen Street public school the experienced principal has embodied among the elementary lessons, to keep constantly before the children the duty that clearly lies next to their hands, a characteristic exercise. The question is asked daily from the teacher's desk: «What must I do to be healthy?» and the whole school responds :

Attachées à nombre de synagogues – qui, chez les Juifs les plus pauvres, se réduisent souvent à une pièce meublée sommairement dans un taudis de l'arrière-cour, avec quelques tabourets ou bancs en bois pour l'assemblée – se trouvent des écoles talmudiques où une partie de la jeunesse grandissante vient étudier. Le maître d'école est parfois un homme de quelque érudition, échoué là, son instinct naturel pour l'argent ayant été étouffé par le processus qui a fait de lui un savant. C'était dans une telle école d'Eldridge Street qu'Isaac Jacob, le criminel qui tua son ennemi, sa femme et se suicida en un seul jour, était concierge. Mais la majorité des enfants fréquentent les écoles publiques, où ils sont parfois accueillis avec une certaine réticence de la part des enseignants. Ceux-ci doivent inculquer les leçons d'hygiène aux cas les plus négligés par des démonstrations pratiques, savon et bassin à l'appui. « Il a saisi le savon comme s'il s'agissait d'une bête, m'a raconté l'un de ces professeurs après une telle séance avec un nouvel élève, et s'est passé trois doigts sur le visage. Pour lui, c'était se laver. » À l'école publique d'Allen Street, le directeur, rompu à l'exercice, a intégré parmi les leçons élémentaires un exercice caractéristique, pour rappeler aux enfants le devoir qui leur incombe avant tout. Chaque jour, depuis le bureau de l'enseignant, on pose la question : « Que dois-je faire pour rester en bonne santé ? » Et toute l'école répond en chœur :

P91

*«I must keep my skin clean,
Wear clean clothes,
Breathe pure air,
And live in the sunlight.»*

« Je dois garder ma peau propre,
Porter des vêtements propres,
Respirer un air pur,
Et vivre à la lumière du soleil. »

It seems little less than biting sarcasm to hear them say it, for to not a few of them all these things are known only by name. In their everyday life there is nothing even to suggest any of them. Only the demand of religious custom has power to make their parents clean up at stated intervals, and the young naturally are no better. As scholars, the children of the most ignorant Polish Jew keep fairly abreast of their more favored playmates, until it comes to mental arithmetic, when they leave them behind with a bound. It is surprising to see how strong the instinct of dollars and cents is in them. They can count, and correctly, almost before they can talk.

Les entendre réciter ces mots relève presque de l'ironie mordante, car pour bon nombre d'entre eux, ces principes ne sont que des concepts abstraits. Leur vie quotidienne n'en offre aucune illustration concrète. Seule l'exigence des traditions religieuses pousse leurs parents à faire occasionnellement le ménage, et les enfants, naturellement, ne valent pas mieux. En revanche, en tant qu'élèves, les enfants des Juifs polonais les plus ignorants suivent assez bien leurs camarades plus favorisés... jusqu'aux problèmes d'arithmétique mentale, où ils les distancient d'un bond. Il est frappant de constater à quel point l'instinct du gain est ancré en eux. Ils savent compter – et correctement – presque avant de savoir parler.

Within a few years the police captured on the East Side a band of firebugs who made a business of setting fire to tenements for the insurance on their furniture. There has, unfortunately, been some evidence in the past year that another such conspiracy is on foot. The danger to which these fiends expose their fellow-tenants is appalling. A fire-panic at night in a tenement, by no means among the rare experiences in New York, with the surging, half-smothered crowds on stairs and fire-escapes, the frantic mothers and crying children, the wild struggle to save the little that is their all, is a horror that has few parallels in human experience.

Il y a quelques années, la police a démantelé dans l'East Side une bande d'incendiaires qui faisaient commerce des feux de taudis, touchant l'assurance sur leurs meubles. Malheureusement, cette année même, des indices laissent craindre qu'un nouveau complot du même genre se trame. Le danger auquel ces criminels exposent leurs voisins est terrifiant. Une panique nocturne dans un immeuble surpeuplé – expérience loin d'être rare à New York –, avec ses foules étouffant dans les escaliers et sur les échelles de secours, ses mères affolées et ses enfants hurlants, sa lutte désespérée pour sauver le peu qui leur reste, compte parmi les pires cauchemars que l'humanité puisse connaître.

I cannot think without a shudder of one such scene in a First Avenue tenement. It was in the middle of the night. The fire had swept up with sudden fury from a restaurant on the street floor, cutting off escape. Men and women threw themselves from the windows, or were carried down senseless by the firemen. Thirteen half-clad, apparently lifeless bodies were laid on the floor of an adjoining coal-office, and the ambulance surgeons worked over them with sleeves rolled up to the elbows. A half-grown girl with a baby in her arms walked about among the dead and dying with a stunned, vacant look, singing in a low, scared voice to the child. One of the doctors took her arm to lead her out, and patted the cheek of the baby soothingly. It was cold. The baby had been smothered with its father and mother; but the girl, her sister, did not know it. Her reason had fled.

Je ne peux reparti sans frisson à une scène de ce genre dans un taudis de First Avenue. C'était en pleine nuit. Le feu, parti d'un restaurant au rez-de-chaussée, s'était propagé avec une violence soudaine, coupant toute issue. Hommes et femmes se jetaient par les fenêtres ou étaient descendus inconscients par les pompiers. Treize corps à moitié nus, en apparence sans vie, gisaient sur le sol d'un bureau de charbon voisin. Les médecins des ambulances, manches retroussées jusqu'aux coudes, s'affairaient autour d'eux. Une jeune fille, un bébé dans les bras, errait parmi les morts et les mourants, le regard vide et hébété, chantonnant d'une voix basse et effrayée pour l'enfant. L'un des médecins lui prit le bras pour l'emmener, puis caressa doucement la joue du nourrisson. Elle était froide. Le bébé avait étouffé avec son père et sa mère, mais la jeune fille, sa sœur, l'ignorait. La raison l'avait quittée.

Thursday night and Friday morning are bargain days in the «Pig-market.» Then is the time to study the ways of this peculiar people to the best advantage. A common pulse beats in the quarters of the Polish Jews and in the Mulberry Bend, though they have little else in common. Life over yonder in fine weather is a perpetual holiday, here a veritable tread-mill of industry. Friday brings out all the latent color and picturesqueness of the Italians, as of these Semites. The crowds and the common poverty are the bonds of sympathy between them. The Pig-market is in Hester Street, extending either way from Ludlow Street, and up and down the side streets two or three blocks, as the state of trade demands. The name was given to it probably in derision, for pork is the one ware that is not on sale in the Pig-market. There is scarcely anything else that can be hawked from a wagon that is not to be found, and at ridiculously low prices. Bandannas and tin cups at two cents, peaches at a cent a quart, «damaged» eggs for a song, hats for a quarter, and spectacles, warranted to suit the eye, at the optician's who has opened shop on a Hester Street door-step, for thirty-five cents; frowsy-looking chickens and half-plucked geese, hung by the neck and protesting with wildly strutting feet even in death against the outrage, are the great staple of the market. Half or a quarter of a chicken can be bought here by those who cannot afford a whole. It took more than ten years of persistent effort on the part of the sanitary authorities to drive the trade in live fowl from the streets to the fowl-market on Gouverneur Slip, where the killing is now done according to Jewish rite by prices detailed for the purpose by the chief rabbi. Since then they have had a characteristic rumpus, that involved the entire Jewish community, over the fees for killing and the mode of collecting them. Here is a woman churning horse-radish on a machine she has

chained and padlocked to a tree. Oli, the sidewalk, lest someone steal it. Beside her a butcher's stand with cuts at prices the avenues never dreamed of. Old coats are hawked for fifty cents, «as good as new:» and «pants»-there are no trousers in Jewtown, only pants-at anything that can be got. There is a knot of half a dozen «pants» pedlars in the middle of the street, twice as many men of their own race fingering their wares and plucking at the seams with the anxious scrutiny of would-be buyers, though none of them has the least idea of investing in a pair. Yes, stop! This baker, fresh from his trough, bareheaded and with bare arms, has made an offer: for this pair thirty cents; a dollar and forty was the price asked. The pedlar shrugs his shoulders, and turns up his hands with a half pitying, wholly indignant air. What does the baker take him for? Such pants-. The baker has turned to go. With a jump like a panther's, the man with the pants has him by the sleeve. Will he give eighty cents? Sixty? Fifty? So help him, they are dirt cheap at that. Lose, will he, on the trade, lose all the profit of his day's peddling. The baker goes on unmoved. Forty then? What, not forty? Take them then for thirty, and wreck the life of a poor man. And the baker takes them and goes, well knowing that at least twenty cents of the thirty, two hundred per cent., were clear profit, if indeed the «pants» cost the pedlar anything.

Le jeudi soir et le vendredi matin sont les jours des bonnes affaires au « Pig-market ». C'est le moment idéal pour observer les mœurs de ce peuple singulier. Malgré leurs différences, les quartiers des Juifs polonais et le Mulberry Bend battent au même rythme. Là-bas, par beau temps, la vie est une fête perpétuelle ; ici, c'est une course effrénée au travail. Le vendredi révèle toute la couleur et le pittoresque latent des Italiens comme des Sémites. La foule et la misère commune sont les liens qui les unissent. Le Pig-market s'étend dans Hester Street, de part et d'autre de Ludlow Street, et remonte ou descend les rues adjacentes sur deux ou trois pâtés de maisons, selon l'affluence. Son nom est probablement ironique, car une chose est sûre : on n'y vend pas de porc. Tout ce qui peut s'écouler depuis une charrette s'y trouve, à des prix dérisoires. Des bandanas et des gobelets en étain à deux cents, des pêches à un cent le quart, des œufs « abîmés » pour une bouchée de pain, des chapeaux à vingt-cinq cents, et des lunettes – « garanties adaptées à votre vue » – chez l'opticien installé sur le pas d'une porte, à trente-cinq cents. Volailles aux plumes ébouriffées et oies à moitié plumées, suspendues par le cou et agitant encore des pattes indignées comme pour protester contre l'outrage, même dans la mort, en sont les produits phares. Ceux qui ne peuvent s'offrir un poulet entier y achètent une moitié, ou un quart. Il a fallu plus de dix ans d'efforts obstinés aux autorités sanitaires pour chasser le commerce de volailles vivantes des rues et le reléguer au marché avicole de Gouverneur Slip, où l'abattage se fait désormais selon le rite juif, sous la supervision de prêtres délégués par le grand rabbin. Depuis, une querelle caractéristique a éclaté, impliquant toute la communauté juive, au sujet des frais d'abattage et de leur mode de perception. Voici une femme qui baratte du raifort sur une machine enchaînée et cadénassée à un arbre, de peur qu'on ne la lui vole. À côté, un étal de boucher proposant des morceaux de viande à des prix que les avenues ne connaissent même pas. Des vieux manteaux s'y vendent cinquante cents « comme neufs », et des « pants » – car à Jewtown, on ne porte pas de « trousers », seulement des « pants » – à n'importe quel prix qu'on veut bien en tirer. Un groupe d'une demi-douzaine de marchands de « pants » bloque le milieu de la rue, entourés du double d'hommes de leur race qui palpent les marchandises et tirent sur les coutures avec l'attention anxieuse de futurs acheteurs, bien qu'aucun n'ait la moindre intention d'en acheter une paire. Attendez ! Ce boulanger, tout juste sorti de son pétrin, tête et bras nus, vient de faire une offre : trente cents pour ce pantalon-ci. Le vendeur en demandait un dollar quarante. Celui-ci hausse les épaules et lève les mains avec un air à la fois compatissant et indigné. « Pour qui me prend-il ? Des pants comme ceux-là... » Le boulanger tourne les talons. D'un bond de panthère, le marchand l'attrape par la manche. « Alors, quatre-vingts cents ? Soixante ? Cinquante ? À ce prix-là, c'est donné ! Il va me ruiner, lui, avec ses marchandes ! » Le boulanger reste de marbre. « Quarante, alors ? Quoi, pas quarante ? Prends-les pour trente, et gâche la journée d'un pauvre homme. » Et le boulanger les prend, bien conscient que sur ces trente cents, au moins vingt – soit deux cents pour cent – sont du bénéfice net, si tant est que les « pants » aient coûté quoi que ce soit au colporteur.

suspenders thus perambulate Jew-town all day on a sort of dress parade. Why suspenders, is the puzzle, and where do they all go to? The «pants» of Jewtown hang down with a common accord, as if they had never known the support of suspenders. It appears to be as characteristic a trait of the race as the long beard and the Sabbath silk hat of ancient pedigree. I have asked again and again. No one has ever been able to tell me what becomes of the suspenders of Jewtown. Perhaps they are hung up as bric-a-brac in its homes, or laid away and saved up as the equivalent of cash. I cannot tell. I only know that more suspenders are hawked about the Pig-market every day than would supply the whole of New York for a year, were they all bought and turned to use.

Le colporteur de bretelles est l'énigme du Pig-market : omniprésent et insondable. On le croise à chaque pas, ses marchandises pendant sur son épaule, dans son dos et devant lui. Des millions de bretelles défilent ainsi toute la journée dans Jewtown, comme en revue. Pourquoi des bretelles ? Et où finissent-elles toutes ? Mystère. Les « pants » de Jewtown tombent d'un commun accord, comme s'ils ignoraient jusqu'à l'existence de ces accessoires. Cela semble aussi caractéristique de la race que la barbe longue et le chapeau de soie du sabbat, hérité des ancêtres. J'ai posé la question maintes fois. Personne n'a jamais su me dire ce que deviennent les bretelles de Jewtown. Peut-être servent-elles de bibelots dans les intérieurs, ou sont-elles thésaurisées comme équivalent d'argent liquide. Je l'ignore. Une chose est sûre : chaque jour, on en propose davantage au Pig-market qu'il n'en faudrait pour équiper tout New York pendant un an, si seulement elles trouvaient preneur.

The crowds that jostle each other at the wagons and about the sidewalk shops, where a gutter plank on two ash-barrels does duty for a counter! Pushing, struggling, bab-bling, and shouting in foreign tongues, a veritable Babel of confusion. An English word falls upon the ear almost with a sense of shock, as something unexpected and strange. In the midst of it all there is a sudden wild scattering, a hustling of things from the street into dark cellars, into back-yards and by-ways, a slamming and locking of doors hidden under the improvised shelves and counters. The health officers' cart is coming down the street, preceded and followed by stalwart policemen, who shovel up with scant ceremony the eatables-musty bread, decayed fish and stale vegetables-indifferent to the curses that are showered on them from stoops and windows, and carry them off to the dump. In the wake of the wagon, as it makes its way to the East River after the raid, follow a line of despoiled hucksters shouting defiance from a safe distance. Their clamor dies away with the noise of the market. The endless panorama of the tenements, rows upon rows, between stony streets, stretches to the north, to the south, and to the west as far as the eye reaches.

Les foules se bousculent autour des charrettes et des échoppes de trottoir – où une planche posée sur deux tonneaux fait office de comptoir. Poussées, luttes, babillage et cris en langues étrangères : un vrai chaos babélien. Un mot d'anglais frappe l'oreille comme une anomalie, presque un choc. Soudain, un mouvement de panique : on précipite les marchandises depuis la rue vers des caves obscures, des arrière-cours et des ruelles, on claque et verrouille des portes dissimulées sous les étals de fortune. La charrette des agents sanitaires descend la rue, encadrée par des policiers robustes qui ramassent sans ménagement les denrées impropres – pain moisi, poisson avarié, légumes flétris –, indifférents aux malédictions qui pleuvent des perrons et des fenêtres, avant de les emporter vers la décharge. Derrière le véhicule, une file de colporteurs spoliés lance des défis depuis une distance prudente. Leurs clameurs s'éteignent avec le tumulte du marché. Alors se déploie, à perte de vue, l'interminable panorama des taudis, rangée après rangée, entre des rues de pierre : vers le nord, le sud, l'ouest, jusqu'où l'œil porte.

11 - THE SWEATERS OF JEW TOWN

11 - THE SWEATERS OF JEW TOWN

ANYTHING like an exhaustive discussion of the economical problem presented by the Tenth Ward is beset by difficulties that increase in precise proportion to the efforts put forth to remove them. I have too vivid a recollection of weary days and nights spent in those stewing tenements, trying to get to the bottom of the vexatious question only to find myself in the end as far from the truth as at the beginning, asking with rising wrath Pilate's question, «What is truth?» to attempt to weary the reader by dragging him with me over that sterile and unprofitable ground. Nor are these pages the place for such a discussion. In it, let me confess it at once and have done with it, I should be like the blind leading the blind; between the real and apparent poverty, the hidden hoards and the unhesitating mendacity of these people, where they conceive their interests to be concerned in one way or another, the reader and I would fall together into the ditch of doubt and conjecture in which I have found company before.

Toute tentative d'analyse exhaustive du problème économique posé par le Dixième arrondissement se heurte à des difficultés qui croissent à mesure qu'on cherche à les surmonter. J'ai un souvenir trop vif de journées et de nuits épuisantes passées dans ces taudis étouffants, à tenter de percer l'énigme pour me retrouver, au final, aussi éloigné de la vérité qu'au départ. Las, je me surprenais à répéter, avec une colère grandissante, la question de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » Je n'ai nulle envie d'épuiser le lecteur en l'entraînant sur ce terrain stérile et sans issue. Et ces pages ne sont pas l'endroit pour une telle discussion. Avouons-le d'emblée : j'y serais comme l'aveugle guidant l'aveugle. Entre la pauvreté réelle et la pauvreté apparente, les économies cachées et le mensonge effronté de ces gens – dès qu'ils estiment, de près ou de loin, que leurs intérêts sont en jeu –, le lecteur et moi tomberions ensemble dans le fossé du doute et des conjectures, où j'ai déjà trouvé compagnie.

The facts that lie on the surface indicate the causes as clearly as the nature of the trouble. In effect both have been already stated. A friend of mine who manufactures cloth once boasted to me that nowadays, on cheap clothing, New York «beats the world.» «To what,» I asked, «do you attribute it?» «To the cutter's long knife and the Polish Jew,» he said. Which of the two has cut deepest into the workman's wages is not a doubtful question. Practically the Jew has monopolized the business since the battle between East Broadway and Broadway ended in a complete victory for the East Side and cheap labor, and transferred to it the control of the trade in cheap clothing. Yet, not satisfied with having won the field, he strives as hotly with his own for the profit of half a cent as he fought with his Christian competitor for the dollar. If the victory is a barren one, the blame is his own. His price is not what he can get, but the lowest he can live for and underbid his neighbor. Just what that means we shall see. The manufacturer knows it, and is not slow to take advantage of his knowledge. He makes him hungry for work by keeping it from him as long as possible; then drives the closest bargain he can with the sweater.

Les faits les plus évidents désignent les causes aussi clairement que la nature du problème. En réalité, les deux ont déjà été exposés. Un ami fabricant de tissu m'a un jour affirmé, avec fierté, que New York «battait le monde» en matière de vêtements bon marché. «À quoi l'attribuez-vous ?» lui ai-je demandé. «Au grand couteau du découpeur et au Juif polonais», a-t-il répondu. La question de savoir lequel des deux a le plus rogné sur les salaires des ouvriers ne fait aucun doute. En pratique, le Juif a monopolisé le secteur depuis

que la bataille entre East Broadway et Broadway s'est soldée par une victoire écrasante de l'East Side et de sa main-d'œuvre à bas coût, transférant ainsi le contrôle du marché des vêtements bon marché. Pourtant, peu importe d'avoir remporté le terrain : il se bat avec la même âpreté contre ses propres coreligionnaires pour un demi-cent de profit qu'il ne l'a fait contre ses concurrents chrétiens pour un dollar. Si cette victoire est stérile, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Son prix n'est pas celui qu'il peut obtenir, mais le plus bas qui lui permette de survivre et de sous-enchérir son voisin. Ce que cela implique, nous allons le voir. Le fabricant, lui, le sait bien – et n'hésite pas à en tirer parti. Il affame le sous-traitant en retenant le travail le plus longtemps possible, puis lui impose les conditions les plus draconiennes.

Many harsh things have been said of the «sweater,» that really apply to the system in which he is a necessary, logical link. I t can at least be said of him that he is no worse than the conditions that created him. The sweater is simply the middleman, the sub-contractor, a workman like his fellows, perhaps with the single distinction from the rest that he knows a little English; perhaps not even that, but with the accidental possession of two or three sewing-machines, or of credit enough to hire them, as his capital, who drums up work among the clothing-houses. Of work-men he can always get enough. Every ship-load from German ports brings them to his door in droves, clamoring for work. The sun sets upon the day of the arrival of many a Polish Jew, finding him at work in an East Side tenement, treading the machine and «learning the trade.» Often there are two, sometimes three, sets of sweaters on one job. They work with the rest when they are not drumming up trade, driving their «hands» as they drive their machine, for all they are worth, and making a profit on their work, of course, though in most cases not nearly as extravagant a percentage, probably, as is often supposed. If it resolves itself into a margin of five or six cents, or even less, on a dozen pairs of boys' trousers, for instance, it is nevertheless enough to make the contractor with his thrifty instincts independent. The workman growls, not at the hard labor or poor pay, but over the pennies another is coining out of his sweat, and on the first opportunity turns sweater him-self, and takes his revenge by driving an even closer bargain than his rival tyrant, thus reducing his profits.

On a dit beaucoup de choses dures sur le «sweater» – le sous-traitant –, qui en réalité n'est qu'un maillon nécessaire et logique du système. On peut au moins dire de lui qu'il n'est pas pire que les conditions qui l'ont engendré. Le «sweater» n'est qu'un intermédiaire, un sous-traitant, un ouvrier comme les autres, avec peut-être cette seule différence qu'il parle un peu anglais – ou même pas, mais qu'il possède par hasard deux ou trois machines à coudre, ou assez de crédit pour les louer. C'est son capital. Il démarché les maisons de confection pour obtenir du travail. La main-d'œuvre, lui, en trouve toujours assez. Chaque cargo en provenance des ports allemands lui en amène des cohortes, réclamant du travail à cor et à cri. Le soleil se couche souvent, le jour même de leur arrivée, sur des Juifs polonais déjà à l'ouvrage dans un taudis de l'East Side, pédalant sur une machine et «apprenant le métier». Il arrive qu'il y ait deux, parfois trois échelons de sous-traitants sur un même contrat. Quand ils ne cherchent pas de commandes, ils travaillent avec les autres, poussant leurs «mains» comme ils poussent leur machine, pour tout ce qu'ils valent, et tirant bien sûr un profit de leur labeur – même si, dans la plupart des cas, ce pourcentage est probablement bien moins exorbitant qu'on ne l'imagine. S'il se réduit à une marge de cinq ou six cents, voire moins, sur une douzaine de pantalons pour garçons, cela suffit néanmoins à rendre le sous-traitant indépendant, grâce à son instinct d'économie. L'ouvrier grogne, non à cause du travail pénible ou de la paye misérable, mais parce qu'un autre tire des pièces de sa sueur. Et à la première occasion, il devient «sweater» à son tour, se vengeant en imposant des conditions encore plus draconiennes que son rival tyran, réduisant d'autant les profits de ce dernier.

P98

The sweater knows well that the isolation of the work-man in his helpless ignorance is his sure foundation, and he has done what he could-with merciless severity where he could-to smother every symptom of awakening intelligence in his slaves. In this effort to perpetuate his despotism he has had the effectual assistance of his own system and the sharp competition that keeps the men on starvation wages; of their constitutional greed, that will not permit the sacrifice of temporary advantage, however slight, for permanent good, and above all, of the hungry hordes of immigrants to whom no argument

appeals save the cry for bread. Witbin very recent times he has, however, been forced to partial surrender by the organization of the men to a considerable extent into trade unions, and by experiments in co-operation, under intelligent leadership, that presage the sweater's doom. But as long as the ignorant crowds continue to come and to herd in these tenements, his grip can never be shaken off. And the supply across the seas is apparently inexhaustible. Every fresh persecution of the Russian or Polish Jew on his native soil starts greater hordes hitherward to confound economical problems, and recruit the sweater's phalanx. The curse of bigotry and ignorance reaches half-way across the world, to sow its bitter seed in fertile soil in the East Side tenements. If the Jew himself was to blame for the resentment he aroused over there, he is amply punished. He gathers the first-fruits of the harvest here.

Le « sweater » sait bien que l'isolement de l'ouvrier, plongé dans son ignorance sans recours, est l'assise de son pouvoir. Il a donc tout fait – avec une sévérité impitoyable là où il le pouvait – pour étouffer dans l'œuf toute velléité d'éveil intellectuel chez ses esclaves. Dans cet effort pour perpétuer son despotisme, il a été efficacement secondé par son propre système et la concurrence acharnée qui maintient les salaires au niveau de la famine ; par l'avidité constitutionnelle de ses ouvriers, qui les empêche de sacrifier le moindre avantage immédiat, si minime soit-il, pour un bien durable ; et surtout, par les hordes affamées d'immigrants, pour qui seul l'appel du pain a quelque poids. Cependant, depuis peu, il a dû céder du terrain face à l'organisation croissante des travailleurs en syndicats et à des expériences de coopération, menées sous une direction éclairée, qui annoncent sa perte. Mais tant que les masses ignorantes continueront d'affluer et de s'entasser dans ces taudis, son emprise ne sera jamais brisée. Et la réserve de l'autre côté de l'océan semble inépuisable. Chaque nouvelle persécution contre les Juifs russes ou polonais sur leur terre natale pousse vers nos côtes des foules encore plus nombreuses, brouillant les équations économiques et renforçant les rangs du « sweater ». La malédiction du fanatisme et de l'ignorance traverse la moitié du globe pour semer sa graine amère dans le terreau fertile des taudis de l'East Side. Si le Juif lui-même était responsable de la rancœur qu'il a suscitée là-bas, il en paie aujourd'hui le prix fort. C'est ici qu'il récolte les premiers fruits de cette moisson.

The bulk of the sweater's work is done in the tenements, which the law that regulates factory labor does not reach. To the factories themselves that are taking the place of the rear tenements in rapidly growing numbers, letting in bigger day-crowds than those the health officers banished, the tenement shops serve as a supplement through which the law is successfully evaded. Ten hours is the legal work-day in the factories, and nine o'clock the closing hour at the latest. Forty-five minutes at least must be allowed for dinner, and children under sixteen must not be employed unless they can read and write English; none at all under fourteen. The very fact that such a law should stand on the statute book, shows how desperate the plight of these people. But the tenement has defeated its benevolent purpose. In it the child works unchallenged from the day he is old enough to pull a thread. There is no such thing as a dinner hour; men and women eat while they work, and the «day» is lengthened at both ends far into the night. Factory hands take their work with them at the close of the lawful day to eke out their scanty earnings by working overtime at home. Little chance on this ground for the campaign of education that alone can bring the needed relief; small wonder that there are whole settlements on this East Side where English is practically an unknown tongue, though the people be both willing and anxious to learn. «When shall we find time to learn?» asked one of them of me once. I owe him the answer yet.

L'essentiel du travail du « sweater » se fait dans les taudis, que la loi sur le travail en usine ne peut contrôler. Les usines, qui remplacent de plus en plus les ateliers de l'arrière-cour et attirent des foules journalières plus importantes que celles que les autorités sanitaires ont évincées, utilisent ces taudis comme un moyen détourné pour éluder la loi. La journée légale en usine est limitée à dix heures, avec une fermeture au plus tard à vingt-et-une heures. Un temps de pause d'au moins quarante-cinq minutes doit être accordé pour le dîner, et les enfants de moins de seize ans ne peuvent être employés s'ils ne savent pas lire et écrire l'anglais ; aucun en dessous de quatorze ans. Le fait même qu'une telle loi doive exister montre à quel point la situation de ces gens est désespérée. Mais les taudis a rendu ses bonnes intentions vaines. L'enfant y travaille sans restriction dès qu'il est assez grand pour tirer un fil. Il n'y a pas d'heure de repas : hommes

et femmes mangent en travaillant, et la « journée » s'étire bien au-delà de la nuit. Les ouvriers d'usine emportent leur travail chez eux après la fermeture légale pour arrondir leurs maigres gains en faisant des heures supplémentaires. Peu de chances, dans ces conditions, pour que la campagne d'éducation – seule capable d'apporter un soulagement – porte ses fruits. Rien d'étonnant à ce qu'il existe des quartiers entiers de l'East Side où l'anglais est pratiquement une langue inconnue, bien que les habitants soient à la fois volontaires et désireux de l'apprendre. « Quand trouverons-nous le temps d'apprendre ? » m'a demandé l'un d'eux, un jour. Je lui dois toujours la réponse.

P100

Take the Second Avenue Elevated Railroad at Chatham Square and ride up half a mile through the sweater's dis-trict. Every open window of the big tenements, that stand like a continuous brick wall on both sides of the way, gives you a glimpse of one of these shops as the train speeds by. Men and women bending over their machines, or ironing clothes at the window, half-naked. Proprietries do not count on the East Side; nothing counts that cannot be converted into hard cash. The road is like a big gangway through an endless work-room where vast multitudes are forever laboring. Morning, noon, or night, it makes no difference; the scene is always the same. At Rivington Street let us get off and continue our trip on foot. It is Sunday evening west of the Bowery. Here, under the rule of Mosaic law, the week of work is under full headway, its first day far spent. The hucksters' wagons are absent or stand idle at the curb; the saloons admit the thirsty crowds through the side-door labelled «Family Entrance»; a tin sign in a store-window announces that a «Sunday School» gathers in stray children of the new dispensation; but be-yond these things there is little to suggest the Christian Sabbath. Men stagger along the sidewalk groaning under heavy burdens of unsewn garments, or enormous black bags stuffed full of finished coats and trousers. Let us follow one to his home and see how Sunday passes in a Ludlow Street tenement.

Up two flights of dark stairs, three, four, with new smells of cabbage, of onions, of frying fish, on every landing, whirring sewing machines behind closed doors betraying what goes on within, to the door that opens to admit the bundle and the man. A sweater, this, in a small way. Five men and a woman, two young girls, not fifteen, and a boy who says unasked that he is fifteen, and lies in saying it, are at the machines sewing knickerbockers, «knee-pants» in the Ludlow Street dialect. The floor is littered ankle-deep with half-sewn garments. In the alcove, on a couch of many dozens of «pants» ready for the finisher, a bare-legged baby with pinched face is asleep. A fence of piled-up clothing keeps him from rolling off on the floor. The faces hands and arms to the elbows of everyone in the room are black with the color of the cloth on which they are working. The boy and the woman alone look up at our entrance. The girls shoot sidelong glances, but at a warning look from the man with the bundle they tread their machines more energetically than ever. The men do not appear to be aware even of the presence of a stranger.

Deux, trois, quatre étages de marches sombres, avec à chaque palier de nouvelles odeurs de chou, d'oignons, de poisson en train de frire, derrière les portes closes le bourdonnement des machines à coudre trahissant ce qui s'y passe. La porte s'ouvre pour laisser entrer le paquet et l'homme. Un pull, celui-ci, à sa petite échelle. Cinq hommes et une femme, deux jeunes filles, pas quinze ans, et un garçon qui déclare sans qu'on le lui demande qu'il en a quinze, et ment en le disant, sont aux machines, cousant des knickerbockers, «knee-pants» dans le dialecte de Ludlow Street. Le sol est jonché jusqu'aux chevilles de vêtements à moitié cousus. Dans l'alcôve, sur un canapé recouvert de dizaines de «pants» prêts pour la finition, un bébé aux jambes nues, le visage chiffonné, dort. Une barricade de vêtements empilés l'empêche de rouler par terre. Les visages, les mains et les bras jusqu'aux coudes de tous ceux qui sont dans la pièce sont noirs de la couleur du tissu sur lequel ils travaillent. Seul le garçon et la femme lèvent les yeux à notre entrée. Les filles lancent des regards en coin, mais à un signe d'avertissement de l'homme au paquet, elles actionnent leurs machines avec plus d'ardeur que jamais. Les hommes ne semblent même pas remarquer la présence d'un étranger. Ce passage décrit une scène de travail exploitatrice, probablement dans un atelier clandestin de confection à New York au début du XXe siècle. L'atmosphère est oppressante : promiscuité, saleté, exploitation des enfants (les deux filles «pas quinze ans», le garçon qui ment sur son âge), et

une hiérarchie stricte (le « warning look » de l'homme qui impose le silence). Les détails sensoriels (odeurs, bruits des machines) et visuels (visages et bras noircis par le tissu, bébé endormi sur un tas de vêtements) renforcent le réalisme sordide. Le ton est celui d'un reportage social, peut-être inspiré par le photojournalisme ou les récits de Jacob Riis sur les conditions de vie dans les taudis. La mention du « Ludlow Street dialect » ancrerait la scène dans le Lower East Side, quartier historique de l'immigration et des sweatshops. La précision « un pull, celui-ci, à sa petite échelle » suggère une ironie amère : ce vêtement banal est le fruit d'un labeur misérable.

They are «learners,» all of them, says the woman, who proves to be the wife of the boss, and have «come over» only a few weeks ago. She is disinclined to talk at first, but a few words in her own tongue from our guide set her fears, whatever they are, at rest, and she grows almost talkative. The learners work for week's wages, she says. How much do they earn? She shrugs her shoulders with an expressive gesture. The workers themselves, asked in their own tongue, say indifferently, as though the question were of no interest: from two to five dollars. The children-there are four of them-are not old enough to work. The oldest is only six. They turn out one hundred and twenty dozen «knee-pants» a week, for which the manufacturer pays seventy cents a dozen. Five cents a dozen is the clear profit, but her own and her husband's work brings the family earnings up to twenty-five dollars a week, when they have work all the time. But often half the time is put in looking for it. They work no longer than to nine o'clock, at night, from daybreak. There are ten machines in the room; six are hired at two dollars a month. For the two shabby, smoke-begrimed rooms, one somewhat larger than ordinary, they pay twenty dollars a month. She does not complain, though «times are not what they were, and it costs a good deal to live.» Eight dollars a week for the family of six and two boarders. How do they do it? She laughs, as she goes over the bill of fare, at the silly question: Bread, fifteen cents a day, of milk two quarts a day at four cents a quart, one pound of meat for dinner at twelve cents, butter one pound a week at «eight cents a quarter of a pound.» Coffee, potatoes, and pickles complete the list. At the least calculation, probably this sweater's family hoards up thirty dollars a month, and in a few years will own a tenement somewhere and profit by the example set by their landlord in rent-collecting. It is the way the savings of Jewtown are universally invested, and with the natural talent of its people for commercial speculation the investment is enormously profitable.

Ce sont des « learners », tous autant qu'ils sont, explique la femme, qui s'avère être l'épouse du patron, et ils ne sont « passés de l'autre côté » que depuis quelques semaines. D'abord réticente à parler, quelques mots dans sa langue de la part de notre guide dissipent ses craintes, quelles qu'elles soient, et elle devient presque bavarde. Les « learners » travaillent pour des salaires de misère, dit-elle. Combien gagnent-ils ? Elle hausse les épaules avec un geste éloquent. Interrogés dans leur propre langue, les ouvriers répondent avec indifférence, comme si la question n'avait aucun intérêt : entre deux et cinq dollars. Les enfants – ils sont quatre – ne sont pas assez grands pour travailler. L'aîné n'a que six ans. Ils produisent cent vingt douzaines de « knee-pants » par semaine, pour lesquelles le fabricant paie soixante-dix cents la douzaine. Le bénéfice net est de cinq cents la douzaine, mais le travail d'elle-même et de son mari porte les revenus de la famille à vingt-cinq dollars par semaine, quand ils ont du travail en permanence. Mais souvent, la moitié du temps se passe à en chercher. Ils ne travaillent pas au-delà de neuf heures du soir, depuis l'aube. Il y a dix machines dans la pièce ; six sont louées deux dollars par mois. Pour les deux pièces délabrées, enfumées, l'une un peu plus grande que la normale, ils paient vingt dollars par mois. Elle ne se plaint pas, bien que « les temps ne soient plus ce qu'ils étaient, et que la vie coûte cher ». Huit dollars par semaine pour une famille de six personnes et deux pensionnaires. Comment s'en sortent-ils ? Elle rit en énumérant le menu, comme si la question était stupide : du pain, quinze cents par jour ; du lait, deux litres par jour à quatre cents le litre ; une livre de viande pour le dîner à douze cents ; du beurre, une livre par semaine à « huit cents la livre ». Café, pommes de terre et cornichons complètent la liste. Au minimum, cette famille de « sweaters » doit économiser trente dollars par mois, et dans quelques années, elle possédera un taudis quelque part et tirera profit de l'exemple de son propriétaire en collectant les loyers. C'est ainsi que les

économies de « Jewtown » sont universellement investies, et avec le talent naturel de ses habitants pour la spéculation commerciale, l'investissement est extrêmement rentable.

P102

On the next floor, in a dimly lighted room with a big red-hot stove to keep the pressing irons ready for use, is a family of man, wife, three children, and a boarder. «Knee-pants» are made there too, of a still lower grade. Three cents and a half is all he clears, says the man, and lies probably out of at least two cents. The wife makes a dollar and a half finishing, the man about nine dollars at the machine. The boarder pays sixty-five cents a week. He is really only a lodger, getting his meals outside. The rent is two dollars and twenty-five cents a week, cost of living five dollars. Every Boor has at least two, sometimes four, such shops. Here is one with a young family for which life is bright with promise. Husband and wife work together; just now the latter, a comely young woman, is eating her dinner of dry bread and green pickles. Pickles are favorite food in Jewtown. They are filling, and keep the children from crying with hunger. Those who have stomachs like ostriches thrive in spite of them and grow strong-plain proof that they are good to eat. The rest? «Well, they die,» says our guide, dryly. No thought of untimely death comes to disturb this family with life all before it. In a few years the man will be a prosperous sweater. Already he employs an old man as ironer at three dollars a week, and a sweet-faced little Italian girl as finisher at a dollar and a half. She is twelve she says, and can neither read nor write; will probabli; never learn. How should she? The family clears from ten to eleven dollars a week in brisk times, more than half of which goes into the bank.

À l'étage suivant, dans une pièce faiblement éclairée avec un grand poêle rougeoyant pour maintenir les fers à repasser prêts à l'emploi, vit une famille composée d'un homme, d'une femme, de trois enfants et d'un locataire. On y fabrique aussi des « knee-pants », mais d'une qualité encore inférieure. L'homme déclare ne dégager que trois cents et demi de bénéfice par douzaine – et ment probablement sur au moins deux cents. La femme gagne un dollar et demi en finition, l'homme environ neuf dollars à la machine. Le locataire paie soixante-cinq cents par semaine. Il n'est en réalité qu'un logeur, prenant ses repas à l'extérieur. Le loyer s'élève à deux dollars et vingt-cinq cents par semaine, le coût de la vie à cinq dollars. Chaque étage compte au moins deux, parfois quatre ateliers de ce genre. En voici un où une jeune famille voit l'avenir avec espoir. Mari et femme travaillent ensemble ; à cet instant, cette dernière, une jeune femme avenant, mange son dîner de pain sec et de cornichons verts. Les cornichons sont un aliment prisé dans « Jewtown ». Ils calent l'estomac et empêchent les enfants de pleurer de faim. Ceux qui ont des estomacs d'autruche s'épanouissent malgré tout et grandissent forts – preuve évidente qu'ils sont bons à manger. Les autres ? « Eh bien, ils meurent », déclare notre guide, laconique. Aucune pensée de mort prématurée ne vient troubler cette famille pour qui la vie s'annonce sous de meilleures auspices. Dans quelques années, l'homme sera un « sweater » prospère. Il emploie déjà un vieux monsieur comme repasseur pour trois dollars par semaine, et une petite Italienne au visage angélique comme finisseuse pour un dollar et demi. Elle dit avoir douze ans et ne savoir ni lire ni écrire ; elle n'apprendra probablement jamais. Comment le pourrait-elle ? En période fastes, la famille dégage entre dix et onze dollars par semaine, dont plus de la moitié part à la banque.

A companion picture from across the hall. The man works on the machine for his sweater twelve hours a day, turning out three dozen «knee-pants,» for which he receives forty-two cents a dozen. The finisher who works with him gets ten, and the ironer eight cents a dozen; buttonholes are extra, at eight to ten cents a hundred. This operator has four children at his home in Stanton Street, none old enough to work, and a sick wife. His rent is twelve dollars a month; his wages for a hard week's work less than eight dollars. Such as he, with their consuming desire for money thus smothered, recruit the ranks of the anarchists, won over by the promise of a general «divide»; and an enlight-ened public sentiment turns up its nose at the vicious foreigner for whose perverted notions there is no room in this land of plenty.

Une scène similaire de l'autre côté du couloir. L'homme travaille à la machine pour son « sweater » douze heures par jour, produisant trois douzaines de « knee-pants » pour lesquelles il touche quarante-deux cents la douzaine. La finisseuse qui travaille avec lui en reçoit dix, et le repasseur huit cents la douzaine ; les bou-

tonnières sont en supplément, à huit ou dix cents la centaine. Cet ouvrier a quatre enfants à sa charge dans Stanton Street, aucun en âge de travailler, et une femme malade. Son loyer s'élève à douze dollars par mois ; ses gages pour une semaine de labeur pénible ne dépassent pas huit dollars. Des hommes comme lui, dont l'ardent désir d'argent se trouve ainsi étouffé, grossissent les rangs des anarchistes, séduits par la promesse d'un partage général des richesses. Et l'opinion publique éclairée lève le nez devant ces étrangers vicieux, dont les idées tordues n'ont pas leur place dans ce pays d'abondance.

Turning the corner into Hester Street, we stumble upon a nest of cloak-makers in their busy season. Six months of the year the cloak-maker is idle, or nearly so. Now is his harvest. Seventy-five cents a cloak, all complete, is the price in this shop. The cloak is of cheap plush, and might sell for eight or nine dollars over the store-counter. Seven dollars is the weekly wage of this man with wife and two children, and nine dollars and a half rent to pay per month. A boarder pays about a third of it. There was a time when he made ten dollars a week and thought himself rich. But wages have come down fearfully in the last two years. Think of it: « come down » to this. The other cloak-makers aver that they can make as much as twelve dollars a week, when they are employed, by taking their work home and sewing till midnight. One exhibits his account-book with a Ludlow Street sweater. It shows that he and his partner, working on first-class garments for a Broadway house in the four busiest weeks of the season, made together from \$15.15 to \$19.20 a week by striving from 6 A.M. to 11 P.M., that is to say, from \$7.58 to \$9.60 each. The sweater on this work probably made as much as fifty per cent. at least on their labor. Not far away is a factory in a rear yard where the factory inspector reports teams of tailors making men's coats at an average of twenty-seven cents a coat, all complete except buttons and button-holes.

En tournant au coin de Hester Street, nous tombons sur un repaire de tailleurs de manteaux en pleine saison chargée. Six mois par an, le tailleur de manteaux reste inactif, ou presque. Maintenant, c'est sa moisson. Dans cet atelier, le prix est de soixante-quinze cents par manteau, entièrement terminé. Le manteau est en peluche bon marché et pourrait se vendre huit ou neuf dollars en magasin. Cet homme, avec sa femme et ses deux enfants, gagne sept dollars par semaine, avec un loyer de neuf dollars et demi à payer par mois. Un locataire en couvre environ un tiers. Il fut un temps où il gagnait dix dollars par semaine et se croyait riche. Mais les salaires ont terriblement baissé ces deux dernières années. Imaginez : « baissé » jusqu'à en arriver là. Les autres tailleurs de manteaux affirment pouvoir gagner jusqu'à douze dollars par semaine, lorsqu'ils sont employés, en rapportant leur travail chez eux et en cousant jusqu'à minuit. L'un d'eux exhibe son livre de comptes avec un « sweater » de Ludlow Street. Il y est consigné que lui et son associé, travaillant sur des vêtements de première qualité pour une maison de Broadway pendant les quatre semaines les plus chargées de la saison, ont gagné ensemble entre 15,15 et 19,20 dollars par semaine en peinant de 6 heures du matin à 23 heures, soit entre 7,58 et 9,60 dollars chacun. Le « sweater » a probablement réalisé au moins cinquante pour cent de bénéfice sur leur labeur.

P104

Turning back, we pass a towering double tenement in Ludlow Street, owned by a well-known Jewish liquor dealer and politician, a triple combination that bodes ill for his tenants. As a matter of fact, the cheapest « apartment », three rear rooms on the sixth floor, only one of which deserves the name, is rented for \$13 a month. Here is a reminder of the Bend, a hallway turned into a shoemaker's shop. Two hallways side by side in adjoining tenements would be sinful waste in Jewtown, when one would do as well by knocking a hole in the wall. But this shoemaker knows a trick the Italian's ingenuity did not suggest. He has his « flat » as well as his shop there. A curtain hung back of his stool in the narrow passage half conceals his bed that fills it entirely from wall to wall. To get into it he has to crawl over the foot-board, and he must come out the same way. Expedients more odd than this are born of the East Side crowding. In one of the houses we left, the coal-bin of a family on the fourth floor was on the roof of the adjoining tenement. A quarter of a ton of coal was being dumped there while we talked with the people.

En rebroussant chemin, nous passons devant un immeuble insalubre de six étages à Ludlow Street, propriété d'un marchand de spiritueux et homme politique juif bien connu – une combinaison triple qui n'augure rien de bon pour ses locataires. En réalité, le « logement » le moins cher, trois pièces arrière au si-

xième étage dont une seule mérite ce nom, se loue treize dollars par mois. Voici un rappel de « the Bend » : un couloir transformé en atelier de cordonnier. Dans « Jewtown », laisser deux couloirs côte à côte dans des immeubles mitoyens serait un gaspillage impardonnable, alors qu'il suffirait de percer un trou dans le mur. Mais ce cordonnier a trouvé une astuce que l'ingéniosité italienne n'aurait pas imaginée : il a à la fois son « flat » et son échoppe ici. Un rideau accroché derrière son tabouret dans le passage étroit dissimule à moitié son lit, qui remplit entièrement l'espace d'un mur à l'autre. Pour s'y glisser, il doit enjamber le pied du lit, et en sortir de la même manière. Des expédients plus étranges encore naissent de l'entassement de l'East Side. Dans l'un des immeubles que nous venons de quitter, le bac à charbon d'une famille du quatrième étage se trouvait sur le toit de l'immeuble voisin. Un quart de tonne de charbon y était déchargé pendant que nous parlions avec les habitants.

We have reached Broome Street. The hum of industry in this six-story tenement on the corner leaves no doubt of the aspect Sunday wears within it. One flight up, we knock at the nearest door. The grocer, who keeps the store, lives on the «stoop,» the first floor in East Side parlance. In this room a suspender-maker sleeps and works with his family of wife and four children. For a wonder there are no boarders. His wife and eighteen years old daughter share in the work, but the girl's eyes are giving out from the strain. Three months in the year, when work is very brisk, the family makes by united efforts as high as fourteen and fifteen dollars a week. The other nine months it averages from three to four dollars. The oldest boy, a young man, earns four to six dollars in an Orchard Street factory, when he has work. The rent is ten dollars a month for the room and a miserable little coop of a bedroom where the old folks sleep. The girl makes her bed on the lounge in the front room; the big boys and the children sleep on the floor. Coal at ten cents a small pail, meat at twelve cents a pound, one and a half pound of butter a week at thirty-six cents, and a quarter of a pound of tea in the same space of time, are items of their house-keeping account as given by the daughter. Milk at four and five cents a quart, «according to quality.» The sanitary authorities know what that means, know how miserably inadequate is the fine of fifty or a hundred dollars for the murder done in cold blood by the wretches who poison the babes of these tenements with the stuff that is half water, or swill. Their defence is that the demand is for «cheap milk.» Scarcely a wonder that we suspender-maker will hardly be able to save up the dot for his daughter, without which she stands no chance of marrying in Jewtown, even with her face that would be pretty had it a healthier tinge.

Nous voici à Broome Street. Le bourdonnement industriel qui règne dans cet immeuble de six étages, à l'angle de la rue, ne laisse aucun doute sur l'aspect que prend le dimanche entre ces murs. Un étage plus haut, nous frappons à la première porte venue. L'épicier, qui tient la boutique, vit au « stoop » – le rez-de-chaussée, dans le langage de l'East Side. Dans cette pièce, un fabricant de bretelles dort et travaille avec sa famille : sa femme et leurs quatre enfants. Étonnamment, ils n'ont pas de locataires. Sa femme et sa fille de dix-huit ans participent au travail, mais les yeux de la jeune fille faiblissent sous l'effort. Trois mois par an, lorsque l'activité bat son plein, la famille gagne ensemble jusqu'à quatorze ou quinze dollars par semaine. Les neuf autres mois, leurs revenus oscillent entre trois et quatre dollars. L'aîné, un jeune homme, rapporte quatre à six dollars dans une usine d'Orchard Street, lorsqu'il a du travail. Le loyer s'élève à dix dollars par mois pour la pièce principale et un misérable réduit servant de chambre, où dorment les parents. La fille fait son lit sur le canapé du salon ; les grands garçons et les plus jeunes enfants couchent à même le sol. Le charbon à dix cents le petit seau, la viande à douze cents la livre, une livre et demie de beurre par semaine à trente-six cents, et un quart de livre de thé sur la même période, tels sont les postes de leurs dépenses ménagères, énumérés par la fille. Le lait, à quatre ou cinq cents le litre, « selon la qualité ». Les autorités sanitaires savent ce que cela signifie, savent à quel point l'amende de cinquante ou cent dollars est dérisoire pour le meurtre commis de sang-froid par ces misérables qui empoisonnent les bébés de ces taudis avec leur mixture coupée d'eau ou de rebuts. Leur défense ? « On demande du lait pas cher. » À peine surprenant, dès lors, que ce fabricant de bretelles peine à économiser la dot de sa fille – sans laquelle elle n'a aucune chance de se marier à « Jewtown », même avec ce visage qui serait joli s'il avait un peu plus d'éclat.

Up under the roof three men are making boys' jackets at twenty cents a piece, of which the sewer takes eight, the ironer three, the finisher five cents, and the buttonholemaker two and a quarter, leaving a cent and three-quarters to pay for the drumming up, the fetching and bringing back of the goods. They bunk together in a room for which they pay eight dollars a month. All three are single here, that is: their wives are on the other side yet, waiting for them to earn enough to send for them. Their breakfast, eaten at the work-bench, consists of a couple of rolls at a cent a piece, and a draught of water, milk when business has been very good, a square meal at noon in a restaurant, and the morning meal over again at night. This square meal, that is the evidence of a very liberal disposition on the part of the consumer, is an affair of more than ordinary note; it may be justly called an institution. I know of a couple of restaurants at the lower end of Orchard Street that are favorite resorts for the Polish Jews, who remember the injunction that the ox that treadeth out the corn shall not be muzzled. Being neighbors, they are rivals of course, and cutting under. When I was last there one gave a dinner of soup, meat-stew, bread, pie, pickles, and a «schooner» of beer for thirteen cents; the other charged fifteen cents for a similar dinner, but with two schooners of beer and a cigar, or a cigarette, as the extra inducement. The two cents had won the day, however, and the thirteen-cent restaurant did such a thriving business that it was about to spread out into the adjoining store to accommodate the crowds of customers. At this rate the lodger of Jewtown can «live like a lord,» as he says himself, for twenty-five cents a day, including the price of his bed, that ranges all the way from thirty to forty and fifty cents a week, and save money, no matter what his earnings. He does it, too, so long as work is to be had at any price, and by the standard he sets up Jewtown must abide.

Tout en haut sous les toits, trois hommes confectionnent des vestes pour garçons à vingt cents pièce : le couturier en touche huit, le repasseur trois, la finisseuse cinq, et la boutonnière deux cents et quart, laissant un cent et trois quarts pour couvrir le démarchage, l'aller-retour des marchandises. Ils s'entassent dans une chambre pour laquelle ils paient huit dollars par mois. Tous trois sont «célibataires» ici – c'est-à-dire que leurs femmes sont encore de l'autre côté, en attente qu'ils économisent assez pour les faire venir. Leur petit-déjeuner, pris à même l'établi, se compose de deux petits pains à un cent chacun et d'un verre d'eau, du lait les bons jours, un repas complet à midi dans un restaurant, et le même menu léger le soir. Ce «repas complet», preuve d'une générosité insolente de la part du consommateur, mérite qu'on s'y attarde : c'est une véritable institution. Je connais deux restaurants du bas d'Orchard Street, fréquentés par les Juifs polonais, qui se souviennent de l'injonction «Tu ne muselleras point le bœuf quand il foulera le grain». Étant voisins, ils sont bien sûr rivaux et se font une concurrence féroce. La dernière fois que j'y suis passé, l'un proposait un dîner – soupe, ragoût de viande, pain, tarte, cornichons et un «schooner» de bière – pour treize cents ; l'autre facturait quinze cents pour un menu similaire, mais avec deux «schooners» de bière et un cigare (ou une cigarette) en supplément. Les deux cents de différence avaient pourtant fait pencher la balance : le restaurant à treize cents faisait un tel chiffre d'affaires qu'il s'apprêtait à s'étendre dans la boutique voisine pour accueillir la foule. À ce tarif, le locataire de «Jewtown» peut «vivre comme un lord», comme il le dit lui-même, pour vingt-cinq cents par jour – loyer compris, entre trente et cinquante cents la semaine pour son lit –, et épargner quoi qu'il gagne. Et c'est ce qu'il fait, tant qu'il trouve du travail à n'importe quel prix. «Jewtown» n'a d'autre choix que de s'aligner sur ce standard.

P106

It has thousands upon thousands of lodgers who help to pay its extortionate rents. At night there is scarce a room in all the district that has not one or more of them, some above half a score, sleeping on cots, or on the floor. It is idle to speak of privacy in these «homes.» The term carries no more meaning with it than would a lecture on social ethics to an audience of Hottentots. The picture is not overdrawn. In fact, in presenting the home life of these people I have been at some pains to avoid the extreme of privation, taking the cases just as they came to hand on the safer middle-ground of average earnings. Yet even the direct apparent poverty in Jewtown, unless dependent on absolute lack of work, would, were the truth known, in nine cases out of ten have a silver lining in the shape of a margin in the bank.

Des milliers et des milliers de locataires y contribuent en payant des loyers exorbitants. La nuit venue, il n'y a guère une pièce dans tout le quartier qui n'abrite l'un d'eux, parfois plus d'une dizaine, dormant sur des lits de camp ou à même le sol. Évoquer l'intimité dans ces «foyers» relève de l'utopie. Le mot n'y a pas

plus de sens qu'un discours sur l'éthique sociale devant un parterre de Hottentots. Ce tableau n'est pas exagéré. En décrivant la vie domestique de ces gens, j'ai même pris soin d'éviter l'extrême dénuement, me basant sur des cas tirés d'une fourchette moyenne de revenus. Pourtant, même la pauvreté la plus criante à « Jewtown » – sauf en cas de chômage total – cache, dans neuf cas sur dix, une doublure d'argent : une épargne soigneusement thésaurisée à la banque.

These are the economical conditions that enable my manufacturing friend to boast that New York can «beat the world» on cheap clothing. In support of his claim he told me that a single Bowery firm last year sold fifteen thousand suits at \$1.95 that averaged in cost \$1.12½. With the material at fifteen cents a yard, he said, children's suits of assorted sizes can be sold at wholesale for seventy-five cents, and boys' cape overcoats at the same price. They are the same conditions that have perplexed the committee of benevolent Hebrews in charge of Baron de Hirsch's munificent gift of ten thousand dollars a month for the relief of the Jewish poor in New York. To find proper channels through which to pour this money so that it shall effect its purpose without pauperizing, and without perpetuating the problem it is sought to solve, by attracting still greater swarms, is indeed no easy task. Colonization has not in the past been a success with these people. The great mass of them are too gregarious to take kindly to fanning, and their strong commercial instinct hampers the experiment. To herd them in model tenements, though it relieve the physical suffering in a measure, would be to treat a symptom of the disease rather than strike at its root, even if land could be got cheap enough where they gather to build on a sufficiently large scale to make the plan a success. Trade schools for manual training could hardly be made to reach the adults, who in addition would have to be supported for months while learning. For the young this device has proved most excellent under the wise management of the United Hebrew Charities, an organization that gathers to its work the best thought and effort of many of our most public-spirited citizens. One, or all, of these plans may be tried, probably will. I state but the misgivings as to the result of some of the practical minds that have busied themselves with the problem. Its keynote evidently is the ignorance of the immigrants. They must be taught the language of the country they have chosen as their home, as the first and most necessary step. Whatever may follow, that is essential, absolutely vital. That done, it may well be that the case in its new aspect will not be nearly so hard to deal with.

Voilà les conditions économiques qui permettent à mon ami fabricant de se vanter que New York peut « battre le monde » en matière de vêtements bon marché. Pour étayer ses dires, il m'a confié qu'une seule entreprise de la Bowery avait écoulé l'an dernier quinze mille costumes à 1,95 dollar l'unité, alors que leur coût moyen s'élevait à 1,125 dollar. Avec un tissu à quinze cents le yard, a-t-il ajouté, les costumes pour enfants (toutes tailles confondues) peuvent se vendre en gros soixante-quinze cents, tout comme les manteaux cape pour garçons au même prix. Ce sont ces mêmes conditions qui ont déconcerté le comité de Juifs philanthropes chargé de répartir le don généreux du baron de Hirsch – dix mille dollars par mois pour soulager la pauvreté juive à New York. Trouver des canaux appropriés pour distribuer cet argent de manière à atteindre son but sans créer de dépendance, ni aggraver le problème en attirant toujours plus de migrants, est une tâche ardue. La colonisation n'a pas fait ses preuves avec cette population. La majorité d'entre eux, trop grégaires, s'adaptent mal à la vie rurale, et leur instinct commercial prononcé entrave les tentatives. Les regrouper dans des logements modèles, bien que cela atténue partiellement leurs souffrances physiques, reviendrait à traiter un symptôme plutôt que la racine du mal – même si l'on parvenait à acquérir des terrains à bas prix pour construire à une échelle suffisante. Quant aux écoles professionnelles, elles peinent à toucher les adultes, qui devraient de surcroît être soutenus financièrement pendant des mois durant leur apprentissage. Pour les jeunes en revanche, ce dispositif s'est révélé excellent sous la gestion avisée des United Hebrew Charities, une organisation qui rassemble les meilleures réflexions et efforts de certains de nos citoyens les plus engagés.

P107

Evening has worn into night as we take up our home-ward journey through the streets, now no longer silent. The thousands of lighted windows in the tenements glow like dull red eyes in a huge stone wall. From every door multitudes of tired men and women pour forth for a half-hour's rest in the open air

before sleep closes the eyes weary with incessant working. Crowds of half-naked children tumble in the street and on the sidewalk, or doze fretfully on the stone steps. As we stop in front of a tenement to watch one of these groups, a dirty baby in a single brief garment-yet a sweet, human little baby despite its dirt and tatters-tumbles off the lowest step, rolls over once, clutches my leg with unconscious grip, and goes to sleep on the flagstones, its curly head pillowed on my boot.

Le soir a cédé la place à la nuit tandis que nous entreprenons notre retour à travers des rues désormais bruyantes. Les milliers de fenêtres éclairées des taudis luisent comme des yeux rouges ternes dans un mur de pierre immense. De chaque porte déferlent des foules d'hommes et de femmes épuisés, cherchant un répit d'une demi-heure à l'air libre avant que le sommeil ne ferme leurs paupières, lasses d'un labeur sans fin. Des groupes d'enfants à moitié nus se bousculent dans la rue et sur les trottoirs, ou somnolent, grognons, sur les marches de pierre. Alors que nous nous arrêtons devant un immeuble pour observer l'un de ces attroupements, un bébé sale, vêtu d'un seul linge court – mais un bébé doux et humain malgré sa crasse et ses haillons – dégringole de la marche la plus basse, fait un tonneau, agrippe ma jambe d'une poigne inconsciente, et s'endort sur les pavés, sa tête bouclée posée sur ma botte

P109

12 - The Bohemians-tenement-house cigarmaking

12 – Les Bohémiens : la fabrication de cigares en taudis

EVIL as the part is which the tenement plays in Jewtown as the pretext for circumventing the law that was made to benefit and relieve the tenant, we have not far to go to find it in even a worse rôle. If the tenement is here continually dragged into the eye of public condemnation and scorn, it is because in one way or another it is found directly responsible for, or intimately associated with, three-fourths of the miseries of the poor. In the Bohemian quarter it is made the vehicle for enforcing upon a proud race a slavery as real as any that ever disgraced the South. Not content with simply robbing the tenant, the owner, in the dual capacity of land-lord and employer, reduces him to virtual serfdom by making his becoming his tenant, on such terms as he sees fit to make, the condition of employment at wages likewise of his own making. It does not help the case that this landlord employer, almost always a Jew, is frequently of the thrifty Polish race just described.

Le mal réside dans le rôle que joue l'immeuble insalubre dans le quartier juif, servant de prétexte pour contourner les lois destinées à protéger et à soulager le locataire. Nous n'avons pas besoin de chercher bien loin pour le voir jouer un rôle encore plus néfaste. Si l'immeuble insalubre est ici sans cesse traîné sous les projecteurs de la condamnation et du mépris public, c'est parce qu'il est, d'une manière ou d'une autre, directement responsable ou étroitement lié aux trois quarts des malheurs des pauvres. Dans le quartier bohémien, il devient l'instrument permettant d'imposer à une race fière une forme d'esclavage aussi réelle que celle qui a jamais déshonoré le Sud. Non content de simplement voler le locataire, le propriétaire, qui cumule les rôles de logeur et d'employeur, le réduit à un état de servitude en faisant de son statut de locataire – aux conditions qu'il juge bon d'imposer – la condition même de son emploi, avec des salaires qu'il fixe également à sa guise. La situation n'est pas arrangée par le fait que ce propriétaire-employeur, presque toujours juif, appartient fréquemment à cette race polonaise économe dont il a déjà été question.

Perhaps the Bohemian quarter is hardly the proper name to give to the colony, for though it has distinct boundaries it is scattered over a wide area on the East Side, in wedge-like streaks that relieve the monotony of the solid German population by their strong contrasts. The two races mingle no more on this side of the Atlantic than on the rugged slopes of the Bohemian mountains; the echoes of the thirty years' war ring in New York, after two centuries and a half, with as fierce a hatred as the gigantic combat bred among the vanquished Czechs. A chief reason for this is doubtless the complete isolation of the Bohemian immigrant. Several causes operate to bring this about: his singularly harsh and unattractive language, which he can neither easily himself unlearn nor impart to others, his stubborn pride of race, and a popular prejudice which has forced upon him the unjust stigma of a disturber of the public peace and an enemy of organized labor. I greatly mistrust that the Bohemian on our shores is a much-abused man. To his traducer, who casts up anarchism against him, he replies that the last census (1880) shows his people to have the fewest criminals of all in proportion to numbers. In New York a Bohemian criminal is such a rarity that the case of two firebugs of several years ago is remembered with damaging distinctness. The accusation that he lives like the «rat» he is, cutting down wages by his underpaid labor, he throws back in the teeth of the trades unions with the counter-charge that they are the first cause of his attitude to the labor question.

Peut-être le « quartier bohémien » n'est-il guère le nom le plus approprié pour désigner cette colonie, car bien qu'elle ait des limites précises, elle est dispersée sur une vaste zone de l'East Side, en bandes en forme de coin qui rompent la monotonie de la population allemande compacte par leurs contrastes marqués. Les deux races se mêlent ici aussi peu qu'elles ne le faisaient sur les pentes escarpées des montagnes de Bohême ; les échos de la guerre de Trente Ans résonnent encore à New York, après deux siècles et demi, avec une haine aussi féroce que celle qu'a engendrée ce conflit gigantesque parmi les Tchèques vaincus. Une raison principale en est sans doute l'isolement total de l'immigrant bohémien. Plusieurs facteurs y contribuent : sa langue singulièrement dure et peu attrayante, qu'il ne peut ni facilement oublier ni enseigner aux autres, sa fierté raciale obstinée, et un préjugé populaire qui lui a valu l'injuste stigmatisation de perturbateur de l'ordre public et d'ennemi du mouvement ouvrier organisé. Je me méfie grandement de l'idée que le Bohémien sur nos rivages soit un homme bien calomnié. À celui qui l'accuse d'anarchisme, il rétorque que le dernier recensement (1880) montre que son peuple compte proportionnellement le moins de criminels de tous. À New York, un criminel bohémien est une rareté à tel point que l'affaire de deux incendiaires, remontant à plusieurs années, est encore évoquée avec une netteté préjudiciable. Quant à l'accusation selon laquelle il vit comme le « rat » qu'il est, abaissant les salaires par son travail sous-payé, il la renvoie aux syndicats avec le contre-argument qu'ils sont la première cause de son attitude face à la question du travail.

A little way above Houston Street the first of his colonies is encountered, in Fifth Street and thereabouts. Then for a mile and a half scarce a Bohemian is to be found, until Thirty-eighth Street is reached. Fifty-fourth and Seventy-third Streets in their turn are the centres of populous Bohemian settlements. The location of the cigar factories, upon which he depends for a living, determines his choice of home, though there is less choice about it than with any other class in the community, save perhaps the colored people. Probably more than half of all the Bohemians in this city are cigarmakers, and it is the herding of these in great numbers in the so-called tenement factories, where the cheapest grade of work is done at the lowest wages, that constitutes at once their greatest hardship and the chief grudge of other workmen against them. The manufacturer who owns, say, from three or four to a dozen or more tenements contiguous to his shop, fills them up with these people, charging them outrageous rents, and demanding often even a preliminary deposit of five dollars «key money;» deals them out tobacco by the week, and devotes the rest of his energies to the paring down of wages to within a peg or two of the point where the tenant rebels in desperation. When he does rebel, he is given the alternative of submission, or eviction with entire loss of employment. His needs determine the issue. Usually he is not in a position to hesitate long. Unlike the Polish Jew, whose example of untiring industry he emulates, he has seldom much laid up against a rainy day. He is fond of a glass of beer, and likes to live as well as his means will permit. The shop triumphs, and fetters more galling than ever are forged for the tenant. In the opposite case, the newspapers have to record the throwing upon the street of a small army of people, with pitiful cases of destitution and family misery.

Un peu au-dessus de Houston Street, on trouve la première de ses colonies, autour de Fifth Street. Puis, sur près de deux kilomètres et demi, on ne croise guère de Bohémien, jusqu'à atteindre la Trente-huitième Rue. Les Cinquante-quatrième et Soixante-treizième Rues abritent à leur tour d'importants établissements bohémiens. L'emplacement des fabriques de cigares, dont il dépend pour gagner sa vie, détermine son choix de logement – même si, en réalité, il a encore moins le choix que toute autre classe de la communauté, à l'exception peut-être des personnes de couleur. Plus de la moitié des Bohémiens de cette ville sont probablement des fabricants de cigares, et c'est leur entassement en grand nombre dans les soi-disant « fabriques-insalubres », où l'on produit la qualité de travail la plus médiocre pour les salaires les plus bas, qui constitue à la fois leur plus grande épreuve et le principal grief des autres ouvriers à leur égard.

P110

Men, women and children work together seven days in the week in these cheerless tenements to make a living for the family, from the break of day till far into the night. Often the wife is the original cigarmaker from the old home, the husband having adopted her trade here as a matter of necessity, because, knowing no word of English, he could get no other work. As they state the cause of the bitter hostility of the trades unions, she was the primary bone of contention in the day of the early Bohemian immigration. The unions refused to admit the women, and, as the support of the family depended upon her to a large extent, such terms as were offered had to be accepted. The manufacturer has ever since industriously fanned the antagonism between the unions and his hands for his own advantage. The victory rests with him since the Court of Appeals decided that the law, passed a few years ago, to prohibit cigarmaking in tenements was unconstitutional, and thus put an end to the struggle. While it lasted, all sorts of frightful stories were told of the shocking conditions under which people lived and worked in these tenements, from a sanitary point of view especially, and a general impression survives to this day that they are particularly desperate. The Board of Health, after a careful canvass, did not find them so then. I am satisfied from personal inspection, at a much later day, guided in a number of instances by the union cigarmakers themselves to the tenements which they considered the worst, that the accounts were greatly exaggerated. Doubtless the people are poor, in many cases very poor; but they are not uncleanly, rather the reverse; they live much better than the clothing-makers in the Tenth Ward, and in spite of their sallow look, that may be due to the all-pervading smell of tobacco, they do not appear to be less healthy than other in-door workers. I found on my tours of investigation several cases of consumption, of which one at least was said by the doctor to be due to the constant inhalation of tobacco fumes. But an examination of the death records in the Health Department does not support the claim that the Bohemian cigarmakers are peculiarly prone to that disease. On the contrary, the Bohemian percentage of death from consumption appears quite low. This, however, is a line of scientific inquiry which I leave to others to pursue, and with the more involved problem whether the falling off in the number of children, sometimes quite noticeable in the Bohemian settlements, is, as has been suggested, dependent upon the character of the parents' work. The sore grievances I found were the miserable wages and the enormous rents exacted for the minimum of accommodation. And surely these stand for enough of suffering.

Hommes, femmes et enfants travaillent ensemble sept jours sur sept dans ces sombres immeubles insalubres pour assurer la subsistance de la famille, de l'aube jusqu'à tard dans la nuit. Souvent, c'est la femme qui était à l'origine fabricante de cigares dans le pays d'origine, et le mari a adopté son métier par nécessité, faute de connaître un mot d'anglais et ne pouvant trouver aucun autre emploi. Selon les Bohémiens, c'est elle qui fut la principale pomme de discorde avec les syndicats lors des premières vagues d'immigration. Les syndicats refusant d'admettre les femmes, et la survie de la famille dépendant largement de leur travail, il fallut accepter les conditions imposées. Depuis, le fabricant n'a eu de cesse d'attiser l'antagonisme entre les syndicats et ses ouvriers pour en tirer profit. La victoire lui est revenue lorsque la Cour d'appel a jugé inconstitutionnelle la loi, adoptée il y a quelques années, interdisant la fabrication de cigares dans les immeubles insalubres, mettant ainsi fin à la lutte. Pendant cette période, on a raconté toutes sortes d'histoires effrayantes sur les conditions choquantes dans lesquelles vivaient et travaillaient les gens dans ces taudis, notamment du point de vue sanitaire, laissant persister l'idée qu'ils y étaient particulièrement misérables. Pourtant, après une enquête minutieuse, le Bureau de la santé n'a pas confirmé cette vision.

Pour ma part, après des inspections personnelles – guidé à plusieurs reprises par des fabricants de cigares syndiqués vers les logements qu'ils jugeaient les pires –, j'ai constaté que ces récits étaient grandement exagérés. Sans doute ces gens sont-ils pauvres, parfois très pauvres ; mais ils ne sont pas sales, bien au contraire ; ils vivent mieux que les ouvriers de l'habillement du Dixième arrondissement, et malgré leur teint pâle, peut-être dû à l'odeur omniprésente du tabac, ils ne semblent pas moins en bonne santé que les autres travailleurs en intérieur. J'ai relevé, au cours de mes enquêtes, plusieurs cas de tuberculose, dont l'un au moins aurait été attribué par un médecin à l'inhalation constante de fumées de tabac. Cependant, l'examen des registres de décès du département de la santé ne confirme pas l'idée que les fabricants de cigares bohémiens soient particulièrement sujets à cette maladie. Leur taux de mortalité par tuberculose apparaît même assez bas. Je laisse à d'autres le soin d'approfondir cette question scientifique, ainsi que le problème plus complexe de savoir si la baisse du nombre d'enfants, parfois notable dans les quartiers bohémiens, est liée, comme on l'a suggéré, à la nature du travail des parents. Les véritables griefs que j'ai constatés étaient les salaires de misère et les loyers exorbitants pour des logements minimaux. Et assurément, cela suffit à représenter une grande souffrance.

P111

Take a row of houses in East Tenth Street as an instance. They contained thirty-five families of cigarmakers, with probably not half a dozen persons in the whole lot of them, outside of the children, who could speak a word of English, though many had been in the country half a lifetime. This room with two windows giving on the street, and a rear at-tachment without windows, called a bedroom by courtesy, is rented at \$12.25 a month. In the front room man and wife work at the bench from six in the morning till nine at night. They make a team, stripping the tobacco leaves together; then he makes the filler, and she rolls the wrapper on and finishes the cigar. For a thousand they receive \$3.75, and can turn out together three thousand cigars a week. The point has been reached where the rebellion comes in, and the workers in these tenements are just now on a strike, demanding \$5.00 and \$5.50 for their work. The manufacturer having refused, they are expecting hourly to be served with notice to quit their homes, and the going of a stranger among them excites their resentment, until his errand is explained. While we are in the house, the ultimatum of the «boss» is received. He will give \$3.75 a thousand, not another cent. Our host is a man of seeming intelligence, yet he has been nine years in New York and knows neither English nor German. Three bright little children play about the floor.

Take a row of houses in East Tenth Street as an instance. They contained thirty-five families of cigarmakers, with probably not half a dozen persons in the whole lot of them, outside of the children, who could speak a word of English, though many had been in the country half a lifetime. This room with two windows giving on the street, and a rear at-tachment without windows, called a bedroom by courtesy, is rented at \$12.25 a month. In the front room man and wife work at the bench from six in the morning till nine at night. They make a team, stripping the tobacco leaves together; then he makes the filler, and she rolls the wrapper on and finishes the cigar. For a thousand they receive \$3.75, and can turn out together three thousand cigars a week. The point has been reached where the rebellion comes in, and the workers in these tenements are just now on a strike, demanding \$5.00 and \$5.50 for their work. The manufacturer having refused, they are expecting hourly to be served with notice to quit their homes, and the going of a stranger among them excites their resentment, until his errand is explained. While we are in the house, the ultimatum of the «boss» is received. He will give \$3.75 a thousand, not another cent. Our host is a man of seeming intelligence, yet he has been nine years in New York and knows neither English nor German. Three bright little children play about the floor.

Prenons par exemple une rangée de maisons dans l'East Tenth Street. Elles abritent trente-cinq familles de fabricants de cigares, parmi lesquelles on ne compte probablement pas plus d'une demi-douzaine de personnes – enfants mis à part – capables de dire un mot d'anglais, bien que beaucoup vivent dans le pays depuis la moitié de leur vie. Cette pièce, avec deux fenêtres donnant sur la rue et une annexe arrière sans fenêtre, poliment appelée « chambre à coucher », se loue 12,25 dollars par mois. Dans la pièce avant, le mari et la femme travaillent côte à côte à leur établi, de six heures du matin à neuf heures du soir. Ils forment une équipe : ensemble, ils effilochent les feuilles de tabac ; lui prépare l'intérieur du cigare, elle enroule la feuille extérieure et termine la confection. Pour mille cigares, ils reçoivent 3,75 dollars et

peuvent en produire ensemble trois mille par semaine. Le point de rupture est atteint : les ouvriers de ces immeubles insalubres sont actuellement en grève, réclamant 5,00 ou 5,50 dollars pour le même travail. Le fabricant ayant refusé, ils s'attendent d'un moment à l'autre à recevoir un avis d'expulsion. La présence d'un étranger parmi eux suscite d'abord leur ressentiment, jusqu'à ce que la raison de sa visite soit expliquée. Pendant que nous sommes dans la maison, l'ultimatum du « patron » arrive : il maintient son offre à 3,75 dollars les mille, pas un cent de plus. Notre hôte, un homme d'apparence intelligente, vit à New York depuis neuf ans sans parler ni anglais ni allemand. Trois enfants vifs et éveillés jouent par terre.

His neighbor on the same floor has been here fifteen years, but shakes his head when asked if he can speak English. He answers in a few broken syllables when addressed in German. With \$1.75 rent to pay for like accommodation, he has the advantage of his oldest boy's work besides his wife's at the bench. Three properly make a team, and these three can turn out four thousand cigars a week, at \$3.75. This Bohemian has a large family; there are four children, too small to work, to be cared for. A comparison of the domestic bills offered in Tenth and in Ludlow Streets results in the discovery that this Bohemian's butcher's bill for the week, with meat at twelve cents a pound as in Ludlow Street, is from two dollars and a half to three dollars. The Polish Jew fed as big a family on one pound of meat a day. The difference proves to be typical. Here is a suite of three rooms, two dark, three tight up. The ceiling is partly down in one of the rooms. «It is three months since we asked the landlord to fix it,» says the oldest son, a very intelligent lad who has learned English in the evening school. His father has not had that advantage, and has sat at his bench, deaf and dumb to the world about him except his own, for six years. He has improved his time and become an expert at his trade. Father, mother and son together, a full team, make from fifteen to sixteen dollars a week.

Son voisin, au même étage, vit ici depuis quinze ans, mais secoue la tête quand on lui demande s'il parle anglais. Il répond par quelques syllabes brisées en allemand. Avec un loyer de 1,75 dollars pour un logement similaire, il a l'avantage de pouvoir compter sur le travail de son fils aîné en plus de celui de sa femme à l'établi. À trois, ils forment une équipe complète et peuvent fabriquer quatre mille cigares par semaine, pour 3,75 dollars les mille. Ce Bohémien a une famille nombreuse : quatre enfants en bas âge, trop petits pour travailler, doivent être pris en charge. Une comparaison des dépenses alimentaires entre la Dixième Rue et Ludlow Street révèle que sa note chez le boucher, avec de la viande à douze cents la livre (comme à Ludlow Street), s'élève de deux dollars et demi à trois dollars par semaine. Le Juif polonais, lui, nourrissait une famille tout aussi nombreuse avec une livre de viande par jour. Cette différence s'avère typique. Voici un ensemble de trois pièces, dont deux sont sombres, situé trois étages plus haut. Le plafond s'est en partie effondré dans l'une des pièces. « Cela fait trois mois que nous avons demandé au propriétaire de le réparer », explique le fils aîné, un jeune homme très intelligent qui a appris l'anglais à l'école du soir. Son père n'a pas eu cette chance et, assis à son établi, reste sourd et muet au monde qui l'entoure, à l'exception du sien, depuis six ans. Il a cependant mis ce temps à profit pour devenir un expert dans son métier. Père, mère et fils, formant une équipe au complet, gagnent ensemble entre quinze et seize dollars par semaine.

A man with venerable beard and keen eyes answers our questions through an interpreter, in the next house. Very few brighter faces would be met in a day's walk among American mechanics, yet he has in nine years learned no syllable of English. German he probably does not want to learn. His story supplies the explanation, as did the stories of the others. In all that time he has been at work grubbing to earn bread. Wife and he by constant labor make three thousand cigars a week, earning \$11.25 when there is no lack of material; when in winter they receive from the manufacturer tobacco for only two thousand, the rent of \$10 for two rooms, practically one with a dark alcove, has nevertheless to be paid in full, and six mouths to be fed. He was a blacksmith in the old country, but cannot work at his trade here because he does not understand «Engliska.» If he could, he says, with a bright look, he could do better work than he sees done here. It would seem happiness to him to knock off at 6 o'clock instead of working, as he now often has to do, till midnight. But how? He knows of no Bohemian blacksmith who can understand him; he should starve. Here, with his wife, he can make a living at least. «Aye,» says she, turning, from listening, to her household duties, «it would be nice for sure to have father work at his trade.» Then what a home she could make for them, and how happy they would be. Here is an

unattainable ideal, indeed, of a workman in the most prosperous city in the world! There is genuine, if unspoken, pathos in the soft tap she gives her husband's hand as she goes about her work with a half-suppressed little sigh.

Dans la maison suivante, un homme à la barbe vénérable et au regard perçant répond à nos questions par l'intermédiaire d'un interprète. On croiserait rarement, en une journée passée parmi les ouvriers américains, des visages plus intelligents que le sien, et pourtant, en neuf ans, il n'a appris ni un mot d'anglais, ni probablement d'allemand. Son histoire, comme celle des autres, explique pourquoi : pendant tout ce temps, il n'a cessé de peiner pour gagner son pain. Lui et sa femme, en travaillant sans relâche, fabriquent trois mille cigares par semaine, gagnant 11,25 dollars quand le tabac ne manque pas ; mais en hiver, quand le fabricant ne leur en fournit que pour deux mille, ils doivent tout de même payer intégralement le loyer de 10 dollars pour deux pièces – en réalité une seule, avec un renforcement sombre faisant office de chambre. Et il faut nourrir six bouches. Il était forgeron dans son pays, mais ne peut exercer ce métier ici parce qu'il ne comprend pas « l'anglais ». « Si je le pouvais, dit-il avec un regard brillant, je ferais un meilleur travail que ce que je vois ici. Ce serait le bonheur de finir à 18 heures au lieu de travailler, comme c'est souvent le cas, jusqu'à minuit. Mais comment faire ? » Il ne connaît aucun forgeron bohémien qui puisse le comprendre ; il mourrait de faim. Ici, au moins, avec sa femme, il parvient à gagner de quoi vivre. « Oh oui, ajoute-t-elle en se retournant vers ses tâches ménagères après avoir écouté, ce serait bien sûr merveilleux que ton père puisse exercer son métier. » Comme elle s'éloigne pour vaquer à ses occupations, elle effleure la main de son mari d'une tape douce et résignée, accompagnée d'un petit soupir étouffé.

P112

The very ash-barrels that stand in front of the big rows of tenements in Seventy-first and Seventy-third Streets advertise the business that is carried on within. They are filled to the brim with the stems of stripped tobacco leaves. The rank smell that waited for us on the corner of the block follows us into the hallways, penetrates every nook and cranny of the houses. As in the settlement farther down town, every room here has its work-bench with its stumpy knife and queer pouch of bed-tick, worn brown and greasy, fastened in front the whole length of the bench to receive the scraps of waste. This landlord-employer at all events gives three rooms for \$12.50, if two be dark, one wholly and the other getting some light from the front room. The mother of the three bare-footed little children we met on the stairs was taken to the hospital the other day when she could no longer work. She will never come out alive. There is no waste in these tenements. Lives, like clothes, are worn through and out before put aside. Her place at the bench is taken already by another who divides with the head of the household his earnings of \$15.50 a week. He has just come out successful of a strike that brought the pay of these tenements up to \$4.50 per thousand cigars. Notice to quit had already been served on them, when the employer decided to give in, frightened by the prospective loss of rent. Asked how long he works, the man says: «from they can see till bed-time.» Bed-time proves to be eleven o'clock. Seventeen hours a day, seven days in the week, at thirteen cents an hour for the two, six cents and a half for each! Good average earnings for a tenement-house cigar-maker in summer. In winter it is at least one-fourth less. In spite of it all, the rooms are cleanly kept. From the bedroom farthest back the woman brings out a pile of moist tobacco-leaves to be stripped. They are kept there, under cover lest they dry and crack, from Friday to Friday, when an accounting is made and fresh supplies given out. The people sleep there too, but the smell, offensive to the unfamiliar nose, does not bother them. They are used to it.

Les poubelles elles-mêmes, alignées devant les longues rangées d'immeubles insalubres des Soixante-onzième et Soixante-treizième Rues, annoncent l'activité qui s'y déroule. Elles débordent de tiges de feuilles de tabac effilochées. L'odeur âcre qui nous a saisis au coin de la rue nous suit dans les couloirs, imprègne chaque recoin des logements. Comme dans le quartier plus bas en ville, chaque pièce abrite un établi muni d'un couteau ébréché et d'une étrange poche en toile de matelas, brunie et graisseuse, fixée sur toute la longueur de l'établi pour recueillir les chutes. Ce propriétaire-employeur, au moins, propose trois pièces pour 12,50 dollars – même si deux sont sombres, l'une totalement, l'autre éclairée seulement par la lumière de la pièce avant. La mère des trois petits enfants pieds nus que nous avons croisés dans l'escalier a été emmenée à l'hôpital l'autre jour, quand elle n'a plus pu travailler. Elle n'en ressortira pas vivante.

Ici, rien ne se gaspille. Les vies, comme les vêtements, s'usent jusqu'à la corde avant d'être abandonnées. Sa place à l'établi est déjà occupée par une autre, qui partage avec le chef de famille ses gains de 15,50 dollars par semaine. Ils viennent juste de remporter une grève qui a fait passer le salaire à 4,50 dollars les mille cigares. Un avis d'expulsion leur avait déjà été signifié, mais l'employeur a cédé, effrayé à l'idée de perdre ses loyers. Interrogé sur ses horaires, l'homme répond : « De l'aube jusqu'à l'heure du coucher. » L'heure du coucher s'avère être onze heures du soir. Dix-sept heures par jour, sept jours sur sept, soit treize cents de l'heure pour les deux – six cents et demi chacun ! Un bon salaire moyen pour un fabricant de cigares en immeuble insalubre, en été. En hiver, il baisse d'au moins un quart. Malgré tout, les pièces sont tenues propres. Depuis la chambre du fond, la femme apporte une pile de feuilles de tabac humides à effiloche. Elles y sont entreposées, à l'abri pour éviter qu'elles ne sèchent et ne se fissurent, du vendredi au vendredi suivant, jour de reddition des comptes et de distribution de nouvelles fournitures. Les occupants dorment aussi là, mais l'odeur, insupportable pour un nez non habitué, ne les dérange pas. Ils y sont accoutumés.

In a house around the corner that is not a factory-tenement lives now the cigarmaker I spoke of as suffering from consumption which the doctor said was due to the tobacco-fumes. Perhaps the lack of healthy exercise had as much to do with it. His case is interesting from its own stand-point. He too is one with a-for a Bohemian-large family. Six children sit at his table. By trade a shoemaker, for thirteen years he helped his wife make cigars in the manufacturer's tenement. She was a very good hand, and until his health gave out two years ago they were able to make from \$17 to \$25 a week, by lengthening the day at both ends. Now that he can work no more, and the family under the doctor's orders has moved away from the smell of tobacco, the burden of its support has fallen upon her alone, for none of the children is old enough to help. She has work in the shop at eight dollars a week, and this must go round; it is all there is. Happily, this being a tenement for revenue only, unmixed with cigars, the rent is cheaper: seven dollars for two bright rooms on the top floor. No housekeeping is attempted. A woman in Seventy-second Street supplies their meals, which the wife and mother fetches in a basket, her husband being too weak. Breakfast of coffee and hard-tack, or black bread, at twenty cents for the whole eight; a good many, the little woman says with a brave, patient smile, and there is seldom anything to spare, but--. The invalid is listening, and the sentence remains unfinished. What of dinner? One of the children brings it from the cook. Oh! it is a good dinner, meat, soup, greens and bread, all for thirty cents. It is the principal family meal. Does she come home for dinner? No; she cannot leave the shop, but gets a bite at her bench. The question: A bite of what? seems as merciless as the surgeon's knife, and she winces under it as one shrinks from physical pain. Bread, then. But at night they all have supper together -sausage and bread. Forten cents they can eat all they want. Can they not? she says, stroking the hair of the little boy at her knee; his eyes glisten hungrily at the thought, as he nods stoutly in support of his mother. Only, she adds, the week the rent is due, they have to shorten rations to pay the landlord.

Dans une maison au coin de la rue, qui n'est pas un immeuble-fabrique, vit désormais le cigarière dont je parlais, atteint de consommation, maladie que le médecin attribuait aux fumées de tabac. Peut-être le manque d'exercice sain y était-il tout autant pour quelque chose. Son cas est intéressant en soi. Lui aussi, pour un Bohémien, a une famille nombreuse. Six enfants sont attablés chez lui. Cordonnier de métier, il a aidé sa femme à fabriquer des cigares dans l'immeuble du manufacturier pendant treize ans. Elle était très habile, et jusqu'à ce que sa santé décline il y a deux ans, ils gagnaient entre 17 et 25 dollars par semaine en allongeant la journée des deux côtés. Maintenant qu'il ne peut plus travailler et que la famille, sur ordre du médecin, a quitté l'odeur du tabac, le fardeau de leur subsistance repose sur elle seule, car aucun des enfants n'est assez grand pour aider. Elle a du travail à l'atelier pour huit dollars par semaine, et cela doit suffire ; c'est tout ce qu'ils ont. Heureusement, cet immeuble n'étant destiné qu'au revenu, sans mélange de cigares, le loyer est moins cher : sept dollars pour deux pièces claires au dernier étage. Aucune tentative de tenir un foyer. Une femme de la Soixante-douzième Rue leur fournit leurs repas, que l'épouse et mère va chercher dans un panier, son mari étant trop faible. Petit-déjeuner de café et de biscuits secs, ou de pain noir, à vingt cents pour les huit ; c'est déjà bien, dit la petite femme avec un sourire courageux et patient, et il reste rarement quelque chose, mais—. L'invalidé écoute, et la phrase reste inachevée. Et le

dîner ? Un des enfants le rapporte de chez la cuisinière. Oh ! c'est un bon dîner, de la viande, de la soupe, des légumes et du pain, le tout pour trente cents. C'est le principal repas de la famille. Rentré-t-elle déjeuner ? Non ; elle ne peut pas quitter l'atelier, mais grignote quelque chose à son établi. La question : Quoi donc ? semble aussi impitoyable que le scalpel du chirurgien, et elle tressaille comme sous une douleur physique. Du pain, alors. Mais le soir, ils dînent tous ensemble – saucisse et pain. Pour quarante cents, ils peuvent manger à leur faim. N'est-ce pas ? dit-elle en caressant les cheveux du petit garçon à ses genoux ; ses yeux brillent de faim à cette pensée, et il hoche énergiquement la tête pour soutenir sa mère. Seulement, ajoute-t-elle, la semaine où le loyer est dû, ils doivent réduire les rations pour payer le propriétaire.

P113

But what of his being an Anarchist, this Bohemian-an infidel-I hear somebody say. Almost one might be per-suaded by such facts as these-and they are everyday facts, not fancy-to retort: what more natural? With every hand raised against him in the old land and the new, in the land of his hoped-for freedom, what more logical than that his should be turned against society that seems to exist only for his oppression? But the charge is not halftrue. Naturally the Bohemian loves peace, as he loves music and song. As some-one has said: He does not seek war, but when attacked knows better how to die than how to surrender. The Czech is the Irishman of Central Europe, with all his genius and his strong passions, with the same bitter traditions of landlord-robbery, perpetuated here where he thought to forget them; like him ever and on principle in the opposition, «agin the govern-ments» wherever he goes. Among such a people, ground by poverty until their songs have died in curses upon their oppressors, hopelessly isolated and ignorant of our language and our laws, it would not be hard for bad men at any time to lead a few astray. And this is what has been done. Yet, even with the occasional noise made by the few, the criminal statistics already alluded to quite dispose of the charge that they incline to turbulence and riot. So it is with the infidel propaganda, the legacy perhaps of the fierce contention through hundreds of years between Catholics and Protestants on Bohemia's soil, of bad faith and savage persecutions in the name of the Christian's God that disgrace its history. The Bohemian clergyman, who spoke for his people at the Christian Conference held in Chickering Hall two years ago, took even stronger ground. «They are Roman Catholics by birth, infidels by necessity, and Protestants by history and inclination,» he said. Yet he added his testimony in the same breath to the fact that, though the Freethinkers had started two schools in the immediate neighborhood of his church to counteract its influence, his flock had grown in a few years from a mere handful at the start to proportions far beyond his hopes, gathering in both Anarchists and Freethinkers, and making good church members of them.

Mais qu'en est-il de son anarchisme, ce Bohémien – un infidèle, entends-je dire. Presque pourrait-on se laisser convaincre par de tels faits – et ce sont des faits quotidiens, non des fictions – et rétorquer : quoi de plus naturel ? Avec chaque main levée contre lui, dans l'ancien pays comme dans le nouveau, dans cette terre d'espérance de liberté, quoi de plus logique que sa propre main se retourne contre une société qui semble exister seulement pour l'opprimer ? Pourtant, l'accusation n'est que moitié vraie. Naturellement, le Bohémien aime la paix, comme il aime la musique et le chant. Comme l'a dit quelqu'un : Il ne cherche pas la guerre, mais quand il est attaqué, il sait mieux mourir que se rendre. Le Tchèque est l'Irlandais de l'Europe centrale, avec tout son génie et ses passions ardentes, avec les mêmes traditions amères de vol par les propriétaires terriens, perpétuées ici même où il croyait les oublier ; comme lui, toujours et par principe dans l'opposition, « contre le gouvernement » partout où il va. Parmi un tel peuple, broié par la pauvreté jusqu'à ce que ses chants se changent en malédictions contre ses oppresseurs, isolé sans espoir et ignorant notre langue et nos lois, il ne serait pas difficile pour de mauvaises gens, à tout moment, d'en égarer quelques-uns. Et c'est ce qui a été fait. Pourtant, même avec le bruit occasionnel provoqué par ces quelques-uns, les statistiques criminelles déjà mentionnées suffisent à écarter l'accusation selon laquelle ils pencheraient vers la turbulence et l'émeute. Il en va de même pour la propagande infidèle, héritage peut-être des luttes féroces, durant des siècles, entre catholiques et protestants sur le sol de Bohême, de la mauvaise foi et des persécutions sauvages au nom du Dieu chrétien qui défigurent son histoire. Le prêtre bohémien, qui parlait au nom de son peuple lors de la Conférence chrétienne tenue à Chickering Hall il y a deux ans, a pris une position encore plus ferme. « Ils sont catholiques romains par naissance, infidèles

par nécessité, et protestants par histoire et inclination », a-t-il dit. Pourtant, il a ajouté dans le même souffle que, bien que les Libres Penseurs aient ouvert deux écoles dans le voisinage immédiat de son église pour contrer son influence, son troupeau était passé en quelques années d'une poignée de fidèles à des proportions bien au-delà de ses espérances, attirant à la fois anarchistes et libres penseurs, et en faisant de bons membres d'église.

Thus the whole matter resolves itself once more into a question of education, all the more urgent because these people are poor, miserably poor almost to a man. «There is not,» said one of them, who knew thoroughly what he was speaking of, «there is not one of them all, who, if he were to sell all he was worth to-morrow, would have money enough to buy a house and lot in the country.»

Ainsi, toute la question se ramène une fois de plus à une question d'éducation, d'autant plus urgente que ces gens sont pauvres, misérablement pauvres presque sans exception. « Il n'y en a pas un seul, » a déclaré l'un d'eux, qui savait parfaitement de quoi il parlait, « il n'y en a pas un seul qui, s'il vendait tout ce qu'il possède demain, aurait assez d'argent pour s'acheter une maison avec un terrain à la campagne. »

P115

13- The color line in New-York

13 - La ligne de couleur à New York

THE color line must be drawn through the tenements to give the picture its proper shading. The landlord does the drawing, does it with an absence of pretence, a frankness of despotism, that is nothing if not brutal. The Czar of all the Russias is not more absolute upon his own soil than the New York landlord in his dealings with colored tenants. Where he permits them to live, they go; where he shuts the door, stay out. By his grace they exist at all in certain localities; his ukase banishes them from others. He accepts the responsibility, when laid at his door, with unruffled complacency. It is business, he will tell you. And it is. He makes the prejudice in which he traffics pay him well, and that, as he thinks it quite superfluous to tell you, is what he is there for.

L faut tracer la ligne de couleur à travers les taudis pour donner à ce tableau ses ombres exactes. C'est le propriétaire qui la trace, et il le fait sans détour, avec une franchise de despote qui n'est rien si ce n'est brutale. Le Tsar de toutes les Russies n'est pas plus absolu sur son propre sol que le propriétaire new-yorkais dans ses rapports avec les locataires noirs. Là où il leur permet de vivre, ils vont ; là où il leur ferme la porte, ils restent dehors. Par sa grâce, ils existent dans certains quartiers ; son ukase les bannit des autres. Il assume cette responsabilité, quand on la lui attribue, avec une sérénité imperturbable. « C'est une question d'affaires », vous dira-t-il. Et c'en est une. Il tire un bon profit du préjugé qu'il exploite, et cela, comme il juge inutile de vous le préciser, est bien la raison pour laquelle il est là.

That his pencil does not make quite as black a mark as it did, that the band that wields it does not bear down as hard as only a short half dozen years ago, is the hopeful sign of an awakening public conscience under the stress of which the line shows signs of wavering. But for this the landlord deserves no credit. It has come, is coming about despite him. The line may not be wholly effaced while the name of the negro, alone among the world's races, is spelled with a small n. Natural selection will have more or less to do beyond a doubt in every age with dividing the races; only so, it may be, can

they work out together their highest destiny. But with the despotism that deliberately assigns to the defenceless Black the lowest level for the purpose of robbing him there that has nothing to do. Of such slavery, different only in degree from the other kind that held him as a chattel, to be sold or bartered at the will of his master, this century, if signs fail not, will see the end in New York.

Que son crayon ne trace plus une marque tout à fait aussi noire qu'avant, que la main qui le manie n'appuie plus avec autant de force qu'il y a à peine six ans, voilà un signe encourageant d'un réveil de la conscience publique sous la pression de laquelle la ligne montre des signes de fléchissement. Mais le propriétaire n'y est pour rien. Cela arrive, cela arrive malgré lui. La ligne ne sera peut-être pas totalement effacée tant que le nom du Noir, seul parmi les races du monde, s'écrit avec un n minuscule. La sélection naturelle aura, sans aucun doute et à chaque époque, plus ou moins son rôle à jouer dans la séparation des races ; peut-être est-ce seulement ainsi qu'elles pourront accomplir ensemble leur plus haute destinée. Mais avec le despotisme qui assigne délibérément au Noir sans défense le niveau le plus bas pour mieux le dépouiller, cela n'a rien à voir. De cette forme d'esclavage, différente seulement par son degré de celle qui le tenait comme un bien meuble, à vendre ou à échanger au gré de son maître, ce siècle, si les signes ne trompent pas, verra la fin à New York.

Ever since the war New York has been receiving the over-flow of colored population from the Southern cities. In the last decade this migration has grown to such proportions that it is estimated that our Blacks have quite doubled in number since the Tenth Census. Whether the exchange has been of advantage to the negro may well be questioned. Trades of which he had practical control in his Southern home are not open to him here. I know that it may be answered that there is no industrial proscription of color; that it is a matter of choice. Perhaps so. At all events he does not choose then. How many colored carpenters or masons has anyone seen at work in New York? In the South there are enough of them and, if the testimony of the most intelligent of their people is worth anything, plenty of them have come here. As a matter of fact the colored man takes in New York, without a struggle, the lower level of menial service for which his past traditions and natural love of ease perhaps as yet fit him best. Even the colored barber is rapidly getting to be a thing of the past. Along shore, at any unskilled labor, he works unmolested; but he does not appear to prefer the job. His sphere thus defined, he naturally takes his stand, among the poor, and in the homes of the poor. Until very recent times--the years since a change was wrought can be counted on the fingers of one hand--he was practically restricted in the choice of a home to a narrow section on the West Side, that nevertheless had a social top and bottom to it--the top in the tenements on the line of Seventh Avenue as far north as Thirty-second Street, where he was allowed to occupy the houses of un-savory reputation which the police had cleared and for which decent white tenants could not be found; the bottom in the vile rookeries of Thompson Street and South Fifth Avenue, the old «Africa» that is now fast becoming a modern Italy. To-day there are black colonies in Yorkville and Morristania. The encroachment of business and the Italian below, and the swelling of the population above, have been the chief agents in working out his second emancipation, a very real one, for with his cutting loose from the old tenements there has come a distinct and gratifying improvement in the tenant, that argues louder than theories or speeches the influence of vile surroundings in debasing the man. The colored citizen whom this year's census man found in his Ninety-ninth Street «flat» is a very different individual from the «nigger» his predecessor counted in the black-and-tan slums of Thompson and Sullivan Streets. There is no more clean and orderly community in New York than the new settlement of colored people that is growing up on the East Side from Yorkville to Harlem.

Depuis la guerre, New York accueille le débordement de la population noire en provenance des villes du Sud. Au cours de la dernière décennie, cette migration a pris une telle ampleur qu'on estime que le nombre de Noirs parmi nous a presque doublé depuis le dixième recensement. Reste à savoir si cet échange leur a été avantageux. Les métiers dont ils avaient la maîtrise pratique dans leur région d'origine leur sont fermés ici. Je sais qu'on pourra rétorquer qu'il n'y a pas de proscription industrielle fondée sur la couleur ; que c'est une question de choix. Peut-être. Toujours est-il qu'il ne choisit pas ces métiers. Qui a déjà vu des charpentiers ou des maçons noirs travailler à New York ? Dans le Sud, ils sont nombreux, et si le témoignage des plus éclairés parmi eux vaut quelque chose, beaucoup en sont venus ici. En réalité, l'homme noir accepte à New York, sans lutte, les emplois subalternes de service pour lesquels ses

traditions passées et son amour naturel du repos le prédisposent peut-être encore. Même le barbier noir devient rapidement une figure du passé. Sur les docks, à tout travail non qualifié, il travaille sans être inquiété ; mais il ne semble pas privilégier ces emplois. Son domaine ainsi délimité, il prend naturellement place, parmi les pauvres et dans les foyers des pauvres. Jusqu'à une époque très récente – les années de changement se comptent sur les doigts d'une main –, il était pratiquement cantonné, pour le choix d'un logement, à un étroit quartier de l'Ouest, qui avait pourtant sa hiérarchie sociale, avec son sommet et son bas-fond : le sommet dans les taudis le long de la Septième Avenue jusqu'à la Trente-deuxième Rue, où on lui permettait d'occuper les maisons à la réputation sulfureuse que la police avait vidées et pour lesquelles on ne trouvait pas de locataires blancs décents ; le bas-fond dans les repoussants repaire de Thompson Street et de la Cinquième Avenue Sud, l'ancienne « Afrique » qui se transforme rapidement en une Italie moderne. Aujourd'hui, il existe des colonies noires à Yorkville et à Morrisania. L'empiètement des affaires et l'arrivée des Italiens plus au sud, ainsi que la croissance démographique plus au nord, ont été les principaux facteurs de sa seconde émancipation, bien réelle celle-là, car en se détachant des anciens taudis, le locataire noir a connu une amélioration nette et encourageante, prouvant plus éloquemment que les théories ou les discours l'influence dégradante des milieux sordides. Le citoyen noir que le recenseur de cette année a trouvé dans son « flat » de la Quatre-vingt-dix-neuvième Rue est un individu bien différent du « nègre » que son prédécesseur dénombrait dans les bidonvilles métissés de Thompson et Sullivan Streets. Il n'existe pas à New York de communauté plus propre et mieux organisée que ce nouveau quartier noir qui se développe dans l'Est, de Yorkville à Harlem.

P116

Cleanliness is the characteristic of the negro in his new surroundings, as it was his virtue in the old. In this respect he is immensely the superior of the lowest of the whites, the Italians and the Polish Jews, below whom he has been classed in the past in the tenant scale. Nevertheless, he has always had to pay higher rents than even these for the poorest and most stinted rooms. The exceptions I have come across, in which the rents, though high, have seemed more nearly on a level with what was asked for the same number and size of rooms in the average tenement, were in the case of tumble-down rookeries in which no one else would live, and were always coupled with the condition that the landlord should «make no repairs.» It can readily be seen that his profits were scarcely curtailed by his «humanity.» The reason advanced for this systematic robbery is that white people will not live in the same house with colored tenants, or even in a house recently occupied by negroes, and that consequently its selling value is injured. The prejudice undoubtedly exists, but it is not lessened by the house agents, who have set up the maxim «once a colored house, always a colored house.»

La propreté est la caractéristique du Noir dans son nouveau cadre de vie, comme c'était déjà sa qualité dans l'ancien. À cet égard, il surpasse de loin les Blancs les plus défavorisés, les Italiens et les Juifs polonais, sous lesquels il était classé dans l'échelle des locataires. Pourtant, il a toujours dû payer des loyers plus élevés qu'eux pour les chambres les plus pauvres et les plus exiguës. Les exceptions que j'ai rencontrées, où les loyers, bien qu'élevés, semblaient plus proches de ce qu'on demandait pour le même nombre et la même taille de pièces dans un taudis ordinaire, concernaient des repaire insalubres où personne d'autre ne voulait vivre, et étaient toujours assorties de la condition que le propriétaire « ne ferait aucune réparation ». On voit aisément que ses profits n'étaient guère entamés par cette « humanité ». L'argument avancé pour justifier ce vol systématique est que les Blancs refusent de vivre dans le même immeuble que des locataires noirs, ou même dans un immeuble récemment occupé par des Noirs, ce qui en diminuerait la valeur de revente. Le préjugé existe sans doute, mais il n'est pas atténué par les agents immobiliers, qui ont érigé en maxime : « Une fois une maison de Noirs, toujours une maison de Noirs. »

There is method in the maxim, as shown by an inquiry made last year by the Real Estate Record. It proved agents to be practically unanimous in the endorsement of the negro as a clean, orderly, and «profitable» tenant. Here is the testimony of one of the largest real estate firms in the city: «We would rather have negro tenants in our poorest class of tenements than the lower grades of foreign white people. We find the former cleaner than the latter, and they do not destroy the property so much.

We also get higher prices We have a tenement on Nineteenth Street, where we get \$10 for two rooms which we could not get more than \$7.50 for from white tenants previously. We have a four-story tenement on our books on Thirty-third Street, between Sixth and Seventh Avenues, with four rooms per floor - a parlor, two bedrooms, and a kitchen. We get \$20 for the first floor, \$24 for the second, \$23 for the third and \$20 for the fourth, in all \$87 or \$1,044 per annum. The size of the building is only 21 + 55.» Another firm declared that in a specified instance they had saved fifteen to twenty per cent. on the gross rental since they changed from white to colored tenants. Still another gave the following case of a front and rear tenement that had formerly been occupied by tenants of a «low European type,» who had been turned out on account of filthy habits and poor pay. The negroes proved cleaner, better, and steadier tenants. Instead, however, of having their rents reduced in consequence, the comparison stood as follows. An increased rental of \$17 per month, or \$204 a year, and an advance of nearly thirteen and one-half per cent. on the gross rental «in favor» of the colored tenant. Profitable, surely!

Cette maxime repose sur une logique, comme l'a démontré une enquête menée l'an dernier par le Real Estate Record. Elle a révélé que les agents étaient pratiquement unanimes à recommander le Noir comme locataire propre, ordonné et «rentable». Voici le témoignage de l'une des plus grandes agences immobilières de la ville : « Nous préférons avoir des locataires noirs dans nos taudis les plus modestes plutôt que des Blancs étrangers des couches les plus basses. Nous constatons que les premiers sont plus propres que les seconds et qu'ils détériorent moins les lieux. Nous obtenons aussi des prix plus élevés. Nous possédons un immeuble dans la Dix-neuvième Rue où nous louons 10 dollars pour deux pièces que nous n'aurions pu louer plus de 7,50 dollars à des locataires blancs auparavant. Nous avons également un immeuble de quatre étages dans nos registres, situé dans la Trente-troisième Rue, entre la Sixième et la Septième Avenue, avec quatre pièces par étage - un salon, deux chambres et une cuisine. Nous obtenons 20 dollars pour le premier étage, 24 pour le deuxième, 23 pour le troisième et 20 pour le quatrième, soit un total de 87 dollars par mois, ou 1 044 dollars par an. La superficie du bâtiment n'est que de 21 x 55 pieds. » Une autre agence a déclaré que, dans un cas précis, ils avaient économisé quinze à vingt pour cent sur le loyer brut depuis qu'ils avaient remplacé des locataires blancs par des Noirs. Une troisième a cité l'exemple d'un immeuble avant et arrière autrefois occupé par des locataires « du bas type européen », expulsés en raison de leurs habitudes sordides et de leurs retards de paiement. Les Noirs se sont avérés plus propres, meilleurs et plus réguliers dans leurs paiements. Pourtant, au lieu de voir leurs loyers diminuer en conséquence, la comparaison était la suivante :

P117

I have quoted these cases at length in order to let in light on the quality of this landlord despotism that has purposely confused the public mind, and for its own selfish ends is propping up a waning prejudice. It will be cause for con-gratulation if indeed its time has come at last. Within a year, I am told by one of the most intelligent and best informed of our colored citizens, there has been evidence, simultaneous with the colored hegira from the low down-town tenements, of a movement toward less exorbitant rents. I cannot pass from this subject without adding a leaf from my own experience that deserves a place in this record, though, for the credit of humanity, I hope as an extreme case. It was last Christmas that I had occasion to visit the home of an old colored woman in Sixteenth Street, as the almoner of generous friends out of town who wished me to buy her a Christmas dinner. The old woman lived in a wretched shanty, occupying two mean, dilapidated rooms at the top of a sort of ladder that went by the name of stairs. For these she paid ten dollars a month out of her hard-earned wages as a scrubwoman. I did not find her in and, being informed that she was «at the agent's,» went around to hunt her up. The agent's wife appeared, to report that Ann was out. Being in a hurry it occurred to me that I might save time by making her employer the purveyor of my friend's bounty, and proposed to entrust the money, two dollars, to her to be expended for Old Ann's benefit. She fell in with the suggestion at once, and confided to me in the fullness of her heart that she liked the plan, inasmuch as «I generally find her a Christmas dinner myself, and this money she owes Mr. -- (her husband, the agent) a lot of rent.» Needless to state that there was a change of programme then and there, and that Ann was saved from the sort of Christmas cheer that woman's charity would have spread before her. When I had the old soul comfortably installed in her own den, with a chicken and «fixin's» and

bright fire in her stove, I asked her how much she owed other rent. Her answer was that she did not really owe anything, her month not being quite up, but that the amount yet unpaid was two dollars!

J'ai cité ces cas en détail pour éclairer la nature de ce despotisme des propriétaires qui a délibérément semé la confusion dans l'esprit public et qui, pour ses propres intérêts égoïstes, entretient un préjugé en déclin. Ce sera une raison de se réjouir si son heure est enfin venue. En l'espace d'un an, m'a-t-on rapporté par l'un des citoyens noirs les plus intelligents et informés, on a observé, en même temps que l'exode des Noirs hors des taudis du bas de la ville, des signes d'un mouvement vers des loyers moins exorbitants. Je ne peux quitter ce sujet sans ajouter une anecdote tirée de ma propre expérience, qui mérite sa place dans ce récit, même si, pour l'honneur de l'humanité, j'espère qu'il s'agit d'un cas extrême. C'était Noël dernier. J'eus l'occasion de rendre visite au domicile d'une vieille femme noire de la Seizième Rue, en tant que distributeur de l'aumône d'amis généreux hors de la ville qui souhaitaient que je lui achète un dîner de Noël. La vieille femme vivait dans une mesure misérable, occupant deux pièces sordides et délabrées au sommet d'une sorte d'échelle de poulailler qu'on appelait un escalier. Pour cela, elle payait dix dollars par mois sur ses maigres gages de femme de ménage. Ne la trouvant pas chez elle et apprenant qu'elle était « chez l'agent », je me rendis sur place pour la chercher. La femme de l'agent apparut et m'informa qu'Ann était sortie. Pressé par le temps, il me vint à l'idée que je pourrais gagner du temps en chargeant son employeur de dépenser l'argent de mes amis à son profit, et je proposai de lui confier les deux dollars pour qu'elle les utilise en faveur de la vieille Ann. Elle accepta aussitôt et me confia, le cœur débordant de bonté, qu'elle aimait bien cette idée, « car je lui offre généralement un dîner de Noël moi-même, et cet argent... elle doit une somme de loyer à M. – (son mari, l'agent) ».

P118

Poverty, abuse, and injustice alike the negro accepts with imperturbable cheerfulness. His philosophy is of the kind that has no room for repining. Whether he lives in an Eighth Ward barrack or in a tenement with a brown-stone front and pretensions to the title of «flat,» he looks at the sunny side of life and enjoys it. He loves fine clothes and good living a good deal more than he does a bank account. The proverbial rainy day it would be rank ingratitude, from his point of view, to look for when the sun shines unclouded in a clear sky. His home surroundings, except when he is utterly depraved, reflect his blithesome temper. The poorest negro housekeeper's room in New York is bright with gaily-colored prints of his beloved «Abe Linkum,» General Grant, President Garfield, Mrs. Cleveland, and other national celebrities, and cheery with flowers and singing birds. In the art of putting the best foot foremost, of disguising his poverty by making a little go a long way, our negro has no equal. When a fair share of prosperity is his, he knows how to make life and home very pleasant to those about him. Pianos and parlor furniture abound in the uptown homes of colored tenants and give them a very prosperous air. But even where the wolf howls at the door, he makes a bold and gorgeous front. The amount of «style» displayed on fine Sundays on Sixth and Seventh Avenues by colored holiday-makers would turn a pessimist black with wrath. The negro's great ambition is to rise in the social scale to which his color has made him a stranger and an outsider, and he is quite willing to accept the shadow for the substance where that is the best he can get. The claw-hammer coat and white tie of a waiter in a first-class summer hotel, with the chance of taking his ease in six months of winter are to him the next best thing to mingling with the white quality he serves, on equal terms. His festive gatherings, pre-eminently his cake-walks, at which a sugared and frosted cake is the proud prize of the couple with the most aristocratic step and carriage, are comic mixtures of elaborate ceremonial and the joyous abandon of the natural man. With all his ludicrous incongruities, his sensuality and his lack of moral accountability, his superstition and other faults that are the effect of temperament and of centuries of slavery, he has his eminently good points. He is loyal to the backbone, proud of being an American and of his new-found citizen-ship. He is at least as easily moulded for good as for evil. His churches are crowded to the doors on Sunday nights when the colored colony turns out to worship. His people own church property in this city upon which they have paid half a million dollars out of the depth of their poverty, with comparatively little assistance from their white brethren. He is both willing and anxious to learn, and his intellectual status is distinctly improving. If his emotions are not very deeply rooted, they are at least sincere while they last, and until the tempter gets the upper hand again.

Le Noir accepte avec une sérénité imperturbable la pauvreté, les abus et l'injustice. Sa philosophie n'a pas de place pour le ressentiment. Qu'il vive dans un taudis du Huitième Arrondissement ou dans un immeuble à façade en grès brun se donnant des airs de « flat », il voit la vie du bon côté et en profite. Il préfère de beaucoup les beaux habits et la bonne chère à un compte en banque. Prévoir un « jour de pluie », alors que le soleil brille sans nuages dans un ciel dégagé, serait à ses yeux une ingratitude flagrante. Son intérieur, sauf quand il est totalement corrompu, reflète son tempérament enjoué. La plus modeste chambre de femme de ménage noire à New York s'illumine d'estampes aux couleurs vives représentant son « Abe Linkum » bien-aimé, le général Grant, le président Garfield, Mme Cleveland et autres célébrités nationales, et s'égaye de fleurs et d'oiseaux chanteurs. Dans l'art de montrer son meilleur profil, de dissimuler sa pauvreté en faisant rendre chaque centime, notre Noir n'a pas son égal. Quand une part équitable de prospérité lui échoit, il sait rendre la vie et le foyer agréables à ceux qui l'entourent. Pianos et meubles de salon abondent dans les logements des locataires noirs des quartiers chics, leur donnant un air très prospère. Mais même quand le loup hurle à la porte, il affiche une façade audacieuse et somptueuse. Le « style » déployé les beaux dimanches sur la Sixième et la Septième Avenue par les Noirs en fête suffirait à rendre un pessimiste fou de rage. La grande ambition du Noir est de s'élever dans l'échelle sociale dont sa couleur l'a exclu, et il est tout à fait prêt à accepter l'ombre pour la substance quand c'est le meilleur parti qu'il puisse tirer. La redingote et le nœud papillon blanc d'un serveur dans un hôtel de première classe, avec la perspective de se reposer six mois l'hiver, sont pour lui la meilleure chose après le fait de côtoyer sur un pied d'égalité la « qualité » blanche qu'il sert. Ses rassemblements festifs, et surtout ses « cake-walks » – où un gâteau sucré et glacé est la fière récompense du couple à la démarche et à la tenue les plus aristocratiques –, sont des mélanges comiques de cérémonie élaborée et d'abandon joyeux de l'homme naturel. Avec toutes ses incongruités ridicules, sa sensualité et son manque de responsabilité morale, ses superstitions et autres défauts hérités de son tempérament et de siècles d'esclavage, il a aussi des qualités éminentes. Il est loyal jusqu'à la moelle, fier d'être Américain et de sa citoyenneté nouvellement acquise. Il est au moins aussi facile à modeler pour le bien que pour le mal. Ses églises sont bondées le dimanche soir quand la communauté noire se rassemble pour le culte. Son peuple possède des propriétés ecclésiastiques dans cette ville pour lesquelles il a déboursé un demi-million de dollars, tirés du fond de sa pauvreté, avec relativement peu d'aide de ses frères blancs. Il est à la fois willing et anxieux d'apprendre, et son niveau intellectuel s'améliore distinctement. Si ses émotions ne sont pas très profondément enracinées, elles sont du moins sincères tant qu'elles durent, et jusqu'à ce que le tentateur reprenne le dessus.

Of all the temptations that beset him, the one that troubles him and the police most is his passion for gambling. The game of policy is a kind of unlawful penny lottery specially adapted to his means, but patronized extensively by poor white players as well. It is the meanest of swindles, but reaps for its backers rich fortunes wherever colored people congregate. Between the fortune-teller and the policy shop closely allied frauds always, the wages of many a hard work are wasted by the negro; but the loss causes him few regrets. Penniless, but with undaunted faith in ultimate «luck», he looks forward to the time when he shall once more be able to take a band at «beating policy.» When periodically the negro's lucky numbers, 4-11-44, come out on the slips of the alleged daily drawings, that are supposed to be held in some far-off Western town, intense excitement reigns in Thompson Street and along the Avenue, where someone is always the winner. An immense impetus is given then to the bogus business that has no existence outside of the cigar stores and candy shops where it hides from the law save in some cunning Bowery «broker's» back office, where the slips are printed and the «winnings» apportioned daily with due regard to the backer's interests.

De toutes les tentations qui l'assiègent, celle qui lui cause le plus de soucis – et à la police aussi – est sa passion pour le jeu. Le « policy game » est une sorte de loterie illégale adaptée à ses moyens, mais qui séduit aussi largement les joueurs blancs pauvres. C'est la plus sordide des escroqueries, mais elle rapporte à ses organisateurs de riches fortunes partout où les Noirs se rassemblent. Entre la diseuse de bonne aventure et le « policy shop » – deux fraudes étroitement liées –, les salaires de bien des travailleurs noirs sont gaspillés ; pourtant, la perte ne lui inspire que peu de regrets. Ruiné, mais avec une foi inébranlable en sa

« chance » future, il attend le moment où il pourra à nouveau « battre la policy ». Quand, périodiquement, les numéros porte-bonheur des Noirs, 4-11-44, sortent sur les bulletins des prétendus tirages quotidiens, censés se dérouler dans une lointaine ville de l'Ouest, l'excitation est à son comble dans Thompson Street et le long de l'Avenue, où il y a toujours un gagnant. Un élan immense est alors donné à cette activité frauduleuse qui n'existe que dans les boutiques de cigares et les confiseries où elle se cache de la loi, à l'exception de quelque bureau discret d'un « courtier » du Bowery, où les bulletins sont imprimés et les « gains » distribués quotidiennement, avec le soin nécessaire aux intérêts des parrains.

P119

It is a question whether «Africa» has been improved by the advent of the Italian, with the tramp from the Mulberry Street Bend in his train. The moral turpitude of Thompson Street has been notorious for years, and the mingling of the three elements does not seem to have wrought any change for the better. The border-land where the white and black races meet in common debauch, the aptly-named black-and-tan saloon, has never been debatable ground from a moral stand-point. It has always been the worst of the desperately bad. Than this commingling of the utterly depraved of both sexes, white and black, on such ground, there can be no greater abomination. Usually it is some foul cellar dive, perhaps run by the political «leader» of the district, who is «in with» the police. In any event it gathers to itself all the law-breakers and all the human wrecks within reach. When a fight breaks out during the dance a dozen razors are handy in as many boot-legs, and there is always a job for the surgeon and the ambulance. The black «tough» is as handy with the in pursuit of his honest trade. As the Chinaman hides his knife in his sleeve and the Italian his stiletto in the bosom, so the negro goes to the ball with a razor in his boot-leg, and on occasion does as much execution with it as both of the others together. More than three-fourths of the business the police have with the colored people in New York arises in the black-and-tan district, now no longer fairly representative of their color.

n peut se demander si « l'Afrique » s'est améliorée avec l'arrivée de l'Italien, suivi de près par le clochard du coude de Mulberry Street. La turpitude morale de Thompson Street est notoire depuis des années, et le mélange de ces trois éléments ne semble pas avoir apporté de changement en mieux. Cette zone frontalière où les races blanche et noire se rencontrent dans une débauche commune, le saloon « black-and-tan » – bien nommé –, n'a jamais été un terrain contestable du point de vue moral. Cela a toujours été le pire parmi les pires. Rien n'est plus abject que ce mélange des deux sexes, blancs et noirs, entièrement dépravés, sur un tel terrain. En général, il s'agit d'un bouge sordide en sous-sol, peut-être tenu par le « leader » politique du quartier, qui est « en bons termes » avec la police. Quoi qu'il en soit, il attire à lui tous les hors-la-loi et toutes les épaves humaines à portée de main. Quand une bagarre éclate pendant la danse, une douzaine de rasoirs sont à portée de main, glissés dans autant de bottines, et il y a toujours du travail pour le chirurgien et l'ambulance. Le « dur » noir manie le rasoir avec autant d'aisance que le Blanc ou l'Italien dans l'exercice de son « honnête » commerce. Comme le Chinois cache son couteau dans sa manche et l'Italien son stylet dans sa chemise, le Noir va au bal avec un rasoir dans sa botte, et en fait parfois autant de dégâts que les deux autres réunis. Plus des trois quarts des interventions de la police auprès des gens de couleur à New York proviennent de ce quartier « black-and-tan », qui n'est plus vraiment représentatif de leur communauté.

I have touched briefly upon such facts in the negro's life as may serve to throw light on the social condition of his people in New York. If, when the account is made up between the races, it shall be claimed that he falls short of the result to be expected from twenty-five years of freedom, it may be well to turn to the other side of the ledger and see how much of the blame is borne by the prejudice and greed that have kept him from rising under a burden of responsibility to which he could hardly be equal. And in this view he may be seen to have advanced much farther and faster than before suspected, and to promise, after all, with fair treatment, quite as well as the rest of us, his white-skinned fellow-citizens, had any right to expect.

J'ai effleuré les faits de la vie du Noir qui peuvent éclairer la condition sociale de son peuple à New York. Si, quand on dressera le bilan entre les races, on lui reproche de ne pas atteindre les résultats attendus après vingt-cinq ans de liberté, il sera bon de se tourner vers l'autre côté du registre et de voir dans quelle

mesure le préjugé et l'avidité, qui l'ont empêché de s'élever sous le poids d'une responsabilité à laquelle il ne pouvait guère faire face, portent leur part de blame. Et sous cet angle, on constatera peut-être qu'il a progressé bien plus et bien plus vite qu'on ne le pensait, et qu'avec un traitement équitable, il offre après tout autant d'espoir que le reste d'entre nous, ses concitoyens à la peau blanche, n'avaient le droit d'en attendre.

P121

14 - The common herd

14 - Le troupeau commun

THERE is another line not always so readily drawn in the tenements, yet the real boundary line of the Other Half: the one that defines the «flat.» The law does not draw it at all, accounting all flats tenements without distinction. The health officer draws it from observation, lumping all those which in his judgment have nothing, or not enough, to give them claim upon the name, with the common herd, and his way is, perhaps, on the whole, the surest and best. The outside of the building gives no valuable clew. Brass and brown-stone go well sometimes with dense crowds and dark and dingy rooms; but the first attempt to enter helps draw the line with tolerable distinctness. A locked door is a strong point in favor of the flat. It argues that the first step has been taken to secure privacy, the absence of which is the chief curse of the tenement. Behind a locked door the hoodlum is not at home, unless there be a jailor in place of a janitor to guard it. Not that the janitor and the door-bell are infallible. There may be a tenement behind a closed door; but never a «flat» without it. The hall that is a highway for all the world by night and by day is the tenement's proper badge. The Other Half ever receives with open doors.

Il existe une autre ligne, pas toujours aussi facile à tracer dans les taudis, mais qui constitue la véritable frontière de l'Autre Moitié : celle qui définit le « flat ». La loi ne la trace pas du tout, considérant tous les « flats » comme des taudis sans distinction. L'officier d'hygiène, lui, la trace par l'observation, regroupant tous ceux qui, à son jugement, n'ont rien – ou pas assez – pour prétendre à ce nom avec le troupeau commun, et sa méthode est peut-être, dans l'ensemble, la plus sûre et la meilleure. L'extérieur du bâtiment ne donne aucun indice valable. Le laiton et la pierre brune s'accordent parfois avec des foules denses et des pièces sombres et crasseuses ; mais la première tentative pour entrer aide à tracer la ligne avec une distinction acceptable. Une porte verrouillée est un argument fort en faveur du « flat ». Cela suggère que la première mesure a été prise pour garantir l'intimité, dont l'absence est la principale malédiction du taudis. Derrière une porte verrouillée, le voyou ne se sent pas chez lui, à moins qu'un géolier ne remplace le concierge pour la garder. Ce n'est pas que le concierge et la sonnette soient infallibles. Il peut y avoir un taudis derrière une porte close ; mais jamais de « flat » sans elle. Le couloir qui sert de passage jour et nuit à tout le monde est l'emblème propre du taudis. L'Autre Moitié reçoit toujours portes ouvertes.

With this introduction we shall not seek it long anywhere in the city. Below Houston Street the door-bell in our age is as extinct as the dodo. East of Second Avenue, and west of Ninth Avenue as far up as the Park, it is practically an unknown institution. The nearer the river and the great workshops the more numerous the tenements. The kind of work carried on in any locality to a large extent determines their character. Skilled and well-paid labor puts its stamp on a tenement even in spite of the open door, and usually soon supplies the missing bell. Gas-houses, slaughter-houses and the docks, that attract

the roughest crowds and support the vilest saloons, invariably form slum-centres. The city is full of such above the line of Fourteenth Street, that is erroneously supposed by some to fence off the good from the bad, separate the chaff from the wheat. There is nothing below that line that can outdo in wickedness Hell's Kitchen, in the region of three-cent whiskey, or its counterpoise at the other end of Thirty-ninth Street, on the East River, the home of the infamous Rag Gang. Cherry Street is not « tougher » than Battle Row in East Sixty-third Street, or « the village » at Twenty-ninth Street and First Avenue, where stores of broken bricks, ammunition for the nightly conflicts with the police, are part of the regulation outfit of every tenement. The Mulberry Street Bend is scarce dirtier than Little Italy in Harlem. Even across the Harlem River, Frog Hollow challenges the admiration of the earlier slums for the boldness and pernicious activity of its home gang. There are enough of these sore spots. We shall yet have occasion to look into the social conditions of some of them; were I to draw a picture of them here as they are, the subject, I fear, would outgrow alike the limits of this book and the reader's patience.

Avec cette introduction, nous ne le chercherons pas longtemps n'importe où dans la ville. En dessous de Houston Street, la sonnette est aussi éteinte que le dodo. À l'est de la Deuxième Avenue et à l'ouest de la Neuvième Avenue jusqu'au parc, c'est une institution pratiquement inconnue. Plus on se rapproche de la rivière et des grands ateliers, plus les taudis se multiplient. Le type de travail exercé dans un quartier détermine en grande partie leur caractère. Un travail qualifié et bien payé imprime sa marque sur un taudis, même malgré la porte ouverte, et fournit généralement bientôt la sonnette manquante. Les usines à gaz, les abattoirs et les docks, qui attirent les foules les plus brutales et abritent les pires bars, forment invariablement des centres de bidonvilles. La ville en regorge au-dessus de la Quatorzième Rue, ligne que certains supposent à tort séparer le bon grain de l'ivraie. Rien en dessous de cette ligne ne peut surpasser en méchanceté Hell's Kitchen, dans le royaume du whisky à trois cents, ou son équivalent à l'autre extrémité de la Trente-neuvième Rue, sur l'East River, foyer de l'infâme Rag Gang. Cherry Street n'est pas « plus dure » que Battle Row dans l'East Soixante-troisième Rue, ou « le village » à la Vingt-neuvième Rue et la Première Avenue, où les réserves de briques cassées, munitions pour les conflits nocturnes avec la police, font partie de l'équipement réglementaire de chaque taudis. Le coude de Mulberry Street n'est guère plus sale que la Petite Italie de Harlem. Même de l'autre côté de la rivière Harlem, Frog Hollow rivalise avec les anciens bidonvilles pour l'audace et l'activité pernicieuse de sa bande locale. Il y a assez de ces points douloureux. Nous aurons encore l'occasion d'examiner les conditions sociales de certains d'entre eux ; si je devais en dresser ici un tableau tel qu'ils sont, je crains que le sujet ne dépasse à la fois les limites de ce livre et la patience du lecteur.

It is true that they tell only one side of the story; that there is another to tell. A story of thousands of devoted lives, laboring earnestly to make the most of their scant opportunities is another to tell. A story of thousands of devoted lives, laboring earnestly to make the most of their scant opportunities for good; of heroic men and women striving patiently against fearful odds and by their very courage coming off victors in the battle with the tenement; of womanhood pure and undefiled. That it should blossom in such an atmosphere is one of the unfathomable mysteries of life. And yet it is not an uncommon thing to find sweet and innocent girls, singularly untouched by the evil around them, true wives and faithful mothers, literally « like jewels in a swine's snout, » in the worst of the infamous barracks. It is the experience of all who have intelligently observed this side of life in a great city, not to be explained-unless on the theory of my friend, the priest in the Mulberry Street Bend, that inherent purity revolts instinctively from the naked brutality of vice as seen in the slums-but to be thankfully accepted as the one gleam of hope in an otherwise hopeless desert.

Il est vrai qu'ils ne racontent qu'une seule partie de l'histoire ; il y en a une autre à raconter. Une histoire de milliers de vies dévouées, luttant avec sérieux pour tirer le meilleur parti de leurs maigres opportunités ; d'hommes et de femmes héroïques luttant patiemment contre des obstacles redoutables et remportant la victoire dans leur combat contre le taudis grâce à leur courage même ; de la féminité pure et intacte. Qu'elle puisse s'épanouir dans une telle atmosphère est l'un des mystères insondables de la vie. Pourtant, il n'est pas rare de trouver des jeunes filles douces et innocentes, étrangement préservées du mal qui les entoure, de vraies épouses et des mères fidèles, littéralement « comme des bijoux dans une truffe de porc

», dans les pires des infâmes casernes. C'est l'expérience de tous ceux qui ont observé intelligemment cet aspect de la vie dans une grande ville – inexplicable, à moins d'adhérer à la théorie de mon ami, le prêtre du coude de Mulberry Street, selon laquelle la pureté innée se révolte instinctivement devant la brutalité nue du vice telle qu'on la voit dans les bidonvilles –, mais à accepter avec reconnaissance comme le seul éclair d'espoir dans un désert par ailleurs sans espoir.

P122

But the relief is not great. In the dull content of life bred on the tenement-house dead level there is little to redeem it, or to daunt apprehension for a society that has nothing better to offer its toilers; while the patient efforts of the lives finally attuned to it to render the situation tolerable, and the very success of these efforts, serve only to bring out in stronger contrast the general gloom of the picture by showing how much farther they might have gone with half a chance. Go into any of the «respectable» tenement neighborhoods- the fact that there are not more than two saloons on the corner, nor over three or four in the block will serve as a fair guide-where live the great body of hard-working Irish and German immigrants and their descendants, who accept naturally the conditions of tenement life, because for them there is nothing else in New York; be with and among its people until you understand their ways, their aims, and the quality of their ambitions, and unless you can content yourself with the scriptural promise that the poor we shall have always with us, or with the menagerie view that, if fed, they have no cause of complaint, you shall come away agreeing with me that, humanly speaking, life there does not seem worth the living. Take at random one of these uptown tenement blocks, not of the worst nor yet of the most prosperous kind, within hail of what the newspapers would call a «fine residential section.» These houses were built since the last cholera scare made people willing to listen to reason. The block is not like the one over on the East Side in which I actually lost my way once. There were thirty or forty rear houses in the heart of it, three or four on every lot, set at all sorts of angles, with odd, winding passages, or no passage at all, only «runways» for the thieves and toughs of the neighborhood. These yards are clear. There is air there, and it is about all there is. The view between brick walls outside is that of a stony street; inside, of rows of unpainted board fences, a bewildering maze of clothes-post and lines; under-foot, a desert of brown, hard-baked soil from which every blade of grass, every stray weed, every speck of green, has been trodden out, as must inevitably be every gentle thought and aspiration above the mere wants of the body in those whose moral natures such home surroundings are to nourish. In self-defence, you know, all life eventually accommodates itself to its environment, and human life is no exception. Within the house there is nothing to supply the want thus left unsatisfied. Tenement-houses have no resthetic resources. If any are to be brought to bear on them, they must come from the outside. There is the common hall with doors opening softly on every landing as the strange step is heard on the stairs, the air-shaft that seems always so busy letting out foul stench from below that it has no time to earn its name by bringing down fresh air, the squeaking pumps that hold no water, and the rent that is never less than one week's wages out of the four, quite as often half of the family earnings.

Mais le soulagement n'est pas grand. Dans la morne résignation d'une vie nourrie au niveau mort du taudis, il y a peu de choses pour la racheter, ou pour apaiser l'appréhension d'une société qui n'a rien de mieux à offrir à ses travailleurs ; tandis que les efforts patients de ceux qui finissent par s'y adapter pour rendre la situation tolérable, et le succès même de ces efforts, ne servent qu'à faire ressortir avec plus de force l'obscurité générale du tableau en montrant jusqu'où ils auraient pu aller avec seulement une demi-chance. Prenez au hasard l'un de ces îlots de taudis en haut de la ville, ni des pires ni des plus prospères, à portée de voix de ce que les journaux appellent un « quartier résidentiel de qualité ». Ces maisons ont été construites depuis la dernière épidémie de choléra, qui avait rendu les gens plus enclins à écouter la raison. Le pâté de maisons n'est pas comme celui de l'East Side où je me suis réellement perdu une fois. Il y avait trente ou quarante maisons en fond de cour au cœur de l'îlot, trois ou quatre sur chaque parcelle, disposées dans tous les sens, avec des passages sinueux et étranges, ou aucun passage du tout, seulement des « couloirs » pour les voleurs et les voyous du quartier. Ces cours sont dégagées. Il y a de l'air, et c'est à peu près tout. La vue entre les murs de brique donne d'un côté sur une rue pierreuse ; de l'autre, sur des rangées de clôtures en planches non peintes, un labyrinthe déconcertant de poteaux et de

fil à linge ; sous les pieds, un désert de terre brune et durcie d'où chaque brin d'herbe, chaque mauveuse herbe égarée, chaque parcelle de verdure a été piétinée, comme le seront inévitablement toute pensée douce et toute aspiration au-delà des simples besoins du corps chez ceux dont la nature morale doit se nourrir de tels cadres domestiques. Par instinct de survie, toute vie finit par s'adapter à son environnement, et la vie humaine n'y fait pas exception. À l'intérieur de la maison, rien ne comble ce manque. Les taudis n'ont aucune ressource esthétique. Si l'on veut en introduire, elles doivent venir de l'extérieur. Il y a le couloir commun avec des portes qui s'ouvrent doucement à chaque palier au bruit d'un pas inconnu dans l'escalier, la cage d'aération qui semble toujours trop occupée à laisser échapper les odeurs fétides d'en bas pour mériter son nom en faisant descendre de l'air frais, les pompes grinçantes qui ne donnent pas d'eau, et le loyer qui n'est jamais inférieur à une semaine de salaire sur quatre, et souvent la moitié des revenus de la famille.

P124

Why complete the sketch? It is drearily familiar already. Such as it is, it is the frame in which are set days, weeks, months, and years of unceasing toil, just able to fill the mouth and clothe the back. Such as it is, it is the world, and all of it, to which these weary workers return nightly to feed heart and brain after wearing out the body at the bench, or in the shop. To it come the young with their restless yearnings, perhaps to pass on the threshold one of the daughters of sin, driven to the tenement by the police when they raided her den, sallying forth in silks and fine attire after her day of idleness. These in their coarse garments-girls with the love of youth for beautiful things, with this hard life before them-who shall save them from the tempter? Down in the street the saloon, always bright and gay, gathering to itself all the cheer of the block, beckons the boys. In many such blocks the census-taker found two thousand men, women, and children, and over, who called them home.

Pourquoi achever ce croquis ? Il est déjà d'une morne familiarité. Tel qu'il est, c'est le cadre dans lequel s'inscrivent des jours, des semaines, des mois et des années de labeur sans relâche, à peine suffisant pour remplir l'estomac et couvrir le dos. Tel qu'il est, c'est le monde, et tout leur monde, vers lequel ces travailleurs épuisés reviennent chaque soir pour nourrir leur cœur et leur esprit après avoir usé leur corps à l'établi ou à l'atelier. C'est vers lui que viennent les jeunes avec leurs aspirations agitées, peut-être en croisant sur le seuil l'une de ces filles de péché, chassées vers le taudis par la police lors d'une descente dans leur repaire, s'avançant en soie et en beaux atours après leur journée d'oisiveté. Ces jeunes filles en vêtements grossiers – avec leur amour de la jeunesse pour les belles choses et cette vie dure qui les attend –, qui les sauvera du tentateur ? En bas, dans la rue, le bar, toujours brillant et gai, attirant à lui toute la joie du pâté de maisons, fait signe aux garçons. Dans bien des îlots de ce genre, le recenseur a dénombré plus de deux mille hommes, femmes et enfants qui les appelaient « chez eux ».

The picture is faithful enough to stand for its class wher-ever along both rivers the Irish brogue is heard. As already said, the Gelt falls most readily victim to tenement influen-ces since shanty-town and its original free-soilers have be-come things of the past. If he be thrifty and shrewd his progress thence-forward is along the plane of the tenement, on which he soon assumes to manage without improving things. The German has an advantage over his Celtic neighbor in his strong love for flowers, which not all the tenements on the East Side have power to smother. His garden goes with him wherever he goes. Not that it repre-sents any high moral principle in the man; rather perhaps the capacity for it. He turns his saloon into a shrubbery as soon as his back-yard. But wherever he puts it in a tenement block it does the work of a dozen police clubs. In propor-tion as it spreads the neighborhood takes on a more orderly character. As the green dies out of the landscape and increases in political importance, the police find more to do. Where it disappears altogether from sight, lapsing into a mere sentiment, police-beats are shortened and the force patrols double at night. Neither the man nor the sentiment is wholly responsible for this. It is the tenement unadorned that is. The changing of Tompkins Square from a sand lot into a beautiful park put an end for good and all to the «Bread or Blood» riots of which it used to be the scene, and transformed a nest of dangerous agitators into a harmless, beer-craving band of Anarchists. They have scarcely been heard of since. Opponents of the small parks system as a means of relieving the congested population of tenement districts, please take note.

Ce tableau est assez fidèle pour représenter sa catégorie partout où, le long des deux rivières, se fait entendre l'accent irlandais. Comme je l'ai déjà dit, l'Allemand tombe plus facilement victime des influences du taudis depuis que les bidonvilles et leurs premiers occupants « libres penseurs » sont devenus des choses du passé. S'il est économe et rusé, sa progression suit ensuite le niveau du taudis, qu'il finit par gérer sans rien améliorer. L'Allemand a un avantage sur son voisin celtique : son amour marqué pour les fleurs, que même les taudis de l'East Side ne parviennent pas à étouffer tout à fait. Son jardin le suit où qu'il aille. Ce n'est pas qu'il représente un principe moral élevé chez l'homme ; plutôt, peut-être, la capacité de le faire. Il transforme son bar en une sorte de bosquet aussi vite que sa cour arrière. Mais où qu'il le place dans un îlot de taudis, il fait l'œuvre d'une douzaine de matraques policières. À mesure qu'il s'étend, le quartier prend un caractère plus ordonné. À mesure que le vert disparaît du paysage et que son importance politique grandit, la police a plus de travail. Là où il disparaît complètement de la vue, ne subsistant plus que comme un simple sentiment, les rondes policières sont raccourcies et les patrouilles doublent la nuit. Ni l'homme ni le sentiment ne sont entièrement responsables de cela. C'est le taudis nu qui l'est. La transformation de Tompkins Square, d'un terrain vague en un beau parc, a mis fin pour de bon aux émeutes « Du pain ou du sang » dont il était le théâtre, et a changé un nid d'agitateurs dangereux en une bande inoffensive d'anarchistes assoiffés de bière. On n'en a presque plus entendu parler depuis. Opposants au système des petits parcs comme moyen de soulager la population entassée des quartiers de taudis, prenez-en note.

P126

With the first hot night in June police despatches, that record the killing of men and women by rolling off roofs and window-sills while asleep, announce that the time of greatest suffering among the poor is at hand. It is in hot weather, when life indoors is well-nigh unbearable with cooking, sleeping, and working, all crowded into the small rooms together, that the tenement expands, reckless of all restraint. Then a strange and picturesque life moves upon the flat roofs. In the day and early evening mothers air their babies there, the boys fly their kites from the house-tops, undismayed by police regulations, and the young men and girls court and pass the growler. In the stifling July nights, when the big barracks are like fiery furnaces, their very walls giving out absorbed heat, men and women lie in restless, sweltering rows, panting for air and sleep. Then every truck in the street, every crowded fire-escape, becomes a bedroom, infinitely preferable to any the house affords. A cooling shower on such a night is hailed as a heaven-sent blessing in a hundred thousand homes.

Avec les premières nuits chaudes de juin, les rapports de police, qui enregistrent les morts d'hommes et de femmes tombés des toits et des appuis de fenêtre en dormant, annoncent que le moment de la plus grande souffrance pour les pauvres est arrivé. C'est par temps chaud, quand la vie à l'intérieur devient presque insupportable avec la cuisine, le sommeil et le travail tous entassés dans les petites pièces, que le taudis déborde, sans égard pour aucune contrainte. Alors, une vie étrange et pittoresque s'installe sur les toits plats. Pendant la journée et en début de soirée, les mères y aèrent leurs bébés, les garçons y font voler leurs cerfs-volants depuis les toits, sans se soucier des règlements de police, et les jeunes hommes et les jeunes filles s'y courtisent en partageant une chopine de bière. Lors des nuits étouffantes de juillet, quand les grandes casernes sont comme des fournaises, leurs murs mêmes restituant la chaleur accumulée, hommes et femmes s'allongent en rangées agitées et suffoquantes, haletants en quête d'air et de sommeil. Alors, chaque camion dans la rue, chaque échappée de secours encombrée devient une chambre à coucher, infiniment préférable à tout ce que la maison peut offrir. Une averse rafraîchissante lors d'une telle nuit est accueillie comme une bénédiction céleste dans cent mille foyers.

Life in the tenements in July and August spells death to an army of little ones whom the doctor's skill is powerless to save. When the white badge of mourning Butters from every second door, sleepless mothers walk the streets in the gray of the early dawn, trying to stir a cooling breeze to fan the brow of the sick baby. There is no sadder sight than this patient devotion striving against fearfully hopeless odds. Fifty «summer doctors», especially trained to this work, are then sent into the tenements by the Board of Health, with free advice and medicine for the poor. Devoted women follow in their track with care

and nursing for the sick. Fresh-air excursions run daily out of New York on land and water; but despite all efforts the grave-diggers in Calvary work over-time, and little coffins are stacked mountain-high on the deck of the Charity Commissioners' boat when it makes its semi-weekly trips to the city cemetery.

La vie dans les taudis en juillet et août signifie la mort pour une armée de petits êtres que le savoir du médecin ne peut sauver. Quand l'insigne blanc du deuil flotte à chaque deuxième porte, des mères insomniaques arpentent les rues à l'aube grise, tentant de soulever une brise rafraîchissante pour caresser le front de leur bébé malade. Il n'y a pas de spectacle plus triste que ce dévouement patient luttant contre des chances désespérément minces. Cinquante « médecins d'été », spécialement formés pour cette tâche, sont alors envoyés dans les taudis par le Bureau de la Santé, avec des conseils gratuits et des médicaments pour les pauvres. Des femmes dévouées suivent leurs traces, apportant soins et nursing aux malades. Des excursions en plein air partent quotidiennement de New York par terre et par eau ; mais malgré tous les efforts, les fossoyeurs de Calvary font des heures supplémentaires, et de petits cercueils s'entassent en montagne sur le pont du bateau des Commissaires à la Charité lors de ses trajets bishebdomadaires vers le cimetière de la ville.

P129

Under the most favorable circumstances, an epidemic, which the well-to-do can afford to make light of as a thing to be got over or avoided by reasonable care, is excessively fatal among the children of the poor, by reason of the practical impossibility of isolating the patient in a tenement. The measles, ordinarily a harmless disease, furnishes a familiar example. Tread it ever so lightly on the avenues, in the tenements it kills right and left. Such an epidemic ravaged three crowded blocks in Elizabeth Street on the heels of the grippe last winter, and, when it had spent its fury, the death-maps in the Bureau of Vital Statistics looked as if a black hand had been laid across those blocks, over-shadowing in part the contiguous tenements in Mott Street, and with the thumb covering a particularly packed settlement of half a dozen houses in Mulberry Street. The track of the epidemic through these teeming barracks was as clearly defined as the track of a tornado through a forest district. There were houses in which as many as eight little children had died in five months. The records showed that respiratory diseases, the common heritage of the grippe and the measles, had caused death in most cases, discovering the trouble to be, next to the inability to check the contagion in those crowds, in the poverty of the parents and the wretched home conditions that made proper care of the sick impossible. The fact was emphasized by the occurrence here and there of a few isolated deaths from diphtheria and scarlet fever. In the case of these diseases, considered more dangerous to the public health, the health officers exercised summary powers of removal to the hospital where proper treatment could be had, and the result was a low death-rate.

Même dans les circonstances les plus favorables, une épidémie, que les nantis peuvent se permettre de prendre à la légère comme une chose à surmonter ou à éviter par des précautions raisonnables, est excessivement mortelle parmi les enfants des pauvres, en raison de l'impossibilité pratique d'isoler le patient dans un taudis. La rougeole, ordinairement une maladie bénigne, en fournit un exemple frappant. Traitez-la avec légèreté dans les avenues, dans les taudis elle tue à droite et à gauche. Une telle épidémie a ravagé trois îlots surpeuplés d'Elizabeth Street à la suite de la grippe l'hiver dernier, et, une fois sa fureur passée, les cartes de mortalité du Bureau des Statistiques Vitales donnaient l'impression qu'une main noire s'était abattue sur ces îlots, obscurcissant en partie les taudis contigus de Mott Street, avec le pouce couvrant un ensemble particulièrement dense de six maisons dans Mulberry Street. La trajectoire de l'épidémie à travers ces casernes grouillantes était aussi nettement définie que celle d'une tornade dans une forêt. Il y avait des maisons où jusqu'à huit petits enfants étaient morts en cinq mois. Les registres montraient que les maladies respiratoires, héritage commun de la grippe et de la rougeole, avaient causé la mort dans la plupart des cas, révélant que le problème, après l'incapacité à endiguer la contagion dans ces foules, résidait dans la pauvreté des parents et les conditions misérables du logement qui rendaient impossible des soins appropriés aux malades. Ce fait était souligné par la survenue, çà et là, de quelques décès isolés dus à la diphtérie et à la scarlatine. Dans le cas de ces maladies, jugées plus dangereuses

pour la santé publique, les officiers d'hygiène ont exercé des pouvoirs discrétionnaires d'évacuation vers l'hôpital où un traitement adéquat pouvait être administré, et le résultat a été un faible taux de mortalité.

These were the tenements of the tall, modern type. A little more than a year ago, when a census was made of the tenements and compared with the mortality tables, no little surprise and congratulation was caused by the discovery that as the buildings grew taller the death rate fell. The reason is plain, though the reverse had been expected by most people. The biggest tenements have been built in the last ten years of sanitary reform rule, and have been brought, in all but the crowding, under its laws. The old houses that from private dwellings were made into tenements, or were run up to house the biggest crowds in defiance of every moral and physical law, can be improved by no device short of demolition. They will ever remain the worst.

Ce étaient les taudis du type moderne et élevé. Il y a un peu plus d'un an, lorsqu'un recensement des taudis a été comparé aux tables de mortalité, la découverte que le taux de mortalité diminuait à mesure que les bâtiments grandissaient en hauteur a suscité une certaine surprise et satisfaction. La raison en est simple, bien que la plupart des gens s'attendissent au contraire. Les plus grands taudis ont été construits au cours des dix dernières années de réformes sanitaires et ont été soumis, à l'exception de la surpopulation, à leurs lois. Les vieilles maisons transformées en taudis ou construites pour entasser le plus grand nombre de personnes en défiance de toute loi morale et physique ne peuvent être améliorées par aucun moyen autre que la démolition. Elles resteront toujours les pires.

That ignorance plays its part, as well as poverty and bad hygienic surroundings, in the sacrifice of life is of course inevitable. They go usually hand in hand. A message came one day last spring summoning me to a Mott Street tenement in which lay a child dying from some unknown disease. With the «charity doctor» I found the patient on the top floor stretched upon two chairs in a dreadfully stifling room. She was gasping in the agony of peritonitis that had already written its death-sentence on her wan and pinched face. The whole family, father, mother, and four ragged children, sat around looking on with the stony resignation of helpless despair that had long since given up the fight against fate as useless. A glance around the wretched room left no doubt as to the cause of the child's condition. «Im proper nourishment,» said the doctor, translated to suit the place, meant starvation. The father's hands were crippled from lead poisoning. He had not been able to work for a year. A contagious disease of the eyes, too long neglected, had made the mother and one of the boys nearly blind. The children cried with hunger. They had not broken their fast that day, and it was then near noon. For months the family had subsisted on two dollars a week from the priest, and a few loaves and a piece of corned beef which the sisters sent them on Saturday. The doctor gave direction for the treatment of the child, knowing that it was possible only to alleviate its sufferings until death should end them, and left some money for food for the rest. An hour later, when I returned, I found them feeding the dying child with ginger ale, bought for two cents a bottle at the pedlar's cart down the street. A pitying neighbor had proposed it as the one thing she could think of as likely to make the child forget its misery. There was enough in the bottle to go round to the rest of the family. In fact, the wake had already begun; before night it was under way in dead earnest.

Il va de soi que l'ignorance joue son rôle, au même titre que la pauvreté et les mauvaises conditions d'hygiène, dans le sacrifice de vies humaines. Elles vont généralement de pair. Un message arriva un jour au printemps dernier, me convoquant dans un taudis de Mott Street où gisait un enfant mourant d'une maladie inconnue. Avec le «médecin de la charité», je trouvai la patiente à l'étage supérieur, étendue sur deux chaises dans une pièce horriblement étouffante. Elle haletait dans l'agonie d'une péritonite qui avait déjà inscrit son arrêt de mort sur son visage pâle et creusé. Toute la famille – père, mère et quatre enfants en haillons – était assise autour d'elle, regardant avec la résignation de pierre d'un désespoir impuissant qui avait depuis longtemps renoncé à lutter contre le destin, jugeant cela inutile. Un coup d'œil autour de cette pièce misérable ne laissait aucun doute sur la cause de l'état de l'enfant. «Mauvaise alimentation», dit le médecin, ce qui, adapté au lieu, signifiait famine. Les mains du père étaient paralysées par le saturnisme. Il n'avait pas pu travailler depuis un an. Une maladie contagieuse des yeux, trop longtemps négligée, avait rendu la mère et l'un des garçons presque aveugles. Les enfants pleuraient de faim. Ils n'avaient rien man-

gé de la journée, et il était alors près de midi. Depuis des mois, la famille survivait grâce à deux dollars par semaine donnés par le prêtre, et quelques miches de pain avec un morceau de bœuf salé que les sœurs leur envoyaient le samedi. Le médecin donna des instructions pour le traitement de l'enfant, sachant qu'il n'était possible que d'atténuer ses souffrances jusqu'à ce que la mort y mette fin, et laissa un peu d'argent pour nourrir le reste de la famille. Une heure plus tard, à mon retour, je les trouvai en train de donner à boire à l'enfant mourant du ginger ale, acheté deux cents la bouteille au chariot du colporteur dans la rue. Une voisine compatissante l'avait proposé comme la seule chose à laquelle elle pouvait penser pour faire oublier sa misère à l'enfant. Il y en avait assez dans la bouteille pour faire le tour de la famille. En fait, la veille funèbre avait déjà commencé ; avant la nuit, elle battait son plein.

P131

Every once in a while a case of downright starvation gets into the newspapers and makes a sensation. But this is the exception. Were the whole truth known, it would come home to the community with a shock that would rouse it to a more serious effort than the spasmodic undoing of its purse-strings. I am satisfied from my own observation that hundreds of men, women, and children are every day slowly starving to death in the tenements with my medical friend's complaint of «improper nourishment.» Within a single week I have had this year three cases of insanity, provoked directly by poverty and want. One was that of a mother who in the middle of the night got up to murder her child, who was crying for food; another was the case of an Eliza-beth Street truck-driver whom the newspapers never heard of. With a family to provide for, he had been unable to work for many months. There was neither food, nor a scrap of anything upon which money could be raised, left in the house; his mind gave way under the combined physical and mental suffering. In the third case I was just in time with the police to prevent the madman from murdering his whole family. He had the sharpened hatchet in his pocket when we seized him. He was an Irish laborer, and had been work-ing in the sewers until the poisonous gases destroyed his health. Then he was laid off, and scarcely anything had been coming in all winter but the oldest child's earnings as cash-girl in a store, \$2.50 a week. There were seven children to provide for, and the rent of the Mulberry Street attic in which the family lived was \$10 a month. They had borrowed as long as anybody had a cent to lend. When at last the man got an odd job that would just buy the children bread, the week's wages only served to measure the depth of their misery. «It came in so on the tail-end of everything,» said his wife in telling the story, with unconscious eloquence. The outlook worried him through sleepless nights until it destroyed his reason. In his madness he had only one conscious thought: that the town should not take the children. «Better that I take care of them myself,» he repeated to himself as he ground the axe to an edge. Help came in abundance from many almost as poor as they when the desperate straits of the family became known through his arrest. The readiness of the poor to share what little they have with those who have even less is one of the few moral virtues of the tenements. Their enormous crowds touch elbow in a closeness of sym-pathy that is scarcely to be understood out of them, and has no parallel except among the unfortunate women whom the world scorns as outcasts. There is very little professed senti-ment about it to draw a sentimental tear from the eye of romantic philanthropy. The hard fact is that the instinct of self-preservation impels them to make common cause against the common misery.

De temps en temps, un cas de famine pure et simple fait la une des journaux et provoque un émoi. Mais ce n'est là que l'exception. Si toute la vérité était connue, elle frapperait la communauté avec une violence telle qu'elle la pousserait à un effort plus sérieux que l'ouverture sporadique de ses cordons de bourse. D'après mes propres observations, je suis convaincu que des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants meurent lentement de faim chaque jour dans les taudis, atteints du mal que mon ami médecin appelle la « malnutrition ». En l'espace d'une seule semaine, cette année, j'ai eu trois cas de folie, directement provoqués par la pauvreté et le dénuement. L'un concernait une mère qui, au milieu de la nuit, s'est levée pour tuer son enfant, qui pleurait de faim ; un autre, celui d'un chauffeur de camion d'Elizabeth Street, dont les journaux n'ont jamais parlé. Avec une famille à nourrir, il n'avait pas pu travailler depuis des mois. Il ne restait ni nourriture, ni le moindre objet à vendre pour se procurer de l'argent dans la maison ; son esprit a cédé sous le poids combiné de la souffrance physique et mentale. Dans le troisième cas, j'ai juste eu le temps d'arriver avec la police pour empêcher un homme fou de massacrer toute sa famille. Il avait

une hache aiguisée dans sa poche quand nous l'avons maîtrisé. C'était un ouvrier irlandais, qui avait travaillé dans les égouts jusqu'à ce que les gaz toxiques ruinent sa santé. Ensuite, il a été licencié, et presque rien n'était entré dans le foyer tout l'hiver, à part les gains de l'aînée, employée comme caissière dans un magasin pour 2,50 dollars par semaine. Ils étaient sept enfants à nourrir, et le loyer de leur mansarde de Mulberry Street s'élevait à 10 dollars par mois. Ils avaient emprunté jusqu'à ce que plus personne n'ait un sou à leur prêter. Quand enfin l'homme a trouvé un travail précaire qui lui permettait juste d'acheter du pain pour les enfants, le salaire de la semaine n'a fait que mesurer l'ampleur de leur misère. « Ça arrivait toujours trop tard, après tout le reste », a dit sa femme en racontant l'histoire, avec une éloquence inconsciente. L'avenir le rongait durant des nuits sans sommeil, jusqu'à ce que sa raison se brise. Dans sa folie, une seule pensée le hantait : que la ville ne s'occupe pas des enfants. « Mieux vaut que je m'en charge moi-même », se répétait-il en aiguisant la hache. Quand leur situation désespérée a été révélée à la suite de son arrestation, l'aide a afflué de la part de beaucoup, presque aussi pauvres qu'eux. La promptitude des démunis à partager le peu qu'ils ont avec ceux qui ont encore moins est l'une des rares vertus morales des taudis. Leurs foules immenses se côtoient dans une proximité de solidarité qui est à peine concevable en dehors d'eux, et qui n'a d'équivalent que chez ces femmes malheureuses que le monde méprise comme des parias. Il y a peu de sentimentalisme affiché pour arracher une larme attendrie à l'œil de la philanthropie romantique. La réalité crue, c'est que l'instinct de survie les pousse à s'unir contre la misère commune.

No doubt intemperance bears a large share of the blame for it; judging from the stand-point of the policeman per-haps the greater share. Two such entries as I read in the police returns on successive days last March, of mothers in West Side tenements, who in their drunken sleep lay upon and killed their infants, go far to support such a position. And they are far from uncommon. But my experience has shown me another view of it, a view which the last report of the Society for Improving the Condition of the Poor seems more than half inclined to adopt in allotting to «intemperance the cause of distress, or distress the cause of intemperance,» forty per cent. of the cases it is called upon to deal with. Even if it were all true, I should still load over upon the tenement the heaviest responsibility. A single factor, the scandalous scarcity of water in the hot summer when the thirst of the million tenants must be quenched, if not in that in something else, has in the past years more than all other causes encouraged drunkenness among the poor. But to my mind there is a closer connection between the wages of the tenements and the vices and improvidence of those who dwell in them than, with the guilt of the tenement upon our heads, we are willing to admit even to our-selves. Weak tea with a dry crust is not a diet to nurse moral strength. Yet how much better might the fare be expected to be in the family of this «widow with seven children, very energetic and prudent»-I quote again from the report of the Society for the Improvement of the Condition of the Poor-whose «eldest girl was employed as a learner in a tailor's shop at small wages, and one boy had a place as 'cash' in a store. There were two other little boys who sold papers and sometimes earned one dollar. The mother finishes pantalons and can do three pairs in a day, thus earning thirty-nine cents. Here is a family of eight persons with rent to pay and an income of less than six dollars a week.»

Sans doute l'intempérance porte-t-elle une large part de blâme dans cette situation ; et du point de vue du policier, peut-être même la part la plus grande. Deux cas comme ceux que j'ai lus dans les rapports de police en mars dernier, deux mères des taudis du West Side qui, ivres mort, se sont allongées sur leurs nourrissons et les ont étouffés, semblent étayer cette position. Et de tels drames sont loin d'être rares. Mais mon expérience m'a révélé une autre perspective, une vision que le dernier rapport de la Society for Improving the Condition of the Poor semble plus qu'à moitié prêt à adopter en attribuant, dans quarante pour cent des cas qu'elle traite, « l'intempérance comme cause de la détresse, ou la détresse comme cause de l'intempérance ». Même si cela était entièrement vrai, je continuerais d'attribuer aux taudis la responsabilité la plus lourde. Un seul facteur – la pénurie scandaleuse d'eau pendant les étés caniculaires, où la soif d'un million de locataires doit être étanchée, fût-ce par autre chose – a, ces dernières années, encouragé l'ivrognerie parmi les pauvres plus que toute autre cause. Pourtant, à mes yeux, le lien est encore plus étroit entre les salaires de misère des taudis et les vices ou l'imprévoyance de ceux qui y vivent, bien plus

que nous ne sommes prêts à l'admettre, même à nous-mêmes, alors que la culpabilité des taudis nous pèse sur la conscience. Un thé faible accompagné d'une croûte de pain sec n'est pas un régime qui nourrit la force morale. Pourtant, à quoi pourrait-on s'attendre de mieux dans une famille comme celle de cette « veuve avec sept enfants, très énergique et prudente » – je cite à nouveau le rapport de la Society for the Improvement of the Condition of the Poor – « dont l'aînée travaille comme apprentie dans un atelier de tailleur pour un salaire de misère, et dont un garçon est employé comme 'caissier' dans un magasin. Il y a deux autres petits garçons qui vendent des journaux et gagnent parfois un dollar. La mère termine des pantalons et peut en coudre trois paires par jour, ce qui lui rapporte trente-neuf cents. » Voici une famille de huit personnes, avec un loyer à payer, et des revenus hebdomadaires inférieurs à six dollars.

P132

And yet she was better off in point of pay than this Sixth Street mother, who «had just brought home four pairs of pants to finish, at seven cents a pair. She was required to put the canvas in the bottom, basting and sewing three times around; to put the linings in the waistbands; to tack three pockets, three corners to each; to put on two stays and eight buttons, and make six buttonholes; to put the buckle on the back strap and sew on the ticket, all for seven cents.» Better off than the «church-going mother of six children,» and with a husband sick to death, who to support the family made shirts, averaging an income of one dollar and twenty cents a week, while her oldest girl, aged thirteen, was «employed down-town cutting out Hamburg edgings at one dollar and a half a week-two and a half cents per hour for ten hours of steady labor-making the total income of the family two dollars and seventy cents per week.» Than the Harlem woman, who was «making a brave effort to support a sick husband and two children by taking in washing at thirty-five cents for the lot of fourteen large pieces, finding coal, soap, starch, and bluing herself, rather than depend on charity in any form.» Specimen wages of the tenements these, seemingly inconsistent with the charge of im-providence.

Pourtant, elle s'en sortait mieux que cette mère de Sixth Street, « qui venait de rapporter à la maison quatre pantalons à terminer, à sept cents la pièce. Elle devait y coudre une toile au fond, les bâtir et coudre trois fois tout autour ; poser les doublures dans les ceintures ; coudre trois poches, avec trois coins chacune ; ajouter deux entretoises et huit boutons, et faire six boutonnières ; fixer la boucle de la bretelle arrière et coudre l'étiquette, le tout pour sept cents. » Mieux lotie que « cette mère pieuse de six enfants », dont le mari était mourant, et qui, pour faire vivre la famille, confectionnait des chemises, avec un revenu moyen d'un dollar vingt par semaine, tandis que sa fille aînée, âgée de treize ans, « travaillait en ville à découper des bordures de Hambourg pour un dollar et demi par semaine – soit deux cents et demi de l'heure pour dix heures de labeur ininterrompu », portant ainsi les revenus totaux de la famille à deux dollars soixante-dix par semaine. Mieux lotie encore que cette femme de Harlem, « qui luttait vaillamment pour subvenir à un mari malade et à deux enfants en faisant des lessives à trente-cinq cents la charge de quatorze grandes pièces, fournissant elle-même charbon, savon, empoise et bleu, plutôt que de recourir à la charité sous quelque forme que ce soit. » Voilà les salaires typiques des taudis, en apparence incompatibles avec l'accusation d'imprévoyance.

But the connection on second thought is not obscure. There is nothing in the prospect of a sharp, unceasing battle for the bare necessities of life to encourage looking ahead, everything to discourage the effort. Improvidence and wastefulness are natural results. The instalment plan secures to the tenant who lives from hand to mouth his few com-forts; the evil day of reckoning is put off till a to-morrow that may never come. When it does come, with failure to pay and the loss of hard-earned dollars, it simply adds another hardship to a life measured from the cradle by such incidents. The children soon catch the spirit of this sort of thing. I remember once calling at the home of a poorwasher-woman living in an East Side tenement, and finding the door locked. Some children in the hallway stopped their play and eyed me attentively while I knocked. The biggest girl volunteered the information that Mrs. Smith was out; but while I was thinking of how I was to get a mcs. age to her, the child put a question of her own: «Are you the spring man or the clock man?» When I assured her that I was neither one nor the other, but had brought work for her mother, Mrs. Smith, who had been hiding from the instalment collector, suddenly appeared.

Mais, à y réfléchir, le lien n'est pas si flou. Rien, dans la perspective d'une lutte acharnée et sans relâche pour les besoins les plus élémentaires, n'encourage à prévoir l'avenir ; tout, au contraire, décourage cet effort. L'imprévoyance et le gaspillage en sont les conséquences naturelles. Le paiement à tempérament permet au locataire, qui vit au jour le jour, de s'offrir quelques maigres réconforts ; le jour redouté des comptes est repoussé à un lendemain qui ne viendra peut-être jamais. Quand il arrive enfin, avec son cortège d'impayés et de dollars durement gagnés perdus, il ne fait qu'ajouter une nouvelle épreuve à une existence rythmée par de telles vicissitudes depuis le berceau. Les enfants s'imprègnent vite de cette mentalité. Je me souviens d'une visite chez une blanchisseuse pauvre logée dans un taudis de l'East Side, et d'avoir trouvé porte close. Des enfants jouant dans le couloir interrompirent leur jeu pour me dévisager tandis que je frappais. L'aînée des filles me lança spontanément : « Vous êtes l'homme du ressort ou l'homme de l'horloge ? » Quand je lui assurai que je n'étais ni l'un ni l'autre, mais que j'apportais du travail pour sa mère, Mme Smith, qui se cachait du recouvreur, fit promptement son apparition.

Perhaps of all the disheartening experiences of those who have devoted lives of unselfish thought and effort, and their number is not so small as often supposed, to the lifting of this great load, the indifference of those they would help is the most puzzling. They will not be helped. Dragged by main force out of their misery, they slip back again on the first opportunity, seemingly content only in the old rut. The explanation was supplied by two women of my acquaintance in an Elizabeth Street tenement, whom the city missionaries had taken from their wretched hovel and provided with work and a decent home somewhere in New Jersey. In three weeks they were back, saying that they preferred their dark rear room to the stumps out in the country. But to me the oldest, the mother, who had struggled along with her daughter making cloaks at half a dollar apiece, twelve long years since the daughter's husband was killed in a street accident and the city took the children, made the bitter confession: «We do get so kind o' downhearted living this way, that we have to be where something is going on, or we just can't stand it.» And there was sadder pathos to me in her words than in the whole long story of their struggle with poverty; for unconsciously she voiced the sufferings of thousands misjudged by a happier world, deemed vicious because they are human and unfortunate.

Peut-être que, de toutes les expériences décourageantes vécues par ceux qui ont consacré leur vie à des pensées et des efforts désintéressés – et leur nombre n'est pas aussi réduit qu'on le croit souvent – pour soulager ce fardeau écrasant, l'indifférence de ceux qu'ils cherchent à aider reste la plus déconcertante. Ils refusent toute aide. Arrachés de force à leur misère, ils y replongent à la première occasion, comme s'ils ne se sentaient en paix que dans leur ancien borborygme. Deux femmes de ma connaissance, logées dans un taudis d'Elizabeth Street, m'ont fourni une explication. Les missionnaires de la ville les avaient sorties de leur taudis sordide pour leur offrir un travail et un logement décent quelque part dans le New Jersey. Trois semaines plus tard, elles étaient de retour, prétendant préférer leur chambre sombre à l'arrière-cour aux souches et à la campagne. Mais c'est la mère, la plus âgée, qui avait lutté aux côtés de sa fille pendant douze longues années à coudre des manteaux pour cinquante cents pièce – depuis que le mari de sa fille avait été tué dans un accident de rue et que la ville avait placé les enfants –, qui m'a livré l'aveu amer : « On se sent tellement abattues à vivre comme ça qu'il nous faut être là où il se passe quelque chose, sinon on n'en peut plus. » Ces mots, prononcés sans qu'elle en mesure toute la portée, m'ont touché plus profondément que l'ensemble de leur long combat contre la pauvreté. Sans le vouloir, elle exprimait la souffrance de milliers de personnes mal jugées par un monde plus heureux, qualifiées de vicieuses simplement parce qu'elles sont humaines et malheureuses.

P133

It is a popular delusion, encouraged by all sorts of exaggerated stories when nothing more exciting demands public attention, that there are more evictions in the tenements of New York every year than in all Ireland.» I am not sure that it is doing much for the tenant to upset this fallacy. To my mind, to be put out of a tenement would be the height of good luck. The fact is, however, that evictions are not nearly as common in New York as supposed. The reason is that in the civil courts, the judges of which are elected in their districts, the tenant-voter has solid ground to stand upon at last. The law that takes his side to start with is usually, twisted to the utmost to give him time and save him ex-1e. In the

busiest East Side court, that has been very 1ropriately dubbed the «Poor Man's Court,» fully five 1usand dispossess warrants are issued in a year, but 1bably not fifty evictions take place in the district. The lord has only one vote, while there may be forty voters his rooms in the house, all of which the judge takes 1to careful account as elements that have a direct bearing the case. And so they have--on his case. There are sad 1es, just as there are «rounders» who prefer to be moved at the landlord's expense and save the rent, but the former at least are unusual enough to attract more than their share of attention.

Il existe une idée reçue, entretenue par toutes sortes d'histoires exagérées quand rien de plus palpitant ne retient l'attention du public, selon laquelle « les expulsions seraient plus nombreuses chaque année dans les taudis de New York que dans toute l'Irlande ». Je ne suis pas certain qu'il serve grand-chose au locataire de démentir cette affirmation. À mes yeux, se faire expulser d'un taudis relèverait plutôt d'une chance inespérée. Pourtant, la réalité est que les expulsions sont bien moins fréquentes à New York qu'on ne le croit. La raison en est que, dans les tribunaux civils – où les juges sont élus dans leur circonscription –, le locataire-électeur dispose enfin d'un terrain solide. La loi, qui lui est d'emblée favorable, est généralement interprétée de la manière la plus extensive pour lui accorder des délais et lui éviter l'expulsion. Dans le tribunal le plus actif de l'East Side, surnommé avec justesse « le Tribunal du pauvre », quelque cinq mille ordonnances d'expulsion sont émises chaque année, mais il est peu probable qu'il y ait plus de cinquante expulsions effectives dans le quartier. Le propriétaire n'a qu'une voix, alors que ses chambres peuvent abriter quarante électeurs, un facteur que le juge prend soigneusement en compte comme ayant un impact direct sur l'affaire. Et c'est bien le cas... pour son dossier. Il y a des cas tragiques, tout comme il existe des « profiteurs » qui préfèrent déménager aux frais du propriétaire pour économiser leur loyer, mais les premiers restent suffisamment rares pour attirer une attention disproportionnée.

P134

If his very poverty compels the tenant to live at a rate if not in a style that would beggar a Vanderbilt, paying four prices for everything he needs, from his rent and coal down to the smallest item in his housekeeping account, fashion, no less inexorable in the tenements than on the avenue, exacts of him that he must die in a style that is finally and utterly ruinous. The habit of expensive funerals-1 know of no better classification for it than along with the opium habit and similar grievous plagues of mankind-is a distinctively Irish inheritance, but it has taken root among all classes of tenement dwellers, curiously enough most firmly among the Italians, who have taken amazingly to the funeral coach, perhaps because it furnishes the one opportunity of their lives for a really grand turn-out with a free ride thrown in. It is not at all uncommon to find the hoards of a whole lifetime of hard work and self-denial squandered on the empty show of a ludicrous funeral parade and a display of flowers that ill comports with the humble life it is supposed to exalt. It is easier to understand the wake as a sort of consolation cup for the survivors for whom there is-as one of them, doubtless a heathenish pessimist, put it to me once-«no such luck.» The press and the pulpit have denounced the wasteful practice that often entails bitter want upon the relatives of the one buried with such pomp, but with little or no apparent result. Rather, the undertaker's business prospers more than ever in the tenements since the genius of politics has seen its way clear to make capital out of the dead voter as well as of the living, by making him the means of a useful «show of strength» and count of noses.

Si sa misère même contraint le locataire à vivre à un rythme – sinon dans un style – qui ruinerait un Vanderbilt, payant quatre fois le prix pour tout ce dont il a besoin, du loyer au charbon jusqu'au moindre poste de son budget ménager, la mode, non moins impitoyable dans les taudis que sur les avenues, exige de lui qu'il meure dans un style finalement et absolument désastreux. La coutume des enterrements dispendieux – je n'en vois pas de meilleure classification que de la ranger aux côtés de l'opium et autres fléaux graves de l'humanité – est un héritage distinctivement irlandais, mais elle s'est enracinée chez toutes les classes des habitants des taudis, et curieusement avec le plus de force chez les Italiens, qui se sont épris du corbillard, peut-être parce qu'il offre la seule occasion de leur vie de faire une sortie vraiment grandiose, avec une balade gratuite en prime. Il n'est pas rare de voir les économies d'une vie entière de labeur et de privations dilapidées dans le faste creux d'un cortège funéraire ridicule et une profusion de fleurs en total décalage avec l'humilité de l'existence qu'elles sont censées glorifier. On comprend mieux

la veille funèbre, sorte de coupe de consolation pour les survivants, « pour qui, comme me l'a dit un jour l'un d'eux – un pessimiste païen, sans doute – 'il n'y a pas de chance à espérer' ». La presse et la chaire ont dénoncé cette pratique gaspilleuse, qui plonge souvent les proches du défunt, enterré avec tant de faste, dans un dénuement amer, mais sans effet apparent. Bien au contraire, les affaires des croque-morts prospèrent plus que jamais dans les taudis, depuis que le génie politique a trouvé le moyen de tirer profit du mort comme de l'électeur vivant, en faisant de lui un instrument utile de « démonstration de force » et de comptage de têtes.

One free excursion awaits young and old whom bitter poverty has denied the poor privilege of the choice of the home in death they were denied in life, the ride up the Sound to the Potter's Field, charitably styled the City Cemetery. But even there they do not escape their fate.

Une excursion gratuite attend jeunes et vieux, à qui l'amère pauvreté a refusé le pauvre privilège de choisir leur dernière demeure, comme elle leur a refusé celui de choisir leur foyer de leur vivant : le trajet vers le nord de la baie, jusqu'au Potter's Field, pudiquement rebaptisé Cimetière de la Ville. Mais même là, ils n'échappent pas à leur destin.

[On the photograph, opposite, of the English coal-heaver's home.] Suspicious of murder, in the case of a woman who was found dead, covered with bruises, after a day's running fight with her husband, in which the beer-jug had been the hone of contention, brought me to this house, a ramshackle tenement on the tail-end of a Lot over near the North River docks. The family in the picture lived above the rooms where the dead woman lay on a bed of straw, overrun by rats, and had been uninterested witnesses of the affray that was an every-day occurrence in the house. A patched and shaky stairway led up to their one bare and miserable room, in comparison with which a white-washed prison-cell seemed a real palace. A heap of old rags, in which the baby slept serenely, served as the common sleeping-bunk of father, mother, and children—two bright and pretty girls, singularly out of keeping in their clean, if coarse, dresses, with their surroundings. The father, a slow going, honest English coal-heaver, earned on the average five dollars a week, «when work was fairly brisk,» at the docks. But there were long seasons when it was very «slack,» he said, doubtfully. Yet the prospect did not seem to discourage them. The mother, a pleasant-faced woman, was cheerful, even light-hearted. Her smile seemed the most sadly hopeless of all in the utter wretchedness of the place, cheery though it was meant to be and really was. It seemed doomed to certain disappointment - the one thing there that was yet to know a greater depth of misery.

À propos de la photographie, en regard, du foyer d'un déchargeur de charbon anglais.] Des soupçons de meurtre, dans le cas d'une femme retrouvée morte, couverte d'ecchymoses, après une journée de dispute ininterrompue avec son mari – où le pichet de bière avait été l'enjeu du conflit –, m'ont conduit dans cette maison, un taudis délabré situé à l'extrémité d'un terrain vague près des docks de la North River. La famille de la photo vivait à l'étage au-dessus de la pièce où gisait la femme morte, sur un lit de paille infesté de rats, et avait assisté, témoins indifférents, à la scène, un événement banal dans cette maison. Un escalier branlant et rapiécé menait à leur unique pièce nue et misérable, à côté de laquelle une cellule de prison blanchie à la chaux aurait semblé un véritable palais. Un tas de vieux haillons, où le bébé dormait paisiblement, servait de couchage commun au père, à la mère et aux enfants – deux fillettes vives et jolies, étrangement décalées dans leurs robes propres, bien que grossières, avec leur environnement. Le père, un déchargeur de charbon anglais honnête et lent, gagnait en moyenne cinq dollars par semaine « quand le travail était assez soutenu », aux docks. « Mais il y a de longues périodes où c'est très calme », disait-il avec incertitude. Pourtant, cette perspective ne semblait pas les décourager. La mère, une femme au visage agréable, était gaie, voire insouciant. Son sourire, pourtant destiné à égayer l'atmosphère, semblait la chose la plus désespérément sans espoir dans cette misère absolue – la seule chose, ici, qui ignorait encore qu'elle pouvait sombrer plus bas.

P136

In the common trench of the Poor Burying Ground they lie packed three stories deep, shoulder to shoulder, crowded in death as they were in life, to «save space»; for even on that desert island the ground is

not for the exclusive possession of those who cannot afford to pay for it. There is an odd coincidence in this, that year by year the lives that are begun in the gutter, the little nameless waifs whom the police pick up and the city adopts as its wards, are balanced by the even more forlorn lives that are ended in the river. I do not know how or why it happens, or that it is more than a mere coincidence. But there it is. Year by year the balance is struck a few more, a few less-substantially the same when the record is closed.

Dans la fosse commune du Cimetière des pauvres, ils reposent entassés sur trois niveaux, épaule contre épaule, serrés dans la mort comme ils l'étaient dans la vie, « pour économiser l'espace » ; car même sur cette île déserte, le sol n'appartient pas en propre à ceux qui ne peuvent se l'offrir. Il y a là une étrange coïncidence : chaque année, les vies commencées dans le caniveau – ces petits enfants sans nom que la police recueille et que la ville prend sous sa protection – trouvent leur contrepartie dans les vies encore plus désolées qui s'achèvent dans le fleuve. Je ne sais ni comment ni pourquoi cela se produit, ni si c'est autre chose qu'un pur hasard. Pourtant, c'est ainsi. Année après année, les comptes s'équilibrent – quelques-uns de plus, quelques-uns de moins –, mais au final, le bilan reste sensiblement le même quand le registre se referme.

P137

15 - The problem of the children

15 - Le problème des enfants

THE problem of the children becomes, in these swarms, to the last degree perplexing. Their very number makes one stand aghast. I have already given instances of the packing of the child population in East Side tenements. They might be continued indefinitely until the array would be enough to startle any community. For, be it remembered, these children with the training they receive—or do not receive—with the instincts they inherit and absorb in their growing up, are to be our future rulers, if our theory of government is worth anything. More than a working majority of our voters now register from the tenements. I counted the other day the little ones, up to ten years or so, in a Bayard Street tenement that for a yard has a triangular space in the centre with sides fourteen or fifteen feet long, just room enough for a row of ill-smelling closets at the base of the triangle and a hydrant at the apex. There was about as much light in this «yard» as in the average cellar. I gave up my self-imposed task in despair when I had counted one hundred and twenty-eight in forty families. Thirteen I had missed, or not found in. Applying the average for the forty to the whole fifty-three, the house contained one hundred and seventy children. It is not the only time I have had to give up such census work. I have in mind an alley—an inlet rather to a row of rear tenements—that is either two or four feet wide according as the wall of the crazy old building that gives on it bulges out or in. I tried to count the children that swarmed there, but could not. Sometimes I have doubted that anybody knows just how many there are about. Bodies of drowned children turn up in the rivers right along in summer whom no one seems to know anything about. When last spring some workmen, while moving a pile of lumber on a North River pier, found under the last plank the body of a little lad crushed to death, no one had missed a boy, though his parents afterward turned up. The truant officer assuredly does not know, though he spends his life trying to find out, somewhat illogically, perhaps since the department that employs him admits that thousands of poor children are crowded out of the schools year by year for want of room. There was a big tenement in the Sixth Ward, now happily appropriated by the beneficent spirit of business that

blots out so many foul spots in New York-it figured not long ago in the official reports as «an out-and-out hogan»-that had a record of one hundred and two arrests in four years among its four hundred and seventy-eight tenants, fifty-seven of them for drunken and disorderly conduct. I do not know how many children there were in it, but the inspector reported that he found only seven in the whole house who owned that they went to school. The rest gathered all the instruction they received running for beer for their elders. Some of them claimed the «flat» as their home as a mere matter of form. They slept in the streets at night. The official came upon a little party of four drinking beer out of the cover of a milk-can in the hallway. They were of the seven good boys and proved their claim to the title by offering him some.

Le problème des enfants devient, dans ces essais humains, d'une complexité extrême. Leur nombre seul laisse sans voix. J'ai déjà donné des exemples de l'entassement de la population enfantine dans les taudis de l'East Side. On pourrait en citer indéfiniment, jusqu'à ce que l'énumération suffise à alarmer n'importe quelle communauté. Car il faut se le rappeler : ces enfants, avec l'éducation qu'ils reçoivent – ou qu'ils ne reçoivent pas –, avec les instincts qu'ils héritent et absorbent en grandissant, sont appelés à devenir nos futurs dirigeants, si notre théorie du gouvernement vaut quelque chose. Plus de la majorité active de nos électeurs sont aujourd'hui inscrits dans les taudis. J'ai tenté l'autre jour de dénombrer les petits, jusqu'à dix ans environ, dans un immeuble de Bayard Street dont la « cour » se réduit à un espace triangulaire au centre, aux côtés de quatorze ou quinze pieds de long – juste assez de place pour aligner des toilettes nauséabondes à la base du triangle et un robinet à son sommet. Il y régnait à peu près autant de lumière que dans une cave moyenne. J'ai abandonné ma tâche auto-imposée, découragé, après en avoir compté cent vingt-huit dans quarante familles. J'en avais manqué treize, ou ne les avais pas trouvés. En appliquant cette moyenne aux cinquante-trois familles de l'immeuble, celui-ci abritait cent soixante-dix enfants. Ce n'est pas la première fois que je renonce à un tel recensement. Je pense à une ruelle – une impasse plutôt, menant à une rangée de taudis à l'arrière – large de deux ou quatre pieds selon que le mur du vieux bâtiment délabré qui la borde gonfle vers l'extérieur ou l'intérieur. J'ai essayé d'y compter les enfants qui grouillaient, en vain. Parfois, je me demande si quelqu'un sait vraiment combien ils sont. Tout l'été, des corps d'enfants noyés remontent des fleuves, sans que personne ne semble les connaître. Au printemps dernier, des ouvriers déplaçant un tas de bois sur un quai de la North River ont découvert, sous la dernière planche, le cadavre d'un petit garçon écrasé. Personne n'avait signalé sa disparition, bien que ses parents se soient manifestés par la suite. L'agent chargé de la lutte contre l'absentéisme scolaire ne le sait assurément pas, lui qui passe sa vie à tenter de les recenser – exercice peut-être illogique, puisque le département qui l'emploie admet que des milliers d'enfants pauvres sont exclus des écoles chaque année, faute de place. Il y avait un grand taudis dans le Sixth Ward – heureusement racheté depuis par l'esprit bienfaisant des affaires, qui efface tant de taches infectes à New York ; il figurait encore récemment dans les rapports officiels comme « un vrai cloaque » – où l'on avait recensé cent deux arrestations en quatre ans parmi ses quatre cent soixante-dix-huit locataires, dont cinquante-sept pour ivresse et trouble à l'ordre public. Je ne sais pas combien d'enfants y vivaient, mais l'inspecteur a rapporté n'en avoir trouvé que sept dans tout l'immeuble qui avouaient aller à l'école. Les autres glanaient leur seule instruction en allant chercher de la bière pour leurs aînés. Certains ne revendiquaient leur « appartement » comme domicile que par pure formalité : ils dormaient dans la rue. L'agent tomba sur une petite bande de quatre enfants buvant de la bière dans le couvercle d'un bidon de lait, dans le couloir. Ils faisaient partie des sept « bons garçons » et justifièrent leur titre en lui en proposant.

P138

The old question, what to do with the boy, assumes a new and serious phase in the tenements. Under the best conditions found there, it is not easily answered. In nine cases out of ten he would make an excellent mechanic, if trained early to work at a trade, for he is neither dull nor slow, but the short-sighted despotism of the trades unions has practically closed that avenue to him. Trade-schools, however excellent, cannot supply the opportunity thus denied him, and at the outset the boy stands condemned by his own to low and ill-paid drudgery, held down by the band that of all should labor to raise him. Horne, the greatest factor of all in the training of the young, means nothing to him but

a pigeon-hole in a coop along with so many other human animals. Its influence is scarcely of the elevating kind, if it have any. The very games at which he takes a hand in the street become polluting in its atmosphere. With no steady hand to guide him, the boy takes naturally to idle ways. Caught in the street by the truant officer, or by agents of the Children's Societies, peddling, perhaps, or begging, to help out the family resources, he runs the risk of being sent to a reformatory, where contact with vicious boys older than him-self soon develop the latent possibilities for evil that lie hidden in him. The city has no Truant Home in which to keep him, and all efforts of the children's friends to enforce school attendance are paralyzed by this want. The risk of the reformatory is too great. What is done in the end is to let him take chances with the chances all against him. The result is the rough young savage, familiar from the street. Rough as he is, if any one doubt that this child of common clay have in him the instinct of beauty, of love for the ideal of which his life has no embodiment, let him put the matter to the test. Let him take into a tenement block a handful of flowers from the fields and watch the brightened faces, the sudden abandonment of play and fight that go ever hand in hand where there is no elbow-room, the wild entreaty for «posies,» the eager love with which the little messengers of peace are shielded, once possessed; then let him change his mind. I have seen an armful of daisies keep the peace of a block better than a policeman and his club, seen instincts awaken under their gentle appeal, whose very existence the soil in which they grew made seem a mockery. I have not forgotten the deputation of ragamuffins from a Mulberry Street alley that knocked at my office door one morning on a mysterious expedition for flowers, not for themselves but for «a lady,» and having obtained what they wanted, trooped off to bestow them, a ragged and dirty little band, with a solemnity that was quite unusual. It was not until an old man called the next day to thank me for the flowers that I found out they had decked the hier of a pau-per, in the dark rear room where she lay waiting in her pine-board coffin for the city's hearse. Yet, as I knew, that dismal alley with its bare brick walls, between which no sun ever rose or set, was the world of those children. It filled their young lives. Probably not one of them had ever been out of the sight of it. They were too dirty, too ragged, and too generally disreputable, too well hidden in their slum besides, to come into line with the Fresh Air summer boarders.

La vieille question – que faire du garçon – prend une dimension nouvelle et grave dans les taudis. Même dans les meilleures conditions qu'on y trouve, elle n'a pas de réponse facile. Dans neuf cas sur dix, il ferait un excellent mécanicien s'il était formé tôt à un métier, car il n'est ni lent ni stupide, mais le despotisme myope des syndicats a pratiquement verrouillé cette voie. Les écoles professionnelles, aussi excellentes soient-elles, ne peuvent combler cette lacune, et dès le départ, l'enfant est condamné par les siens à une besogne mal payée et avilissante, maintenu dans cette ornière par ceux-là mêmes qui devraient œuvrer à l'en élever. Le foyer, facteur le plus déterminant dans l'éducation de la jeunesse, ne représente pour lui qu'un casier dans un poulailler, parmi tant d'autres animaux humains. Son influence, s'il en a une, est loin d'être édifiante. Les jeux auxquels il participe dans la rue se corrompent sous cette atmosphère. Livré à lui-même, sans guide ferme, il adopte naturellement l'oisiveté. Intercepté dans la rue par l'agent chargé de l'absentéisme scolaire ou par les représentants des Sociétés pour l'enfance, peut-être en train de colporter ou de mendier pour compléter les revenus de la famille, il risque d'être envoyé dans une maison de correction, où le contact avec des aînés vicieux réveille en lui les germes du mal qui y sommeillent. La ville ne dispose d'aucun Foyer pour enfants en rupture pour l'accueillir, et tous les efforts des défenseurs de l'enfance pour imposer la scolarité se heurtent à cette carence. Le risque de la maison de correction est trop grand. On finit par le laisser tenter sa chance – avec toutes les chances contre lui. Le résultat, c'est ce jeune sauvageon des rues que tout le monde connaît. Quiconque douterait que cet enfant de boue recèle en lui l'instinct de la beauté, l'amour de l'idéal dont sa vie ne lui offre aucun exemple, n'a qu'à mettre la chose à l'épreuve. Qu'il apporte une poignée de fleurs des champs dans un immeuble insalubre et observe les visages s'éclairer, les bagarres et les jeux – inséparables là où l'on manque d'espace – soudain abandonnés, les suppliques enflammées pour «des p'tites fleurs», l'amour fervent avec lequel ces modestes messagères de paix sont protégées une fois acquises. Puis qu'il change d'avis. J'ai vu un bras chargé de marguerites maintenir la paix d'un pâté de maisons mieux qu'un policier et sa matriaque; j'ai vu des instincts s'éveiller sous leur douce influence, dont le terreau même où ils poussaient semblait nier l'existence. Je n'ai pas oublié la délégation de garnements d'une ruelle de Mulberry Street qui frappa à

la porte de mon bureau un matin, en expédition mystérieuse pour des fleurs – non pour eux, mais « pour une dame ». Après avoir obtenu ce qu'ils voulaient, ils s'en allèrent, petite troupe loqueteuse et crasseuse, les déposer avec une solennité peu commune. Ce n'est que le lendemain, quand un vieil homme vint me remercier, que j'appris qu'ils avaient orné le cercueil d'une indigente, dans la chambre obscure du fond où elle gisait, dans son cercueil de planches, en attendant le corbillard municipal. Pourtant, comme je le savais, cette ruelle sinistre aux murs de brique nus, où le soleil ne se lève ni ne se couche, était le monde de ces enfants. Elle remplissait leur jeune vie. Aucun d'eux n'avait probablement jamais quitté son champ de vision. Trop sales, trop haillonneux, trop généralement mal famés, et trop bien cachés dans leur taudis, ils n'étaient pas éligibles pour les séjours à la campagne organisés par la Fresh Air Fund.

With such human instincts and cravings, forever un-satisfied, turned into a haunting curse; with appetite ground to keenest edge by a hunger that is never fed, the children of the poor grow up in joyless homes to lives of wearisome toil that claims them at an age when the play of their happier fellows has but just begun. Has a yard ofturfbeen laid and a vine been coaxed to grow within their reach, they are banished and barred out from it as from a heaven that is not for such as they. I came upon a couple of youngsters in a Mulberry Street yard a while ago that were chalking on the fence their first lesson in 'writin'.' And this is what they wrote: « Keeb of te Grass. » They had it by heart, for there was not, I verily believe, a green sod within a quarter of a mile. Horne to them is an empty name. Pleasure? A gentle-man once catechized a ragged class in a down-town public school on this point, and recorded the result: Out of forty-eight boys twenty had never seen the Brooklyn Bridge that was scarcely five minutes' walk away, three only had been in Central Park, fifteen had known the joy of aride in a horse-car. The street, with its ash-barrels and its dirt, the river that runs foul with mud, are their domain. What training they receive is picked up there. And they are apt pupils. If the mud and the dirt are easily reflected in their Jives, what wonder? Scarce half-grown, such lads as these confront the world with the challenge to give them their due, too long withheld, or-- Our jails supply the answer to the alternative.

Avec de tels instincts humains et de tels désirs, à jamais insatisfaits, transformés en une malédiction obsédante ; avec l'appétit aiguisé au tranchant par une faim jamais rassasiée, les enfants des pauvres grandissent dans des foyers sans joie pour des vies de labeur épuisant qui les réclame à un âge où leurs camarades plus heureux commencent à peine à jouer. Si une pelouse avait été aménagée ou une vigne encouragée à pousser à leur portée, ils en seraient bannis et exclus comme d'un paradis qui n'est pas fait pour eux. Il y a quelque temps, je suis tombé sur deux gamins dans une cour de Mulberry Street qui traçaient à la craie sur la clôture leur première leçon « d'écriture ». Et voici ce qu'ils écrivaient : « Pas toucher l'gazon ». Ils le savaient par cœur, car je crois sincèrement qu'il n'y avait pas un brin d'herbe verte dans un rayon d'un quart de mille. Le foyer ? Un mot vide de sens pour eux. Le plaisir ? Un monsieur a un jour interrogé une classe de garnements dans une école publique du centre-ville sur ce sujet, et en a consigné les résultats : sur quarante-huit garçons, vingt n'avaient jamais vu le pont de Brooklyn, à cinq minutes à pied à peine, trois seulement étaient allés à Central Park, quinze avaient connu la joie d'un tour en tramway tiré par des chevaux. La rue, avec ses poubelles et sa crasse, le fleuve charriant sa boue fétide, voilà leur royaume. C'est là qu'ils glanent leur éducation. Et ils sont des élèves doués. Si la boue et la saleté se reflètent facilement dans leur existence, où est l'étonnement ? À peine sortis de l'enfance, ces jeunes gens affrontent le monde avec un défi : qu'on leur donne enfin ce qui leur est dû, trop longtemps refusé, ou bien... Nos prisons fournissent la réponse à cette alternative.

P140

A little fellow who seemed clad in but a single rag was among the flotsam and jetsam stranded at Police Headquarters one day last summer. No one knew where he came from or where he belonged. The boy himself knew as little about it as anybody, and was the least anxious to have light shed on the subject after he had spent a night in the matron's nursery. The discovery that beds were provided for boys to sleep in there, and that he could have « a whole egg » and three slices of bread for breakfast put him on the best of terms with the world in general, and he decided that Headquarters was « a bully place. » He sang « McGinty » all through, with Tenth Avenue variations, for the police, and then settled down to the serious business of giving an account of himself. The examination went on after this fashion:

Un petit bonhomme, vêtu d'à peine plus qu'un haillon, se trouvait parmi les débris humains échoués au Quartier général de la police un jour de l'été dernier. Personne ne savait d'où il venait ni à qui il appartenait. L'enfant lui-même n'en savait pas plus que les autres, et se souciait encore moins qu'on élucide la question après avoir passé une nuit dans la nurserie de la matrone. Découvrir qu'on y réservait des lits pour que les garçons puissent y dormir, et qu'on lui servait « un œuf entier » avec trois tranches de pain au petit-déjeuner, le mit en excellents termes avec le monde en général. Il déclara que le Quartier général était « un chouette endroit ». Il chanta « McGinty » du début à la fin, avec des variations de la Dixième Avenue, pour les policiers, puis se consacra à la tâche sérieuse de raconter son histoire. L'interrogatoire se déroula à peu près ainsi :

«Where do you go to church, my boy?»

«We don't have no clothes to go to church.» And indeed his appearance, as he was, in the door of any New York church would have caused a sensation.

«Weil, where do you go to school, then ?»

«I don't go to school,» with a snort of contempt. «Where do you buy your bread ?»

«We don't buy no bread; we buy beer,» said the boy, and it was eventually the saloon that led the police as a landmark to his «home.» I t was worthy of the boy. As he had said, his only bed was a heap of dirty straw on the floor, his daily diet a crust in the morning, nothing else.

« Dans quelle église tu vas, mon garçon ? »

« On a pas d'habits pour aller à l'église. »

Et en effet, son apparence aurait provoqué un scandale à l'entrée de n'importe quelle église new-yorkaise.

« Bon, alors, où est-ce que tu vas à l'école ? »

« J'va pas à l'école », avec un grognement méprisant.

« Où est-ce que vous achetez votre pain, alors ? »

« On achète pas de pain, nous, on achète de la bière », répondit le gamin.

Ce fut finalement le bar qui servit de repère aux policiers pour retrouver « son foyer ». Il était à l'image de l'enfant. Comme il l'avait dit, son seul lit était un tas de paille sale à même le sol, et son repas quotidien se résumait à une croûte de pain le matin. Rien d'autre.

Into the rooms of the Children's Aid Society were led two little girls whose father had «busted up the house» and put them on the street after their mother died. Another, who was turned out by her step-mother «because she had five of her own and could not afford to keep her,» could not remember having been in church or Sunday-school, and only knew the name of Jesus through hearing people swear by it. She had no idea what they meant. These were specimens of the overflow from the tenements of our home-heathen that are growing up in New York's streets to-day, while tender hearted men and women are busying themselves with the socks and the hereafter of well-fed little Hottentots thousands of miles away. According to Canon Taylor, of York, one hundred and nine missionaries in the four fields of Persia, Palestine, Arabia, and Egypt spent one year and sixty thousand dollars in converting one little heathen girl. If there is nothing the matter with those missionaries, they might come to New York with a good deal better prospect of success.

Dans les locaux de la Children's Aid Society, on amena deux petites filles dont le père avait « défoncé la maison » avant de les jeter à la rue après la mort de leur mère. Une autre, chassée par sa belle-mère « parce qu'elle avait déjà cinq enfants à elle et ne pouvait pas se permettre de la garder », ne se souvenait pas avoir jamais mis les pieds dans une église ou à l'école du dimanche, et ne connaissait le nom de Jésus qu'à travers les jurons des gens. Elle ignorait ce qu'il signifiait. Voici des exemples de la surpopulation des taudis, ces « païens de chez nous » qui grandissent aujourd'hui dans les rues de New York, tandis que des hommes et des femmes au cœur tendre s'affairent autour des chaussettes et du salut éternel de petits Hottentots bien nourris, à des milliers de kilomètres de là. Selon le chanoine Taylor, de York, cent neuf missionnaires, répartis entre la Perse, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte, ont dépensé une année et soixante mille dollars pour convertir une seule petite païenne. Si ces missionnaires n'ont rien de dérangés, ils auraient bien plus de chances de succès en venant à New York.

By those who lay flattering unction to their souls in the knowledge that to-day New York has, at all events, no brood of the gutters of tender years that can be homeless long unheeded, let it be remembered well through what effort this judgment has been averted. In thirty-seven years the Children's Aid Society, that came into existence as an emphatic protest against the tenement corruption of the young, has sheltered quite three hundred thousand outcast, homeless, and orphaned children in its lodging-houses, and has found homes in the West for seventy thousand that had none. Doubtless, as a mere stroke of finance, the five millions and a half thus spent were a wiser investment than to have let them grow up thieves and thugs. In the last fifteen years of this tireless battle for the safety of the State the intervention of the Society for the Prevention of Cruelty to Children has been invoked for 138,891 little ones; it has thrown its protection around more than twenty-five thousand help-less children, and has convicted nearly sixteen thousand wretches of child-beating and abuse. Add to this the standing army of fifteen thousand dependent children in New York's asylums and institutions, and some idea is gained of the crop that is garnered day by day in the tenements, of the enormous force employed to check their inroads on our social life, and of the cause for apprehension that would exist did their efforts flag for ever so brief a time.

Que ceux qui s'enduisent l'âme de baume en se rassurant que New York, aujourd'hui du moins, n'a plus de hordes d'enfants des ruisseaux condamnés à errer longtemps sans abri, se souviennent bien du prix des efforts qui ont permis d'éviter ce sort. En trente-sept ans, la Children's Aid Society – née d'une protestation catégorique contre la corruption des jeunes dans les taudis – a accueilli près de trois cent mille enfants rejetés, sans foyer ni parents dans ses refuges, et en a placé soixante-dix mille dans des familles de l'Ouest, qui n'en avaient pas. Sans doute, à titre de simple calcul financier, les cinq millions et demi ainsi dépensés auront été un investissement plus sage que de les laisser grandir en voleurs et en voyous. Au cours des quinze dernières années de ce combat infatigable pour la sécurité de l'État, l'intervention de la Society for the Prevention of Cruelty to Children a été sollicitée pour 138 891 enfants ; elle a pris sous sa protection plus de vingt-cinq mille mineurs sans défense, et a fait condamner près de seize mille misérables pour sévices et mauvais traitements sur mineurs. Ajoutez à cela l'armée permanente de quinze mille enfants dépendants hébergés dans les asiles et institutions new-yorkais, et l'on entrevoit l'ampleur de la récolte quotidienne des taudis, l'énorme énergie déployée pour en endiguer l'invasion dans notre vie sociale, et les motifs d'inquiétude qui existeraient si ces efforts faiblissaient ne fût-ce qu'un instant.

P143

Nothing is now better understood than that the rescue of the children is the key to the problem of city poverty, as presented for our solution to-day; that a character may be formed where to reform it would be a hopeless task. The concurrent testimony of all who have to undertake it at a later stage: that the young are naturally neither vicious nor hardened, simply weak and undeveloped, except by the bad influences of the street, makes this duty all the more urgent as well as hopeful. Helping hands are held out on every side. To private charity the municipality leaves the entire care of its proletariat of tender years, lulling its conscience to sleep with liberal appropriations of money to foot the bills. Indeed, it is held by those whose opinions are entitled to weight that it is far too liberal a paymaster for its own best interests and those of its wards. It deals with the evil in the seed to a limited extent in gathering in the outcast babies from the streets. To the ripe fruit the gates of its prisons, its reformatories, and its workhouses are opened wide the year round. What the showing would be at this end of the line were it not for the barriers wise charity has thrown across the broad highway to ruin is building day by day – may be measured by such results as those quoted above in the span of a single life.

Rien n'est aujourd'hui mieux établi que cette vérité : sauver les enfants, c'est détenir la clé du problème de la pauvreté urbaine, tel qu'il se présente à nous aujourd'hui. On sait qu'un caractère peut se forger là où le réformer serait une tâche désespérée. Le témoignage unanime de tous ceux qui doivent s'y attaquer à un stade ultérieur – à savoir que les jeunes ne sont ni vicieux ni endurcis par nature, mais simplement faibles et immatures, sauf sous l'influence néfaste de la rue – rend ce devoir à la fois plus urgent et plus porteur d'espoir. Des mains secourables se tendent de tous côtés. La municipalité laisse à la charité privée le soin entier de son prolétariat en bas âge, endormant sa conscience avec des subventions généreuses pour régler les factures. Certains, dont l'avis mérite considération, estiment même qu'elle paie bien trop

largement, au détriment de ses propres intérêts et de ceux de ses protégés. Elle ne s'attaque au mal qu'à la source de manière limitée, en recueillant les bébés abandonnés dans les rues. Pour les fruits mûrs, ce sont les portes de ses prisons, de ses maisons de correction et de ses hospices qui restent grandes ouvertes, toute l'année durant. Ce à quoi ressemblerait le bilan à cette extrémité de la chaîne, sans les barrières que la charité avisée a érigées sur la large voie menant à la ruine – et qu'elle construit jour après jour –, peut se mesurer aux résultats cités plus haut, à l'échelle d'une seule existence.

P145

16 - Waifs of the city's slums

16 – Les enfants perdus des taudis de la ville

FIRST among these barriers is the Foundling Asylum. It stands at the very outset of the waste of life that goes on in a population of nearly two millions of people; powerless to prevent it, though it gather in the outcasts by night and by day. In a score of years an army of twenty-five thousand of these forlorn little waifs have cried out from the streets of New York in arraignment of a Christian civilization under the blessings of which the instinct of motherhood even was smothered by poverty and want. Only the poor abandon their children. The stories of richly-dressed foundlings that are dished up in the newspapers at intervals are pure fiction. Not one instance of even a well-dressed infant having been picked up in the streets is on record. They come in rags, a newspaper often the only wrap, semi-occasionally one in a clean slip with some evidence of loving care; a little slip of paper pinned on, perhaps, with some message as this I once read, in a woman's trembling hand: «Take care of Johnny, for God's sake. I cannot.» But even that is the rarest of all happenings.

En première ligne de ces barrières se dresse l'Asile des enfants trouvés. Il se tient à l'orée même du gâchis de vies qui se déroule dans une population approchant les deux millions d'âmes ; impuissant à l'empêcher, bien qu'il recueille nuit et jour ces rejetons sans abri. En l'espace de vingt ans, une armée de vingt-cinq mille de ces petits êtres égarés ont crié leur détresse depuis les rues de New York, accusant une civilisation chrétienne sous les bienfaits de laquelle l'instinct maternel lui-même était étouffé par la misère et le dénuement. Seuls les pauvres abandonnent leurs enfants. Les histoires de nourrissons richement vêtus, parfois servies par les journaux à intervalles réguliers, relèvent de la pure fiction. Aucun cas authentique d'un bébé bien habillé recueilli dans la rue n'est répertorié. Ils arrivent en haillons, un journal faisant souvent office de seule couverture, plus rarement dans une chemise propre témoignant de quelque soin affectueux ; parfois, un bout de papier épinglé porte un message, comme celui-ci, écrit d'une main de femme tremblante, que j'ai lu un jour : « Prenez soin de Johnny, pour l'amour de Dieu. Je ne peux plus. » Mais même cela reste des plus exceptionnels.

The city divides with the Sisters of Charity the task of gathering them in. The real foundlings, the children of the gutter that are picked up by the police, are the city's wards. In midwinter, when the poor shiver in their homes, and in the dog-days when the fierce heat and foul air of the tenements smother their babies by thousands, they are found, sometimes three and four in a night, in hallways, in areas and on the doorsteps of the rich, with whose comfort in luxurious homes the wretched mother somehow connects her own misery. Perhaps, as the drowning man clutches at a straw, she hopes that these happier hearts may have love to spare even for her little one. In this she is mistaken. Unautho-

alized babies especially are not popular in the abodes of the wealthy. It never happens outside of the story-books that a baby so deserted finds home and friends at once. Its career, though rather more official, is less romantic, and generally brief. After a night spent at Police Headquarters it travels up to the Infants' Hospital on Randall's Island in the morning, fitted out with a number and a bottle, that seldom see much wear before they are laid aside for a fresh recruit. Few outcast babies survive their desertion long. Murder is the true name of the mother's crime in eight cases out of ten. Of 508 babies received at the Randall's Island Hospital last year 333 died, 65.55 per cent. But of the 508 only 170 were picked up in the streets, and among these the mortality was much greater, probably nearer ninety per cent., if the truth were told. The rest were born in the hospitals. The high mortality among the found-lings is not to be marvelled at. The wonder is, rather, that any survive. The stormier the night, the more certain is the police nursery to echo with the feeble cries of abandoned babes. Often they come half dead from exposure. One live baby came in a little pine coffin which a policeman found an inhuman wretch trying to bury in an up-town lot. But many do not live to be officially registered as a charge upon the county. Seventy-two dead babies were picked up in the streets last year. Some of them were doubtless put out by very poor parents to save funeral expenses. In hard times the number of dead and live foundlings always increases very noticeably. But whether travelling by way of the Morgue or the Infants' Hospital, the little army of waifs meets, reunited soon, in the trench in the Potter's Field where, if no medical student is in need of a subject, they are laid in squads of a dozen.

La ville partage avec les Sœurs de la Charité la tâche de les recueillir. Les vrais enfants trouvés, ceux des ruisseaux, ramassés par la police, deviennent les pupilles de la ville. En plein hiver, quand les pauvres grelottent dans leurs logis, et pendant les jours de canicule, quand la chaleur étouffante et l'air vicié des taudis étouffent leurs bébés par milliers, on les découvre, parfois trois ou quatre en une seule nuit, dans les couloirs, les cours ou sur les perrons des riches, dont le confort dans leurs demeures luxueuses semble, aux yeux de la malheureuse mère, lié d'une manière ou d'une autre à sa propre misère. Peut-être, comme le noyé s'accroche à une paille, espère-t-elle que ces cœurs plus heureux auront un peu d'amour à partager, ne serait-ce que pour son petit. Elle se trompe. Les bébés non autorisés, en particulier, ne sont pas les bienvenus dans les foyers aisés. Contrairement aux contes, il n'arrive jamais qu'un enfant ainsi abandonné trouve immédiatement un foyer et des amis. Sa trajectoire, bien que plus administrative, est moins romantique, et généralement brève. Après une nuit passée au Quartier général de la police, il est envoyé le matin à l'Hôpital des nourrissons de Randall's Island, muni d'un numéro et d'un biberon, qui ne servent guères longtemps avant d'être rangés pour un nouveau pensionnaire. Peu de ces enfants abandonnés survivent longtemps à leur désertion. Dans huit cas sur dix, le vrai nom du crime de la mère est meurtre. Sur les 508 bébés accueillis l'an dernier à l'hôpital de Randall's Island, 333 sont morts, soit 65,55 %. Mais parmi ces 508, seuls 170 avaient été ramassés dans la rue, et la mortalité y était bien plus élevée, probablement proche de 90 %, si l'on disait toute la vérité. Les autres étaient nés dans les hôpitaux. Cette forte mortalité parmi les enfants trouvés n'a rien d'étonnant. L'émerveillement, plutôt, vient de ce qu'aucun ne survive. Plus la nuit est orageuse, plus la nurserie de la police résonne des faibles pleurs de nourrissons abandonnés. Souvent, ils arrivent à moitié morts d'exposition. Un bébé vivant est même arrivé dans un petit cercueil de pin qu'un policier avait surpris un monstre en train d'enterrer dans un terrain vague en ville. Mais beaucoup ne vivent pas assez pour être officiellement enregistrés comme une charge pour le comté. Soixante-douze bébés morts ont été ramassés dans les rues l'an dernier. Certains avaient sans doute été placés là par des parents très pauvres pour économiser les frais d'enterrement. En temps de crise, le nombre d'enfants trouvés, morts ou vivants, augmente toujours de manière très visible. Qu'ils passent par la morgue ou par l'hôpital des nourrissons, cette petite armée de rejetons se retrouve bientôt réunie dans la fosse commune du Potter's Field, où, si aucun étudiant en médecine n'a besoin d'un sujet, on les enterre par douzaines.

P146

Most of the foundlings come from the East Side, where they are left by young mothers without wedding-ring or other name than their own to bestow upon the baby, returning from the island hospital to face an unpitiful world with the evidence of their shame. Not infrequently they wear the bed-tick

regimentals of the Public Charities, and thus their origin is easily enough traced. Oftener no ray of light penetrates the gloom, and no effort is made to probe the mystery of sin and sorrow. This also is the policy pursued in the great Foundling Asylum of the Sisters of Charity in Sixty-eighth Street, known all over the world as Sister Irene's Asylum. Years ago the crib that now stands just inside the street door, under the great main portal, was placed outside at night; but it filled up too rapidly. The babies took to coming in little squads instead of in single file, and in self-defence the sisters were forced to take the cradle in. Now the mother must bring her child inside and put it in the crib where she is seen by the sister on guard. No effort is made to question her, or discover the child's antecedents, but she is asked to stay and nurse her own and another baby. If she refuses, she is allowed to depart unhindered. If willing, she enters at once into the great family of the good Sister who in twenty-one years has gathered as many thousand home-less babies into her fold. One was brought in when I was last in the asylum, in the middle of July, that received in its crib the number 20715. The death-rate is of course lowered a good deal where exposure of the child is prevented. Among the eleven hundred infants in the asylum it was something over nineteen per cent. last year; but among those actually received in the twelvemonth nearer twice that figure. Even the nineteen per cent., remarkably low for a Foundling Asylum, was equal to the startling deathrate of Gotham Court in the cholera scourge.

La plupart des enfants trouvés viennent de l'East Side, où des jeunes mères sans alliance ni autre nom que le leur à transmettre au bébé les abandonnent, rentrant de l'hôpital de l'île pour affronter un monde sans pitié, porteuses de la preuve de leur honte. Souvent, elles arborent l'uniforme de toile des Charités publiques, ce qui permet d'en retracer facilement l'origine. Plus fréquemment encore, aucun rayon de lumière ne perce cette obscurité, et nul effort n'est fait pour percer le mystère du péché et de la souffrance. C'est aussi la politique adoptée au grand Asile des enfants trouvés des Sœurs de la Charité, dans la Soixante-Huitième Rue, connu dans le monde entier sous le nom d'Asile de sœur Irène. Jadis, le berceau qui se trouve aujourd'hui juste à l'intérieur de la porte, sous le grand porche, était placé dehors la nuit ; mais il se remplissait trop vite. Les bébés se présentaient par petites troupes plutôt qu'en file indienne, et par mesure de défense, les sœurs durent le rentrer. Désormais, la mère doit apporter son enfant à l'intérieur et le déposer dans le berceau, sous le regard de la religieuse de garde. On ne cherche ni à l'interroger ni à découvrir les antécédents de l'enfant, mais on lui propose de rester pour nourrir le sien et un autre. Si elle refuse, on la laisse partir sans entrave. Si elle accepte, elle intègre aussitôt la grande famille de la bonne Sœur, qui, en vingt et un ans, a recueilli autant de milliers de bébés sans foyer. Lors de ma dernière visite à l'asile, à la mi-juillet, un enfant y fut amené qui reçut dans son berceau le numéro 20715. Le taux de mortalité, bien sûr, diminue lorsque l'exposition de l'enfant est évitée. Parmi les onze cents nourrissons de l'asile, il était un peu supérieur à 19 % l'an dernier ; mais pour ceux qui y furent effectivement admis au cours de ces douze mois, il approchait plutôt du double. Même ces 19 %, remarquablement bas pour un asile d'enfants trouvés, équivalaient au taux de mortalité alarmant du Gotham Court pendant l'épidémie de choléra.

Four hundred and sixty mothers, who could not or would not keep their own babies, did voluntary penance for their sin in the asylum last year by nursing a strange waif besides their own until both should be strong enough to take their chances in life's battle. An even larger number than the eleven hundred were «pay babies,» put out to be nursed by «mothers» outside the asylum. The money thus earned pays the rent of hundreds of poor families. It is no trifle, quite half of the quarter of a million dollars contributed annually by the city for the support of the asylum. The procession of these nurse-mothers, when they come to the asylum on the first Wednesday of each month to receive their pay and have the babies inspected by the sisters, is one of the sights of the city. The nurses, who are under strict supervision, grow to love their little charges and part from them with tears when, at the age of four or five, they are sent to Western homes to be adopted. The sisters carefully encourage the home-feeling in the child as their strongest ally in seeking its mental and moral elevation, and the toddlers depart happy to join their «papas and mammas» in the far-away, unknown home.

Quatre cent soixante mères, incapables ou refusant de garder leur propre enfant, ont expié leur faute l'an dernier dans l'asile en nourrissant, en plus du leur, un petit rejeton inconnu, jusqu'à ce que tous deux soient assez robustes pour affronter les aléas de la vie. Un nombre encore plus élevé que les onze cents

pensionnaires étaient des « bébés à gages », confiés à des « mères » extérieures à l'asile pour y être allaités. L'argent ainsi gagné paie le loyer de centaines de familles pauvres. Ce n'est pas rien : cela représente près de la moitié des deux cent cinquante mille dollars versés annuellement par la ville pour subvenir aux besoins de l'asile. Le défilé de ces nourrices, qui se rendent à l'asile le premier mercredi de chaque mois pour toucher leur salaire et soumettre les bébés à l'inspection des sœurs, compte parmi les spectacles de la ville. Sous une surveillance stricte, ces femmes s'attachent à leurs petits protégés et les quittent en larmes quand, vers quatre ou cinq ans, on les envoie dans des foyers de l'Ouest en vue d'une adoption. Les sœurs cultivent soigneusement chez l'enfant ce sentiment d'appartenance familiale, leur allié le plus sûr pour élever son esprit et sa moralité, et les bambins s'en vont joyeux rejoindre leurs « papas et mamans » dans ce lointain foyer inconnu.

An infinitely more fiendish, if to surface appearances less deliberate, plan of child-murder than desertion has flourished in New York for years under the title of baby-farming. The name, put into plain English, means starving babies to death. The law has fought this most heinous of crimes by compelling the registry of all baby-farms. As well might it require all persons intending murder to register their purpose with time and place of the deed under the penalty of exemplary fines. Murderers do not hang out a shingle. «Baby-farms,» said once Mr. Elbridge T. Gerry, the President of the Society charged with the execution of the law that was passed through his efforts, «are concerns by means of which persons, usually of disreputable character, eke out a living by taking two, or three, or four babies to board. They are the charges of outcasts, or illegitimate children. They feed them on sour milk, and give them paregoric to keep them quiet, until they die, when they get some young medical man without experience to sign a certificate to the Board of Health that the child died of inanition, and so the matter ends. The baby is dead, and there is no one to complain.» A handful of baby-farms have been registered and licensed by the Board of Health with the approval of the Society for the Prevention of Cruelty to Children in the last five years, but none of this kind. The devil keeps the only complete register to be found anywhere. Their trace is found oftenest by the coroner or the police; sometimes they may be discovered hiding in the advertising columns of certain newspapers, under the guise of the scarcely less heartless traffic in helpless children that is dignified with the pretence of adoption-for cash. An idea of how this scheme works was obtained through the disclosures in a celebrated divorce case, a year or two ago. The society has among its records a very recent case of a baby a week old (Baby «Blue Eyes») that was offered for sale-adoption, the dealer called it-in a newspaper. The agent bought it after some haggling for a dollar, and arrested the woman slave-trader; but the law was powerless to punish her for her crime. Twelve unfortunate women awaiting dishonored mother-hood were found in her house.*

Un plan infiniment plus diabolique, bien que moins délibéré en apparence, de meurtre d'enfants que l'abandon a prospéré à New York pendant des années sous le nom d'élevage de bébés. Traduire ce terme en anglais courant revient à dire « affamer les bébés jusqu'à la mort ». La loi a tenté de combattre ce crime des plus odieux en exigeant l'enregistrement de toutes les « crèches ». Autant dire qu'elle obligerait les meurtriers à déclarer leur intention, avec l'heure et le lieu du forfait, sous peine d'amendes exemplaires. Les assassins n'accrochent pas d'enseigne. « Les 'crèches', déclara un jour M. Elbridge T. Gerry, président de la Société chargée d'appliquer la loi adoptée grâce à ses efforts, sont des établissements tenus par des individus, généralement de mauvaise réputation, qui gagnent péniblement leur vie en prenant en pension deux, trois ou quatre bébés. Ce sont des enfants d'exclus ou des bâtards. Ils les nourrissent de lait aigre, leur donnent du parégorique pour les maintenir tranquilles, jusqu'à ce qu'ils meurent. Ils trouvent alors quelque jeune médecin sans expérience pour signer un certificat à l'attention du Bureau de la Santé, attestant que l'enfant est mort d'inanition, et l'affaire est classée. Le bébé est mort, et il n'y a personne pour se plaindre. » Quelques « crèches » ont été enregistrées et autorisées par le Bureau de la Santé, avec l'aval de la Société pour la prévention de la cruauté envers les enfants, au cours des cinq dernières années, mais aucune de ce genre. Le diable tient le seul registre complet qui existe. On en découvre le plus souvent la trace par l'intermédiaire du coroner ou de la police ; parfois, elles se cachent dans les colonnes publicitaires de certains journaux, sous couvert d'un trafic à peine moins impitoyable d'enfants sans défense, travesti sous le prétexte de l'adoption contre espèces. Une idée de ce système a été révélée lors des aveux

d'une célèbre affaire de divorce, il y a un an ou deux. La Société conserve dans ses archives un cas très récent : celui d'un bébé âgé d'une semaine (le « Bébé aux yeux bleus »), proposé à la « vente-adoption » – c'est le terme employé par le marchand – dans un journal. L'agent l'acheta après quelque marchandage pour un dollar, puis arrêta cette négrière ; mais la loi fut impuissante à la punir pour son crime. On trouva douze malheureuses, en attente d'une maternité déshonorée, dans sa maison.

P148

One gets a glimpse of the frightful depths to which human nature, perverted by avarice bred of ignorance and rasping poverty, can descend, in the mere suggestion of systematic insurance for profit of children's lives. A woman was put on trial in this city last year for incredible cruelty in her treatment of a step-child. The evidence aroused a strong suspicion that a pitifully small amount of insurance on the child's life was one of the motives for the woman's savagery. A little investigation brought out the fact that three companies that were in the business of insuring children's lives, for sums varying from \$17 up, had insured not less than a million such policies! The premiums ranged from five to twenty-five cents a week. What untold horrors this business may conceal was suggested by a formal agreement entered into by some of the companies, «for the purpose of preventing speculation in the insurance of children's lives.» By the terms of this compact, «no higher premium than ten cents could be accepted on children under six years old.» Bar-barism forsooth! Did ever heathen cruelty invent a more fiendish plot than the one written down between the lines of this legal paper?

On entrevoit les abîmes effrayants où peut sombrer la nature humaine, pervertie par l'avarice née de l'ignorance et d'une misère rongeuse, dans la simple évocation d'une assurance systématique sur la vie des enfants, organisée à des fins lucratives. Une femme fut jugée l'an dernier dans cette ville pour une cruauté inouïe envers son enfant par alliance. Les preuves laissèrent planer un lourd soupçon : une somme d'assurance dérisoire sur la vie de l'enfant aurait été l'un des mobiles de sa sauvagerie. Une brève enquête révéla que trois compagnies spécialisées dans l'assurance sur la vie des enfants – pour des montants allant de 17 dollars et plus – avaient souscrit pas moins d'un million de tels contrats ! Les primes s'échelonnaient de cinq à vingt-cinq cents par semaine. Quelles horreurs indicibles cette industrie peut-elle dissimuler ? Un accord formel passé entre certaines de ces compagnies « afin d'éviter la spéculation sur l'assurance des vies d'enfants » en donne un indice. Aux termes de ce pacte, « aucune prime supérieure à dix cents ne pouvait être acceptée pour les enfants de moins de six ans ». Barbarie, soit dit en passant ! La cruauté païenne a-t-elle jamais imaginé un complot plus diabolique que celui qui se lit entre les lignes de ce document légal ?

It is with a sense of glad relief that one turns from this misery to the brighter page of the helping hands stretched forth on every side to save the young and the helpless. New York is, I firmly believe, the most charitable city in the world. Nowhere is there so eager a readiness to help, when it is known that help is worthily wanted; nowhere are such armies of devoted workers, nowhere such abundance of means ready to the hand of those who know the need and how rightly to supply it. Its poverty, its slums, and its sufferings are the result of unprecedented growth with the consequent disorder and crowding, and the common penalty of metropolitan greatness. If the structure shows signs of being top-heavy, evidences are not wanting—they are multiplying day by day—that patient toilers are at work among the underpinnings. The Day Nurseries, the number-less Kindergartens and charitable schools in the poor quarters, the Fresh Air Funds, the thousand and one charities that in one way or another reach the homes and the lives of the poor with sweetening touch, are proof that if much is yet to be done, if the need only grows with the effort, hearts and hands will be found to do it in ever-increasing measure. Black as the cloud is it has a silver lining, bright with promise. New York is to-day a hundredfold cleaner, better, purer, city than it was even ten years ago.

C'est avec un soulagement sincère qu'on se tourne vers cette page plus lumineuse, celle des mains secouruses tendues de toutes parts pour sauver les jeunes et les sans-défense. New York est, j'en suis profondément convaincu, la ville la plus charitable au monde. Nulle part on ne trouve une telle promptitude à aider, quand il est avéré que l'aide est méritée ; nulle part des armées aussi dévouées de travailleurs acharnés, nulle part une telle abondance de moyens prêts à servir ceux qui connaissent les besoins

et savent y répondre à bon escient. Sa pauvreté, ses taudis, ses souffrances ne sont que les conséquences d'une croissance sans précédent, avec le désordre et l'entassement qui en découlent, et le tribut commun à toute grandeur métropolitaine. Si l'édifice semble parfois déséquilibré, les preuves ne manquent pas – elles se multiplient chaque jour – que des ouvriers patients œuvrent dans l'ombre pour en consolider les fondations. Les crèches de jour, les innombrables jardins d'enfants et écoles charitables des quartiers pauvres, les fonds pour l'air pur, les mille et une œuvres caritatives qui, d'une manière ou d'une autre, touchent les foyers et les vies des démunis d'une main bienveillante, attestent qu'il reste beaucoup à faire, que le besoin grandit avec l'effort, mais que cœurs et bras se lèveront pour y répondre en mesure toujours croissante. Noire que soit la nuée, elle a son revers d'argent, brillant de promesses. New York est aujourd'hui une ville cent fois plus propre, meilleure et plus saine qu'elle ne l'était encore il y a dix ans.

P151

Two powerful agents that were among the pioneers in this work of moral and physical regeneration stand in Paradise Park to-day as milestones on the rocky, uphill road. The handful of noble women, who braved the foul depravity of Old Brewery to rescue its child victims, rolled away the first and heaviest boulder, which legislatures and city councils had tackled in vain. The Five Points Mission and the Five Points House of Industry have accomplished what no machinery of government availed to do. Sixty thousand children have been rescued by them from the streets and had their little feet set in the better way. Their work still goes on, increasing and gathering in the waifs, instructing and feeding them, and helping their parents with advice and more substantial aid. Their charity knows not creed or nationality. The House of Industry is an enormous nursery-school with an average of more than four hundred day scholars and constant boarders - outsiders and in-siders. Its influence is felt for many blocks around in that crowded part of the city. It is one of the most touching sights in the world to see a score of babies, rescued from homes of brutality and desolation, where no other blessing than a drunken curse was ever heard, saying their prayers in the nursery at bedtime. Too often their white night-gowns hide tortured little bodies and limbs cruelly bruised by inhuman hands. In the shelter of this fold they are safe, and a happier little group one may seek long and far in vain.

Deux forces puissantes, pionnières de ce travail de régénération morale et physique, se dressent aujourd'hui dans Paradise Park comme des bornes sur cette route escarpée et semée d'embûches. La poignée de femmes nobles qui bravèrent la déchéance fétide de l'Old Brewery pour en arracher les enfants victimes soulevèrent le premier et le plus lourd des rochers, là où législatures et conseils municipaux avaient échoué. La Five Points Mission et la Five Points House of Industry ont accompli ce que nul mécanisme gouvernemental n'avait pu réaliser. Soixante mille enfants ont été sauvés par elles des rues et leurs petits pas dirigés vers une voie meilleure. Leur œuvre se poursuit, s'amplifie, recueillant les enfants perdus, les instruisant, les nourrissant, et venant en aide à leurs parents par des conseils et une assistance plus concrète. Leur charité ignore les credos et les nationalités. La House of Industry est une immense école maternelle qui accueille en moyenne plus de quatre cents élèves de jour et des pensionnaires permanents – « externes » et « internes ». Son influence se fait sentir dans tout le quartier surpeuplé aux alentours. Il n'est pas de spectacle plus touchant au monde que de voir une vingtaine de bébés, arrachés à des foyers de brutalité et de désolation où la seule « bénédiction » entendue était une malédiction d'ivrogne, réciter leurs prières à l'heure du coucher dans la nurserie. Trop souvent, leurs petites robes de nuit blanches dissimulent des corps meurtris, des membres cruellement ecchymosés par des mains inhumaines. Sous la protection de ce refuge, ils sont en sécurité, et l'on chercherait longtemps en vain un groupe d'enfants plus heureux.

17 - THE STREET ARAB

17 - Le gamin des rues

Not all the barriers erected by society against its nether life, not the labor of unnumbered societies for the rescue and relief of outcast waifs, can dam the stream of homelessness that issues from a source where the very name of home is a mockery. The Street Arab is as much of an institution in New York as Newspaper Row, to which he gravitates naturally, following his Bohemian instinct. Crowded out of the tenements to shift for himself, and quite ready to do it, he meets there the host of adventurous runaways from every State in the Union and from across the sea, whom New York attracts with a queer fascination, as it attracts the older emigrants from all parts of the world. A census of the population in the Newsboys' Lodging-house on any night will show such an odd mixture of small humanity as could hardly be got together in any other spot. It is a mistake to think that they are helpless little creatures, to be pitied and cried over because they are alone in the world. The un-merciful «guying» the good man would receive, who went to them with such a programme, would soon convince him that that sort of pity was wasted, and would very likely give him the idea that they were a set of hardened little scoundrels, quite beyond the reach of missionary effort.

Toutes les barrières dressées par la société contre ses bas-fonds, tout le labeur d'innombrables associations pour sauver et secourir ses rejetons sans abri, ne peuvent endiguer le flot de l'errance qui jaillit d'une source où le mot foyer n'est qu'une moquerie. Le « gamin des rues » new-yorkais est une institution aussi ancrée que le « Quartier des journaux », vers lequel il se dirige naturellement, guidé par son instinct bohème. Chassé des taudis et bien décidé à se débrouiller seul, il y croise une foule d'aventuriers en fuite, venus de tous les États de l'Union et d'outre-mer, attirés par New York avec une étrange fascination, comme la ville attire les émigrants plus âgés du monde entier. Un recensement des pensionnaires de la Maison des marchands de journaux, un soir quelconque, révélerait un étrange mélange de petite humanité qu'on aurait du mal à réunir ailleurs. Il serait erroné de les imaginer comme des créatures sans défense, à plaindre et sur lesquelles pleurer parce qu'elles sont livrées à elles-mêmes. L'impitoyable raillerie que recevrait le bon samaritain venu leur proposer un tel programme le convaincreait bien vite que cette pitié est mal placée – et lui donnerait probablement l'impression d'avoir affaire à une bande de petits vauriens endurcis, bien au-delà de toute tentative de rédemption.

But that would only be his second mistake. The Street Arab has all the faults and all the virtues of the lawless life he leads. Vagabond that he is, acknowledging no authority and owing no allegiance to anybody or anything, with his grimy fist raised against society whenever it tries to coerce him, he is as bright and sharp as the weasel, which, among all the predatory beasts, he most resembles. His sturdy independence, love of freedom and absolute self-reliance, together with his rude sense of justice that enables him to govern his little community, not always in accordance with municipal law or city ordinances, but often a good deal closer to the saving line of «doing to others as one would be done by»—these are strong handles by which those who know how can catch the boy and make him useful. Successful bankers, clergymen, and lawyers all over the country, statesmen in some instances of national repute, bear evidence in their lives to the potency of such missionary efforts. There is scarcely

a learned profession, or branch of honor-able business, that has not in the last twenty years borrowed some of its brightest light from the poverty and gloom of New York's streets.

Mais ce ne serait là que sa deuxième erreur. Le « gamin des rues » cumule tous les défauts et toutes les vertus de la vie sans loi qu'il mène. Vagabond assumé, ne reconnaissant aucune autorité et ne devant allégeance à personne ni à rien, le poing levé contre la société dès qu'elle tente de le contraindre, il est aussi vif et rusé que la belette, l'animal prédateur qu'il ressemble le plus. Son indépendance farouche, son amour de la liberté et son absolue confiance en lui-même, joints à son sens brut de la justice – qui lui permet de gouverner sa petite communauté, non toujours en accord avec les lois municipales ou les règlements de la ville, mais souvent bien plus proche de la règle salvatrice « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fasse » –, voilà des prises solides par lesquelles ceux qui savent s'y prendre peuvent saisir l'enfant et en faire un membre utile de la société. Des banquiers à succès, des ecclésiastiques, des avocats dans tout le pays, et même des hommes d'État de renom national, témoignent par leur existence de l'efficacité de tels efforts missionnaires. Il n'est guère de profession libérale ou de branche honorable du commerce qui, au cours des vingt dernières années, n'ait puisé dans la pauvreté et l'obscurité des rues de New York quelques-unes de ses figures les plus brillantes.

Anyone, whom business or curiosity has taken through Park Row or across Printing House Square in the midnight hour, when the air is filled with the roar of great presses spinning with printers' ink on endless rolls of white paper the history of the world in the twenty-four hours that have just passed away, has seen little groups of these boys hanging about the newspaper offices; in winter, when snow is on the streets, fighting for warm spots around the grated vent-holes that let out the heat and steam from the underground press-rooms with their noise and clatter, and in summer playing craps and 7-11 on the curb for their hard-earned pennies, with all the absorbing concern of hardened gamblers. This is their beat. Here the agent of the Society for the Prevention of Cruelty to Children finds those he thinks too young for «business,» but does not always capture them. Like rabbits in their burrows, the little ragamuffins sleep with at least one eye open, and every sense alert to the approach of danger: of their enemy, the policeman, whose chief business in life is to move them on, and of the agent bent on robbing them of their cherished freedom. At the first warning shout they scatter and are off. To pursue them would be like chasing the fleet-footed mountain goat in his rocky fastnesses. There is not an open door, a hidden turn or runway which they do not know, with lots of secret passages and short cuts no one else ever found. To steal a march on them is the only way. There is a coal chute from the sidewalk to the boiler-room in the sub-cellar of the Post Office which the Society's officer found the boys had made into a sort of toboggan slide to a snug berth in wintry weather. They used to slyly raise the cover in the street, slide down in single file, and snuggle up to the warm boiler out of harm's way, as they thought. It proved a trap, however. The agent slid down himself one cold night-there was no other way of getting there-and, landing right in the midst of the sleeping colony, had it at his mercy. After repeated raids upon their headquarters, the boys forsook it last summer, and were next found herding under the shore-end of one of the East River banana docks, where they had fitted up a regular club-room that was shared by thirty or forty homeless boys and about a million rats.

Quiconque, poussé par ses affaires ou sa curiosité, a traversé Park Row ou Printing House Square à minuit, quand l'air vibre du grondement des grandes rotatives crachant l'encre des imprimeurs sur d'innombrables rouleaux de papier blanc – l'histoire du monde des vingt-quatre heures écoulées – a croisé ces petits groupes de gamins rôdant autour des rédactions. En hiver, quand la neige couvre les rues, ils se disputent les places chaudes près des bouches d'aération qui laissent échapper la chaleur et la vapeur des salles des machines, bruyantes et cliquetantes ; en été, ils jouent aux dés et au 7-11 sur le trottoir, misant leurs pénibles économies avec la concentration acharnée de joueurs invétérés. C'est leur territoire. Là, l'agent de la Société pour la prévention de la cruauté envers les enfants repère ceux qu'il juge trop jeunes « pour les affaires », mais ne les attrape pas toujours. Comme des lapins dans leur terrier, ces petits va-nu-pieds dorment d'un œil, tous leurs sens en alerte aux approches du danger : leur ennemi, le policier, dont la mission dans la vie semble être de les déloger, et l'agent déterminé à les priver de leur liberté chérie. Au premier cri d'alerte, ils s'égaillent et disparaissent. Les poursuivre reviendrait à courir après une

chèvre de montagne dans ses repaires rocheux. Ils connaissent chaque porte entrouverte, chaque passage caché ou ruelle secrète, des raccourcis que personne d'autre n'a jamais découverts. La seule façon de les surprendre est de les devancer. Un agent de la Société découvrit qu'ils avaient transformé une trappe à charbon, menant de la chaussée à la chaufferie des sous-sols de la Poste, en une sorte de toboggan vers un gîte douillet en hiver. Ils soulevaient discrètement le couvercle dans la rue, dévalaient en file indienne et se blottissaient contre la chaudière, à l'abri, du moins le croyaient-ils. Ce fut un piège. Une nuit glaciale, l'agent se glissa lui-même par la trappe – il n'y avait pas d'autre accès – et, atterrissant au milieu de la colonie endormie, les eut à sa merci. Après des raids répétés sur leur repaire, les garçons l'abandonnèrent l'été dernier. On les retrouva ensuite entassés sous l'extrémité rivage de l'un des docks à bananes de l'East River, où ils avaient aménagé une véritable salle de club, partagée par trente ou quarante enfants sans abri... et environ un million de rats.

P154

Newspaper Row is merely their headquarters. They are to be found all over the city, these Street Arabs, where the neighborhood offers a chance of picking up a living in the daytime and of «turning in» at night with a promise of security from surprise. In warm weather a truck in the street, a convenient out-house, or a dug-out in a hay-barge at the wharf make good bunks. Two were found making their nest once in the end of a big iron pipe up by the Harlem Bridge, and an old boiler at the East River served as an elegant flat for another couple, who kept house there with a thief the police had long sought, little suspecting that he was hiding under their very noses for months together. When the Child-ren's Aid Society first opened its lodging-houses, and with some difficulty persuaded the boys that their charity was no «pious dodge» to trap them into a treasonable «Sunday-school racket,» its managers overheard a laughable discussion among the boys in their unwontedly comfortable beds--perhaps the first some of them had ever slept in-as to the relative merits of the different styles of their everyday berths. Preferences were divided between the steam-grating and a sand-box; but the weight of the evidence was decided to be in favor of the sand-box, because, as its advocate put it, «you could curl all up in it.» The new «find» was voted a good way ahead of any previous experience, however. «My eyes ain't it nice!» said one of the lads, tucked in under his blanket up to the chin, and the roomful of boys echoed the sentiment. The compact silently made that night between the Street Arabs and their hosts has never been broken. They have been fast friends ever since.

Newspaper Row n'est que leur quartier général. On les trouve partout dans la ville, ces «gamins des rues», là où le quartier offre une chance de gagner leur vie le jour et de «se coucher» le soir avec la promesse d'une sécurité contre les surprises. Par temps chaud, un camion garé dans la rue, un appentis commode ou une cache creusée dans une péniche à foin amarrée au quai font d'excellents lits. Deux d'entre eux furent un jour découverts nichés au bout d'un gros tuyau en fer près du pont de Harlem, et une vieille chaudière sur les bords de l'East River servait de «bel appartement» à un autre duo, qui y vivait en ménage avec un voleur recherché depuis longtemps par la police, sans qu'elle ne soupçonne qu'il se cachait sous son nez pendant des mois. Quand la Children's Aid Society ouvrit ses premiers refuges et parvint, non sans mal, à convaincre les garçons que leur charité n'était pas un «coup monté pieux» pour les piéger dans un «trafic d'école du dimanche», ses responsables surprirent une discussion cocasse entre les enfants, blottis dans leurs lits inconfortablement confortables – peut-être les premiers qu'ils aient jamais connus. Les préférences se partageaient entre les bouches de chaleur et les bacs à sable, mais l'argument décisif penchait pour le bac à sable, «parce qu'on peut s'y accroqueviller tout entier», comme le souligna son défenseur. La nouvelle «trouvaille» fut jugée bien supérieure à toute expérience précédente. «Mais qu'est-ce que c'est chouette!» s'exclama l'un des gamins, enfoui sous sa couverture jusqu'au menton, et toute la chambre d'enfants fit écho à son avis. Le pacte tacite conclu cette nuit-là entre les «gamins des rues» et leurs hôtes n'a jamais été rompu. Ils sont restés des amis fidèles depuis.

Whence this army of homeless boys? is a question often asked. The answer is supplied by the procession of mothers that go out and in at Police Headquarters the year round, inquiring for missing boys, often not until they have been gone for weeks and months, and then sometimes rather as a matter of decent form than from any real interest in the lad's fate. The stereotyped promise of the clerks who fail

to find his name on the books among the arrests, that he «will come back when he gets hungry,» does not always come true. More likely he went away because he was hungry. Some are orphans, actually or in effect, thrown upon the world when their parents were «sent up» to the island or to Sing Sing, and somehow overlooked by the «Society,» which thenceforth became the enemy to be shunned until growth and dirt and the hardships of the street, that make old early, offer some hope of successfully floating the lie that they are «sixteen.» A drunken father explains the matter in other cases, as in that of John and Willie, aged ten and eight, picked up by the police. They «didn't live nowhere,» never went to school, could neither read nor write. Their twelve-year-old sister kept house for the father, who turned the boys out to beg, or steal, or starve. Grinding poverty and hard work beyond the years of the lad; blows and curses for breakfast, dinner, and supper; all these are recruiting agents for the homeless army. Sickness in the house, too many mouths to feed:

D'où vient cette armée de garçons sans abri ? Voici une question souvent posée. La réponse se trouve dans le défilé de mères qui, toute l'année durant, entrent et sortent du Quartier général de la police, s'enquérant d'enfants disparus – parfois seulement après des semaines, voire des mois d'absence, et alors davantage par convenance que par un véritable souci du sort du garçon. La promesse stéréotypée des greffiers, qui ne trouvent pas son nom dans les registres des arrestations « Il reviendra quand il aura faim », ne se réalise pas toujours. Il est bien plus probable qu'il soit parti précisément parce qu'il avait faim. Certains sont orphelins, de fait ou en droit, jetés à la rue quand leurs parents ont été « envoyés » sur l'île [Riker's] ou à Sing Sing, et d'une manière ou d'une autre oubliés par « la Société » [de protection de l'enfance], qui devient dès lors l'ennemie à fuir jusqu'à ce que la croissance, la crasse et les privations de la rue – qui vieillissent avant l'âge – leur permettent d'espérer faire passer le mensonge « J'ai seize ans ». Un père ivrogne explique d'autres cas, comme celui de John et Willie, âgés de dix et huit ans, ramassés par la police. « Ils vivaient nulle part », n'étaient jamais allés à l'école, ne savaient ni lire ni écrire. Leur sœur de douze ans tenait la maison pour le père, qui chassait les garçons pour qu'ils mendient, volent ou crèvent de faim. La pauvreté écrasante et le labeur précoce, les coups et les injures comme unique ordinaire ; tout cela sert de sergents recruteurs à cette armée sans abri. La maladie dans le foyer, trop de bouches à nourrir :

P156

«We wuz six,» said an urchin oftweleve orthirteen I came across in the Newsboys' Lodging-house, «and we ain't got no father. Some on us had to go.» And so he went, to make a living by blacking boots. The going is easy enough. There is very little to hold the boy who has never known anything but a home in a tenement. Very soon the wild life in the streets holds him fast, and thenceforward by his own effort there is no escape. Left alone to himself, he soon enough finds a place in the police books, and there would be no other answer to the second question: «what becomes of the boy?» than that given by the criminal courts every day in the week.

« On était six », me dit un gamin de douze ou treize ans que j'ai croisé à la Maison des marchands de journaux, « et on a plus de père. Fallait bien qu'y en ait qui partent. » Alors il est parti, gagner sa vie en cirant des chaussures. Le départ est facile. Il y a bien peu de choses pour retenir un garçon qui n'a jamais connu autre chose qu'un foyer dans un taudis. Bien vite, la vie sauvage des rues l'attrape et ne le lâche plus ; et dès lors, par sa propre volonté, il n'y a plus d'échappatoire. Livré à lui-même, il ne tarde pas à figurer dans les registres de police, et la réponse à la seconde question « que devient le garçon ? » ne serait plus que celle donnée chaque jour par les tribunaux correctionnels.

But he is not left alone. Society in our day has no such suicidal intention. Right here, at the parting of the ways, it has thrown up the strongest of all its defences for itself and for the boy. What the Society for the Prevention of Cruelty to Children is to the baby-waif, the Children's Aid Society is to the homeless boy at this real turning-point in his career. The good it has done cannot easily be over-estimated. Its lodging-houses, its schools and its homes block every avenue of escape with their offer of shelter upon terms which the boy soon accepts, as on the whole cheap and fair. In the great Duane Street lodging-house for newsboys, they are succinctly stated in a «notice» over the door that reads thus:

«Boys who swear and chew tobacco cannot sleep here.» There is another unwritten condition, viz.: that the boy shall be really without a home; but upon this the managers wisely do not insist too obstinately, accepting without too close inquiry his account of himself where that seems ad-visable, weil knowing that many a home that sends forth such lads far less deserves the name than the one they are able to give them.

Mais il n'est pas livré à lui-même. La société de notre époque n'a pas une intention aussi suicidaire. Précisément à ce carrefour décisif, elle a érigé sa plus solide défense, pour elle-même et pour le garçon. Ce que la Société pour la prévention de la cruauté envers les enfants représente pour le bébé abandonné, la Children's Aid Society l'est pour le jeune sans-abri à ce vrai tournant de sa vie. Le bien qu'elle a accompli est difficile à surestimer. Ses refuges, ses écoles et ses foyers barrent chaque issue avec une offre d'asile aux conditions que le garçon accepte bientôt comme globalement avantageuses et équitables. Dans le grand refuge de la Duane Street pour les marchands de journaux, elles sont résumées en une « notice » au-dessus de la porte : « Les garçons qui jurent et mâchent du tabac ne peuvent pas dormir ici. » Il en existe une autre, non écrite : le garçon doit être réellement sans abri ; mais sur ce point, les responsables n'insistent pas avec trop d'obstination. Ils acceptent, sans enquête trop poussée, le récit qu'il fait de sa situation quand cela leur semble judicieux, sachant pertinemment que bien des foyers d'où sortent de tels enfants méritent bien moins ce nom que celui qu'ils sont en mesure de leur offrir.

With these simple preliminaries the outcast boy may enter. Rags do not count; to ignorance the door is only opened wider. Dirt does not survive long, once within the walls of the lodging-house. It is the settled belief of the men who conduct them that soap and water are as powerful moral agents in their particular field as preaching, and they have experience to back them. The boy may come and go as he pleases so long as he behaves himself. No restraint of any sort is put on his independence. He is as free as any other guest at a hotel, and, like him, he is expected to pay for what he gets. How wisely the men planned who laid the foundation of this great rescue work and yet carry it on, is shown by no single feature of it better than by this. No pauper was ever bred within these houses. Nothing would have been easier with such material, or more fatal. But charity of the kind that pauperizes is furthest from their scheme. Self-help is its very key-note, and it strikes a response in the boy's sturdiest trait that raises him at once to a level with the effort made in his behalf. Recognized as an independent trader, capable of and bound to take care of himself, he is in a position to ask trust if trade has gone against him and he cannot pay cash for his «grub» and his bed, and to get it without question. He can even have the loan of the small capital required to start him in business with a boot-black's kit, or an armful of papers, if he is known or vouched for; but every cent is charged to him as carefully as though the transaction involved as many hundreds of dollars, and he is expected to pay back the money as soon as he has made enough to keep him going without it. He very rarely betrays the trust reposed in him. Quite on the contrary, around this sound core of self-help, thus encouraged, habits of thrift and ambitious industry are seen to grow up in a majority of instances. The boy is «growing» a character, and he goes out to the man's work in life with that which for him is better than if he had found a fortune.

Avec ces simples préliminaires, le garçon rejeté peut entrer. Les haillons ne comptent pas ; face à l'ignorance, la porte s'ouvre encore plus large. La saleté ne résiste pas longtemps une fois franchies les murs du refuge. Les hommes qui dirigent ces établissements sont convaincus que savon et eau sont, dans leur domaine, des agents moraux aussi puissants que la prédication – et l'expérience leur donne raison. Le garçon peut aller et venir à sa guise, tant qu'il se conduit bien. Aucune entrave n'est mise à son indépendance. Il est aussi libre qu'un client dans un hôtel, et, comme lui, on attend de lui qu'il paie ce qu'il reçoit. La sagesse de ceux qui ont posé les fondations de cette grande œuvre de sauvetage – et qui la perpétuent – se manifeste dans aucun autre aspect mieux que celui-ci. Rien n'aurait été plus facile, avec un tel public, ni plus funeste, que de le traiter en assisté. Mais la charité qui appauvrit est aux antipodes de leur dessein. L'auto-assistance en est la note dominante, et elle trouve un écho dans le trait le plus robuste du caractère de ces garçons : elle les élève aussitôt au niveau de l'effort consenti en leur faveur. Reconnu comme un travailleur indépendant, capable de et tenu de subvenir à ses besoins, il est en position de demander un crédit si les affaires ont mal tourné et qu'il ne peut payer comptant son « boustifaille » et son lit – et il l'ob-

tient sans discussion. Il peut même emprunter le petit pécule nécessaire pour démarrer une activité, avec une trousse de cireur ou une brassée de journaux, s'il est connu ou recommandé ; mais chaque centime lui est facturé avec autant de rigueur que s'il s'agissait de centaines de dollars, et on s'attend à ce qu'il rembourse dès qu'il a gagné assez pour s'en passer. Il trahit rarement la confiance placée en lui. Bien au contraire : autour de ce noyau sain d'autonomie ainsi encouragée, on voit se développer, dans la majorité des cas, des habitudes d'économie et une industrie ambitieuse. Le garçon « se construit » un caractère, et il aborde le travail d'homme avec un atout plus précieux pour lui qu'un héritage.

P158

Six cents for his bed, six for his breakfast of bread and coffee, and six for his supper of pork and beans, as much as he can eat, are the rates of the boys' «hotel» for those who bunk together in the great dormitories that sometimes hold more than a hundred berths, two tiers high, made of iron, clean and neat. For the «upper ten,» the young financiers who early take the lead among their fellows, hire them to work for wages and add a share of their profits to their own, and for the lads who are learning a trade and getting paid by the week, there are ten-cent beds with a locker and with curtains hung about. Night schools and Sunday night meetings are held in the building and are always well attended, in winter especially, when the lodging-houses are crowded. In summer the tow-path and the country attract their share of the bigger boys. The «Sunday-school racket» has ceased to have terror for them. They follow the proceedings with the liveliest interest, quick to detect cant of any sort, should any stray in. No one has any just conception of what congregational singing is until he has witnessed a roomful of these boys roll up their sleeves and start in on «He is the lily of the valley.» The swinging trapeze in the gymnasium on the top floor is scarcely more popular with the boys than this tremendously vocal worship. The Street Arab puts his whole little soul into what interests him for the moment, whether it be pulverizing a rival who has clone a mean trick to a smaller boy, or attending at the «gospel shop» on Sundays. This characteristic made necessary some extra supervision when recently the lads in the Duane Street Lodging-house «chipped in» and bought a set of boxing gloves. The trapeze suffered a temporary eclipse until this new toy had been tested to the extent of several miniature black eyes upon which soap had no effect, and sundry little scores had been settled that evened things up, as it were, for a fresh start.

Six cents pour son lit, six pour son petit-déjeuner de pain et café, et six pour son souper de porc et haricots à volonté : tels sont les tarifs de « l'hôtel » des garçons, pour ceux qui partagent les grands dortoirs pouvant abriter plus de cent couchettes, superposées en deux étages, en fer, propres et bien alignées. Pour les « happy few » – ces jeunes financiers qui prennent tôt les rênes parmi leurs pairs, les embauchent pour travailler à leur solde et ajoutent une part de leurs profits aux leurs – ainsi que pour les apprentis rémunérés à la semaine, il existe des lits à dix cents, dotés d'un casier et de rideaux. Des écoles du soir et des réunions dominicales se tiennent dans le bâtiment et attirent toujours du monde, surtout l'hiver, quand les refuges sont bondés. En été, le chemin de halage et la campagne attirent leur part des plus grands. « Le coup monté de l'école du dimanche » ne leur fait plus peur. Ils suivent les offices avec le plus vif intérêt, prompts à démasquer toute hypocrisie. Personne ne saurait se faire une juste idée de ce qu'est le chant choral avant d'avoir vu une salle pleine de ces garçons retrousser leurs manches et entonner « Il est le lys des vallées ». La balançoire du gymnase, au dernier étage, n'a guère plus de succès qu'une adoration vociférante. Le « gamin des rues » met toute son âme dans ce qui l'intéresse sur le moment, qu'il s'agisse d'écraser un rival ayant joué un mauvais tour à un plus petit, ou d'assister au « temple du gospel » le dimanche. Cette fougue a récemment nécessité une surveillance accrue quand les pensionnaires du refuge de la Duane Street « ont mis la main à la poche » pour s'offrir une paire de gants de boxe. Le trapèze a connu un bref déclin jusqu'à ce que ce nouveau jouet ait été testé à coups de petits yeux au beurre noir – sur lesquels le savon n'avait aucune prise – et que diverses vieilles querelles aient été réglées, remettant pour ainsi dire les comptes à zéro pour un nouveau départ.

I tried one night, not with the best of success I confess, to photograph the boys in their wash-room, while they were cleaning up for supper. They were quite turbulent, to the disgust of one of their number who assumed, unasked, the office of general manager of the show, and expressed his mortification to mein very polite language. «If they would only behave, sir!» he complained, «you could make a good picture.»

J'ai tenté une nuit – sans grand succès, je l'avoue – de photographier les garçons dans leur salle de lavage, alors qu'ils se préparaient pour le souper. Ils étaient plutôt turbulents, au grand dam de l'un d'entre eux qui, sans y être invité, s'était érigé en « directeur général » de la scène et m'exprima sa consternation en des termes très polis.

« S'ils voulaient bien se tenir, monsieur ! » se plaignit-il, « vous pourriez faire une bonne photo. »

«Yes,» I said, «but it isn't in them, I suppose.»

«No, b'gosh!» said he, lapsing suddenly from grace under the provocation, «them kids ain't got no sense, no-how! »

« Oui », dis-je, « mais ce n'est pas en eux, je suppose. »

« Nan, bon sang ! » s'exclama-t-il, retombant brusquement dans son langage familier sous le coup de la provocation, « ces mômes-là, y z'ont pas une once de jugeote, non mais ! »

The Society maintains five of these boys' lodging-houses, and one for girls, in the city. The Duane Street Lodging-house alone has sheltered since its foundation in 1855 nearly a quarter of a million different boys, at a total expense of a good deal less than half a million dollars. Of this amount, up to the beginning of the present year, the boys and the earnings of the house had contributed no less than \$172,776.38. In all of the lodging-houses together, 12,153 boys and girls were sheltered and taught last year. The boys saved up no inconsiderable amount of money in the savings banks provided for them in the houses, a simple system of lock-boxes that are emptied for their benefit once a month. Besides these, the Society has established and operates in the tenement districts twenty-one industrial schools, co-ordinatc with the public schools in authority, for the children of the poor who cannot find room in the city's school-houses, or are too ragged to go there; two free reading-rooms, a dress-making and typewriting school and a laundry for the instruction of girls; a sick-children's mission in the city and two on the sea-shore, where poor mothers may take their babies; a cottage by the sea for crippled girls, and a brush factory for crippled boys in Forty-fourth Street. The Italian school in Leonard Street, alone, had an average attendance of over six hundred pupils last year. The daily average attendance at allofthem was 4,105, while 11,331 children were registered and taught. When the fact that there were among these 1,132 children of drunken parents, and 416 that had been found begging in the street, is contrasted with the showing of \$1,337.21 deposited in the school savings banks by 1,745 pupils, something like an adequate idea is gained of the scope of the Society's work in the city.

La Société gère cinq refuges pour garçons et un pour filles dans la ville. Le seul refuge de la Duane Street a accueilli, depuis sa fondation en 1855, près d'un quart de million de garçons différents, pour un coût total bien inférieur à un demi-million de dollars. Sur cette somme, jusqu'au début de l'année en cours, les pensionnaires et les revenus de l'établissement avaient contribué à hauteur de 172 776,38 dollars. L'an dernier, 12 153 garçons et filles y ont été hébergés et instruits. Les garçons y ont épargné une somme non négligeable grâce aux caisses d'épargne mises à leur disposition dans les refuges – un système simple de coffres individuels vidés à leur profit une fois par mois. Par ailleurs, la Société a créé et dirige, dans les quartiers de taudis, vingt et une écoles industrielles, coordonnées avec les écoles publiques, pour les enfants pauvres qui ne trouvent pas de place dans les établissements municipaux ou sont trop mal vêtus pour y aller ; deux salles de lecture gratuites, une école de couture et de dactylographie ainsi qu'une blanchisserie pour l'instruction des filles ; une mission pour enfants malades en ville et deux en bord de mer, où les mères démunies peuvent emmener leurs bébés ; un chalet au bord de la mer pour les filles handicapées, et une fabrique de brosses pour les garçons handicapés dans la Quarante-Quatrième Rue. L'école italienne de la Leonard Street, à elle seule, comptait en moyenne plus de six cents élèves l'an dernier. La fréquentation quotidienne moyenne de l'ensemble de ces établissements était de 4 105 enfants,

tandis que 11 331 y étaient inscrits et instruits. Quand on oppose ces chiffres à ceux-ci – 1 132 enfants de parents ivrognes et 416 ramassés en train de mendier dans la rue – et qu'on les met en regard des 1 337,21 dollars déposés dans les caisses d'épargne scolaires par 1 745 élèves, on se fait une idée plus juste de l'ampleur du travail de la Société dans la ville.

P160

A large share of it, in a sense the largest, certainly that productive of the happiest results, lies outside of the city, however. From the lodging-houses and the schools are drawn the battalions of young emigrants that go every year to homes in the Far West, to grow up self-supporting men and women safe from the temptations and the vice of the city. Their number runs far up in the thousands. The Society never loses sight of them. The records show that the great mass, with this start given them, become useful citizens, an honor to the communities in which their lot is cast. Not a few achieve place and prominence in their new surroundings. Rarely bad reports come of them. Occasionally one comes back, lured by homesickness even for the slums; but the briefest stay generally cures the disease for good. I helped once to see a party off for Michigan, the last sent out by that great friend of the homeless children, Mrs. Astor, before she died. In the party was a boy who had been an « Insider » at the Five Points House of Industry, and brought along as his only baggage a padlocked and iron-bound box that contained all his wealth, two little white mice of the friendliest disposition. They were going with him out to live on the fat of the land in the fertile West, where they would never be wanting for a crust. Alas! for the best-laid plans of mice and men. The Western diet did not agree with either. I saw their owner some months later in the old home at the Five Points. He had come back, walking part of the way, and was now pleading to be sent out once more. He had at last had enough of the city. His face fell when I asked him about the mice. It was a sad story, indeed. « They had so much corn to eat, » he said, « and they couldn't stand it. They burned all up inside, and then they busted. »

Une grande part de ce travail – en un sens la plus importante, et sans doute la plus porteuse de résultats heureux – se déroule cependant en dehors de la ville. C'est des refuges et des écoles que sont tirés les bataillons de jeunes émigrants qui, chaque année, partent s'installer dans des foyers de l'Extrême-Ouest, pour y grandir en hommes et femmes autonomes, à l'abri des tentations et des vices de la ville. Leur nombre se compte par milliers. La Société ne les perd jamais de vue. Les archives montrent que la grande majorité, grâce à ce départ, deviennent des citoyens utiles, une fierté pour les communautés qui les accueillent. Beaucoup accèdent à une situation enviable et à une certaine notoriété dans leur nouveau cadre de vie. Les mauvaises nouvelles à leur sujet sont rares. Il arrive qu'un enfant revienne, attiré par la nostalgie, fût-ce celle des taudis ; mais un séjour même bref suffit généralement à le guérir pour de bon. J'ai un jour aidé à accompagner un groupe en partance pour le Michigan – le dernier organisé par cette grande amie des enfants sans abri, Mme Astor, avant sa mort. Parmi eux se trouvait un garçon qui avait été « interne » à la Five Points House of Industry. Il n'emportait comme seul bagage qu'une boîte en fer clouée et cadenassée, renfermant toute sa fortune : deux petites souris blanches d'un tempérament des plus sociables. Elles devaient l'accompagner pour vivre grassement dans l'Ouest fertile, où elles ne manqueraient jamais d'une miette de pain. Hélas ! « Les plus beaux plans des souris et des hommes... » Le régime occidental ne leur réussit ni à l'une ni à l'autre. Je revis leur propriétaire quelques mois plus tard, de retour dans son ancien foyer des Five Points. Il était rentré à pied en partie, et suppliait maintenant qu'on l'envoie à nouveau. Il en avait définitivement assez de la ville. Son visage s'assombrit quand je lui demandai des nouvelles des souris. Ce fut une histoire bien triste. « Elles avaient tant de maïs à manger, dit-il, et ça leur a pas réussi. Ça les a brûlées de l'intérieur, et puis... elles ont pétiées. »

Mrs. Astor set an example during her noble and useful life in gathering every year a company of homeless boys from the streets and sending them to good homes, with decent clothes on their backs - she had sent out no less than thirteen hundred when she died, and left funds to carry on her work - that has been followed by many who, like her, had the means and the heart for such a labor of love. Most of the lodging-houses and school-buildings of the society were built by some one rich man or woman who paid all the bills, and often objected to have even the name of the giver made known to the world. It is one of the pleasant experiences of life that give one hope and courage in the midst of all this misery

to find names, that stand to the unthinking mass only for money-getting and grasping, associated with such unheralded benefactions that carry their blessings down to generations yet unborn. It is not so long since I found the carriage of a woman, whose name is synonymous with millions, standing in front of the boys' lodging-house in Thirty-fifth Street. Its owner was at that moment busy with a surgeon making a census of the crippled lads in the brush-shop, the most miserable of all the Society's charges, as a preliminary to fitting them out with artificial limbs.

Mme Astor donna l'exemple, tout au long de sa noble et utile existence, en rassemblant chaque année une troupe de garçons des rues sans abri pour les envoyer, vêtus décentement, vers de bons foyers – elle en avait ainsi placé pas moins de treize cents à sa mort, et légua des fonds pour que son œuvre se poursuive. Son initiative fut suivie par beaucoup qui, comme elle, en avaient les moyens et le cœur. La plupart des refuges et des bâtiments scolaires de la Société furent construits grâce à un seul donateur ou donatrice fortuné(e), qui régla toutes les factures et refusa souvent que son nom soit divulgué. C'est l'une des expériences les plus réconfortantes de la vie, au milieu de toute cette misère : découvrir que des noms associés, aux yeux de la foule inconsciente, uniquement à l'accumulation et à l'avidité, se lient en réalité à des bienfaits discrets dont les bénédictions se transmettent jusqu'à des générations encore à naître. Il n'y a pas si longtemps, je tombai sur le carrosse d'une femme dont le nom évoque des millions, stationné devant le refuge pour garçons de la Trente-Cinquième Rue. Sa propriétaire était alors affairée avec un chirurgien à recenser les jeunes estropiés de l'atelier de brosses – les plus malheureux de tous les protégés de la Société – en prélude à leur équipement en membres artificiels.

Farther uptown than any reared by the Children's Aid Society, in Sixty-seventh Street, stands a lodging-house intended for boys of a somewhat larger growth than most of those whom the Society shelters. Unlike the others, too, it was built by the actual labor of the young men it was designed to benefit. In the day when more of the boys from our streets shall find their way to it and to the New York Trade Schools, of which it is a kind of home annex, we shall be in a fair way of solving in the most natural of all ways the question what to do with this boy, in spite of the ignorant opposition of the men whose tyrannical policy is now to blame for the showing that, out of twenty-three millions of dollars paid annually to mechanics in the building trades in this city, less than six millions go to the workman born in New York, while his boy roams the streets with every chance of growing up a vagabond and next to none of becoming an honest artisan. Colonel Auchmuty is a practical philanthropist to whom the growing youth of New York will one day owe a debt of gratitude not easily paid. The progress of the system of trade schools established by him, at which a young man may acquire the theory as well as the practice of a trade in a few months at a merely nominal outlay, has not been nearly as rapid as was to be desired, though the fact that other cities are copying the model, with their master mechanics as the prime movers in the enterprise, testifies to its excellence. But it has at last taken a real start, and with union, men and even the officers of unions now sending their sons to the trade schools to be taught, one may perhaps be permitted to hope that an era of better sense is dawning that shall witness a rescue work upon lines which, when the heaven has fairly had time to work, will put an end to the existence of the New York Street Arab, of the native breed at least.

Plus haut en ville que tous ceux élevés par la Children's Aid Society, dans la Soixante-Septième Rue, se dresse un refuge destiné à des jeunes hommes un peu plus âgés que la plupart de ceux que la Société prend sous son aile. Contrairement aux autres, il a été construit par le labeur même des jeunes qu'il était destiné à servir. Le jour où davantage de garçons des rues trouveront leur chemin vers cet établissement et vers les Écoles professionnelles de New York, dont il est une sorte d'annexe domestique, nous serons sur la bonne voie pour résoudre de la manière la plus naturelle qui soit la question : « Que faire de ce garçon ? » Malgré l'opposition ignorante des hommes dont la politique tyrannique est aujourd'hui responsable du fait que, sur les vingt-trois millions de dollars versés annuellement aux mécaniciens des métiers du bâtiment dans cette ville, moins de six millions reviennent à l'ouvrier né à New York, tandis que son fils erre dans les rues, avec toutes les chances de grandir en vagabond et presque aucune de devenir un artisan honnête. Le colonel Auchmuty est un philanthrope pragmatique, à qui la jeunesse grandissante de New York devra un jour une dette de gratitude difficile à solder. La progression du système d'écoles

professionnelles qu'il a fondées – où un jeune homme peut acquérir en quelques mois, pour une somme purement symbolique, à la fois la théorie et la pratique d'un métier – n'a pas été aussi rapide qu'on l'aurait souhaité. Pourtant, le fait que d'autres villes copient ce modèle, avec leurs maîtres artisans comme principaux moteurs de l'entreprise, atteste de son excellence. Mais le mouvement a enfin pris un vrai départ, et maintenant que les syndicats, leurs membres, et même leurs dirigeants y envoient leurs fils pour y être formés, on peut peut-être se permettre d'espérer qu'une ère de bon sens s'annonce, qui verra se développer une œuvre de sauvetage sur des bases telles que, une fois le levain bien travaillé, elles mettront fin à l'existence du « gamin des rues » new-yorkais – du moins de souche locale.

P165

18 - The reign of rum

18 - Le règne du rhum

WHERE God builds a church the devil builds next door-a saloon, is an old saying that has lost its point in New York. Either the Devil was on the ground first, or he has been doing a good deal more in the way of building. I tried once to find out how the account stood, and counted to 111 Protestant churches, chapels, and places of worship of every kind below Fourteenth Street, 4,065 saloons. The worst half of the tenement population lives down there, and it has to this day the worst half of the saloons. Uptown the account stands a little better, but there are easily ten sa-loons to every church to-day. I am afraid, too, that the congregations are larger by a good deal; certainly the attendance is steadier and the contributions more liberal the week round, Sunday included. Turn and twist it as we may, over against every bulwark for decency and morality which society erects, the saloon projects its colossal shadow, omen of evil wherever it falls into the lives of the poor.

Là où Dieu bâtit une église, le diable en construit une à côté – un bar : ce vieux dicton a perdu toute pertinence à New York. Soit le diable était sur place le premier, soit il a été bien plus actif en matière de construction. J'ai tenté un jour de vérifier l'état des lieux et dénombré, en dessous de la Quatorzième Rue, 111 églises protestantes, chapelles et lieux de culte de toute sorte... contre 4 065 bars. C'est là que vit la moitié la plus misérable de la population des taudis, et c'est toujours là que se concentre la moitié la plus sordide des débits de boisson. Plus haut en ville, le rapport s'équilibre un peu, mais on compte encore facilement dix bars pour chaque église. Je crains aussi que les fidèles y soient bien plus nombreux ; en tout cas, la fréquentation y est plus assidue et les dons plus généreux, sept jours sur sept, dimanche inclus. Qu'on retourne le problème dans tous les sens, face à chaque rempart de décence et de moralité érigé par la société, le bar dresse son ombre colossale, présage de malheur partout où elle s'étend sur la vie des pauvres.

Nowhere is its mark so broad or so black. To their misery it sticketh closer than a brother, persuading them that within its doors only is refuge, relief. It has the best of the argument, too, for it is true, worse pity, that in many a tenement-house block the saloon is the one bright and cheery and humanly decent spot to be found. It is a sorry admission to make, that to bring the rest of the neighbor-hood up to the level of the saloon would be one way of squelching it; but it is so. Wherever the tenements thicken, it multiplies. Upon the direst poverty of their crowds it grows fat and prosperous, levying upon it a tax heavier than all the rest of its grievous burdens combined. It is not yet two years since the Excise Board

made the rule that no three corners of any street-crossing, not already sooccupied, should thenceforward be licensed for rum-selling. And the tardy prohibition was intended for the tenement districts. No-where else is there need of it. One may walk many miles through the homes of the poor searching vainly for an open reading-room, a cheerful coffee-house, a decent club that is not a cloak for the traffic in rum. The dramshop yawns at every step, the poor man's club, his forum and his haven of rest when weary and disgusted with the crowding, the quarrelling, and the wretchedness at home. With the poison dealt out there he takes his politics, in quality not far apart. As the source, so the stream. The rumshop turns the political crank in New York. The natural yield is rum politics. Of what that means, successive Boards of Aldermen, composed in a measure, if not of a majority, of dive-keepers, have given New York a taste. The disgrace of the infamous «Boodle Board» will be remembered until some corruption even fouler crops out and throws it into the shade.

Nulle part sa marque n'est aussi large ni aussi noire. « Il colle à leur misère plus qu'un frère », les persuadant que c'est entre ses murs, et là seulement, qu'ils trouveront refuge et soulagement. Hélas, c'est vrai – pire, c'est un aveu accablant : élever le reste du quartier au niveau du bar serait une manière de l'étouffer. Mais c'est ainsi. Là où les taudis se multiplient, il prolifère. Il s'engraisse et prospère sur l'extrême pauvreté de leurs occupants, leur imposant une taxe plus lourde que toutes les autres charges qui les accablent. Il y a moins de deux ans, la Commission des impôts édictait une règle : aucun carrefour ne pourrait désormais voir ses trois coins occupés par des débits de boisson, sauf si c'était déjà le cas. Cette interdiction tardive visait les quartiers de taudis. Ailleurs, elle n'a aucune raison d'être. On peut arpenter des kilomètres dans les quartiers pauvres sans trouver une seule salle de lecture ouverte, un café accueillant, un club décent qui ne serve de paravent au trafic d'alcool. Le bouge s'ouvre à chaque pas – le club du pauvre, son forum, son havre de repos quand il est las et écœuré par la promiscuité, les disputes et la détresse de son foyer. Avec le poison qu'on y distribue, il avale aussi sa politique – de qualité à peine supérieure. « Tel arbre, tel fruit. » Le bar actionne la manivelle politique à New York. Le rendement naturel, ce sont les « rum politics ». Ce que cela signifie, les conseils municipaux successifs, composés en partie – sinon en majorité – de tenanciers de tripots, l'ont fait goûter à New York. L'opprobre du « Boodle Board » infâme restera dans les mémoires, jusqu'à ce qu'une corruption encore plus fétide émerge et le relègue dans l'ombre.

What relation the saloon bears to the crowds, let me illustrate by a comparison. Below Fourteenth Street were, when the Health Department took its first accurate census of the tenements a year and a half ago, 13,220 of the 32,390 buildings classed as such in the whole city. Of the eleven hundred thousand tenants, not quite half a million, embracing a host of more than sixty-three thousand children under five years of age, lived below that line. Below it, also, were 234 of the cheap lodging-houses accounted for by the police last year, with a total of four millions and a half of lodgers for the twelve-month, 59 of the city's 110 pawnshops, and 4,065 of its 7,884 saloons. The four most densely peopled precincts, the Fourth, Sixth, Tenth, and Eleventh, supported together in round numbers twelve hundred saloons, and their returns showed twenty-seven per cent. of the whole number of arrests for the year. The Eleventh Precinct, that has the greatest and the poorest crowds of all-it is the Tenth Ward-and harbored one-third of the army of homeless lodgers and fourteen per cent. of all the prisoners of the year, kept 485 saloons going in 1889. It is not on record that one of them all failed for want of support. A number of them, on the contrary, had brought their owners wealth and prominence. From their bars these eminent citizens stepped proudly into the councils of the city and the State. The very floor of one of the bar-rooms, in a neighborhood that lately resounded with the cry for bread of starving workmen, is paved with silver dollars!

Pour illustrer le lien entre le bar et les foules, laissez-moi recourir à une comparaison. Lors du premier recensement précis des taudis par le Département de la Santé, il y a un an et demi, on en dénombrait 13 220 en dessous de la Quatorzième Rue, sur les 32 390 que compte l'ensemble de la ville. Parmi le million cent mille locataires, près de cinq cent mille – dont plus de soixante-trois mille enfants de moins de cinq ans – vivaient sous cette ligne de démarcation. On y trouvait aussi 234 des 1 100 maisons de passe à bon marché répertoriées par la police l'an dernier, avec un total de quatre millions et demi de clients pour l'année, 59 des 110 monts-de-piété de la ville, et 4 065 de ses 7 884 bars. Les quatre commissariats les plus densément peuplés – les Quatrième, Sixième, Dixième et Onzième – abritaient à eux seuls, chiffres

arrondis, mille deux cents bars, et leurs rapports faisaient état de 27 % du total des arrestations annuelles. Le Onzième Commissariat – celui qui concentre les foules les plus nombreuses et les plus misérables (c'est le Dixième Arrondissement) – et qui hébergeait un tiers de l'armée des sans-abri ainsi que 14 % de l'ensemble des prisonniers de l'année, entretenait en 1889 485 bars. Aucun d'entre eux, à ce qu'on sache, n'a fermé faute de clientèle. Bien au contraire : plusieurs ont valu à leurs propriétaires richesse et notoriété. Depuis leurs comptoirs, ces éminents citoyens ont accédé fièrement aux conseils de la ville et de l'État. Le sol d'un de ces débits, dans un quartier où résonnait récemment le cri « Du pain ! » des ouvriers affamés, est même pavé de pièces d'argent !

P166

East Side poverty is not alone in thus rewarding the tyrants that sweeten its cup of bitterness with their treacherous poison. The Fourth Ward points with pride to the honorable record of the conductors of its «Tub of Blood», and a dozen bar-rooms with less startling titles; the West Side to the wealth and «social» standing of the owners of such resorts as the «Witches' Broth» and the «Plug Hat» in the region of Hell's Kitchen three-cent whiskey, names ominous of the concoctions brewed there and of their fatally generous measure. Another ward, that boasts some of the best residences and the bluest blood on Manhattan Island, honors with political leadership in the ruling party the proprietor of one of the most disreputable black-and-tan dives and dancing-hells to be found anywhere. Criminals and policemen alike do him homage. The list might be strung out to make texts for sermons with a stronger home flavor than many that are preached in our pulpits on Sunday. But I have not set out to write the political history of New York. Besides, the list would not be complete. Secret dives are skulking in the slums and out of them, that are not labelled respectable by a Board of Excise and support no «family entrance.» Their business, like that of the stale-beer dives, is done through a side-door the week through. No one knows the number of unlicensed saloons in the city. Those who have made the matter a study estimate it at a thousand, more or less. The police make occasional schedules of a few and report them to headquarters. Perhaps there is a farce in the police court, and there the matter ends. Rum and «influence» are synonymous terms. The interests of the one rarely suffer for the want of attention from the other.

La pauvreté de l'East Side n'est pas la seule à récompenser ainsi les tyrans qui adoucissent sa coupe d'amertume avec leur poison perfide. Le Quatrième Arrondissement se targue fièrement du palmarès honorable des tenanciers de son «Tub of Blood» [« Baquet de Sang »] et d'une douzaine d'autres bars aux noms moins frappants ; l'Ouest se vante de la richesse et du « standing social » des propriétaires d'autres comme le «Witches' Broth» [« Bouillon de Sorcières »] ou le « Plug Hat » [« Haut-de-forme »], dans le quartier du « three-cent whiskey » de Hell's Kitchen – des noms sinistres, évocateurs des mixtures qui s'y préparent et de leur mesure « généreuse » jusqu'à en être mortelle. Un autre arrondissement, qui abrite certaines des plus belles résidences et du « sang bleu » le plus pur de l'île de Manhattan, accorde même un leadership politique au sein du parti au pouvoir au propriétaire d'un des tripots « black-and-tan » et enfers dansants les plus malfamés qui soient. Criminels et policiers lui rendent hommage. On pourrait aligner les exemples pour en faire des textes de sermons au parfum local plus marqué que bien des prêches entendus dans nos chaires le dimanche. Mais je n'ai pas l'intention d'écrire ici l'histoire politique de New York. D'ailleurs, la liste ne serait jamais exhaustive. Des bouges clandestins rôdent dans les taudis et hors d'eux, qui ne bénéficient pas de l'estampille « respectable » d'une Commission des impôts et n'arborent aucune « entrée familiale ». Leur commerce, comme celui des débits de bière avariée, se fait par une porte dérobée, toute la semaine durant. Personne ne connaît le nombre de bars non autorisés dans la ville. Ceux qui ont étudié la question l'estiment à un millier, plus ou moins. La police dresse parfois des listes partielles et les transmet au commissariat. Peut-être y a-t-il une mascarade au tribunal de police, et l'affaire en reste là. « Rum » et « influence » sont des termes synonymes. Les intérêts de l'un souffrent rarement du manque d'attention de l'autre.

With the exception of these free lances that treat the law openly with contempt, the saloons all bang out a sign announcing in fat type that no beer or liquor is sold to children. In the down-town «morgues» that make the lowest degradation of tramp-humanity pay out a paying interest, as in the «reputable resorts» uptown where Inspector Byrnes's men spot their worthier quarry elbowing citizens whom the

idea of associating with a burglar would give a shock they would not get over for a week, this sign is seen conspicuously displayed. Though apparently it means submission to a beneficent law, in reality the sign is a heart-less, cruel joke. I doubt if one child in a thousand, who brings his growler to be filled at the average New York bar,issent away empty-handed, if able to pay for what he wants. I once followed a little boy, who shivered in bare feet on a cold November night so that he seemed in danger of smash-ing his pitcher on the icy pavement, into a Mulberry Street saloon where just such a sign hung on the wall, and forbade the barkeeper to serve the boy. The man was as astonished at my interference as if I had told him to shut up his shop and go home, which in fact I might have done with as good a right, for it was after 1 A.M., the legal closing hour. He was mighty indignant too, and told me roughly to go away and mind my business, while he filled the pitcher. The law prohibiting the selling of beer to minors is about as much re-spected in the tenement-house districts as the ordinance against swearing. Newspaper readers will recall the story, told little more than a year ago, of a boy who after carrying beer a whole day for a shopful of men over on the East Side, where his father worked, crept into the cellar to sleep off the effects of his own share in the rioting. It was Saturday evening. Sunday his parents sought him high and low; but it was not until Monday morning, when the shop was opened, that he was found, killed and half-eaten by the rats that overran the place.

À l'exception de ces francs-tireurs qui traitent la loi avec un mépris affiché, tous les bars arborent une enseigne clamant en gros caractères qu'aucune bière ni alcool n'est vendu aux enfants. Que ce soit dans les « morgues » du centre-ville, où la déchéance ultime des clochards rapporte des dividendes, ou dans les « établissements respectables » du nord, où les hommes de l'inspecteur Byrnes repèrent leurs proies plus dignes côtoyant des citoyens qu'un simple contact avec un cambrioleur choquerait pour une semaine, cette affiche est bien en évidence. Bien qu'elle semble marquer la soumission à une loi bienveillante, en réalité, c'est une plaisanterie cruelle et sans cœur. Je doute qu'un seul enfant sur mille, venant remplir son « growler » au bar new-yorkais moyen, reparte les mains vides s'il a de quoi payer. Un soir de novembre, j'ai suivi un petit garçon, frissonnant pieds nus sur le trottoir glacé au point de risquer de briser son pichet, jusqu'à un bar de Mulberry Street où une telle enseigne était accrochée au mur. J'ai interdit au serveur de lui vendre de la bière. L'homme, aussi stupéfait que si je lui avais ordonné de fermer boutique et de rentrer chez lui – ce que j'aurais pu faire tout aussi légitimement, car il était plus d'une heure du matin, l'heure légale de fermeture – m'a envoyé paître vertement tout en remplissant le pichet. La loi interdisant la vente de bière aux mineurs est aussi respectée dans les quartiers de taudis que l'ordonnance contre les jurons. Les lecteurs de journaux se souviendront de l'histoire, racontée il y a à peine plus d'un an, d'un garçon qui, après avoir porté de la bière toute la journée pour une bande d'hommes dans une échoppe de l'East Side où travaillait son père, s'était glissé dans la cave pour y dormir son ivresse. C'était un samedi soir. Le dimanche, ses parents l'ont cherché partout ; ce n'est que lundi matin, à l'ouverture du magasin, qu'on l'a retrouvé, tué et à moitié dévoré par les rats qui infestaient les lieux.

P169

All the evil the saloon does in breeding poverty and in corrupting politics; all the suffering it brings into the lives of its thousands of innocent victims, the wives and children of drunkards it sends forth to curse the community; its fostering of crime and its shielding of criminals-it is all as nothing to this its worst offence. In its affinity for the thief there is at least this compensation that, as it makes, it also unmakes him. It starts him on his career only to trip him up and betray him into the hands of the law, when the rum he exchanged for his honesty has stolen his brains as well. For the corruption of the child there is no restitution. None is possible. It saps the very vitals of society; undermines its strongest defences, and delivers them over to the enemy. Fostered and filled by the saloon, the «growler» looms up in the New York street boy's life, baffling the most persistent efforts to reclaim him. There is no escape from it; no hope for the boy, once its blighting grip is upon him. Thenceforward the logic of the slums, that the world which gave him poverty and ignorance for his portion «owes him a living,» is his creed, and the career of the «tough» lies open before him, a beaten track to be blindly followed to a bad end in the wake of the growler.

Tout le mal que le bar engendre en nourrissant la pauvreté et en corrompant la politique ; toute la souffrance qu'il inflige aux milliers de victimes innocentes, épouses et enfants d'ivrognes qu'il envoie maudire

la communauté ; son encouragement au crime et sa protection des criminels – tout cela n'est rien comparé à son pire forfait. Dans son affinité avec le voleur, il y a au moins cette compensation : de même qu'il le crée, il le détruit. Il lance le voleur dans sa carrière pour mieux le faire trébucher et le livrer aux mains de la justice, une fois que le rhum, échangé contre son honnêteté, lui a volé son jugement. Mais pour la corruption de l'enfant, il n'y a ni réparation ni espoir possible. Elle rongé les forces vitales mêmes de la société, sape ses défenses les plus solides et les livre à l'ennemi. Alimenté et rempli par le bar, le « growler » [le pichet de bière] se dresse comme une ombre menaçante dans la vie du gamin new-yorkais, déjouant les efforts les plus obstinés pour le sauver. Il n'y a pas d'échappatoire ; aucune espérance pour l'enfant une fois qu'il est sous son emprise dévastatrice. Dès lors, la logique des taudis devient sa devise : « Ce monde qui lui a donné la pauvreté et l'ignorance pour tout héritage lui doit bien une existence. » Et la voie du « dur » s'ouvre devant lui, un chemin battu qu'il suivra aveuglément jusqu'à une fin tragique, à la remorque du « growler ».

P171

19 - The harvest of tares

19 – La moisson d'ivraie

THE «growler» stood at the cradle of the tough. It bosses him through his boyhood apprenticeship in the «gang,» and leaves him, for a time only, at the door of the jail that receives him to finish his training and turn him loose upon the world a thief, to collect by stealth or by force the living his philosophy tells him that it owes him, and will not voluntarily surrender without an equivalent in the work which he hates. From the moment he, almost a baby, for the first time carries the growler for beer, he is never out of its reach, and the two soon form a partnership that lasts through life. It has at least the merit, such as it is, of being loyal. The saloon is the only thing that takes kindly to the lad. Honest play is interdicted in the streets. The policeman arrests the ball-tossers, and there is no room in the back-yard. In one of these, between two enormous tenements that swarmed with children, I read this ominous notice: "All boys caught in this yard will be dealt with according to law."

Le « growler » [pichet de bière] se dressait déjà au berceau du « dur ». Il le domine pendant son apprentissage d'enfant dans la « bande », et ne l'abandonne, pour un temps seulement, qu'au seuil de la prison qui l'accueillera pour parfaire son éducation et le relâcher dans le monde en voleur, déterminé à prélever par la ruse ou la force le dû que sa philosophie lui assure – ce monde qui refuse de le lui céder sans contrepartie, sous forme d'un travail qu'il exècre. Dès l'instant où, presque bébé, il porte pour la première fois le « growler » pour aller chercher de la bière, il n'échappe plus jamais à son emprise ; bien vite, les deux forment un duo inséparable pour la vie. Le bar est la seule chose qui lui témoigne une quelconque bienveillance. Les jeux honnêtes sont interdits dans la rue. Le policier arrête les lanceurs de balle, et il n'y a plus de place dans les cours arrière. Dans l'une d'elles, coincée entre deux immenses taudis grouillant d'enfants, j'ai lu cet avis sinistre : « Tout garçon surpris dans cette cour sera traité selon la loi. »

Along the water-fronts, in the holes of the dock-rats, and on the avenues, the young tough finds plenty of kindred spirits. Every corner has its gang, not always on the best of terms with the rivals in the next block, but all with a common programme: defiance of law and order, and with a common ambition:

to get «pinched,» i.e., arrested, so as to pose as heroes before their fellows. A successful raid on the grocer's till is a good mark, «doing up» a policeman cause for pro-motion. The gang is an institution in New York. The police deny its existence while nursing the bruises received in nightly battles with it that tax their utmost resources. The news-papers chronicle its doings daily, with a sensational minute-ness of detail that does its share toward keeping up its evil traditions and inflaming the ambition of its members to be as bad as the worst. The gang is the ripe fruit of tenement-house growth. It was born there, endowed with a heritage of instinctive hostility to restraint by a generation that sacrificed home to freedom, or left its country for its country's good. The tenement received and nursed the seed. The intensity of the American temper stood sponsor to the murderer in what would have been the common «bruise» of a more phlegmatic clime. New York's tough represents the essence of reaction against the old and the new oppression, nursed in the rank soil of its slums. Its gangs are made up of the American-born sons of English, Irish, and German parents. They reflect exactly the conditions of the tenements from which they sprang. Murder is as congenial to Cherry Street or to Battle Row, as quiet and order to Murray Hill. The «assimilation» of Europe's oppressed hordes, upon which our Fourth of July orators are fond of dwelling, is perfect. The product is our own.

Le long des quais, dans les repaires des dockers, et sur les avenues, le jeune «dur» trouve quantité d'esprits frères. Chaque coin de rue a sa «bande», pas toujours en bons termes avec les rivaux du pâté de maisons suivant, mais toutes unies par un programme commun : le défi à la loi et à l'ordre, et une ambition partagée : «se faire pincer», c'est-à-dire être arrêté, pour briller en héros devant leurs pairs. Un coup réussi dans la caisse de l'épicier vaut des points ; «défoncer» un policier mérite une promotion. La bande est une institution new-yorkaise. La police nie son existence tout en soignant les bleues reçues lors des batailles nocturnes qui épuisent ses ressources. Les journaux en chroniquent quotidiennement les exploits, avec un luxe de détails sensationnalistes qui entretient ses mauvaises traditions et attise l'ambition de ses membres d'égaliser les pires. La bande est le fruit mûr des taudis. Elle y est née, dotée d'un héritage d'hostilité instinctive à toute contrainte, légué par une génération qui sacrifia le foyer à la liberté, ou quitta son pays pour le bien de celui-ci. Le taudis a accueilli et nourri la graine. L'intensité du tempérament américain a parrainé le meurtrier là où un climat plus flegmatique n'aurait produit qu'un simple «briseur de figures». Le «dur» new-yorkais incarne l'essence de la révolte contre l'oppression ancienne et nouvelle, cultivée dans le terreau fétille de ses bas-fonds. Ses bandes se composent des fils américains de parents anglais, irlandais ou allemands. Elles reflètent exactement les conditions des taudis dont elles sont issues. Le meurtre est aussi naturel à Cherry Street ou à Battle Row que le calme et l'ordre le sont à Murray Hill. «L'assimilation» des hordes opprimées d'Europe, dont nos orateurs du 4 Juillet aiment à disserter, est parfaite. Le produit est bien le nôtre.

Such is the genesis of New York's gangs. Their history is not so easily written. It would embrace the largest share of our city's criminal history for two generations back, every page of it dyed red with blood. The guillotine Paris set up a century ago to avenge its wrongs was not more relentless, or less discriminating, than this Nemesis of New York. The difference is of intent. Murder with that was the serious purpose; with ours it is the careless incident, the wanton brutality of the moment. Bravado and robbery are the real purposes of the gangs; the former prompts the attack upon the policeman, the latter that upon the citizen. Within a single week last spring, the newspapers recorded six murderous assaults on unoffending people, committed by young highwaymen in the public streets. How many more were suppressed by the police, who always do their utmost to hush up such outrages «in the interests of justice,» I shall not say. There has been no lack of such occurrences since, as the records of the criminal courts show. In fact, the past summer has seen, after a period of comparative quiescence of the gangs, a reawakening to re-newed turbulence of the East Side tribes, and over and over again the reserve forces of a precinct have been called out to club them into submission. It is a peculiarity of the gangs that they usually break out in spots, as it were. When the West Side is in a state of eruption, the East Side gangs «lie low,» and when the toughs along the North River are nursing broken heads at home, or their revenge in Sing Sing, fresh trouble breaks out in the tenements east of Third Avenue. This result is brought about by the very efforts made by the police to put down the gangs. In spite of local feuds, there is between them a species of ruffianly Freemasonry that readily admits to full fellowship a hunted rival in the face of the common enemy. The gangs belt the city like a huge chain

from the Battery to Harlem-the collective name of the «chain gang» has been given to their scattered groups in the belief that a much closer connection exists between them than commonly supposed-and the ruffian for whom the East Side has become too hot, has only to step across town and change his name, a matter usually much easier for him than to change his shirt, to find a sanctuary in which to plot fresh outrages. The more notorious he is, the warmer the welcome, and if he has «done» his man he is by common consent accorded the leadership in his new field.

Telle elle est la genèse des bandes new-yorkaises. Leur histoire ne s'écrit pas si facilement. Elle embrasserait la plus grande part de l'histoire criminelle de notre ville sur deux générations, chaque page teinte de sang. La guillotine que Paris dressa il y a un siècle pour venger ses torts n'était ni plus impitoyable ni moins indiscriminée que cette Némésis new-yorkaise. La différence est d'intention. Là-bas, le meurtre était un acte délibéré ; ici, c'est l'incident négligent, la brutalité gratuite du moment. Fanfaronnade et vol en sont les vrais mobiles : la première pousse à s'en prendre aux policiers, le second aux citoyens. En une seule semaine, au printemps dernier, les journaux ont recensé six agressions meurtrières contre des passants innocents, commises par de jeunes brigands en pleine rue. Combien d'autres ont été étouffées par la police, qui s'emploie toujours à minimiser de tels outrages « dans l'intérêt de la justice », je ne le dirai pas. Les registres des tribunaux correctionnels montrent qu'il n'en a pas manqué depuis. En fait, l'été passé a vu, après une période de calme relatif, un réveil des tribus de l'East Side en une turbulence renouvelée ; maintes fois, les réserves d'un commissariat ont dû être mobilisées pour les mater à coups de matraque.

Ces bandes ont une particularité : elles surgissent par foyers, pour ainsi dire. Quand l'Ouest est en éruption, celles de l'Est « se tiennent à carreau », et quand les « durs » des bords de l'Hudson léchent leurs plaies à la maison ou ruminent leur vengeance à Sing Sing, de nouveaux troubles éclatent dans les taudis à l'est de la Troisième Avenue. Ce phénomène résulte précisément des efforts de la police pour les réprimer. Malgré les querelles locales, il existe entre elles une sorte de franc-maçonnerie canaille : un rival traqué trouve aisément asile face à l'ennemi commun. Le malfaiteur pour qui l'East Side devient trop chaud n'a qu'à traverser la ville et changer de nom – opération généralement plus simple pour lui que de changer de chemise – pour trouver un sanctuaire où ourdir de nouveaux forfaits. Plus sa notoriété est grande, plus l'accueil est chaleureux, et s'il a « réglé son compte » à un homme, le consensus lui accorde d'office le leadership dans son nouveau terrain de chasse. Elles ceignent la ville comme une immense chaîne, de la Batterie à Harlem – d'où le nom collectif de « chain gang » [« bande en chaîne »] donné à leurs groupes dispersés, dans la croyance qu'il existe entre eux des liens bien plus étroits qu'on ne le suppose.

P172

From all this it might be inferred that the New York tough is a very fierce individual, of indomitable courage and naturally as blood-thirsty as a tiger. On the contrary he is an arrant coward. His instincts of ferocity are those of the wolf rather than the tiger. It is only when he hunts with the pack that he is dangerous. Then his inordinate vanity makes him forget all fear or caution in the desire to distinguish himself before his fellows, a result of his swallowing all the flash literature and penny-dreadfuls he can beg, borrow, or steal-and there is never any lack of them-and of the strongly dramatic element in his nature that is nursed by such a diet into rank and morbid growth. He is a queer bundle of contradictions at all times. Drunk and foul-mouthed, ready to cut the throat of a defenceless stranger at the toss of a cent, fresh from beating his decent mother black and blue to get money for rum, he will resent as an intolerable insult the imputation that he is «no gentleman.» Fighting his battles with the coward's weapons, the brass-knuckles and the deadly sand-bag, or with brick-bats from the housetops, he is still in all seriousness a lover of fair play, and as likely as not, when his gang has downed a policeman in a battle that has cost a dozen broken heads, to be found next saving a drowning child or woman at the peril of his own life. It depends on the angle at which he is seen, whether he is a cowardly ruffian, or a possible hero with different training and under different social conditions. Ready wit he has at all times, and there is less meanness in his make-up than in that of the bully of the London slums; but an intense love of show and applause, that carries him to any length of bravado, which his twin-brother across the sea entirely lacks. I have a very vivid recollection of seeing one of his tribe, a robber and murderer before he was nineteen, go to the gallows unmoved, all fear of the rope overcome, as it seemed, by

the secret, exultant pride of being the centre of a first-class show, shortly to be followed by that acme of oftenement-life bliss, a big funeral. He had his reward. His name is to this day a talisman among West Side ruffians, and is proudly borne by the gang of which, up till the night when he «knocked out his man,» he was an obscure though aspiring member.

De tout cela, on pourrait déduire que le « dur » new-yorkais est un individu féroce, d'un courage indomptable et naturellement assoiffé de sang comme un tigre. Au contraire, c'est un lâche notoire. Ses instincts de férocité relèvent davantage du loup que du tigre. Il n'est dangereux que lorsqu'il chasse en meute. Alors, sa vanité démesurée lui fait oublier toute peur ou prudence dans son désir de se distinguer devant ses pairs – fruit de son absorption de toute la littérature de pacotille et des romans à quatre sous qu'il peut mendier, emprunter ou voler (et il n'en manque jamais), et de l'élément fortement dramatique de sa nature, que pareil régime nourrit jusqu'à en faire une croissance malsaine et monstrueuse. C'est un étrange faisceau de contradictions. Ivre et grossier, prêt à égorger un inconnu sans défense pour un sou, tout juste sorti de passer à tabac sa pauvre mère pour lui soutirer de l'argent à boire, il prendra pour une insulte intolérable qu'on le traite de « pas un gentleman ». Menant ses combats avec les armes du lâche – les « brass knuckles » [coup-de-poing américain] et le redoutable « sand-bag » [sac de sable], ou à coups de pavés lancés des toits, il reste pourtant, dans le fond, un amoureux du jeu loyal. Et il n'est pas rare, après que sa bande a terrassé un policier au prix d'une douzaine de crânes fendus, de le voir risquer sa vie pour sauver un enfant ou une femme de la noyade. Tout est question de l'angle sous lequel on l'observe : sera-t-il un voyou lâche, ou un héros potentiel sous d'autres cieux et avec une autre éducation ? Il a toujours l'esprit prompt, et sa composition morale recèle moins de bassesse que celle du brute des bas-fonds londoniens ; mais un amour immodéré du spectacle et des applaudissements le pousse à toutes les fanfaronnades – trait que son jumeau d'outre-Atlantique ignore totalement. Je me souviens très vivement d'avoir vu l'un des siens, voleur et meurtrier avant ses dix-neuf ans, monter à l'échafaud sans sourciller, toute peur de la corde surmontée, semblait-il, par l'orgueil secret et exultant d'être le centre d'un « grand spectacle », bientôt suivi par l'apothéose de l'existence canaille : « des funérailles en grande pompe ». Il eut sa récompense. Son nom est encore aujourd'hui un talisman parmi les malfrats de l'Ouest, et porté fièrement par la bande dont il n'était, jusqu'à la nuit où il « régla son compte » à un homme, qu'un membre obscur, bien qu'ambitieux.

P174

The crime that made McGloin famous was the cowardly murder of an unarmed saloonkeeper who came upon the gang while it was sacking his bar-room at the dead of night. McGloin might easily have fled, but disdained to «run for a Dutchman.» His act was a fair measure of the standard of heroism set up by his class in its conflicts with society. The finish is worthy of the start. The first long step in crime taken by the half-grown boy, fired with ambition to earn a standing in his gang, is usually to rob a «lush,» i.e., a drunken man who has strayed his way, likely enough is lying asleep in a hallway. He has served an apprenticeship on copper-bottom wash-boilers and like articles found lying around loose, and capable of being converted into cash enough to give the growler a trip or two; but his first venture at robbery moves him up into full fellowship at once. He is no longer a «kid,» though his years may be few, but a tough with the rest. He may even in time he is reasonably certain of it get his name in the papers as a murderous scoundrel, and have his cup of glory filled to the brim. I came once upon a gang of such young rascals passing the growler after a successful raid of some sort, down at the West Thirty-seventh Street dock, and, having my camera along, offered to «take» them. They were not old and wary enough to be shy of the photographer, whose acquaintance they usually first make in handcuffs and the grip of a policeman; or their vanity overcame their caution. It is entirely in keeping with the tough's character that he should love of all things to pose before a photographer and the ambition is usually the stronger the more repulsive the tough. These were of that sort, and accepted the offer with great readiness, dragging into their group a disreputable-looking sheep that roamed about with them (the slaughter-houses were close at hand) as one of the band. The homeliest ruffian of the lot, who insisted on being taken with the growler to his «mug,» took the opportunity to pour what was left in it down his throat and this caused a brief unpleasantness, but otherwise the performance was a success. While I was getting the camera ready, I threw out a vague suggestion of cigarette-pictures, and it took root at

once. Nothing would do then but that I must take the boldest spirits of the company «in character.» One of them tumbled over against a shed, as if asleep, while two of the others bent over him, searching his pockets with a deftness that was highly suggestive. This, they explained for my benefit, was to show how they «did the trick.» The rest of the band were so impressed with the importance of this exhibition that they insisted on crowding into the picture by climbing upon the shed, sitting on the roof with their feet dangling over the edge, and disposing themselves in every imaginable manner within view, as they thought. Lest any reader be led into the error of supposing them to have been harmless young fellows enjoying themselves in peace, let me say that within half an hour after our meeting, when I called at the police station three blocks away, I found there two of my friends of the «Montgomery Guards» under arrest for robbing a Jewish pedlar who had passed that way after I left them, and trying to saw his head off, as they put it, «just for fun. The sheeny cum along an' the saw was there, an' we socked it to him.» The prisoners were described to me by the police as Dennis, «the Bum,» and «Mud» Foley.

Le crime qui rendit McGloin célèbre fut le meurtre lâche d'un tenancier de bar sans défense, surpris en pleine nuit par la bande en train de piller son établissement. McGloin aurait pu s'enfuir sans peine, mais il dédaigna de «prendre la poudre d'escampette pour un Hollandais». Son acte illustre parfaitement le standard d'héroïsme que se fixe sa classe dans ses conflits avec la société. La fin est à la hauteur du commencement. Le premier grand pas dans la criminalité pour un adolescent ambitieux, désireux de gagner ses galons dans sa bande, consiste généralement à «dévaliser un ivrogne» – un homme saoul égaré, bien souvent endormi dans un couloir. Après un apprentissage sur des cuves à laver en cuivre et autres objets traînant ça et là, susceptibles d'être convertis en assez d'argent pour quelques tournées de «growler», son premier vol le propulse d'emblée au rang de membre à part entière. Il n'est plus un «gamin», même s'il est encore jeune, mais un «dur» à part entière. Il peut même, avec le temps – et il en est raisonnablement certain – voir son nom dans les journaux en tant que «canaille meurtrière», et sa coupe de gloire déborder. Un jour, je tombai sur une bande de ces jeunes coquins en train de se passer le «growler» après un coup réussi, quelque part près des docks de la Trente-Septième Rue Ouest. Ayant mon appareil photo avec moi, je leur proposai de les «shooter». Trop jeunes et trop vaniteux pour se méfier du photographe – qu'ils rencontrent d'ordinaire menottés, sous la poigne d'un policier –, ou bien leur vanité l'emporta sur leur prudence. Il est tout à fait dans la nature du «dur» d'adorer poser devant l'objectif, et cette ambition est d'autant plus forte que le «dur» est repoussant. Ceux-là l'étaient, et acceptèrent avec empressement. Ils traînèrent même dans leur groupe un mouton à l'air mal famé qui rôdait avec eux (les abattoirs étaient tout proches), comme s'il faisait partie de la bande. Le plus laid des voyous – qui tint absolument à être pris avec le «growler» devant sa «gueule» – en profita pour vider ce qui restait au fond du pichet. Cela provoqua un bref mécontentement, mais sinon, la séance se déroula sans accroc. Pendant que je préparais l'appareil, je lançai une vague suggestion de «photos-cigarettes» [cartes à collectionner], et l'idée fit immédiatement son chemin. Rien ne leur plut davantage que de poser «en situation». L'un d'eux s'affala contre une baraque, comme endormi, tandis que deux autres, penchés sur lui, fouillaient ses poches avec une dextérité des plus évocatrices. «Ça, c'est pour montrer comment on fait le coup», m'expliquèrent-ils complaisamment. Le reste de la bande, si impressionné par l'importance de cette démonstration, insista pour se faufiler dans le cadre : ils grimpèrent sur la baraque, s'assirent sur le toit les pieds pendant, ou se disposèrent de toutes les manières imaginables, du moins le crurent-ils. Que le lecteur ne s'y trompe pas : ce n'étaient pas de gentils jeunes gens s'amusant en paix. Moins d'une demi-heure après notre rencontre, alors que je passais au poste de police situé trois rues plus loin, j'y trouvai deux de mes «amis» des «Montgomery Guards» en état d'arrestation. Ils venaient de dévaliser un porteur juif passé par là après mon départ, et avaient tenté de «lui scier la tête», «juste pour rigoler». «Le youpin est arrivé, la scie était là, alors on lui a balancé ça.» Les prisonniers me furent présentés par la police comme Dennis, «le Clochard», et «Boue» Foley.

It is not always that their little diversions end as harm-lessly as did this, even from the standpoint of the Jew, who was pretty badly hurt. Not far from the preserves of the Montgomery Guards, in Poverty Gap, directly opposite the scene of the murder to which I have referred in a note explaining the picture of the Cunningham family (p. 134), a young lad, who was the only support of his aged parents, was

beaten to death within a few months by the «Alley Gang,» for the same offence that drew down the displeasure of its neighbors upon the pedlar: that of being at work trying to earn an honest living. I found a part of the gang asleep the next morning, before young Healey's death was known, in a heap of straw on the floor of an unoccupied room in the same row of rear tenements in which the murdered boy's home was. One of the tenants, who secretly directed me to their lair, assuring me that no worse scoundrels went unhung, ten minutes later gave the gang, to its face, an official character for sobriety and inoffensiveness that very nearly startled me into an un-guarded rebuke of his duplicity. I caught his eye in time and held my peace. The man was simply trying to protect his own home, while giving such aid as he safely could toward bringing the murderous ruffians to justice. The incident shows to what extent a neighborhood may be terrorized by a determined gang of these reckless toughs.

Il n'est pas toujours donné que leurs petites divertissements se terminent aussi « innocemment » – même du point de vue du Juif, qui en sortit pourtant grièvement blessé. Non loin des terres de chasse des « Montgomery Guards », dans le « Poverty Gap » [« Gouffre de la Misère »], juste en face du lieu du meurtre auquel j'ai fait allusion en note pour expliquer la photo de la famille Cunningham (p. 134), un jeune garçon, seul soutien de ses parents âgés, fut battu à mort quelques mois plus tard par la « Alley Gang » [« Bande des Ruelles »] pour le même « crime » qui avait valu au colporteur les foudres de ses voisins : celui de travailler pour gagner honnêtement sa vie. Le lendemain matin, avant que la mort du jeune Healey ne soit connue, je trouvai une partie de la bande endormie dans un tas de paille, à même le sol d'une pièce inoccupée dans la même rangée de taudis arrière où vivait la famille du garçon assassiné. L'un des locataires, qui m'avait secrètement indiqué leur repaire en m'assurant « qu'aucune autre canaille ne méritait mieux la corde », donna à ces mêmes voyous, dix minutes plus tard et en face d'eux, un certificat officiel de sobriété et d'inoffensivité si convaincant qu'il faillit me surprendre une réprimande malencontreuse. Je croisai son regard à temps et me tus. L'homme tentait simplement de protéger son propre foyer, tout en apportant l'aide qu'il pouvait, sans risque, à la justice. L'incident montre à quel point un quartier peut être terrorisé par une bande décidée de ces « durs » sans foi ni loi.

P176

In Poverty Gap there were still a few decent people left. When it comes to Hell's Kitchen, or to its compeers at the other end of thirty-ninth Street over by the East River, and further down First Avenue in «the Village,» the Rag Gang and its allies have no need offering treachery in their periodic battles with the police. The entire neighborhood takes a hand on these occasions, the women in the front rank, partly from sheer love of the «fun,» but chiefly because husbands, brothers, and sweethearts are in the fight to a man and need their help. Chimney-tops form the staple of ammunition then, and stacks of loose brick and paving-stones, carefully hoarded in upper rooms as a prudent provision against emergencies. Regular patrol posts are established by the police on the housetops in times of trouble in these localities, but even then they do not escape whole-skinned, if, indeed, with their lives; neither does the gang. The policeman knows of but one cure for the tough, the club, and he lays it on without stint whenever and wherever he has the chance knowing right well that, if caught at a disadvantage, he will get his outlay back with interest. Words are worse than wasted in the gang-districts. It is a blow at sight, and the tough thus accosted never stops to ask questions. Unless he is «wanted» for some signal outrage, the policeman rarely bothers with arresting him. He can point out half a dozen at sight against whom indictments are pending by the basketful, but whom no jail ever held many hours. They only serve to make him more reckless, for he knows that the political backing that has saved him in the past can do it again. It is a commodity that is only exchangeable «for value received,» and it is not hard to imagine what sort of value is in demand. The saloon, in ninety-nine cases out of a hundred, stands behind the bargain.

Dans le Poverty Gap, il restait encore quelques gens décents. Mais quand il s'agit de Hell's Kitchen, ou de ses équivalents à l'autre bout de la Trente-Neuvième Rue, près de l'East River, et plus bas sur la Première Avenue, dans « le Village », la « Rag Gang » [« Bande des Haillons »] et ses alliés n'ont pas à craindre la trahison lors de leurs batailles périodiques avec la police. Tout le quartier se joint alors à la mêlée, les femmes en première ligne, en partie par pur amour du « spectacle », mais surtout parce que maris, frères et amants y sont engagés jusqu'au dernier et ont besoin de leur aide. Les cheminées deviennent la principale source

de munitions, et des piles de briques et de pavés, soigneusement entassés dans les étages supérieurs en prévision des urgences, pleuvent dru. La police établit des postes de surveillance réguliers sur les toits en période de troubles dans ces quartiers, mais même ainsi, ses hommes n'en ressortent pas indemnes – s'ils en ressortent vivants. Le policier ne connaît qu'un seul remède contre le « dur » : la matraque, et il ne s'en prive pas dès qu'il en a l'occasion, sachant pertinemment que, s'il se trouve en position de faiblesse, il récupérera son dû avec les intérêts. Les mots sont pire que superflus dans les quartiers des bandes. C'est coup de poing à vue, et le « dur » ainsi interpellé ne s'arrête jamais pour poser des questions. À moins qu'il ne soit « recherché » pour quelque forfait particulièrement grave, le policier se donne rarement la peine de l'arrêter. Il pourrait en désigner une demi-douzaine à vue d'œil, contre lesquels les actes d'accusation s'accumulent par paniers entiers, mais qu'aucune prison ne retient bien longtemps. Ces séjours ne font que les rendre plus téméraires, car ils savent que le soutien politique qui les a sauvés par le passé peut le refaire. C'est une monnaie d'échange qui ne s'obtient « qu'en contrepartie de valeurs reçues », et il n'est pas difficile d'imaginer quelle sorte de « valeurs » est exigée en retour. Dans ninety-neuf cas sur cent, c'est le bar qui se tient derrière le marché.

For these reasons, as well as because he knows from frequent experience his own way to be the best, the policeman lets the gangs alone except when they come within reach of his long night-stick. They have their «club-rooms» where they meet, generally in a tenement, sometimes under a pier or a dump, to carouse, play cards, and plan their raids; their «fences», who dispose of the stolen property. When the necessity presents itself for a descent upon the gang after some particularly flagrant outrage, the police have a task on hand that is not of the easiest. The gangs, like foxes, have more than one hole to their dens. In some localities, where the interior of a block is filled with rear tenements, often set at all sorts of odd angles, surprise alone is practicable. Pursuit through the winding ways and passages is impossible. The young thieves know them all by heart. They have their run-ways over roofs and fences which no one else could find. Their lair is generally selected with special reference to its possibilities of escape. Once pitched upon, its occupation by the gang, with its ear-mark of nightly symposiums, «can-rackets» in the slang of the street, is the signal for a rapid deterioration of the tenement, if that is possible. Relief is only to be had by ousting the intruders. An instance came under my notice in which valuable property had been well-nigh ruined by being made the thoroughfare of thieves by night and by day. They had chosen it because of a passage that led through the block by way of several connecting halls and yards. The place came soon to be known as «Murderers Alley.» Complaint was made to the Board of Health, as a last resort, of the condition of the property. The practical inspector who was sent to report upon it suggested to the owner that he build a brick-wall in a place where it would shut off communication between the streets, and he took the advice. Within the brief space of a few months the house changed character entirely, and became as decent as it had been before the convenient runway was discovered.

Pour ces raisons, et parce qu'il sait par expérience que sa propre méthode est la meilleure, le policier laisse les bandes tranquilles, sauf lorsqu'elles se trouvent à portée de son long gourdin de nuit. Elles ont leurs « salles de club » où elles se réunissent, généralement dans un taudis, parfois sous un quai ou un dépôt, pour festoyer, jouer aux cartes et préparer leurs coups ; elles ont leurs « receleurs », qui écoulent les biens volés. Quand la nécessité se présente de faire une descente après quelque exaction particulièrement flagrante, la police a fort à faire. Les bandes, comme des renards, ont plus d'une issue à leurs repaires. Dans certains quartiers, où l'intérieur d'un pâté de maisons est rempli de taudis arrière, souvent disposés selon des angles bizarres, seule la surprise est possible. La poursuite à travers les ruelles et les passages sinueux est impossible. Les jeunes voleurs les connaissent par cœur. Ils ont leurs chemins de fuite sur les toits et par-dessus les clôtures, que personne d'autre ne pourrait trouver. Leur repaire est généralement choisi en fonction de ses possibilités d'évasion. Une fois installé, leur occupation du lieu, marquée par des beuveries nocturnes – « can-rackets » dans l'argot de la rue – est le signal d'une détérioration rapide du taudis, si tant est que cela soit encore possible. Un cas est venu à ma connaissance où une propriété de valeur avait été presque ruinée en servant de passage aux voleurs, jour et nuit. Ils l'avaient choisie à cause d'un couloir qui traversait le pâté de maisons par plusieurs halls et cours communicants. L'endroit fut bientôt

surnommé « l'Allée des Assassins ». En dernier recours, une plainte fut déposée auprès du Board of Health pour dénoncer l'état de la propriété. L'inspecteur pragmatique envoyé sur place suggéra au propriétaire de construire un mur en brique à un endroit stratégique pour couper la communication entre les rues. Il suivit le conseil. En quelques mois à peine, l'immeuble changea totalement de caractère et redevint aussi décent qu'avant la découverte de ce passage commode.

P178

This was in the Sixth Ward, where the infamous Whyo Gang until a few years ago absorbed the worst depravity of the Bend and what is left of the Five Points. The gang was finally broken up when its leader was hanged for murder after a life of uninterrupted and unavenged crimes, the recital of which made his father confessor turn pale, listening in the shadow of the scaffold, though many years of labor as chaplain of the Tombs had hardened him to such rehearsals. The great Whyo had been a «power in the ward,» handy at carrying elections for the party or faction that happened to stand in need of his services and was willing to pay for them in money or in kind. Other gangs have sprung up since with as high ambition and a fair prospect of outdoing their pre-decessor. The conditions that bred it still exist, practically unchanged. Inspector Byrnes is authority for the statement that throughout the city the young tough has more «ability» and «nerve» than the thief whose example he successfully emulates. He begins earlier, too. Speaking of the increase of the native element among criminal prisoners exhibited in the census returns of the last thirty years, the Rev. Fred. H. Wines says, «their youth is a very striking fact.» Had he confined his observations to the police courts of New York, he might have emphasized that remark and found an explanation of the discovery that «the ratio of prisoners in cities is two and one-quarter times as great as in the country at large,» a computation that takes no account of the reformatories for juvenile delinquents, or the exhibit would have been still more striking. Of the 82,200 persons arrested by the police in 1889, 10,505 were under twenty years old. The last report of the Society for the Prevention of Cruelty to Children enumerates, as «a few typical cases,» eighteen «professional cracksmen,» between nine and fifteen years old, who had been caught with burglars' tools, or in the act of robbery. Four of them, hardly yet in long trousers, had «held up» a wayfarer in the public street and robbed him of \$73. One, aged sixteen, «was the leader of a noted gang of young robbers in Forty-ninth Street. He committed murder, for which he is now serving a term of nineteen years in State's Prison.» Four of the eighteen were girls and quite as bad as the worst. In a few years they would have been living with the toughs of their choice without the ceremony of a marriage, egging them on by their pride in their lawless achievements, and fighting side by side with them in their encounter with the «cops.»

Pour ces raisons, et parce qu'il sait d'expérience que sa méthode est la meilleure, le policier laisse les bandes tranquilles, sauf quand elles tombent à portée de sa longue matraque de nuit. Elles ont leurs « club-rooms » – des lieux de rencontre, généralement dans un taudis, parfois sous un quai ou un dépôtoir –, où elles festoient, jouent aux cartes et préparent leurs coups. Elles y ont aussi leurs « receleurs », qui écoulent le butin. Quand la nécessité se présente de faire une descente après quelque outrage particulièrement flagrant, la police se retrouve face à une tâche des plus ardues. Les bandes, comme des renards, ont plus d'un terrier. Dans certains quartiers, où l'intérieur d'un pâté de maisons est encombré de taudis arrière, souvent disposés selon des angles bizarres, la surprise est la seule tactique praticable. La poursuite à travers les ruelles sinueuses et les passages est impossible. Les jeunes voleurs les connaissent par cœur. Ils ont leurs chemins de fuite sur les toits et par-dessus les clôtures, que personne d'autre ne pourrait trouver. Leur repaire est généralement choisi en fonction de ses possibilités d'évasion. Une fois installé, leur occupation – marquée par des beuveries nocturnes, ou « can-rackets » dans l'argot de la rue – sonne le glas d'une dégradation rapide du taudis, si tant est que ce soit encore possible. Le seul remède est d'en chasser les intrus. Un cas est venu à ma connaissance : un bien immobilier de valeur avait été presque ruiné, transformé en passage de voleurs jour et nuit. Ils l'avaient choisi à cause d'un couloir traversant l'île de maisons par plusieurs halls et cours communicants. L'endroit fut bientôt surnommé « Murderers Alley » [« Ruelle des Assassins »]. En dernier recours, une plainte fut déposée auprès du Board of Health [Conseil de la Santé] pour dénoncer l'état des lieux. L'inspecteur pragmatique envoyé sur place suggéra au propriétaire de construire un mur de briques à un endroit stratégique pour couper la communication entre

les rues. En quelques mois à peine, l'immeuble changea totalement de caractère et redevint aussi décent qu'avant la découverte de ce passage commode.

The exploits of the Paradisc Park Gang in the way of highway robbery showed last summer that the emben of the scattered Whyo Gang, upon the wreck of which it grew, were smouldering still. The hanging of Driscoll broke up the Whyos because they were a comparatively small band, and, with the incomparable master-spirit gone, were unable to resist the angry rush of public indignation that followed the crowning outrage. This is the history of the passing away of famous gangs from time to time. The passing is more appar- ent than real, however. Some other daring leader gathers the scattered elements about him soon, and the war on society is resumed. A bare enumeration of the names of the best-known gangs would occupy pages of this book. The Rock Gang, the Rag Gang, the Stahle Gang, and the Short Tail Gang down about the «Hook» have all achieved bad emi-nence, along with scores of others that have not paraded so frequently in the newspapers. By day they loaf in the corner-groceries on their beat, at night they plunder the stores along the avenues, or lie in wait at the river for unsteady feet stray-ing their way. The man who is sober and minds his own busi-ness they seldom molest, unless he be a stranger inquiring his way, or a policeman and the gang twenty against the one. The tipsy wayfarer is their chosen victim, and they seldom have to look for him long. One has not far to go to the river from any point in New York. The man who does not know where he is going is sure to reach it sooner or later. Should he foolishly resist or make an outcry-dead men tell no tales. «Floaters» come ashore every now and then with pockets turned inside out, not always evidence of a post-mortem in-spection by dock-rats. Police patrol the rivers as well as the shore on constant look-out for these, but seldom catch up with them. If overtaken after a race during which shots are often exchanged from the boats, the thieves have an easy way of escaping and at the same time destroying the evidence against them; they simply upset the boat. They swim, one and all, like real rats; the lost plunder can be recovered at leisure the next day by diving or grappling. The loss of the boat counts for little. Another is stolen, and the gang is ready for business again.

Les exploits de la Paradise Park Gang en matière de vols à main armée, l'été dernier, ont montré que les braises de la dispersée Whyo Gang – sur les ruines de laquelle elle s'est constituée – couvaient encore. La pendaison de Driscoll avait disloqué les Whyos : trop peu nombreux et privés de leur chef génial, ils n'avaient pu résister à la vague d'indignation publique soulevée par leur forfait le plus odieux. Telle est l'histoire, à travers les âges, de la disparition des bandes célèbres. Mais cette disparition n'est qu'apparente. Bientôt, un nouveau meneur audacieux rassemble les éléments épars, et la guerre contre la société reprend. Une simple énumération des gangs les plus notoires remplirait des pages de ce livre. La Rock Gang, la Rag Gang, la Stahle Gang et la Short Tail Gang, qui écument les docks du « Hook » [pointe sud de Manhattan], ont toutes acquis une sinistre renommée, au même titre que des dizaines d'autres, moins souvent citées dans les journaux. Le jour, elles traînent dans les « corner-groceries » [débits de boisson de coin de rue] de leur secteur ; la nuit, elles pillent les magasins des avenues ou guettent, au bord du fleuve, les pas incertains des égarés. Elles laissent généralement en paix l'homme sobre et affairé à ses occupations, à moins qu'il ne soit un étranger demandant son chemin... ou un policier seul face à vingt malfaîtres. Le passant ivre est leur proie de prédilection, et elles n'ont guères à le chercher longtemps. À New York, on n'est jamais bien loin de la rivière : celui qui ignore où il va est sûr d'y aboutir, tôt ou tard. S'il a l'imprudence de résister ou de crier au secours... les morts, eux, ne parlent pas. *« Flotteurs » [cadavres repêchés] s'échouent de temps à autre les poches retournées – pas toujours sous l'effet d'une fouille post-mortem par les rats des docks. La police patrouille sur les fleuves comme sur les berges, à l'affût de ces crimes, mais elle les coince rarement. Si les voleurs sont pris en chasse – échange de coups de feu à l'appui depuis les embarcations –, ils ont une méthode simple pour s'échapper et faire disparaître les preuves : ils chavirent leur bateau. Ils nagent tous comme de vrais rats ; le butin perdu sera récupéré le lendemain, à loisir, par

plongée ou à l'aide de grappins. La perte du bateau compte pour peu. On en vole un autre, et la bande est de nouveau opérationnelle.

P180

The fiction of a social «club,» which most of the gangs keep up, helps them to a pretext for blackmailing the politicians and the storekeepers in their bailiwick at the annual seasons of their picnic, or ball. The «thieves' ball» is as well known and recognized an institution on the East Side as the Charity Ball in a different social stratum, although it does not go by that name, in print at least. Indeed, the last thing a New York tough will admit is that he is a thief. He dignifies his calling with the pretence of gambling. He does not steal: he «wins» your money or your watch, and on the police re-returns he is a «speculator.» If, when he passes around the hat for «voluntary» contributions, any storekeeper should have the temerity to refuse to chip in, he may look for a visit from the gang on the first dark night, and account himself lucky if his place escapes being altogether wrecked. The Hell's Kitchen Gang and the Rag Gang have both distinguished themselves within recent times by blowing up objectionable stores with stolen gunpowder. But if no such episode mar the celebration, the excursion comes off and is the occasion for a series of drunken fights that as likely as not end in murder. No season has passed within my memory that has not seen the police reserves called out to receive some howling pan-demonium returning from a picnic grove on the Hudson or on the Sound. At least one peaceful community up the river, that had borne with this nuisance until patience had ceased to be a virtue, received a boat-load of such picnickers in a style befitting the occasion and the cargo. The outraged citizens planted a howitzer on the <lock, and bade the party land at their peril. With the loaded gun pointed dead at them, the furious toughs gave up and the peace was not broken on the Hudson that day, at least not ashore. It is good cause for congratulation that the worst of all forms of recreation popular among the city's toughs, the moonlight picnic, has been effectually discouraged. Its opportunities for disgraceful revelry and immorality were unrivalled anywhere.

La fiction d'un « club social », que la plupart des bandes entretiennent, leur offre un prétexte pour faire chanter les politiciens et les commerçants de leur quartier lors des pique-niques ou bals annuels. « Le bal des voleurs » est une institution aussi bien établie et reconnue à l'East Side que le Bal de la Charité dans une autre couche sociale, même s'il n'est pas désigné sous ce nom, du moins dans la presse. En réalité, la dernière chose qu'un « dur » new-yorkais admettra, c'est qu'il est un voleur. Il ennoblit sa profession sous couvert de jeu. Il ne vole pas : il « gagne » votre argent ou votre montre, et sur les rapports de police, il est qualifié de « spéculateur ». Si, lors de la quête « volontaire » du chapeau, un commerçant avait l'audace de refuser de contribuer, il pourrait s'attendre à une visite de la bande dès la première nuit noire, et se considérer chanceux si son établissement échappait à la destruction totale. La Hell's Kitchen Gang et la Rag Gang se sont récemment illustrées en faisant sauter des magasins indésirables à la poudre volée. Mais si aucun incident de ce genre ne vient troubler la fête, l'excursion a lieu et donne lieu à une série de bagarres d'ivrognes qui, plus souvent qu'autrement, se terminent en meurtre. Aucune saison, dans mon souvenir, ne s'est écoulée sans que les réserves de police aient été mobilisées pour accueillir quelque pandémonium hurlant de retour d'un bois de pique-nique sur l'Hudson ou le Sound. Au moins une communauté paisible en amont de la rivière, excédée par cette nuisance, a accueilli un bateau de ces pique-niqueurs d'une manière digne de l'occasion et de la cargaison. Les citoyens outragés avaient installé un obusier sur le quai et défendu aux fêtards de débarquer, sous peine de mort. Sous la menace du canon chargé, les « durs » furieux ont renoncé, et la paix fut préservée ce jour-là sur l'Hudson, du moins sur la terre ferme. Il y a lieu de se féliciter que la pire des distractions prisée par les « durs » de la ville, le pique-nique au clair de lune, ait été efficacement découragée. Ses occasions de débauche honteuse et d'immoralité n'avaient d'équivalent nulle part.

In spite of influence and protection, the tough reaches eventually the end of his rope. Occasionally-not too often-there is a noose on it. If not, the world that owes him a living, according to his creed, will insist on his earning it on the safe side of a prison wall. A few, a very few, have been clubbed into an approach to righteousness from the police standpoint. The condemned tough goes up to serve his «bit» or couple of «stretches,» followed by the applause of his gang. In the prison he meets older thieves than

himself, and sits at their feet listening with respectful admiration to their accounts of the great doings that sent them before. He returns with the brand of the jail upon him, to encounter the hero-worship of his old associates as an offset to the cold shoulder given him by all the rest of the world. Even if he is willing to work, disgusted with the restraint and hard labor of prison life, and in a majority of cases that thought is probably uppermost in his mind, no one will have him around. If, with the assistance of Inspector Byrnes, who is a philanthropist in his own practical way, he secures a job, he is discharged on the slightest provocation, and for the most trifling fault. Very soon he sinks back into his old surroundings, to rise no more until he is lost to view in the queer, mysterious way in which thieves and fallen women disappear. No one can tell how. In the ranks of criminals he never rises above that of the «laborer,» the small thief or burglar, or general crook, who blindly does the work planned for him by others, and runs the biggest risk for the poorest pay. It cannot be said that the «growler» brought him luck, or its friendship fortune. And yet, if his misdeeds have helped to make manifest that all effort to re-claim his kind must begin with the conditions of life against which his very existence is a protest, even the tough has not lived in vain. This measure of credit at least should be accorded him, that, with or without his good-will, he has been a factor in urging on the battle against the slums that bred him. It is a fight in which eternal vigilance is truly the price of liberty and the preservation of society.

Malgré protections et influences, le « dur » finit toujours par arriver au bout de sa corde. Parfois – pas trop souvent – il y trouve un nœud coulant. Sinon, ce monde qui lui doit la vie, selon sa philosophie, exige qu'il la gagne de l'autre côté des murs d'une prison. Quelques-uns – très peu – ont été matraqués jusqu'à une forme de droiture, du moins du point de vue policier. Le condamné monte purger sa « peine » ou ses « années », sous les applaudissements de sa bande. En prison, il rencontre des voleurs plus expérimentés que lui et s'assoit à leurs pieds, écoutant avec une admiration respectueuse le récit de leurs « grands coups » qui les ont menés là. Il en ressort marqué par la taule, accueilli par l'idolâtrie de ses anciens complices – seule compensation au mépris que lui témoigne le reste du monde. Même s'il veut travailler, écoeuré par les contraintes et le labeur forcé de la vie carcérale – et dans la plupart des cas, cette idée domine probablement son esprit –, personne ne voudra de lui. S'il parvient, avec l'aide de l'inspecteur Byrnes (philanthrope à sa manière pragmatique), à décrocher un emploi, il est renvoyé pour la moindre provocation, la plus futile des fautes. Bien vite, il replonge dans son ancien milieu, pour n'en plus ressortir jusqu'à ce qu'il disparaisse de manière étrange et mystérieuse, comme le font voleurs et femmes perdues. Personne ne sait comment. Dans la hiérarchie criminelle, il ne dépasse jamais le rang de « manœuvre » : petit voleur, cambrieur ou escroc polyvalent, exécutant aveuglément les plans des autres et prenant les plus gros risques pour la plus maigre paye. On ne peut pas dire que le « growler » [pichet de bière] lui ait porté chance, ni que son amitié lui ait valu fortune. Pourtant, si ses méfaits ont contribué à révéler que toute tentative de rachat de sa race doit commencer par s'attaquer aux conditions de vie contre lesquelles son existence même est une révolte, alors même le « dur » n'a pas vécu en vain. Il mérite au moins ce crédit : qu'il l'ait voulu ou non, il a été un facteur poussant à la lutte contre les taudis qui l'ont engendré. C'est un combat où la vigilance éternelle est véritablement le prix de la liberté et de la préservation de la société.

20 - The working girls of New-York

20 - Les ouvrières de New York

Of the harvest oft sown in iniquity and reaped in wrath, the police returns tell the story. The pen that wrote the «Song of the Shirt» is needed to tell of the sad and toil-worn lives of New York's workingwomen. The cry echoes by night and by day through its tenements:

Des récoltes souvent semées dans l'iniquité et moissonnées dans la colère, les rapports de police en racontent l'histoire. Il faudrait la plume qui écrivit « Le Chant de la chemise » pour décrire les vies tristes et épuisées des ouvrières de New York. Leur cri résonne, nuit et jour, à travers ses taudis :

*Oh, God! that bread should be so dear,
And flesh and blood so cheap!*

Mon Dieu ! Que le pain soit si cher,
Et la chair et le sang si bon marché !

Six months have not passed since at a great public meeting in this city, the Working Women's Society reported: «It is a known fact that men's wages cannot fall below a limit upon which they can exist, but woman's wages have no limit, since the paths of shame are always open to her. It is simply im-possible for any woman to live without assistance on the low salary a saleswoman earns, without depriving herself of real necessities.... It is inevitable that they must in many in-stances resort to evil.» It was only a few brief weeks before that verdict was uttered, that the community was shocked by the story of a gentle and refined woman who, left in direst poverty to earn her own living alone among strangers, threw herself from her attic window, preferring death to dishonor. «I would have done any honest work, even to scrubbing,» she wrote, drenched and starving, after a vain search for work in a driving storm. She had tramped the streets for weeks on her weary errand, and the only living wages that were offered her were the wages of sin. The ink was not dry upon her letter before a woman in an East Side tenement wrote down her reason for self-murder: «Weakness, sleeplessness, and yet obliged to work. My strength fails me. Sing at my coffin: 'Where does the soul find a home and rest ?'» Her story may be found as one of two typical «cases of despair» in one little church community, in the City Mission Society's Monthly for last February. It is a story that has many parallels in the experience of every missionary, every police reporter and every family doctor whose practice is among the poor.

Il y a moins de six mois, lors d'une grande réunion publique dans cette ville, la Working Women's Society déclarait : « On sait qu'un salaire masculin ne peut descendre en dessous du seuil de survie, mais celui des femmes n'a pas de limite, car les chemins de la honte lui restent toujours ouverts. Il est tout simplement impossible pour une femme de vivre sans aide avec le maigre salaire d'une vendeuse, sans se priver des nécessités les plus élémentaires.... Il est inévitable que, dans bien des cas, elles en soient réduites au mal. » À peine quelques semaines s'étaient-écoulées depuis ce constat qu'un récit glaçant ébranlait la communauté : celui d'une femme douce et cultivée, plongée dans une extrême pauvreté, contrainte de gagner sa vie seule parmi des inconnus. Plutôt que de succomber au déshonneur, elle se jeta par la fenêtre de son grenier. « J'aurais accepté n'importe quel travail honnête, même froter les sols », écrivit-elle, trempée et affamée, après avoir en vain cherché du travail sous une tempête battante. Pendant des semaines, elle

avait arpenté les rues, épuisée, et la seule « rémunération » qu'on lui offrit fut le prix du péché. L'encre de sa lettre n'avait pas séché qu'une autre femme, dans un taudis de l'East Side, consignait à son tour les raisons de son suicide : « Faiblesse, insomnies, et pourtant forcée de travailler. Mes forces m'abandonnent. Changez à mon enterrement : 'Où l'âme trouve-t-elle un foyer et le repos ?' » Son histoire figure parmi deux « cas de désespoir » typiques recensés dans un modeste bulletin paroissial, le City Mission Society's Monthly de février dernier. Un récit qui trouve mille échos dans l'expérience de chaque missionnaire, de chaque journaliste policier et de chaque médecin de famille exerçant parmi les pauvres.

It is estimated that at least one hundred and fifty thousand women and girls earn their own living in New York; but there is reason to believe that this estimate falls far short of the truth when sufficient account is taken of the large number who are not wholly dependent upon their own labor, while contributing by it to the family's earnings. These alone constitute a large class of the women wage-earners, and it is characteristic of the situation that the very fact that some need not starve on their wages condemns the rest to that fate. The pay they are willing to accept all have to take. What the «everlasting law of supply and demand,» that serves as such a convenient gag for public indignation, has to do with it, one learns from observation all along the road of inquiry into these real woman's wrongs. To take the case of the sales-women for illustration : The investigation of the Working Women's Society disclosed the fact that wages averaging from \$2 to \$4.50 a week were reduced by excessive fines, «the employers placing a value upon time lost that is not given to services rendered.» A little girl, who received two dollars a week, made cash-sales amounting to \$167 in a single day, while the receipts of a fifteen-dollar male clerk in the same department footed up only \$125; yet for some trivial mistake the girl was fined sixty cents out of her two dollars. The practice prevailed in some stores of dividing the fines between the superintendent and the time-keeper at the end of the year. In one instance they amounted to \$3,000, and «the superintendent was heard to charge the time-keeper with not being strict enough in his duties.» One of the causes for fine in a certain large store was sitting down. The law requiring seats for saleswomen, generally ignored, was obeyed faithfully in this establishment. The seats were there, but the girls were fined when found using them.

On estime qu'au moins cent cinquante mille femmes et jeunes filles gagnent leur vie à New York. Pourtant, ce chiffre est probablement bien en dessous de la réalité si l'on tient compte de celles qui, sans être entièrement dépendantes de leur propre travail, contribuent tout de même aux revenus de leur famille. Ces dernières forment à elles seules une vaste catégorie de travailleuses salariées, et il est révélateur que le simple fait que certaines ne soient pas condamnées à mourir de faim avec leurs revenus condamne les autres à ce sort. Le salaire qu'elles acceptent de percevoir devient la norme pour toutes. Ce que la « loi éternelle de l'offre et de la demande », si commode pour étouffer l'indignation publique, a à voir avec cette situation, on le découvre en observant de près les véritables injustices subies par ces femmes. Prenons l'exemple des vendeuses : l'enquête de la Working Women's Society a révélé que des salaires oscillant entre 2 et 4,50 dollars par semaine étaient encore réduits par des amendes abusives, « les employeurs attribuant une valeur au temps perdu qu'ils ne reconnaissent pas au travail accompli ». Une jeune fille, payée deux dollars par semaine, réalisa un jour 167 dollars de ventes en espèces, tandis qu'un employé masculin gagnant quinze dollars dans le même rayon n'en totalisa que 125. Pour une erreur mineure, on lui retint soixante cents sur ses deux dollars. Dans certains magasins, les amendes étaient partagées à la fin de l'année entre le contremaître et le pointeur. Dans un cas, elles s'élevaient à 3 000 dollars, et « le contremaître reprocha au pointeur de ne pas être assez strict dans ses fonctions ». Parmi les motifs d'amende dans un grand magasin figurait... le fait de s'asseoir. Bien que la loi exigeant des sièges pour les vendeuses fût généralement ignorée, cet établissement l'appliquait à la lettre : les sièges étaient présents, mais les employées étaient sanctionnées si on les surprenait à les utiliser.

P184

Cash-girls receiving \$1.75 a week for work that at certain seasons lengthened their day to sixteen hours were sometimes required to pay for their aprons. A common cause for discharge from stores in which, on account of the oppressive heat and lack of ventilation, «girls fainted day after day and came out looking like corpses,» was too long service. No other fault was found with the discharged saleswomen

than that they had been long enough in the employ of the firm to justly expect an increase of salary. The reason was even given with brutal frankness, in some instances.

Des caissières, payées 1,75 dollar par semaine pour des journées pouvant atteindre seize heures en période chargée, devaient parfois payer leur tablier de leurs propres deniers. Dans des magasins où, à cause de la chaleur étouffante et du manque d'aération, « les jeunes filles s'évanouissaient chaque jour et ressemblaient comme des cadavres », un motif courant de licenciement était une ancienneté trop longue. Aucune autre faute n'était reprochée à ces vendeuses renvoyées, si ce n'est qu'elles avaient assez servi l'entreprise pour prétendre légitimement à une augmentation. Parfois, on leur avouait la raison avec un cynisme brut.

These facts give a slight idea of the hardships and the poor pay of a business that notoriously absorbs child-labor. The girls are sent to the store before they have fairly entered their teens, because the money they can earn there is needed for the support of the family. If the boys will not work, if the street tempts them from home, among the girls at least there must be no drones. To keep their places they are told to lie about their age and to say that they are over fourteen. The precaution is usually successful. The Women's Investigating Committee found the majority of the children employed in the stores to be under age, but heard only in a single instance of the truant officers calling. In that case they came once a year and sent the youngest children home; but in a month's time they were all back in their places, and were not again disturbed. When it comes to the factories, where hard bodily labor is added to long hours, stifling rooms, and starvation wages, matters are even worse. The Legislature has passed laws to prevent the employment of children, as it has forbidden saloon-keepers to sell them beer, and it has provided means of enforcing its mandate, so efficient, that the very number of factories in New York is guessed at as in the neighborhood of twelve thousand. Up till this summer, a single inspector was charged with the duty of keeping the run of them all, and of seeing to it that the law was respected by the owners.

Ces faits donnent un aperçu des difficultés et de la misère salariale d'un secteur notoirement consommateur de travail enfantin. Les jeunes filles sont envoyées dans les magasins avant même d'avoir atteint l'adolescence, car l'argent qu'elles y gagnent est indispensable à la survie de leur famille. Si les garçons refusent de travailler, si la rue les détourne du foyer, les filles, elles, ne doivent pas chômer. Pour conserver leur emploi, on leur ordonne de mentir sur leur âge et de prétendre avoir plus de quatorze ans. La précaution est généralement inutile : le Women's Investigating Committee a constaté que la majorité des enfants employés dans les commerces étaient mineurs, mais n'a entendu parler qu'une seule fois de l'intervention des officiers de l'absentéisme scolaire. Dans ce cas précis, ceux-ci firent une visite annuelle et renvoyèrent chez elles les plus jeunes... pour les voir réapparaître un mois plus tard à leur poste, sans autre perturbation. Quand il s'agit des usines, où s'ajoutent au temps interminable des journées un labeur physique épuisant, des ateliers suffoquants et des salaires de famine, la situation est encore pire. Le législateur a bien voté des lois interdisant l'emploi des enfants, comme il a prohibé la vente de bière aux mineurs, et il a prévu des moyens pour faire respecter ses décrets – si efficaces que le nombre même d'usines à New York est estimé aux alentours de douze mille. Jusqu'à cet été, un seul inspecteur était chargé de toutes les surveiller et de veiller au respect de la loi par les patrons.

Sixty cents is put as the average day's earnings of the 150,000, but into this computation enters the stylish «cash-ier's» two dollars a day, as well as the thirty cents of the poor little girl who pulls threads in an East Side factory, and, if anything, the average is probably too high. Such as it is, however, it represents board, rent, clothing, and «pleasure» to this army of workers. Here is the case of a woman employed in the manufacturing department of a Broadway house. It stands for a hundred like her own. She averages three dollars a week. Pays \$1.50 for her room; for breakfast she has a cup of coffee; lunch she cannot afford. One meal a day is her allowance. This woman is young, she is pretty. She has «the world before her.» Is it anything less than a miracle if she is guilty of nothing worse than the «early and improvident marriage,» against which moralists exclaim as one of the prolific causes of the distress of the poor? Almost any door might seem to offer welcome escape from such slavery as this. «I feel so much healthier since I got three square meals a day,» said a lodger in one of the Girls' Homes. Two young sewing-girls came in seeking domestic service, so that they might get enough to eat. They had been only half-fed for

some time, and starvation had driven them to the one door at which the pride of the American-born girl will not permit her to knock, though poverty be the price of her independence.

On évalue à soixante cents le salaire journalier moyen des 150 000 travailleuses, chiffre qui inclut les deux dollars de la caissière élégante comme les trente cents de la fillette misérable qui effiloche des tissus dans une usine de l'East Side – et, si l'on en croit les faits, cette moyenne est probablement surestimée. Pour tant, c'est sur cette somme que repose leur logement, leur nourriture, leurs vêtements et leurs « plaisirs ». Prenons le cas de cette femme employée dans l'atelier d'un grand magasin de Broadway. Il en représente cent autres. Elle gagne en moyenne trois dollars par semaine. Elle paie 1,50 dollar pour sa chambre ; le matin, un café constitue son petit-déjeuner ; le déjeuner, elle ne peut se l'offrir. Un repas par jour, voilà son ordinaire. Cette femme est jeune, elle est belle. « Le monde est à elle. » Est-il surprenant qu'elle ne commette pire chose qu'un « mariage précoce et imprudent », que les moralistes dénoncent comme l'une des causes prolifiques de la misère des pauvres ? Presque toute issue semblerait préférable à un tel esclavage. « Je me sens tellement en meilleure santé depuis que je fais trois repas complets par jour », confiait une pensionnaire d'un Girls' Home. Deux jeunes couturières y étaient venues chercher un emploi de domestique, rien que pour manger à leur faim. Affamées depuis des semaines, la faim les avait poussées vers la seule porte qu'une Américaine de naissance, fût-ce au prix de sa pauvreté, refuse de franchir par orgueil.

P186

The tenement and the competition of public institutions and farmers' wives and daughters, have done the tyrant shirt to death, but they have not bettered the lot of the needle-women. The sweater of the East Side has appropriated the flannel shirt. He turns them out to-day at forty-five cents a dozen, paying his Jewish workers from twenty to thirty-five cents. One of these testified before the State Board of Arbitration, during the shirtmakers' strike, that she worked eleven hours in the shop and four at home, and had never in the best of times made over six dollars a week. Another stated that she worked from 4 o'clock in the morning to 11 at night. These girls had to find their own thread and pay for their own machines out of their wages. The white shirt has gone to the public and private institutions that shelter large numbers of young girls, and to the country. There are not half as many shirtmakers in New York to-day as only a few years ago, and some of the largest firms have closed their city shops. The same is true of the manufacturers of underwear. One large Broadway firm has nearly all its work done by farmers' girls in Maine, who think themselves well off if they can earn two or three dollars a week to pay for a Sunday silk, or the wedding outfit, little dreaming of the part they are playing in starving their city sisters. Literally, they sew «with double thread, a shroud as well as a shirt.» Their pin-money sets the rate of wages for thousands of poor sewing-girls in New York. The average earnings of the worker on underwear to-day do not exceed the three dollars which her competitor among the Eastern hills is willing to accept as the price of her play. The shirtmaker's pay is better only because the very finest custom work is all there is left for her to do.

Le taudis et la concurrence des institutions publiques, des femmes et des filles de fermiers ont eu raison du « tyran en chemise », mais n'ont en rien amélioré le sort des ouvrières du textile. Le « sweater » de l'East Side s'est emparé de la chemise en flanelle : il les produit aujourd'hui à quarante-cinq cents la douzaine, payant ses ouvrières juives entre vingt et trente-cinq cents. L'une d'elles témoigna devant le State Board of Arbitration, pendant la grève des chemisières, qu'elle travaillait onze heures en atelier et quatre chez elle, sans jamais gagner plus de six dollars par semaine, même en période fastes. Une autre déclara travailler de quatre heures du matin à onze heures du soir. Ces jeunes femmes devaient fournir leur propre fil et payer leur machine sur leurs salaires. La chemise blanche, elle, est désormais confectionnée dans les institutions publiques et privées qui abritent de nombreuses jeunes filles, ou à la campagne. New York compte aujourd'hui deux fois moins de chemisières qu'il y a quelques années, et certaines des plus grandes entreprises ont fermé leurs ateliers urbains. Même constat pour les fabricants de sous-vêtements : une grande maison de Broadway sous-traite presque toute sa production à des filles de fermiers du Maine, qui s'estiment heureuses de gagner deux ou trois dollars par semaine pour s'offrir un ruban de soie du dimanche ou une tenue de mariage, sans soupçonner leur rôle dans la misère de leurs sœurs citadines. Littéralement, « elles cousent d'un double fil, un linceul autant qu'une chemise ». Leur argent de poche

fixe le salaire de milliers de misérables couturières new-yorkaises. Les revenus moyens d'une ouvrière en lingerie ne dépassent pas les trois dollars que sa rivale des collines de l'Est accepte comme prix de son « passe-temps ». La chemisière ne gagne mieux sa vie que parce que le travail sur mesure de luxe est tout ce qui lui reste.

Calico wrappers at a dollar and a half a dozen-the very expert sewers able to make from eight to ten, the common run five or six-neckties at from 25 to 75 cents a dozen, with a dozen as a good day's work, are specimens of women's wages. And yet people persist in wondering at the poor quality of work done in the tenements! Italian cheap labor has come of late also to possess this poor field, with the sweater in its train. There is scarce a branch of woman's work outside of the home in which wages, long since at low-water mark, have not fallen to the point of actual starvation. A case was brought to my notice recently by a woman doctor, whose heart as well as her life-work is with the poor, of a widow with two little children she found at work in an East Side attic, making paper-bags. Her father, she told the doctor, had made good wages at it; but she received only five cents for six hundred of the little three-cornered bags, and her fingers had to be very swift and handle the paste-brush very deftly to bring her earnings up to twenty-five and thirty cents a day. She paid four dollars a month for her room. The rest went to buy food for herself and the children. The physician's purse, rather than her skill, had healing for their complaint.

Des robes en cotonnade à un dollar et demi la douzaine – les couturières les plus habiles en confectionnent huit à dix par jour, les autres cinq ou six –, des cravates à vingt-cinq ou soixante-quinze cents la douzaine, avec une douzaine comme bonne journée de travail : voilà des exemples des salaires des femmes. Et pourtant, on s'étonne encore de la piètre qualité du travail effectué dans les taudis ! La main-d'œuvre italienne bon marché, accompagnée de son cortège de « sweaters », a récemment investi ce domaine déjà misérable. Il n'existe presque aucune branche du travail féminin en dehors du foyer où les salaires, déjà au plus bas, n'aient chuté jusqu'au seuil de la famine. Une médecin, dont le cœur et la vie sont consacrés aux pauvres, m'a rapporté le cas d'une veuve avec deux jeunes enfants, qu'elle avait trouvée en train de fabriquer des sacs en papier dans un grenier de l'East Side. Son père, disait-elle, en tirait de bons revenus ; mais elle ne touchait que cinq cents pour six cents petits sacs triangulaires, et ses doigts devaient être vifs, sa brosse à colle habile, pour atteindre vingt-cinq ou trente cents par jour. Elle payait quatre dollars par mois pour sa chambre. Le reste servait à nourrir ses enfants et elle-même. Ce fut la bourse de la médecin, bien plus que son art, qui soulagea leur détresse.

I have aimed to set down a few dry facts merely. They carry their own comment. Back of the shop with its weary, grinding toil-the home in the tenement, of which it was said in a report of the State Labor Bureau: «Decency and womanly reserve cannot be maintained there-what wonder so many fall away from virtue?» Of the outlook, what? Last Christmas Eve my business took me to an obscure street among the West Side tenements. An old woman had just fallen on the doorstep, stricken with paralysis. The doctor said she would never again move her right hand or foot. The whole side was dead. By her bedside, in their cheerless room, sat the patient's aged sister, a hopeless cripple, in dumb despair. Forty years ago the sisters had come, five in number then, with their mother, from the North of Ireland to make their home and earn a living among strangers. They were lace embroiderers and found work easily at good wages. All the rest had died as the years went by. The two remained and, firmly resolved to lead an honest life, worked on though wages fell and fell as age and toil stiffened their once nimble fingers and dimmed their sight. Then one of them dropped out, her hands palsied and her courage gone. Still the other toiled on, resting neither by night nor by day, that the sister might not want. Now that she too had been stricken, as she was going to the store for the work that was to keep them through the holidays, the battle was over at last. There was before them starvation, or the poor-house. And the proud spirits of the sisters, helpless now, quailed at the outlook.

Je me suis contenté d'exposer quelques faits bruts. Ils se passent de commentaire. Derrière l'atelier et son labeur épuisant, il y a le foyer dans les taudis, dont un rapport du State Labor Bureau disait : « La décence et la réserve féminine ne peuvent y être préservées – est-il surprenant que tant de femmes perdent leur vertu ? » Et l'avenir, alors ? Le réveillon de Noël dernier, mon travail m'a mené dans une rue obscure parmi les

taudis de l'West Side. Une vieille femme venait de s'effondrer sur le pas de sa porte, frappée de paralysie. Le médecin déclara qu'elle ne remuerait plus ni sa main ni son pied droits : tout un côté était mort. À son chevet, dans leur chambre sinistre, sa sœur aînée, infirme et désespérée, restait assise, muette. Quarante ans plus tôt, les cinq sœurs étaient venues d'Irlande du Nord avec leur mère, cherchant une vie et un gagne-pain parmi des inconnus. Elles étaient dentellières et trouvaient facilement du travail, bien payé. Les années avaient emporté les autres. Les deux dernières, déterminées à mener une vie honnête, avaient continué malgré la chute des salaires, malgré l'âge et la fatigue qui raidissaient leurs doigts autrefois agiles et voilaient leur vue. Puis l'une d'elles avait dû abandonner, les mains paralysées, le courage perdu. L'autre avait persévéré, sans repos ni jour ni nuit, pour que sa sœur ne manquât de rien. Maintenant qu'elle aussi était terrassée, alors qu'elle se rendait au magasin chercher le travail qui devait les faire tenir pendant les fêtes, le combat était enfin terminé. Il ne leur restait plus que la famine ou l'hospice. Et leurs âmes fières, désormais impuissantes, reculaient devant cette perspective.

P189

These were old, with life behind them. For them nothing was left but to sit in the shadow and wait. But of the thousands, who are travelling the road they trod to the end, with the hot blood of youth in their veins, with the love of life and of the beautiful world to which not even sixty cents a day can shut their eyes—who is to blame if their feet find the paths of shame that are «always open to them?» The very paths that have effaced the saving «limit», and to which it is declared to be «inevitable that they must in many instances resort.» Let the moralist answer. Let the wise economist apply his rule of supply and demand, and let the answer he heard in this city of a thousand charities where justice goes begging.

Celles-là étaient vieilles, leur vie derrière elles. Il ne leur restait plus qu'à s'asseoir dans l'ombre et attendre. Mais parmi les milliers qui parcourent encore la route qu'elles ont suivie jusqu'au bout, le sang chaud de la jeunesse dans les veines, l'amour de la vie et de ce monde beau que même soixante cents par jour ne peuvent leur voiler – à qui la faute si leurs pas empruntent ces « chemins de la honte » « toujours ouverts » ? Ces mêmes chemins qui ont effacé la « limite salvatrice », et vers lesquels, dit-on, « il est inévitable qu'elles se tournent souvent ». Que le moraliste réponde. Que l'économiste avisé applique sa loi de l'offre et de la demande. Et qu'il écoute la réponse qu'on lui donne dans cette ville aux mille charités, où la justice mendie.

To the everlasting credit of New York's working-girl let it be said that, rough though her road be, all but hopeless her battle with life, only in the rarest instances does she go astray. As a class she is brave, virtuous, and true. New York's army of profligate women is not, as in some foreign cities, recruited from her ranks. She is as plucky as she is proud. That «American girls never whimper» became a proverb long ago, and she accepts her lot uncomplainingly, doing the best she can and holding her cherished independence cheap at the cost of a meal, or of half her daily ration, if need be. The home in the tenement and the traditions of her childhood have neither trained her to luxury nor predisposed her in favor of domestic labor in preference to the shop. So, to the world she presents a cheerful, uncomplaining front that sometimes deceives it. Her courage will not be without its reward. Slowly, as the conviction is thrust upon society that woman's work must enter more and more into its planning, a better day is dawning. The organization of working girls' clubs, unions, and societies with a community of interests, despite the obstacles to such a movement, bears testimony to it, as to the devotion of the unselfish women who have made their poorer sister's cause their own, and will yet wring from an unfair world the justice too long denied her.

À l'honneur éternel de la travailleuse new-yorkaise, qu'on dise ceci : malgré la rudesse de son chemin et l'apparente absence d'espoir dans son combat pour la vie, elle s'égare dans les cas les plus rares. En tant que groupe, elle est brave, vertueuse et loyale. L'armée des femmes débauchées de New York n'est pas, comme dans certaines villes étrangères, recrutée parmi ses rangs. Elle est aussi vaillante qu'elle est fière. « Les Américaines ne geignent jamais » est un proverbe depuis longtemps établi, et elle accepte son sort sans se plaindre, faisant de son mieux et tenant à son indépendance chérie, même au prix d'un repas ou de la moitié de sa ration quotidienne, si nécessaire. Le foyer du taudis et les traditions de son enfance ne

l'ont ni habituée au luxe ni prédisposée en faveur du travail domestique plutôt que de l'atelier. Ainsi, au monde, elle présente un front joyeux et sans plainte, qui parfois le trompe. Son courage ne restera pas sans récompense. Peu à peu, alors que s'impose à la société la conviction que le travail des femmes doit de plus en plus entrer dans ses plans, un jour meilleur se lève. L'organisation de clubs, de syndicats et de sociétés de travailleuses, malgré les obstacles à un tel mouvement, en témoigne, tout comme le dévouement des femmes désintéressées qui ont fait leur la cause de leurs sœurs plus pauvres et arrachent enfin à un monde injuste la justice qui lui a été trop longtemps refusée.

P191

21 - PAUPERISM IN THE TENEMENTS

THE reader who has followed with me the fate of the Other Half thus far, may not experience much of a shock at being told that in eight years 135,595 families in New York were registered as asking or receiving charity. Perhaps, however, the intelligence will rouse him that for five years past one person in every ten who died in this city was buried in the Potter's Field. These facts tell a terrible story. The first means that in a population of a million and a half, very nearly, if not quite, half a million persons were driven, or chose, to beg for food, or to accept it in charity at some period of the eight years, if not during the whole of it. There is no mistake about these figures. They are drawn from the records of the Charity Organization Society, and represent the time during which it has been in existence. It is not even pretended that the record is complete. To be well within the limits, the Society's statisticians allow only three and a half to the family, instead of the four and a half that are accepted as the standard of calculations which deal with New York's population as a whole. They estimate upon the basis of their every-day experience that, allowing for those who have died, moved away, or become for the time being at least self-supporting, eighty-five per cent. of the registry are still within, or lingering upon, the borders of dependence. Precisely how the case stands with this great horde of the indigent is shown by a classification of 5,169 cases that were investigated by the Society in one year. This was the way it turned out: 327 worthy of continuous relief, or 6.4 per cent.; 1,269 worthy of temporary relief or 24.4 per cent.; 2,698 in need of work, rather than relief, or 52.2 per cent.; 875 unworthy of relief, or 17 per cent.

Le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici dans le sort réservé à l'Autre Moitié ne sera peut-être pas trop choqué d'apprendre que, en huit ans, 135 595 familles à New York ont été enregistrées comme demandant ou recevant la charité. En revanche, il sera sans doute plus frappé d'apprendre que, depuis cinq ans, une personne sur dix décédée dans cette ville a été enterrée dans la fosse commune. Ces chiffres racontent une histoire terrible. Le premier signifie que, dans une population d'un million et demi, près de – sinon exactement – un demi-million de personnes ont été contraintes, ou ont choisi, de mendier de la nourriture ou de l'accepter sous forme de charité à un moment donné de ces huit années, sinon pendant toute leur durée. Ces données ne sont pas contestables : elles proviennent des archives de la Charity Organization Society et couvrent la période depuis sa création. Même en restant prudent, les statisticiens de la Société n'attribuent que trois personnes et demie par famille, au lieu des quatre et demie utilisées comme standard pour les calculs concernant l'ensemble de la population new-yorkaise. Sur la base de leur expérience quotidienne, ils estiment que, compte tenu des décès, des départs ou des retours temporaires à l'autonomie, 85 % des inscrits se trouvent encore dans la dépendance, ou à sa lisière. La situation exacte de cette immense cohorte de nécessiteux est révélée par une classification de 5 169 cas étudiés par la Société en une année. Voici les résultats : 327 dignes d'une aide permanente (6,4 %) ; 1 269 dignes d'une aide temporaire (24,4 %) ; 2 698 ayant besoin de travail plutôt que d'assistance (52,2 %) ; 875 indignes de toute aide (17 %).

That is, nearly six and a half per cent. of all were utterly helpless--orphans, cripples, or the very aged; nearly one-fourth needed just a lift to start them on the road to independence, or to permanent pauperism, according to the wisdom with which the lever was applied. More than half were destitute because they had no work and were unable to find any, and one-sixth were frauds, professional beggars, training their children to follow in their footsteps--a veritable «tribe of Ishmael», tightening its grip on society as the years pass, until society shall summon up pluck to say with Paul, «if any man will not work neither shall he eat,» and stick to it. It is worthy of note that almost precisely the same results followed a similar investigation in Boston. There were a few more helpless cases of the sort true charity accounts it a gain to care for, but the proportion of a given lot that was crippled for want of work, or unworthy, was exactly the same as in this city. The bankrupt in hope, in courage, in purse, and in purpose, are not peculiar to New York. They are found the world over, but we have our full share. If further proof were wanted, it is found in the prevalence of pauper burials. The Potter's Field stands ever for utter, hopeless surrender. The last the poor will let go, however miserable their lot in life, is the hope of a decent burial. But for the five years ending with 1888 the average of burials in the Potter's Field has been 10.03 per cent. of all. In 1889 it was 9.64. In that year the proportion to the total mortality of those who died in hospitals, institutions, and in the Almshouse was as 1 in 5.

Autrement dit, près de 6,5 % étaient totalement démunis – orphelins, infirmes ou personnes très âgées. Presque un quart avait simplement besoin d'un coup de pouce pour s'engager sur la voie de l'indépendance... ou de la paupérisation définitive, selon la manière dont on agissait. Plus de la moitié étaient dans le dénuement faute de travail et incapables d'en trouver. Un sixième étaient des fraudeurs, des mendiants professionnels, formant leurs enfants à marcher sur leurs traces – une véritable « tribu d'Ismaël », resserrant son étau sur la société au fil des ans, jusqu'à ce que celle-ci trouve le courage de dire avec Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus », et s'y tienne. Il est remarquable que des résultats presque identiques aient été obtenus après une enquête similaire à Boston. On y comptait quelques cas de détresse authentique de plus – ceux que la vraie charité considère comme un devoir d'assister –, mais la proportion de ceux qui étaient réduits à la misère par manque de travail, ou indignes d'aide, était exactement la même qu'à New York. Les faillites de l'espoir, du courage, des moyens et de la volonté ne sont pas propres à cette ville. On les trouve partout dans le monde, mais nous en avons notre pleine part. Si une preuve supplémentaire était nécessaire, elle se trouve dans la fréquence des enterrements de pauvres. La fosse commune symbolise l'abandon absolu, sans espoir. Même dans la plus grande misère, le dernier espoir que les pauvres abandonnent est celui d'une sépulture décente. Pourtant, sur les cinq années précédant 1888, la moyenne des inhumations dans la fosse commune a représenté 10,03 % du total des décès. En 1889, ce chiffre était de 9,64 %. Cette année-là, la proportion de ceux qui sont morts à l'hôpital, dans des institutions ou à l'hospice représentait un cinquième de la mortalité totale.

P192

The 135,595 families inhabited no fewer than 31,000 different tenements. I say tenements advisedly, though the society calls them buildings, because at least ninety-nine per cent. were found in the big barracks, the rest in shanties scattered here and there, and now and then a fraud or an exceptional case of distress in a dwelling-house of better class. Here, undoubtedly, allowance must be made for the constant moving about of those who live on charity, which enables one active beggar to blacklist a dozen houses in the year. Still the great mass of the tenements are shown to be harboring alms-seekers. They might almost as safely harbor the small-pox. That scourge is not more contagious than the alms-seeker's complaint. There are houses that have been corrupted through and through by this pestilence, until their very atmosphere breathes beggary. More than a hundred and twenty pauper families have been reported from time to time as living in one such tenement.

Les 135 595 familles occupaient pas moins de 31 000 taudis différents. J'emploie délibérément le terme « taudis », bien que la Société les appelle « immeubles », car au moins 99 % d'entre eux se trouvaient dans ces grandes casernes, le reste dans des bicoques dispersées çà et là, et parfois un fraudeur ou un cas exceptionnel de détresse dans une maison de standing supérieur. Il faut sans doute tenir compte des démenagements constants de ceux qui vivent de la charité, ce qui permet à un mendiant actif de « salir » une

douzaine d'adresses en un an. Pourtant, la grande majorité des taudis abritent des demandeurs d'aumône. On pourrait presque dire qu'ils abritent la variole en toute sécurité. Ce fléau n'est pas plus contagieux que le mal des quémendeurs. Certains immeubles ont été corrompus jusqu'à la moelle par cette peste, au point que leur atmosphère même respire la mendicité. Plus de cent vingt familles indigentes ont été signalées, à un moment ou à un autre, dans l'un de ces taudis.

The truth is that pauperism grows in the tenements as naturally as weeds in a garden lot. A moral disorder, like crime, it finds there its most fertile soil. All the surroundings of tenement-house life favor its growth, and where once it has taken root it is harder to dislodge than the most virulent of physical diseases. The thief is infinitely easier to deal with than the pauper, because the very fact of his being a thief presupposes some bottom to the man. Granted that it is bad, there is still something, a possible handle by which to catch him. To the pauper there is none. He is as hopeless as his own poverty. I speak of the pauper, not of the honestly poor. There is a sharp line between the two; but athwart it stands the tenement, all the time blurring and blotting it out. «It all comes down to character in the end,» was the verdict of a philanthropist whose life has been spent wrestling with this weary problem. And so it comes down to the tenement, the destroyer of individuality and character everywhere. «In nine years,» said a wise and charitable physician, sadly, to me, «I have known of but a single case of permanent improvement in a poor tenement family. I have known of some whose experience, extending over an even longer stretch, was little better.

La vérité, c'est que la paupérisation prolifère dans les taudis aussi naturellement que les mauvaises herbes dans un jardin. Comme le crime, cette maladie morale y trouve son terreau le plus fertile. Tout l'environnement de la vie en taudis favorise son développement, et une fois enracinée, elle est plus difficile à éradiquer que les maladies physiques les plus virulentes. Le voleur est infiniment plus facile à traiter que le pauvre-assisté, car le simple fait qu'il soit un voleur suppose qu'il lui reste un fond, aussi mauvais soit-il. Il y a encore quelque chose à quoi se raccrocher. Le pauvre-assisté, lui, n'offre aucune prise. Il est aussi désespéré que sa propre misère. Je parle du pauvre-assisté, non des honnêtes pauvres. La frontière entre les deux est nette, mais le taudis se dresse entre eux, brouillant et effaçant sans cesse cette limite. « Tout se réduit au caractère, en fin de compte », telle était la conclusion d'un philanthrope qui a consacré sa vie à lutter contre ce problème épuisant. Et ainsi, tout se réduit au taudis, destructeur d'individualité et de caractère en tous lieux. « En neuf ans, murmura avec tristesse un médecin sage et charitable, je n'ai connu qu'un seul cas d'amélioration durable dans une famille pauvre vivant en taudis. » Quant à moi, j'en ai connu dont l'expérience, s'étendant sur une période encore plus longue, n'était guère plus encourageante.

The beggar follows the «tough's» rule of life that the world owes him a living, but his scheme of collecting it stops short of violence. He has not the pluck to rob even a drunken man. His highest flights take in at most an unguarded clothesline, or a little child sent to buy bread or beer with the pennies he clutches tightly as he skips along. Even then he prefers to attain his end by stratagem rather than by force, though occasionally, when the coast is clear, he rises to the height of the bully. The ways he finds of «collecting» under the cloak of undeserved poverty are numberless, and often reflect credit on the man's ingenuity, if not on the man himself. I remember the shock with which my first experience with his kind - her kind, rather, in this case: the beggar was a woman - came home to me. On my way to and from the office I had been giving charity regularly, as I fondly believed, to an old woman who sat in Chatham Square with a baby done up in a bundle of rags, moaning piteously in sunshine and rain, «Please, help the poor.» It was the baby I pitied and thought I was doing my little to help, until one night I was just in time to rescue it from rolling out of her lap, and found the bundle I had been wasting my pennies upon just rags and nothing more, and the old hag dead drunk. Since then I have encountered bogus babies, borrowed babies, and drugged babies in the streets, and fought shy of them all. Most of them, I am glad to say, have been banished from the street since; but they are still occasionally to be found. It was only last winter that the officers of the Society for the Prevention of Cruelty to Children arrested an Italian woman who was begging along Madison Avenue with a poor little wreck of a girl, whose rags and pinched face were calculated to tug hard at the purse-strings of a miser. Over five dollars in nickles and pennies were taken from the woman's pockets, and when her story of poverty and hunger was investigated at the family's home in a Baxter Street tenement, bank-books turned up

that showed the Masonis to be regular pauper capitalists, able to draw their check for three thousand dollars, had they been so disposed. The woman was fined \$250, a worse punishment undoubtedly than to have sent her to prison for the rest of her natural life. Her class has, unhappily, representatives in New York that have not yet been brought to grief.

Traduction

Le mendiant suit la règle de vie du « dur » : le monde lui doit une existence, mais sa méthode pour la récupérer s'arrête avant la violence. Il n'a pas le cran de voler même un ivre. Ses exploits les plus audacieux se limitent à une corde à linge sans surveillance ou à un petit enfant envoyé acheter du pain ou de la bière, les pièces serrées dans sa menotte tandis qu'il saute sur le trottoir. Même alors, il préfère ruser plutôt que forcer, bien que, lorsque la voie est libre, il puisse se muer en brute. Les moyens qu'il invente pour « collecter » sous couvert d'une pauvreté imméritée sont innombrables, et témoignent souvent d'une ingéniosité remarquable, sinon d'une moralité louable. Je me souviens du choc que me causa ma première rencontre avec l'un d'eux – avec l'une d'eux, en l'occurrence, car il s'agissait d'une femme. Sur le trajet entre mon bureau et chez moi, je donnais régulièrement la charité, ou du moins le croyais-je, à une vieille femme assise à Chatham Square avec un bébé emmaillotté dans des haillons, gémissant sous la pluie comme sous le soleil : « S'il vous plaît, aidez les pauvres. » C'était pour l'enfant que j'avais pitié et que je pensais secourir, jusqu'à ce qu'un soir, je le sauve in extremis de tomber de ses genoux... pour découvrir que le « bébé » n'était qu'un paquet de chiffons, et la vieille sorcière ivre morte. Depuis, j'ai croisé dans la rue des bébés factices, des bébés empruntés, des bébés drogués, et je me méfie désormais de tous. La plupart, heureusement, ont été bannis des rues ; mais on en trouve encore. Cet hiver même, les agents de la Society for the Prevention of Cruelty to Children ont arrêté une Italienne qui mendiait le long de Madison Avenue avec une pauvre petite fille en loques, au visage émacié, calculé pour tirer les cordes de la bourse d'un avare. On retrouva plus de cinq dollars en pièces et en cents dans ses poches, et lorsque son histoire de misère et de faim fut vérifiée à son domicile, un taudis de Baxter Street, des livres de banque révélèrent que les Masoni étaient de véritables « capitalistes de la pauvreté », capables de toucher un chèque de trois mille dollars s'ils l'avaient voulu. La femme fut condamnée à une amende de 250 dollars – une punition sans doute plus cruelle que la prison à perpétuité. Malheureusement, sa catégorie compte encore à New York des représentants qui n'ont pas été démasqués.

P194

Nothing short of making street begging a crime has availed to clear our city of this pest to an appreciable extent. By how much of an effort this result has been accomplished may be gleaned from the fact that the Charity Organization Society alone, in five years, caused the taking up of 2,594 street beggars, and the arrest and conviction of 1,474 persistent offenders. Last year it dealt with 612 perambulating mendicants. The police report only 19 arrests for begging during the year 1889, but the real facts of the case are found under the heading «vagrancy.» In all, 2,633 persons were charged with this offence, 947 of them women. A goodly proportion of these latter came from the low grogeries of the Tenth Ward, where a peculiar variety of the female trampbeggar is at home, the «scrub.» The scrub is one degree perhaps above the average pauper in this, that she is willing to work at least one day in the week, generally the Jewish Sabbath. The orthodox Jew can do no work of any sort from Friday evening till sunset on Saturday, and this interim the scrub fills out in Ludlow Street. The pittance she receives for this vicarious sacrifice of herself upon the altar of the ancient faith buys her rum for at least two days of the week at one of the neighborhood «morgues.» She lives through the other four by begging. There are distilleries in Jewtown, or just across its borders, that depend almost wholly on her custom. Recently, when one in Hester Street was raided because the neighbors had complained of the boisterous hilarity of the hags over their beer, thirty-two aged «scrubs» were marched off to the station-house.

Seule la criminalisation de la mendicité dans la rue a permis de débarrasser notre ville de ce fléau dans une mesure appréciable. L'ampleur de l'effort nécessaire se mesure au fait que la Charity Organization Society, à elle seule, a fait interpellé 2 594 mendiants des rues en cinq ans, et obtenu l'arrestation et la

condamnation de 1 474 récidivistes. L'année dernière, elle a traité 612 cas de quémendeurs ambulants. Le rapport de police ne mentionne que 19 arrestations pour mendicité en 1889, mais la réalité se cache sous la rubrique « vagabondage » : au total, 2 633 personnes ont été inculpées pour ce délit, dont 947 femmes. Une bonne partie de ces dernières vient des bas cabarets du Dixième Arrondissement, où prospère une variété particulière de clocharde mendicante : la « scrub ». La « scrub » se distingue peut-être du mendiant moyen en ce qu'elle accepte de travailler au moins un jour par semaine, généralement le sabbat juif. L'orthodoxie juive interdit tout travail du vendredi soir au coucher du soleil le samedi, et c'est durant cet intervalle que la « scrub » se rend à Ludlow Street. La piécette qu'elle reçoit pour ce sacrifice vicariant sur l'autel de la foi ancestrale lui permet d'acheter du rhum pour au moins deux jours dans l'un des « morgues » du quartier. Elle survit les quatre autres jours en mendiant. Il existe des distilleries clandestines dans le quartier juif, ou à sa périphérie, qui dépendent presque entièrement de sa clientèle. Récemment, lors d'un raid dans l'une d'elles, située dans Hester Street – les voisins s'étant plaints des éclats de rire gras des vieilles femmes autour de leur bière –, trente-deux « scrubs » âgées furent emmenées au poste.

It is curious to find preconceived notions quite upset in a review of the nationalities that go to make up this squad of street beggars. The Irish head the list with fifteen per cent., and the native American is only a little way behind with twelve per cent., while the Italian, who in his own country turns beggary into a fine art, has less than two per cent. Eight per cent. were Germans. The relative prevalence of the races in our population does not account for this showing. Various causes operate, no doubt, to produce it. Chief among them is, I think, the tenement itself. It has no power to corrupt the Italian, who comes herein almost every instance to work - no beggar would ever emigrate from anywhere unless forced to do so. He is distinctly on its lowest level from the start. With the Irishman the case is different. The tenement, especially its lowest type, appears to possess a peculiar affinity for the worse nature of the Gelt, to whose best and strongest instincts it does violence, and soonest and most thoroughly corrupts him. The «native» twelve per cent. represent the result of this process, the hereditary beggar of the second or third generation in the slums.

Il est surprenant de voir nos idées reçues bouleversées lorsqu'on examine les nationalités composant cette armée de mendiants des rues. Les Irlandais arrivent en tête avec 15 %, suivis de près par les Américains de souche à 12 %, tandis que les Italiens, qui dans leur pays élèvent la mendicité au rang d'art, ne représentent même pas 2 %. Les Allemands comptent pour 8 %. Cette répartition ne reflète pas la proportion réelle de ces groupes dans notre population. Plusieurs facteurs l'expliquent, et le principal, à mon avis, est le taudis lui-même. Il n'a aucun pouvoir corrupteur sur l'Italien, qui vient ici presque toujours pour travailler – aucun mendiant n'émigrerait de son plein gré. Il part déjà du niveau le plus bas. Pour l'Irlandais, c'est différent. Le taudis, surtout dans sa forme la plus sordide, semble entretenir une affinité particulière avec la pire part de sa nature, bafouant ses meilleurs et plus nobles instincts, et le corrompant plus vite et plus profondément que tout autre. Les 12 % de « natifs » (Américains de souche) illustrent le résultat de ce processus : ce sont les mendiants héréditaires de deuxième ou troisième génération dans les bas-fonds.

The blind beggar alone is winked at in New York's streets, because the authorities do not know what else to do with him. There is no provision for him anywhere after he is old enough to strike out for himself. The annual pittance of thirty or forty dollars which he receives from the city serves to keep his land-lord in good humor; for the rest his misfortune and his thin disguise of selling pencils on the street corners must provide. Until the city affords him some systematic way of earning his living by work (as Philadelphia has done, for instance) to banish him from the street would be tantamount to sentencing him to death by starvation. So he possesses it in peace, that is, if he is blind in good earnest, and begs without «encumbrance.» Professional mendicancy does not hesitate to make use of the greatest of human afflictions as a pretence for enlisting the sympathy upon which it thrives. Many New Yorkers will remember the French schoolmaster who was «blinded by a shell at the siege of Paris,» but miraculously recovered his sight when arrested and deprived of his children by the officers of Mr. Gerry's society. When last heard of he kept a «museum» in Hartford, and acted the overseer with financial success. His sign with its pitiful tale, that was a familiar sight in our streets for years and earned for him the capital upon which he started his business, might have found a place among the curiosities exhibited

there, had it not been kept in a different sort of museum here as a memento of his rascality. There was another of his tribe, a woman, who beg-ged for years with a deformed child in her arms, which she was found to have hired at an almshouse in Genoa for fifteen francs a month. It was a good investment, for she proved to be possessed of a comfortable fortune. Some time before that, the Society for the Prevention of Cruelty to Children, that found her out, had broken up the dreadful padrone system, a real slave trade in Italian children who were bought of poor parents across the sea and made to beg their way on foot through France to the port whence they were shipped to this city, to be beaten and starved here by their cruel masters and sent out to beg, often after merciless mutilation to make them «take» better with a pitying public.

Seul le mendiant aveugle est toléré dans les rues de New York, car les autorités ignorent quoi faire de lui. Aucune disposition n'existe pour lui une fois qu'il est trop âgé pour se débrouiller seul. La modeste pension annuelle de trente ou quarante dollars que lui verse la ville suffit à peine à apaiser son propriétaire ; pour le reste, son malheur et le prétexte de vendre des crayons aux coins des rues doivent lui assurer sa subsistance. Tant que la ville ne lui offrira pas un moyen systématique de gagner sa vie par le travail (comme l'a fait Philadelphie, par exemple), le chasser de la rue reviendrait à le condamner à mourir de faim. Ainsi, il l'occupe en paix... à condition qu'il soit vraiment aveugle et qu'il mendie « sans encombre ». La mendicité professionnelle n'hésite pas à exploiter les plus grandes afflictions humaines pour susciter la pitié dont elle se nourrit. Beaucoup de New-Yorkais se souviennent de ce « maître d'école français » « aveuglé par un obus lors du siège de Paris », qui retrouva miraculeusement la vue lors de son arrestation, après que les agents de la société de M. Gerry lui eurent retiré ses enfants. La dernière fois qu'on en entendit parler, il tenait un « musée » à Hartford et en tirait un bénéfice substantiel. Son panneau aux allures pathétiques, si familier dans nos rues pendant des années et qui lui permit d'amasser le capital de son entreprise, aurait pu figurer parmi les curiosités exposées... s'il n'avait été conservé dans un autre type de musée, ici même, comme souvenir de sa fourberie. Il y eut aussi une femme de sa trempe, qui mendia pendant des années avec un enfant difforme dans les bras – enfant qu'elle louait, comme on l'apprit, dans un hospice de Gênes pour quinze francs par mois. Un bon placement, puisqu'on découvrit qu'elle possédait une confortable fortune. Peu avant cela, la Society for the Prevention of Cruelty to Children, qui la démasqua, avait démantelé le redoutable système des « padroni », un véritable trafic d'esclaves : des enfants italiens achetés à des parents pauvres de l'autre côté de la mer, forcés de mendier leur chemin à pied à travers la France jusqu'au port d'où on les expédiait vers cette ville. Ici, leurs maîtres cruels les battaient, les affamaient, et les envoyaient quémander, souvent après les avoir mutilés sans pitié pour mieux « toucher » un public compatissant.

P196

But, after all, the tenement offers a better chance of fraud on impulsive but thoughtless charity, than all the wretchedness of the street, and with fewer risks. To the tender-hearted and unwary it is, in itself, the strongest plea for help. When such a cry goes up as was heard recently from a Mott Street den, where the family of a «sick» husband, a despairing mother, and half a dozen children in rags and dirt were destitute of the «first necessities of life», it is not to be wondered at that a stream of gold comes pouring in to relieve. It happens too often, as in that case, that a little critical inquiry or reference to the «black list» of the Charity Organization Society, justly dreaded only by the frauds, discovers the «sickness» to stand for laziness, and the destitution to be the family's stock in trade; and the community receives a shock that for once is downright wholesome, if it imposes a check on an indiscriminating charity that is worse than none at all.

Mais après tout, le taudis offre une meilleure opportunité de fraude à la charité impulsive et irréfléchie que toute la misère de la rue, et avec moins de risques. En soi, il constitue pour les cœurs tendres et les naïfs la plus puissante supplication. Quand un appel aussi désespéré s'élève, comme récemment dans un repaire de Mott Street, où la famille d'un « mari malade », une mère au désespoir et une demi-douzaine d'enfants en haillons et couverts de crasse étaient « privés des premières nécessités de la vie », il n'est pas surprenant qu'un flot d'or afflue pour les secourir. Trop souvent, comme dans ce cas, une enquête un peu critique ou une consultation de la « liste noire » de la Charity Organization Society – redoutée à juste titre par les

fraudeurs – révèle que la « maladie » n'est que paresse, et la détresse, le fonds de commerce de la famille. La communauté en reçoit alors un choc qui, pour une fois, est franchement salubre, si tant est qu'il freine une charité indiscriminée, pire que l'absence totale d'aide.

P199

The case referred to furnished an apt illustration of how thoroughly corrupting paupersim is in such a setting. The tenement woke up early to the gold mine that was being worked under its roof, and before the day was three hours old the stream of callers who responded to the newspaper appeal found the alley blocked by a couple of « toughs, » who exacted toll of a silver quarter from each tearful sympathizer with the misery in the attic.

L'affaire en question illustre à quel point la paupérisation est corrompue dans un tel cadre. Le taudis se réveille à l'heure de la mine d'or exploitée sous son toit, et avant que trois heures ne se soient écoulées, le flot de visiteurs répondant à l'appel du journal trouva l'allée barrée par deux « durs », qui exigeaient un quart de dollar en argent de chaque sympathisant en larmes pour la misère du grenier.

A volume might be written about the tricks of the pro-fessional beggar, and the uses to which he turns the tenement in his trade. The Boston «widow» whose husband turned up alive and well after she had buried him seventeen times with tears and lamentation, and made the public pay for the weekly funerals, is not without representatives in New York. The «gentleman tramp» is a familiar type from our streets, and the «once respectable Methodists» who patronized all the revivals in town with his profitable story of repentance, only to fall from grace into the saloon door nearest the church after the service was over, merely transferred the scene of his operations from the tenement to the church as the proper setting for his specialty. There is enough of real suffering in the homes of the poor to make one wish that there were some effective way of enforcing Paul's plan of starving the drones into the paths of self-support: no work, nothing to eat.

On pourrait écrire un volume entier sur les ruses du mendiant professionnel et la manière dont il exploite le taudis dans son commerce. La « veuve » de Boston, dont le mari réapparut vivant et en bonne santé après qu'elle l'eût enterré dix-sept fois entre sanglots et lamentations, faisant payer au public des funérailles hebdomadaires, a ses équivalents à New York. Le « clochard distingué » est une figure familière de nos rues, et ce « méthodiste jadis respectable » qui fréquentait toutes les réunions de réveil en ville avec son lucratif récit de repentir, pour retomber dans le péché dès la sortie de l'église, en franchissant la porte du saloon le plus proche, n'a fait que déplacer le théâtre de ses opérations du taudis à l'église, cadre plus adapté à sa spécialité. Il y a assez de vraie souffrance dans les foyers des pauvres pour donner envie de trouver un moyen efficace d'appliquer le plan de Paul : affamer les profiteurs jusqu'à ce qu'ils empruntent le chemin de l'autonomie – pas de travail, pas de nourriture.

The message came from one of the Health Department's summer doctors, last July, to The King's Daughters' Tene-ment-house Committee, that a family with a sick child was absolutely famishing in an uptown tenement. The address was not given. The doctor had forgotten to write it down, and before he could be found and a visitor sent to the house the baby was dead, and the mother had gone mad. The nurse found the father, who was an honest laborer long out of work, packing the little corpse in an orange-box partly filled with straw, that he might take it to the Morgue for pauper burial. There was absolutely not a crust to eat in the house, and the other children were crying for food. The great immediate need in that case, as in more than half of all according to the record, was work and living wages. Alms do not meet the emergency at all. They frequently aggravate it, degrading and pauperizing where true help should aim at raising the sufferer to self-respect and self-dependence. The experience of the Charity Organization Society in raising, in eight years, 4,500 families out of the rut of pauperism into proud, if modest, independence, without alms, but by a system of friendly visitation, and the work of the Society for Improving the Condition of the Poor and kindred organizations along the same line, shows what can be done by well-directed effort. It is estimated that New York spends in public and private charity every year a round \$8,000,000. A small part of this sum intelligently invested in a great labor bureau, that would bring the seeker of work and the one with work to give to gether under auspices offering some degree of mutual security, would certainly repay the amount of the investment

in the saving of much capital now worse than wasted, and would be prolific of the best results. The ultimate and greatest need, however, the real remedy, is to remove the cause – the tenement that was built for a class of whom nothing was expected,» and which has come fully up to the expectation. Tenement-house reform holds the key to the problem of pauperism in the city. We can never get rid of either the tenement or the pauper. The two will always exist together in New York. But by reforming the one, we can do more toward exterminating the other than can be done by all other means together that have yet been invented, or ever will be.

Le message venait de l'un des médecins saisonniers du Département de la Santé, en juillet dernier, à destination du Comité des Taudis des Filles du Roi : une famille avec un enfant malade mourrait de faim dans un taudis du nord de la ville. L'adresse n'était pas indiquée. Le médecin avait oublié de la noter, et avant qu'on ne le retrouve pour envoyer une visiteuse, le bébé était mort et la mère devenue folle. L'infirmière trouva le père, un ouvrier honnête au chômage depuis longtemps, en train d'emballer le petit corps dans une caisse d'oranges à moitié remplie de paille, afin de le porter à la morgue pour une sépulture de pauvre. Il n'y avait littéralement pas une croûte de pain dans la maison, et les autres enfants pleuraient de faim. Dans ce cas, comme dans plus de la moitié des autres selon les archives, le besoin immédiat et crucial n'était pas l'aumône, mais le travail et un salaire décent. Les secours ne répondent pas à l'urgence ; bien souvent, ils l'aggravent, avilissant et appauvrissant là où une vraie aide devrait viser à rendre au malheureux sa dignité et son autonomie. L'expérience de la Charity Organization Society, qui en huit ans a sorti 4 500 familles du bourbier de la paupérisation pour les amener à une indépendance modeste mais fière – sans aumône, mais par un système de « visites amicales » –, ainsi que le travail de la Society for Improving the Condition of the Poor et d'organisations similaires, montre ce qu'une action bien dirigée peut accomplir. On estime que New York dépense chaque année environ 8 millions de dollars en charité publique et privée. Une petite partie de cette somme, investie avec intelligence dans un grand bureau du travail qui mettrait en relation chercheurs d'emploi et employeurs sous des auspices offrant un certain degré de sécurité mutuelle, rapporterait sans doute bien plus que son coût en épargnant des capitaux aujourd'hui pire que gaspillés, et produirait les meilleurs résultats. Mais le besoin ultime et le vrai remède, c'est d'éliminer la cause : le taudis, conçu « pour une classe dont on n'attendait rien » et qui a pleinement répondu à cette attente. La réforme des taudis détient la clé du problème de la paupérisation dans la ville. Nous ne nous débarrasserons jamais ni des taudis ni des pauvres. Les deux existeront toujours ensemble à New York. Mais en réformant l'un, nous ferons plus pour éradiquer l'autre que par tous les autres moyens inventés jusqu'à présent – ou qui le seront jamais.

P 201

22 - THE WRECKS AND THE WASTE

22 - LES ÉPAVES ET LE GÂCHIS

PAUPERDOM is to blame for the unjust yoking of poverty with punishment, «charities» with «correction,» in our municipal ministering to the needs of the Nether Half. The shadow of the workhouse points like a scornful finger toward its neighbor, the almshouse, when the sun sets behind the tawny city across the East River, as if, could its stones speak, it would say before night drops its black curtain between them: «You and I are brothers. I am not more bankrupt in moral purpose than you. A common

parent begat us. Twin breasts, the tenement and the saloon, nourished us. Vice and unthrift go hand in hand. Pauper, behold thy brother!» And the almshouse owns the bitter relationship in silence.

La paupérisation est responsable de l'association injuste entre pauvreté et châtement, « charité » et « correction », dans l'administration municipale des besoins de l'Autre Moitié. Quand le soleil se couche derrière la ville grouillante de l'autre côté de l'East River, l'ombre de la maison de force semble désigner avec mépris son voisin, l'hospice, comme pour dire, si ses pierres pouvaient parler avant que la nuit ne tombe entre eux : « Nous sommes frères. Je ne suis pas plus dénué de dessein moral que toi. Un même parent nous a engendrés. Deux mamelles, le taudis et le cabaret, nous ont nourris. Le vice et l'imprévoyance vont de pair. Pauvre, voici ton frère ! » Et l'hospice reconnaît en silence cette parenté amère.

Over on the islands that lie strung along the river and far up the Sound the Nether Half hides its deformity, except on show-days, when distinguished visitors have to be entertained and the sore is uncovered by the authorities with due municipal pride in the exhibit. I shall spare the reader the sight. The aim of these pages has been to lay bare its source. But a brief glance at our proscribed population is needed to give background and tone to the picture. The review begins with the Charity Hospital with its thousand helpless human wrecks; takes in the penitentiary, where the «tough» from Battle Row and Poverty Gap is made to earn behind stone walls the living the world owes him; a thoughtless, jolly convict-band with opportunity at last to think behind the iron bars, but little desire to improve it; governed like unruly boys, which in fact most of them are. Three of them were taken from the dinner-table while I was there one day, for sticking pins into each other, and were set with their faces to the wall in sight of six hundred of their comrades for punishment. Pleading incessantly for tobacco, when the keeper's back is turned, as the next best thing to the whiskey they cannot get, though they can plainly make out the saloon-signs across the stream where they robbed or «slugged» their way to prison. Every once in a while the longing gets the best of some prisoner from the penitentiary or the workhouse, and he risks his life in the swift currents to reach the goal that tantalizes him with the promise of «just one more drunk.» The chances are at least even of his being run down by some passing steamer and drowned, even if he is not overtaken by the armed guards who patrol the shore in boats, or his strength does not give out.

Là-bas, sur les îles alignées le long du fleuve et jusqu'au fond du Sound, l'Autre Moitié dissimule sa difformité – sauf les jours de visite, quand des personnalités doivent être reçues et que les autorités, avec une fierté municipale de rigueur, découvrent la plaie pour l'exhiber. Je épargnerai au lecteur ce spectacle. Ces pages visent à en révéler la source. Mais un bref coup d'œil à notre population proscrire s'impose pour donner fond et couleur au tableau. La visite commence à l'Hôpital de la Charité et ses mille épreuves humaines sans secours ; elle passe par la prison, où le « dur » de Battle Row ou de Poverty Gap est contraint de gagner derrière des murs de pierre la vie que le monde lui doit. Une bande de détenus insoucians et joyeux, qui ont enfin « le temps de réfléchir » derrière les barreaux de fer, mais peu d'envie d'en profiter. On les gouverne comme des garçons turbulents, ce qu'ils sont pour la plupart. Trois d'entre eux furent retirés de table un jour où j'y étais, pour s'être planté des épingles mutuellement, et mis face au mur sous les yeux de six cents de leurs compagnons, en guise de punition. Ils supplient sans cesse pour du tabac, dès que le gardien a le dos tourné – la meilleure chose après le whisky, introuvable ici, bien qu'ils distinguent clairement, de l'autre côté du courant, les enseignes des saloons où ils ont volé ou « assommé » leur chemin jusqu'en prison. De temps en temps, le désir devient trop fort pour l'un d'eux, venu de la prison ou de la maison de force, et il risque sa vie dans les courants rapides pour atteindre ce but qui le nargue avec la promesse « d'une dernière cuite ». Les chances sont au moins égales qu'il soit écrasé par un vapeur de passage et se noie, à moins qu'il ne soit rattrapé par les gardes armés patrouillant en bateau le long de la rive, ou que ses forces ne l'abandonnent.

This workhouse comes next, with the broken-down hordes from the dives, the lodging-houses, and the tramps' nests, the «hell-box» rather than the repair-shop of the city. In 1889 the registry at the workhouse footed up 22,477, of whom some had been there as many as twenty times before. It is the popular summer resort of the slums, but business is brisk at this stand the year round. Not a few of its patrons drift back periodically without the formality of a commitment, to take their chances on the*

island when there is no escape from the alternative of work in the city. Work, but not too much work, is the motto of the establishment. The «workhouse step» is an institution that must be observed on the island, in order to draw any comparison between it and the snail's pace that shall do justice to the snail. Nature and man's art have made these islands beautiful; but weeds grow luxuriantly in their gardens, and spiders spin their cobwebs unmolested in the borders of sweet-smelling box. The work which two score offhired men could do well is too much for these thousands.

Vient ensuite la maison de force, avec ses hordes d'épaves venues des tripots, des garnis et des repaire de clochards – « la boîte à enfer » plutôt que l'atelier de réparation de la ville. En 1889, le registre de la maison de force totalisait 22 477 noms, dont certains y étaient passés jusqu'à vingt fois. C'est la station balnéaire estivale des bas-fonds, mais les affaires y sont florissantes toute l'année. Nombre de ses « clients » y reviennent périodiquement, sans même attendre une assignation officielle, préférant tenter leur chance sur l'île plutôt que de travailler en ville. « Du travail, mais pas trop » : telle est la devise de l'établissement. La « marche de la maison de force » est une institution qu'il faut observer sur l'île, à un rythme si lent qu'il fait presque honte à l'escargot. La nature et l'art des hommes ont rendu ces îles magnifiques, mais les mauvaises herbes y poussent en abondance, et les araignées tissent leurs toiles sans être dérangées dans les bordures de buis parfumés. Le travail que deux dizaines d'hommes embauchés pourraient accomplir correctement est une charge trop lourde pour ces milliers-là.

P202

Rows of old women, some smoking stumpy, black clay-pipes, others knitting or idling, all grumbling, sit or stand under the trees that hedge in the almshouse, or limp about in the sunshine, leaning on crutches or bean-pole staffs. They are a «growler-gang» of another sort than may be seen in session on the rocks of the opposite shore at that very moment. They grumble and growl from sunrise to sunset, at the weather, the breakfast, the dinner, the supper; at pork and beans as at corned beef and cabbage; at their Thanks-giving dinner as at the half rations of the sick ward; at the past that had no joy, at the present whose comfort they deny, and at the future without promise. The crusty old men in the next building are not a circumstance to them. The warden, who was in charge of the almshouse for many years, had become so snappish and profane by constant association with a thousand cross old women that I approached him with some misgivings, to request his permission to «take» a group of a hundred or so who were within shot of my camera. He misunderstood me.

Des rangées de vieilles femmes, certaines fumant de courts pipes en terre noire, d'autres tricotant ou ne faisant rien, toutes grognonnes, sont assises ou debout sous les arbres qui bordent l'hospice, ou boitent au soleil, appuyées sur des béquilles ou des cannes aussi longues que des perches à haricots. Elles forment une « bande de râleuses » d'un autre genre que celle qu'on peut voir, au même moment, réunie sur les rochers de la rive opposée. Elles grognent et râlent du lever au coucher du soleil – contre le temps, le petit-déjeuner, le déjeuner, le dîner ; contre le lard et les haricots comme contre le bœuf salé et le chou ; contre leur dîner de Thanksgiving comme contre les demi-rations de l'infirmerie ; contre un passé sans joie, un présent dont elles nient le confort, et un avenir sans promesse. Les vieux bougons du bâtiment voisin ne sont rien à côté d'elles. Le gardien, qui dirigeait l'hospice depuis des années, était devenu si hargneux et blasphémateur par sa fréquentation constante de mille vieilles femmes acariâtres que je m'approchai de lui avec quelque appréhension pour lui demander l'autorisation de « prendre » un groupe d'une centaine d'entre elles, à portée de mon appareil photo. Il me comprit de travers.

«Take them?» he yelled. «Take the thousand of them and be welcome. They will never be still, by-, till they are sent up on Hart's Island in a box, and I'll be blamed if I don't think they will growl then at the style of the funeral.»

« Les prendre ? ! hurla-t-il. « Prends-les toutes, les mille, et sois le bienvenu ! Elles ne se tairont jamais, nom de Dieu, pas même une fois envoyées en caisse à Hart's Island – et je ne serais pas surpris qu'elles râlent encore contre le style des funérailles ! »

And he threw his arms around me in an outburst of enthusiasm over the wondrous good luck that had sent a friend indeed to his door. I felt it to be a painful duty to undeceive him. When I told him that I

simply wanted the old women's picture, he turned away in speechless disgust, and to his dying day, I have no doubt, remembered my call as the day of the champion fool's visit to the island.

Et il m'enlaça dans un élan d'enthousiasme, ravi de la chance inouïe qui lui avait envoyé un vrai ami. Je me sentis obligé de le déromper, bien à contrecœur. Quand je lui expliquai que je voulais simplement photographier les vieilles femmes, il se détourna, dégoûté au-delà des mots, et jusqu'à son dernier souffle, j'en suis sûr, il se souvint de ma visite comme du jour où le roi des idiots était venu sur l'île.

When it is known that many of these old people have been sent to the almshouse to die by their heartless children, for whom they had worked faithfully as long as they were able, their growling and discontent is not hard to under-stand. Bitter poverty threw them all «on the county,» often on the wrong county at that. Very many of them are old-country poor, sent, there is reason to believe, to America by the authorities to get rid of the obligation to support them. «The almshouse,» wrote a good missionary, «affords a sad illustration of St. Paul's description of the 'last days.' The class from which comes our poorhouse population is to a large extent 'without natural affection.'» I was reminded by his words of what my friend, the doctor, had said to me a little while before: «Many a mother has told me at her child's death-bed, 'I cannot afford to lose it. It costs too much to bury it.' And when the little one did die there was no time for the mother's grief. The question crowded on at once, 'where shall the money come from?' Natural feelings and affections are smothered in the tenements.» Tbc doctor's experience furnished a sadly appropriate text for the priest's sermon.

Quand on sait que nombre de ces vieillards ont été envoyés à l'hospice pour y mourir par leurs enfants sans cœur, pour qui ils avaient travaillé fidèlement tant qu'ils le pouvaient, leurs grognements et leur mécontentement se comprennent aisément. Une misère amère les a tous jetés «à la charge du comté», souvent le mauvais. Beaucoup sont des pauvres venus de l'étranger, envoyés en Amérique, selon toute vraisemblance, par les autorités pour se débarrasser de l'obligation de les entretenir. «L'hospice, écrivait un bon missionnaire, offre une triste illustration de la description que saint Paul fait des 'derniers jours'. La classe dont est issue notre population d'assistés est, dans une large mesure, 'sans affection naturelle'. » Ses mots me rappelèrent ce que m'avait dit mon ami médecin peu de temps auparavant : «Combien de mères m'ont confié au chevet de leur enfant mourant : 'Je ne peux pas me permettre de le perdre. L'enterrer coûte trop cher.' Et quand le petit mourait, la mère n'avait pas le temps de pleurer. La question surgissait aussitôt : 'Où trouver l'argent ?' Dans les taudis, les sentiments naturels et les affections sont étouffés. » L'expérience du médecin fournissait un texte tristement approprié au sermon du prêtre.

Pitiful as these are, sights and sounds infinitely more saddening await us beyond the gate that shuts this world of woe off from whence the light of hope and reason have gone out together. The shuffling of many feet on the macadamized roads heralds the approach of a host of women, hundreds upon hundreds beyond the turn in the road they still keep coming, marching with the faltering step, the unseeing look and the incessant, senseless chatter that betrays the darkened mind. The lunatic women of the Blackwell's Island Asylum are taking their afternoon walk. Beyond, on the wide lawn, moves another still stranger procession, a file of women in the asylum dress of dull gray, hitched to a queer little wagon that, with its gaudy adornments, suggests a cross between a baby-carriage and a circus-chariot. One crazy woman is strapped in the seat; forty tug at the rope to which they are securely bound. This is the «chain-gang,» so called once in scoffing ignorance of the humane purpose the contrivance serves. These are the patients afflicted with suicidal mania, who cannot be trusted at large for a moment with the river in sight, yet must have their daily walk as a necessary part of their treatment. So this wagon was invented by a clever doctor to afford them at once exercise and amusement. A merry-go-round in the grounds suggests a variation of this scheme. Ghastly suggestion of mirth, with that stricken host advancing on its aimless journey ! As we stop to see it pass, the plaintive strains of a familiar song float through a barred window in the gray stone building. The voice is sweet, but inexpressibly sad: «Oh, how my heart grows weary, far from - «The song breaks off suddenly in a low, troubled laugh. She has forgotten, forgotten-. A woman in the ranks, whose head has been turned toward the window, throws up her hands with a scream. The rest stir uneasily. The nurse is by her side in an instant with words half soothing, half stern. A messenger comes in haste from the asylum to ask us not to stop. Strangers may not linger where the patients pass. It is apt to excite them. As we go in with him the human file is

passing yet, quiet restored. The troubled voice of the unseen singer still gropes vainly among the lost memories of the past for the missing key: «Oh! how my heart grows weary, far from-»

Aussi pitoyables que soient ces scènes, des spectacles et des sons infiniment plus navrants nous attendent au-delà de la grille qui sépare ce monde de douleur, d'où la lumière de l'espoir et de la raison se sont éteintes ensemble. Le gratterement de nombreux pas sur les routes empierrées annonce l'approche d'une foule de femmes, des centaines et des centaines – et au-delà du tournant, elles continuent d'affluer, marchant d'un pas hésitant, le regard vide et le bavardage incessant et dénué de sens qui trahit l'obscurité de l'esprit. Ce sont les femmes aliénées de l'Asile de Blackwell's Island en promenade de l'après-midi. Plus loin, sur la large pelouse, avance une autre procession, plus étrange encore : un cortège de femmes vêtues de la robe grise terne de l'asile, attelées à un drôle de petit chariot, paré d'ornements clinquants, mi-voiture d'enfant mi-char circassien. Une folle est sanglée sur le siège ; quarante autres tirent sur la corde à laquelle elles sont solidement attachées. Voici la « chaîne », ainsi nommée jadis par ignorance moqueuse de la finalité humaine que sert ce dispositif. Ces patientes, atteintes de manie suicidaire, ne peuvent être lâchées un instant avec la rivière en vue, mais doivent pourtant prendre leur marche quotidienne, partie essentielle de leur traitement. Ce chariot fut inventé par un médecin ingénieux pour leur offrir à la fois exercice et distraction. Un manège dans les jardins suggère une variante de ce système. Suggestion sinistre de gaieté, avec cette cohorte frappée avançant dans son errance sans but ! Alors que nous nous arrêtons pour les voir passer, les notes plaintives d'une chanson familière flottent à travers une fenêtre barrée du bâtiment de pierre grise. La voix est douce, mais d'une tristesse inexprimable : « Oh, comme mon cœur se lasse, loin de – » Le chant s'interrompt brusquement dans un rire bas et tourmenté. Elle a oublié, oublié... Une femme dans les rangs, qui avait tourné la tête vers la fenêtre, lève les mains avec un cri. Les autres s'agitent, mal à l'aise. L'infirmité est à ses côtés en un instant, mi-douce, mi-sévère. Un messager de l'asile accourt pour nous prier de ne pas nous attarder. Les étrangers ne doivent pas s'arrêter là où passent les malades. Cela risque de les exciter. Alors que nous entrons avec lui, le cortège humain défile encore, le calme rétabli. La voix troublée de la chanteuse invisible tâtonne toujours en vain parmi les souvenirs perdus du passé à la recherche de la note manquante : « Oh ! comme mon cœur se lasse, loin de – »

P203

«Who is she, doctor?»

«Hopeless case. She will never see home again.»

« Qui est-elle, docteur ? »

« Un cas désespéré. Elle ne reverra jamais son foyer. »

An average of seventeen hundred women this asylum harbors; the asylum for men up on Ward's Island even more. Altogether 1,419 patients were admitted to the city asylums for the insane in 1889, and at the end of the year 4,913 remained in them. There is a constant ominous increase in this class offhelpless unfortunates that are thrown on the city's charity. Quite two hundred are added year by year, and the asylums were long since so overcrowded that a great «farm» had to be established on Long Island to receive the surplus. The strain of our hurried, over-worked life has something to do with this. Poverty has more. For these are all of the poor. It is the harvest of sixty and a hundred-fold, the «fearful rolling up and rolling down from generation to generation, through all the ages, of the weak-ness, vice, and moral darkness of the past.» The curse of the island haunts all that come once within its reach. «No man or woman,» says Dr. Louis L. Seaman, who speaks from many years' experience in a position that gave him full opportunity to observe the facts, «who is 'sent up' to these colonies ever returns to the city scot-free. There is a lien, visible or hidden, upon his or her present or future, which too often proves stronger than the best purposes and fairest opportunities of social rehabilitation. The under world holds in rigorous bondage every unfortunate or miscreant who has once 'served time.' There is often tragic interest in the struggles of the ensnared wretches to break away from the meshes spun about them. But the maelstrom has no bowels of mercy; and the would-be fugitives are flung back again and again into the devouring whirlpool of crime and poverty, until the end is reached on the dissecting-table, or in the Potter's Field. What can the moralist or scientist do by way of resuscitation? Very little at best. The flotsam and jetsam are mere shreds and fragments of wasted lives. Such a ministry must*

begin at the sources-is necessarily prophylactic, nutritive, educational. On these islands there are no flexible twigs, only gnarled, blasted, blighted trunks, insensible to moral or social influences.»

L'asile abrite en moyenne mille sept cents femmes ; celui des hommes, sur Ward's Island, en compte encore davantage. Au total, 1 419 patients ont été admis dans les asiles municipaux pour aliénés en 1889, et à la fin de l'année, 4 913 y étaient encore internés. Leur nombre ne cesse de croître de manière inquiétante parmi ces malheureux sans défense, livrés à la charité de la ville. Près de deux cents cas s'ajoutent chaque année, et les asiles, depuis longtemps saturés, ont dû céder la place à une vaste « ferme » établie sur Long Island pour accueillir l'excédent. Le rythme effréné de notre vie surmenée y contribue, mais la pauvreté pèse bien plus lourd. Car ce sont tous des pauvres. C'est la moisson centuple, « ce roulement effroyable, de génération en génération, à travers les âges, de la faiblesse, du vice et des ténèbres morales du passé ». La malédiction de l'île hante quiconque en approche. « Aucun homme, aucune femme, déclare le Dr Louis L. Seaman, fort de longues années d'expérience dans un poste lui offrant toute latitude pour observer les faits, qui est 'envoyé' dans ces colonies n'en revient jamais indemne. Il pèse sur son présent ou son avenir une hypothèque, visible ou cachée, qui trop souvent l'emporte sur les meilleures intentions et les plus belles chances de réinsertion sociale. Le monde d'en bas retient en un esclavage rigoureux chaque malheureux ou criminel ayant 'purgé sa peine'. » Les efforts désespérés de ces victimes prises au piège pour se libérer des filets tendus autour d'elles ont souvent un caractère tragique. Mais le maelström n'a aucune pitié : les fugitifs en puissance sont rejetés encore et encore dans le tourbillon dévorant du crime et de la misère, jusqu'à ce que leur fin arrive sur la table de dissection ou dans la fosse commune. Que peuvent faire le moraliste ou le savant pour les ressusciter ? Bien peu de chose, au mieux. Les épaves ne sont plus que lambeaux et débris de vies gâchées. Un tel ministère doit commencer à la source – il est nécessairement préventif, nourricier, éducatif. Sur ces îles, il n'y a plus de jeunes pousses flexibles, mais seulement des troncs nouveaux, flétris, calcinés, insensibles à toute influence morale ou sociale.

P205

Sad words, but true. The commonest keeper soon learns to pick out almost at sight the «cases» that will leave the penitentiary, the workhouse, the almshouse, only to return again and again, each time more hopeless, to spend their wasted lives in the bondage of the island.

Des mots durs, mais vrais. Le gardien le plus ordinaire apprend vite à reconnaître presque au premier regard les « cas » qui quitteront la prison, la maison de force ou l'hospice... pour y revenir sans cesse, chaque fois plus désespérés, et y consumer leur existence gâchée dans l'esclavage de l'île.

The alcoholic cells in Bellevue Hospital are a way-station for a goodly share of them on their journeys back and forth across the East River. Last year they held alto-gether 3,694 prisoners, considerably more than one-fourth of the whole number of 13,813 patients that went in through the hospital gates. The daily average of «cases» in this, the hospital of the poor, is over six hundred. The average daily census of all the prisons, hospitals, workhouses, and asylums in the charge of the Department of Charities and Correction last year was about 14,000, and about one employee was required for every ten of this army to keep its machinery running smoothly. The total number admitted in 1889 to all the jails and institutions in the city and on the islands was 138,332. To the almshouse alone 38,600 were admitted; 9,765 were there to start the new year with, and 553 were born with the dark shadow of the poorhouse overhanging their lives, making a total of 48,918. In the care of all their wards the commissioners expended \$2,343,372. The ap-propria-tion for the police force in 1889 was \$4,409,550.94, and for the criminal courts and their machinery \$403,190. Thus the first cost of maintaining our standing army of paupers, criminals, and sick poor, by direct taxation, was last year \$7,156,112.94.

Les cellules pour alcooliques de l'hôpital Bellevue servent souvent d'étape à bon nombre d'entre eux dans leurs allers-retours de l'autre côté de l'East River. L'an dernier, elles ont retenu 3 694 patients, soit bien plus d'un quart des 13 813 admis aux portes de l'hôpital. La moyenne quotidienne de « cas » dans cet établissement, l'hôpital des pauvres, dépasse les six cents. Le nombre moyen journalier de détenus, malades, pensionnaires de la maison de force et asilés, placés sous la responsabilité du Département de la Charité et de la Correction, s'élevait l'an dernier à environ 14 000, nécessitant un employé pour dix de

cette armée afin d'en assurer le fonctionnement. Le nombre total d'admissions en 1889 dans toutes les prisons et institutions de la ville et des îles était de 138 332. Rien que pour l'hospice, 38 600 personnes y ont été admises ; 9 765 y ont commencé la nouvelle année, et 553 y sont nées sous l'ombre menaçante de la poorhouse, portant le total à 48 918. Pour la prise en charge de l'ensemble de leurs pensionnaires, les commissaires ont dépensé 2 343 372 dollars. Le budget alloué à la force policière en 1889 s'élevait à 4 409 550,94 dollars, et celui des tribunaux pénaux et de leur appareil à 403 190 dollars. Ainsi, le coût direct, par l'impôt, du maintien de notre armée permanente de pauvres, de criminels et de malades s'est élevé l'an dernier à 7 156 112,94 dollars.

P207

23 - THE MAN WITH THE KNIFE

23 - L'HOMME AU COUTEAU

A MAN stood at the corner of Fifth Avenue and Fourteenth Street the other day, looking gloomily at the carriages that rolled by, carrying the wealth and fashion of the avenues to and from the big stores down town. He was poor, and hungry, and ragged. This thought was in his mind: «They behind their well-fed teams have no thought for the morrow; they know hunger only by name, and ride down to spend in an hour's shopping what would keep me and my little ones from want a whole year.» There rose up before him the picture of those little ones crying for bread around the cold and cheerless hearth-then he sprang into the throng and slashed about him with a knife, blindly seeking to kill, to revenge.

Un homme se tenait l'autre jour au coin de la Cinquième Avenue et de la Quatorzième Rue, regardant avec amertume les voitures qui défilaient, transportant richesse et élégance des avenues vers les grands magasins du centre. Il était pauvre, affamé, en haillons. Une pensée le hantait : « Ceux-là, derrière leurs attelages bien nourris, n'ont aucun souci du lendemain ; ils ne connaissent la faim que de nom, et dépensent en une heure de shopping ce qui me suffirait, à moi et à mes petits, pour une année entière. » Devant ses yeux se dressa l'image de ses enfants pleurant du pain autour d'un foyer froid et sans joie – alors il bondit dans la foule et se mit à frapper autour de lui avec un couteau, cherchant aveuglément à tuer, à se venger.

The man was arrested, of course, and locked up. To-day he is probably in a mad-house, forgotten. And the carriages roll by to and from the big stores with their gay throng of shoppers. The world forgets easily, too easily, what it does not like to remember.

L'homme fut bien sûr arrêté et enfermé. Aujourd'hui, il est probablement dans un asile, oublié. Et les voitures continuent de rouler vers les grands magasins et en revenir, avec leur joyeuse cohue de clients. Le monde oublie facilement, trop facilement, ce qu'il préfère ne pas se rappeler.

Nevertheless the man and his knife had a mission. They spoke in their ignorant, impatient way the warning one of the most conservative, dispassionate of public bodies had sounded only a little while before: «Our only fear is that reform may come in a hurst of public indignation destruc-tive to property and to good morals.» They represented one solution of the problem of ignorant poverty versus ignorant wealth that has come down to us unsolved, the danger-cry of which we have lately heard in the shout that never should have been raised on American soil-the shout of the masses against the classes-the solution of violence.

Pourtant, cet homme et son couteau avaient une mission. À leur manière ignorante et impulsive, ils portaient l'avertissement qu'un des organismes publics les plus conservateurs et les plus pondérés avait lancé peu de temps auparavant : « Notre seule crainte est que la réforme n'advienne dans un sursaut d'indignation publique destructrice pour la propriété et la morale. » Ils incarnaient une réponse au problème du face-à-face entre une pauvreté ignorante et une richesse tout aussi ignorante, hérité des siècles sans solution – ce cri de danger que nous avons récemment entendu dans le slogan qui n'aurait jamais dû retentir sur le sol américain : « les masses contre les classes » – la solution de la violence.

There is another solution, that of justice. The choice is between the two. Which shall it be?

Il existe une autre solution : celle de la justice. Le choix est entre les deux. Laquelle sera-t-elle ?

«Well!» saysome well-meaning people; «we don't see the need of putting it in that way. We have been down among the tenements, looked them over. There are a good many people there; they are not comfortable, perhaps. What would you have? They are poor. And their houses are not such hovels as we have seen and read of in the slums of the Old World. They are decent in comparison. Why, some of them have brown-stone fronts. You will own at least that they make a decent show.»

« Eh bien ! » disent certaines personnes bien intentionnées. « Nous ne voyons pas pourquoi présenter les choses ainsi. Nous sommes descendus dans les taudis, nous les avons inspectés. Il y a beaucoup de monde, certes ; ils ne sont pas à l'aise, peut-être. Que voulez-vous ? Ils sont pauvres. Et leurs logements ne sont pas les taudis sordides dont on parle dans les bas-fonds du Vieux Monde. Ils font figure honorable, en comparaison. Pourquoi, certains ont même des façades en grès brun ! Vous admettez au moins qu'ils offrent une apparence décente. »

Yes! that is true. The worst tenements in New York do not, as a rule, look bad. Neither Hell's Kitchen, nor Murderers' Row bears its true character stamped on the front. They are not quite old enough, perhaps. The same is true of their tenants. The New York tough may be ready to kill where his London brother would do little more than scowl; yet, as a general thing he is less repulsively brutal in looks. Here again the reason may be the same: the breed is not so old. A few generations more in the slums, and all that will be changed. To get at the pregnant facts of tenement house life one must look beneath the surface. Many an apple has a fair skin and a rotten core. There is a much better argument for the tenements in the assurance of the Registrar of Vital Statistics that the death-rate of these houses has of late been brought below the general death-rate of the city, and that it is lowest in the biggest houses. This means two things: one, that the almost exclusive attention given to the tenements by the sanitary authorities in twenty years has borne some fruit, and that the newer tenements are better than the old-there is some hope in that; the other, that the whole strain of tenement-house dwellers has been bred down to the conditions under which it exists, that the struggle with corruption has begotten the power to resist it. This is a familiar law of nature, necessary to its first and strongest impulse of self-preservation. To a certain extent, we are all creatures of the conditions that surround us, physically and morally. But is the knowledge reassuring? In the light of what we have seen, does not the question arise: what sort of creature, then, this of the tenement? I tried to draw his likeness from observation in telling the story of the «tough.» Has it nothing to suggest the man with the knife?

Oui, c'est vrai. Les pires taudis de New York n'ont généralement pas mauvaise apparence. Ni Hell's Kitchen ni Murderers' Row ne portent leur vraie nature écrite sur leur façade. Ils ne sont peut-être pas assez anciens. Il en va de même pour leurs locataires. Le « dur » new-yorkais est peut-être prêt à tuer là où son homologue londonien se contenterait de grogner, mais en règle générale, il a une allure moins repoussante. Là encore, la raison est peut-être la même : la race n'est pas aussi ancienne. Quelques générations de plus dans les bas-fonds, et tout cela changera. Pour saisir la réalité des taudis, il faut regarder sous la surface. Bien des pommes ont une peau lisse et un cœur pourri. Un argument bien plus convaincant en leur faveur est l'assurance du Registraire de l'État civil : le taux de mortalité de ces logements a récemment été ramené en dessous de la moyenne de la ville, et il est le plus bas dans les plus grands immeubles. Cela signifie deux choses : premièrement, que l'attention quasi exclusive portée aux taudis par les autorités sanitaires depuis vingt ans a porté ses fruits, et que les nouveaux taudis sont meilleurs que les anciens – il y a là un

espoir ; deuxièmement, que toute la population des taudis s'est adaptée aux conditions dans lesquelles elle vit, que la lutte contre la corruption a engendré la capacité de lui résister. C'est une loi naturelle bien connue, nécessaire à l'impulsion première et la plus forte de l'instinct de conservation. Dans une certaine mesure, nous sommes tous les produits des conditions qui nous entourent, physiquement et moralement.

Mais cette connaissance est-elle rassurante ? À la lumière de ce que nous avons vu, une question ne se pose-t-elle pas : quelle créature, alors, est celle du taudis ? J'ai tenté d'en esquisser le portrait en racontant l'histoire du « dur ». N'y voit-on rien qui évoque l'homme au couteau ?

P209

I will go further. I am not willing even to admit it to be an unqualified advantage that our New York tenements have less of the slum look than those of older cities. It helps to delay the recognition of their true character on the part of the well-meaning, but uninstructed, who are always in the majority.

J'irai plus loin. Je ne suis même pas prêt à admettre que ce soit un avantage sans réserve que nos taudis new-yorkais aient moins l'air de bas-fonds que ceux des villes plus anciennes. Cela retarde seulement la prise de conscience de leur vraie nature de la part des gens bien intentionnés, mais mal informés – qui sont toujours la majorité.

The «dangerous classes» of New York long ago compelled recognition. They are dangerous less because of their own crimes than because of the criminal ignorance of those who are not of their kind. The danger to society comes not from the poverty of the tenements, but from the ill-spent wealth that reared them, that it might earn a usurious interest from a class from which «nothing else was expected.» That was the broad foundation laid down, and the edifice built upon it corresponds to the groundwork. That this is well understood on the «unsafe» side of the line that separates the rich from the poor, much better than by those who have all the advantages of discriminating education, is good cause for disquietude. In it a keen foresight may again dimly discern the shadow of the man with the knife.

Les « classes dangereuses » de New York ont depuis longtemps imposé leur réalité. Leur dangerosité tient moins à leurs propres crimes qu'à l'ignorance coupable de ceux qui n'en font pas partie. Le péril pour la société ne vient pas de la pauvreté des taudis, mais de la richesse mal employée qui les a construits pour en tirer un profit usuraire d'une classe « dont on n'attendait rien de mieux ». Tel fut le socle posé, et l'édifice qui s'y dresse en est le reflet fidèle. Que cette vérité soit mieux comprise du « mauvais » côté de la ligne séparant riches et pauvres – bien mieux que par ceux qui jouissent de tous les privilèges d'une éducation sélective – est une source légitime d'inquiétude. Une perspicacité avertie peut y discerner, une fois encore, l'ombre menaçante de l'homme au couteau.

Two years ago a great meeting was held at Chickering Hall-I have spoken of it before-a meeting that discussed for days and nights the question how to banish this spectre; how to lay hold with good influences of this enormous mass of more than a million people, who were drifting away faster and faster from the safe moorings of the old faith. Clergymen and laymen from all the Protestant denominations took part in the discussion; nor was a good word forgotten for the brethren of the other great Christian fold who labor among the poor. Much was said that was good and true, and ways were found of reaching the spiritual needs of the tenement population that promise success. But at no time throughout the conference was the real key-note of the situation so boldly struck as has been done by a few far-seeing business men, who had listened to the cry of that Christian builder: «How shall the love of God be understood by those who have been nurtured in sight only of the greed of man?» Their practical programme of «Philanthropy and five per cent.» has set examples in tenement building that show, though they are yet few and scattered, what may in time be accomplished even with such poor opportunities as New York offers to-day of undoing the old wrong. This is the gospel of justice, the solution that must be sought as the one alternative to the man with the knife.

Il y a deux ans, une grande assemblée se tint à Chickering Hall – j'en ai déjà parlé – où l'on débattit pendant des jours et des nuits la question de savoir comment chasser ce spectre ; comment saisir par de bonnes influences cette masse énorme de plus d'un million de personnes, qui dérivait de plus en

plus loin des amarres sûres de l'ancienne foi. Des clercs et des laïcs de toutes les confessions protestantes participèrent aux discussions ; et l'on n'oublia pas de rendre hommage aux frères de l'autre grande famille chrétienne qui œuvrent parmi les pauvres. Beaucoup de choses bonnes et vraies furent dites, et des moyens furent trouvés pour répondre aux besoins spirituels de la population des taudis, promettant le succès. Mais à aucun moment, au cours de cette conférence, la note véritable de la situation ne fut frappée avec autant d'audace que par quelques hommes d'affaires visionnaires, qui avaient entendu le cri de ce bâtisseur chrétien : « Comment l'amour de Dieu peut-il être compris par ceux qui n'ont été nourris qu'à la vue de l'avidité des hommes ? » Leur programme pratique « Philanthropie et cinq pour cent » a donné des exemples de construction de taudis qui montrent – bien qu'ils soient encore rares et dispersés – ce qui pourra être accompli avec le temps, même avec les maigres opportunités qu'offre New York aujourd'hui pour réparer les anciennes injustices. Voilà l'Évangile de la justice, la solution qu'il faut rechercher comme l'unique alternative à l'homme au couteau.

«Are you not looking too much to the material condition of these people,» said, a good minister to me after a lecture in a Harlem church last winter, «and forgetting the inner man?» I told him, «No! for you cannot expect to find an inner man to appeal to in the worst tenement-house surroundings. You must first put the man where he can respect himself. To reverse the argument of the apple: you cannot expect to find a sound core in a rotten fruit.»

« Ne vous attachez-vous pas trop aux conditions matérielles de ces gens, » me dit un bon pasteur après une conférence dans une église de Harlem l'hiver dernier, « au détriment de l'homme intérieur ? » Je lui répondis : « Non ! Car vous ne pouvez espérer trouver un homme intérieur à qui vous adresser dans les pires conditions des taudis. Il faut d'abord placer l'homme dans un cadre où il puisse se respecter. Pour reprendre la comparaison de la pomme : vous ne pouvez espérer trouver un cœur sain dans un fruit pourri. »

P211

24 - WHAT HAS BEEN DONE

24 - CE QUI A ÉTÉ FAIT

IN twenty years what has been done in New York to solve the tenement-house problem?

En vingt ans, qu'a-t-on fait à New York pour résoudre le problème des taudis ?

The law has done what it could. That was not always a great deal, seldom more than barely sufficient for the moment. An aroused municipal conscience enclowed the Health Department with almost autocratic powers in dealing with this subject, but the desire to educate rather than force the community into a better way dictated their exercise with a slow conservatism that did not always seem wise to the impatient reformer. New York has its St. Antoine, and it has often sadly missed a Napoleon III. to clean up and make light in the dark corners. The obstacles, too, have been many and great. Nevertheless the authorities have not been idle, though it is a grave question whether all the improvements made under the sanitary regulations of recent years deserve the name. Tenements quite as bad as the worst are too numerous yet; but one tremendous factor for evil in the lives of the poor has been taken by the throat, and something has unquestionably been done, where that was possible, to lift those Jives out of the rut where they were equally beyond the reach of hope and of ambition. It is no longer lawful to

construct barracks to cover the whole of a lot. Air and sunlight have a legal claim, and the day of rear tenements is past. Two years ago a hundred thousand people burrowed in these inhuman dens; but some have been torn down since. Their number will decrease steadily until they shall have become a bad tradition of a beedless past. The dark, unventilated bedroom is going with them, and the open sewer. The day is at hand when the greatest of all evils that now curse life in the tenements—the death of water in the hot summer days—will also have been remedied, and a long step taken toward the moral and physical redemption of their tenants.

La loi a fait ce qu'elle a pu. Ce ne fut pas toujours un grand pas, souvent à peine suffisant pour le moment. Une conscience municipale éveillée a doté le Département de la Santé de pouvoirs quasi autocratiques pour traiter ce sujet, mais la volonté d'éduquer plutôt que de contraindre la communauté a dicté leur exercice avec un conservatisme lent, qui ne semble pas toujours sage aux yeux du réformateur impatient. New York a son Saint-Antoine, et il lui a souvent manqué un Napoléon III pour nettoyer et éclairer les recoins obscurs. Les obstacles, eux aussi, ont été nombreux et redoutables. Pourtant, les autorités n'ont pas été inactives, même si l'on peut se demander si toutes les améliorations réalisées sous les règlements sanitaires récents méritent ce nom. Les taudis aussi sordides que les pires sont encore trop nombreux, mais un facteur de mal immense dans la vie des pauvres a été saisi à la gorge : là où c'était possible, des efforts indéniables ont été faits pour sortir ces vies de l'ornière où elles étaient, hors d'atteinte de l'espoir comme de l'ambition. Il n'est plus légal de construire des casernes couvrant tout un terrain. L'air et la lumière ont désormais un droit reconnu, et l'époque des taudis en fond de cour est révolue. Il y a deux ans, cent mille personnes s'entassaient encore dans ces terriers inhumains, mais certains ont été démolis depuis. Leur nombre diminuera régulièrement jusqu'à n'être plus qu'un mauvais souvenir d'un passé insensé. Avec eux disparaîtront la chambre sombre et non aérée, et l'égout à ciel ouvert. Le jour est proche où le plus grand de tous les fléaux qui accablent aujourd'hui la vie dans les taudis – la pénurie d'eau pendant les chaudes journées d'été – sera lui aussi résolu, marquant une longue avancée vers la rédemption morale et physique de leurs occupants.

P212

Public sentiment has done something also, but very far from enough. As a rule, it has slumbered peacefully until some flagrant outrage on decency and the health of the community aroused it to noisy but ephemeral indignation, or until a dreaded epidemic knocked at our door. It is this unsteadiness of purpose that has been to a large extent responsible for the apparent lagging of the authorities in cases not involving immediate danger to the general health. The law needs a much stronger and readier backing of a thoroughly enlightened public sentiment to make it as effective as it might be made. It is to be remembered that the health officers, in dealing with this subject of dangerous houses, are constantly trenching upon what each landlord considers his private rights, for which he is ready and bound to fight to the last. Nothing short of the strongest pressure will avail to convince him that these individual rights are to be surrendered for the clear benefit of the whole. It is easy enough to convince a man that he ought not to harbor the thief who steals people's property; but to make him see that he has no right to slowly kill his neighbors, or his tenants, by making a death-trap of his house, seems to be the hardest of all tasks. It is apparently the slowness of the process that obscures his mental sight. The man who will fight an order to repair the plumbing in his house through every court he can reach, would suffer tortures rather than shed the blood of a fellow-man by actual violence. Clearly, it is a matter of education on the part of the landlord no less than the tenant.

L'opinion publique a aussi joué un rôle, mais très loin d'être suffisant. En règle générale, elle a somnolé paisiblement jusqu'à ce qu'un scandale flagrant contre la décence ou la santé de la communauté la réveille en une indignation bruyante mais éphémère, ou qu'une épidémie redoutée frappe à notre porte. C'est cette instabilité des intentions qui, dans une large mesure, explique le retard apparent des autorités dans les cas ne mettant pas en danger immédiat la santé générale. La loi a besoin d'un soutien bien plus ferme et plus prompt de la part d'une opinion publique pleinement éclairée pour être aussi efficace qu'elle le pourrait. Il faut se rappeler que les officiers de santé, en traitant ce sujet des logements dangereux, empiètent constamment sur ce que chaque propriétaire considère comme ses droits privés, pour lesquels il

est prêt à se battre jusqu'au bout. Rien de moins qu'une pression des plus fortes ne suffira à le convaincre que ces droits individuels doivent être sacrifiés pour le bien clair de tous. Il est assez facile de convaincre un homme qu'il ne devrait pas abriter un voleur qui dérobent les biens d'autrui ; mais lui faire comprendre qu'il n'a pas le droit de tuer lentement ses voisins ou ses locataires en transformant sa maison en piège mortel semble être la tâche la plus ardue. C'est apparemment la lenteur du processus qui obscurcit sa vision. Il s'agit clairement d'une question d'éducation, autant pour le propriétaire que pour le locataire.

In spite of this, the landlord has clone his share; chiefly perhaps by yielding-not always gracefully-when it was no longer of any use to fight. There have been exceptions, bowever: men and women who have mended and built with an eye to the real welfare of their tenants as well as to their own pockets. Let it be well understood that the two are inseparable, if any good is to come of it. The business of housing the poor, if it is to amount to anything, must be business, as it was business with our fathers to put them where they are. As charity, pastime, or fad, it will miserably fail, always and everywhere. This is an inexorable rule, now thoroughly weil understood in England and continen-tal Europe, and by all who have given the matter serious thought here. Call it poetic justice, or divine justice, or anything eise, it is a bard fact, not tobe gotten over. Upon any other plan than the assumption that the workman has a just daim to a decent bome, and the right to demand it, any scheme for his relief fails. It must be a fair exchange of the man's money for what he can afford to buy at a reason-able price. Any charity scheme merely turns bim into a pauper, however it may be disguised, and drowns bim bope-lessly in the mire out of which it proposed to pull him. And this principle must pervade the whole plan. Expert manage-ment of model tenements succeeds where amateur manage-ment, with the best intentions, gives up the task, discouraged, as a flat failure. Some of the best-conceived enterprises, backed by abundant capital and good-will, have been wrecked on this rock. Sentiment, having prompted the effort, forgot to stand aside and let business make it.

Pourtant, le propriétaire a fait sa part, principalement en cédant – pas toujours de bonne grâce – quand la résistance n'avait plus de sens. Il y a eu des exceptions, cependant : des hommes et des femmes qui ont réparé et construit en pensant au bien-être réel de leurs locataires autant qu'à leur propre profit. Qu'il soit bien clair que ces deux aspects sont inséparables si l'on veut obtenir des résultats. Le logement des pauvres, pour être efficace, doit être traité comme une entreprise, tout comme nos ancêtres en ont fait une en les reléguant où ils sont. En tant que charité, loisir ou caprice, il échouera lamentablement, toujours et partout. C'est une règle implacable, aujourd'hui parfaitement comprise en Angleterre et en Europe continentale, et par tous ceux qui ont étudié la question sérieusement. Appelez cela justice poétique, justice divine ou autre chose, c'est un fait incontournable. Tout projet qui ne part pas du principe que l'ouvrier a un droit légitime à un logement décent et peut l'exiger est voué à l'échec. Il doit s'agir d'un échange équitable : son argent contre ce qu'il peut s'offrir à un prix raisonnable. Toute initiative caritative, aussi bien intentionnée soit-elle, ne fait que le réduire à l'assistance et l'enfoncer sans espoir dans la misère qu'elle prétendait le sauver. Ce principe doit guider l'ensemble du projet. Une gestion professionnelle de logements modèles réussit là où une gestion amateur, malgré ses bonnes intentions, abandonne, découragée, face à un échec cuisant. Certaines des entreprises les mieux conçues, soutenues par des capitaux et une bonne volonté abondants, se sont échouées sur ce récif. Le sentiment, ayant inspiré l'effort, a oublié de s'effacer pour laisser place à la rigueur des affaires.

Business, in a wider sense, has clone more than all other agencies together to wipe out the worst tene-ments. It has been New York's real Napoleon III, from whose decree there was no appeal. In ten years I have seen plague-spots disappear before its onward march, with which health officers, police, and sa-nitary science had struggled vainly since such struggling began as a serious business. And the process goes on still. Unfortunately, the crowding in some of the most densely packed quarters down-town has made the property there so valuable, that relief from this source is less confidently to be expected, at all events in the near future. Still, their time may come also. It comes so quickly sometimes as to fairly take one's breath away. More than once I have returned, after a few brief weeks, to some speci-men rookery in which I was interested, to find it gone and an army of workmen delving twenty feet underground to lay the foundation of a mighty warehouse. That was the case with the «Big Fiat» in Mott Street. I had not had occasion to visit it for several months last winter, and when I went there, entirely unprepared

for a change, I could not find it. It had always been conspicuous enough in the landscape before, and I marvelled much at my own stupidity until, by examining the number of the house, I found out that I had gone right. It was the «flat» that had disappeared. In its place towered a six-story carriage factory with business going on on every floor, as if it had been there for years and years.

Les affaires, au sens large, ont fait plus que tous les autres acteurs réunis pour éradiquer les pires taudis. Elles ont été le vrai Napoléon III de New York, dont les décrets ne souffraient aucun appel. En dix ans, j'ai vu des foyers de pestilence disparaître sous leur avancée implacable, là où officiers de santé, police et science sanitaire luttèrent en vain depuis que cette lutte était devenue une entreprise sérieuse. Et le processus se poursuit encore. Malheureusement, l'entassement dans certains des quartiers les plus denses du centre-ville a rendu les propriétés si précieuses que l'on ne peut guères compter sur un soulagement rapide de ce côté, du moins dans un avenir proche. Pourtant, leur tour viendra peut-être aussi. Parfois, cela arrive si vite que cela coupe le souffle. À plusieurs reprises, après quelques semaines à peine, je suis retourné vers quelque repaire sordide qui m'intéressait, pour le trouver disparu, remplacé par une armée d'ouvriers creusant à six mètres de profondeur les fondations d'un immense entrepôt. Ce fut le cas du « Grand Immeuble » de Mott Street. Je n'avais pas eu l'occasion de m'y rendre depuis plusieurs mois l'hiver dernier, et quand j'y suis retourné, sans m'attendre à un changement, je ne l'ai pas trouvé. Il s'était toujours détacher dans le paysage auparavant, et je m'étonnais de ma propre stupidité jusqu'à ce que, en vérifiant le numéro de la maison, je réalise que j'étais au bon endroit. C'était l'immeuble qui avait disparu. À sa place s'élevait une usine de carioles de six étages, où l'activité battait son plein à chaque étage, comme si elle y était installée depuis des années.

P214

This same «Big Flat» furnished a good illustration of why some well-meant efforts in tenement building have failed. Like Gotham Court, it was originally built as a model tenement, but speedily came to rival the Court in foulness. It became a regular hot-bed of thieves and peace-breakers, and made no end of trouble for the police. The immediate reason, outside of the lack of proper supervision, was that it had open access to two streets in a neighborhood where thieves and «toughs» abounded. These took advantage of an arrangement that had been supposed by the builders to be a real advantage as a means of ventilation, and their occupancy drove honest folk away. Murderers' Alley, of which I have spoken elsewhere, and the sanitary inspector's experiment with building a brick wall athwart it to shut off travel through the block, is a parallel case.

Ce même « Grand Immeuble » offrait une bonne illustration des raisons pour lesquelles certains efforts bien intentionnés en matière de construction de logements ont échoué. Comme la Gotham Court, il avait été conçu à l'origine comme un taudis modèle, mais il rivalisa rapidement avec elle en saleté. Il devint un véritable repaire de voleurs et de briseurs de paix, causant sans fin des problèmes à la police. La raison immédiate, outre le manque de surveillance adéquate, était qu'il avait un accès ouvert sur deux rues dans un quartier où pullulaient voleurs et « durs ». Ceux-ci profitèrent d'une disposition que les constructeurs avaient cru avantageuse pour la ventilation, et leur présence chassa les gens honnêtes. Murderers' Alley, dont j'ai parlé ailleurs, et l'expérience de l'inspecteur sanitaire qui y érigea un mur de briques en travers pour bloquer le passage à travers le pâté de maisons, en est un cas parallèle.

The causes that operate to obstruct efforts to better the lot of the tenement population are, in our day, largely found among the tenants themselves. This is true particularly of the poorest. They are shiftless, destructive, and stupid; in a word, they are what the tenements have made them. It is a dreary old truth that those who would fight for the poor must fight the poor to do it. It must be confessed that there is little enough in their past experience to inspire confidence in the sincerity of the effort to help them. I recall the discomfiture of a certain well-known philanthropist, since deceased, whose heart beat responsive to other suffering than that of human kind. He was a large owner of tenement property, and once undertook to fit out his houses with stationary tubs, sanitary plumbing, wood-closets, and all the latest improvements. He introduced his rough tenants to all this magnificence without taking the precaution of providing a competent housekeeper, to see that the new acquaintances got on together. He felt that his tenants ought to be grateful for the interest he took in them. They were. They found the

boards in the wood-closets fine kindling wood, while the pipes and faucets were as good as cash at the junk shop. In three months the owner had to remove what was left of his improvements. The pipes were cut and the houses running full of water, the stationary tubs were put to all sorts of uses except washing, and of the wood-closets not a trace was left. The philanthropist was ever after a firm believer in the total depravity of tenement-house people. Others have been led to like reasoning by as plausible arguments, without discovering that the shiftlessness and ignorance that offended them were the consistent crop of the tenement they were trying to reform, and had to be included in the effort. The owners of a block of model tenements uptown had got their tenants comfortably settled, and were indulging in high hopes of their redemption under proper management, when a contractor ran up a row of «skin» tenements, shabby but fair to look at, with brown-stone trimmings and gewgaws. The result was to tempt a lot of the well-housed tenants away. It was a very astonishing instance of perversity to the planners of the benevolent scheme; but, after all, there was nothing strange in it. It is all a matter of education, as I said about the landlord.

Les obstacles qui entravent les efforts pour améliorer le sort de la population des taudis se trouvent, de nos jours, largement parmi les locataires eux-mêmes. Cela est particulièrement vrai pour les plus pauvres. Ils sont négligents, destructeurs et ignorants ; en un mot, ils sont ce que les taudis ont fait d'eux. C'est une triste vérité bien connue que ceux qui veulent se battre pour les pauvres doivent souvent se battre contre les pauvres pour y parvenir. Il faut reconnaître qu'il y a bien peu de choses dans leur expérience passée pour inspirer confiance dans la sincérité des efforts visant à les aider. Je me souviens de la déconvenue d'un philanthrope bien connu, aujourd'hui décédé, dont le cœur était sensible à d'autres souffrances que celles de l'humanité. Grand propriétaire de taudis, il avait entrepris d'équiper ses logements de baignoires fixes, de plomberie sanitaire, de cabinets en bois et de toutes les dernières améliorations. Il présenta à ses locataires rustres toutes ces merveilles sans prendre la précaution d'engager une gardienne compétente pour veiller à ce que ces nouveautés soient bien utilisées. Il pensait que ses locataires devraient être reconnaissants de l'intérêt qu'il leur portait. Ils le furent. Ils trouvèrent que les planches des cabinets en bois faisaient un excellent bois d'allumage, tandis que les tuyaux et les robinets valaient de l'argent comptant chez le ferrailleur. En trois mois, le propriétaire dut retirer ce qui restait de ses améliorations. Les tuyaux étaient coupés et les logements inondés, les baignoires fixes servaient à tout sauf à laver, et il ne restait aucune trace des cabinets en bois. Le philanthrope devint dès lors un ferme croyant en la dépravation totale des habitants des taudis. D'autres en sont arrivés à des conclusions similaires par des raisonnements tout aussi plausibles, sans réaliser que la négligence et l'ignorance qui les offusquaient étaient le fruit cohérent des taudis qu'ils tentaient de réformer, et devaient être prises en compte dans leurs efforts. Les propriétaires d'un ensemble de logements modèles en ville avaient installé confortablement leurs locataires et nourrissaient de grands espoirs quant à leur rédemption sous une gestion appropriée, lorsqu'un entrepreneur construisit une rangée de taudis « de pacotille », instables mais d'apparence présentable, avec des ornements en grès brun. Le résultat fut d'attirer une partie des locataires bien logés. Ce fut une instance très surprenante de perversité pour les concepteurs du projet bienveillant ; mais après tout, il n'y avait là rien d'étonnant. Comme je l'ai dit à propos des propriétaires, tout est une question d'éducation.

That the education comes slowly need excite no surprise. The forces on the other side are ever active. The faculty of the tenement for appropriating to itself every foul thing that comes within its reach, and piling up and intensifying its corruption until out of all proportion to the beginning, is something marvellous. Drop a case of scarlet fever, of measles, or of diphtheria into one of these barracks, and, unless it is caught at the very start and stamped out, the contagion of the one case will sweep block after block, and half people a graveyard. Let the police break up a vile <live, goaded by the angry protests of the neighborhood forth-with the outcasts set in circulation by the raid betake them-selves to the tenements, where in their hired rooms, safe from interference, they set up as many independent centres of contagion, infinitely more destructive, each and every one, than was the known <live before. I am not willing to affirm that this is the police reason for letting so many of the dives alone; but it might well be. They are perfectly familiar with the process, and quite powerless to prevent it.

Que l'éducation vienne lentement ne doit surprendre personne. Les forces de l'autre côté sont toujours actives. La capacité du taudis à s'approprier toute chose infecte qui entre dans son rayon, à accumuler et intensifier sa corruption jusqu'à des proportions démesurées par rapport à son origine, est quelque chose de prodigieux. Déposez un cas de scarlatine, de rougeole ou de diphtérie dans l'un de ces immeubles, et, à moins qu'il ne soit détecté et éradiqué dès le début, la contagion de ce seul cas balayera bloc après bloc, et remplira à moitié un cimetière. Que la police ferme un repaire infâme, poussée par les protestations indignées du voisinage, et aussitôt les exclus chassés par le raid se réfugient dans les taudis, où, dans leurs chambres louées, à l'abri des interférences, ils établissent autant de foyers indépendants de contagion, chacun infiniment plus destructeur que ne l'était le repaire connu auparavant. Je ne prétends pas que ce soit la raison pour laquelle la police laisse tant de ces repaires tranquilles ; mais cela pourrait bien l'être. Ils en connaissent parfaitement le processus et sont tout à fait impuissants à l'empêcher.

P216

This faculty, as inherent in the problem itself-the prodigious increase of the tenement-house population that goes on without cessation, and its consequent greater crowd-ing-is the chief obstacle to its solution. In 1869 there were 14,872 tenements in New York, with a population of 468,492 persons. In 1879 the number of the tenements was estimated at 21,000, and their tenants had passed the half-million mark. At the end of the year 1888, when a regular census was made for the first time since 1869, the showing was: 32,390 tenements, with a population of 1,093,701 souls. To-day we have 37,316 tenements, including 2,630 rear houses, and their population is over 1,250,000. A large share of this added population, especially of that which came to us from abroad, crowds in below Fourteenth Street, where the population is already packed beyond reason, and confounds all attempts to make matters better there. At the same time new slums are constantly growing up uptown, and have to be kept down with a firm hand. This drift of the population to the great cities has to be taken into account as a steady factor. It will probably increase rather than decrease for many years to come. At the beginning of the century the percentage of our population that lived in cities was as one in twenty-five. In 1880 it was one in four and one-half, and in 1890 the census will in all probability show it to be one in four. Against such tendencies, in the absence of suburban outlets for the crowding masses, all remedial measures must prove more or less ineffective. The «confident belief» expressed by the Board of Health in 1874, that rapid transit would solve the problem, is now known to have been a vain hope.

Cette capacité, inhérente au problème lui-même – l'augmentation prodigieuse et incessante de la population des taudis et la surpopulation qui en découle – est le principal obstacle à sa résolution. En 1869, New York comptait 14 872 taudis abritant 468 492 personnes. En 1879, leur nombre était estimé à 21 000, et leurs locataires avaient dépassé le demi-million. À la fin de l'année 1888, lors du premier recensement régulier depuis 1869, on dénombrait 32 390 taudis (dont 2 630 en fond de cour) pour une population de 1 093 701 âmes. Aujourd'hui, nous en avons 37 316, et leur population dépasse 1 250 000. Une grande partie de cet accroissement, surtout parmi ceux venus de l'étranger, s'entasse au-dessous de la Quatorzième Rue, où la densité est déjà déraisonnable, rendant vaines toutes les tentatives d'amélioration. Dans le même temps, de nouveaux bidonvilles ne cessent de proliférer en ville et doivent être contenus d'une main ferme. Cette migration vers les grandes villes doit être prise en compte comme un facteur constant. Elle augmentera probablement encore pendant de nombreuses années. Au début du siècle, la proportion de la population vivant en ville était d'1 sur 25. En 1880, elle était d'1 sur 4,5, et le recensement de 1890 montrera sans doute qu'elle est désormais d'1 sur 4. Face à de telles tendances, et en l'absence d'exutoires suburbains pour les masses entassées, toute mesure corrective se révélera plus ou moins inefficace. La « conviction ferme » exprimée par le Conseil de la Santé en 1874, selon laquelle les transports rapides résoudraient le problème, s'est avérée un vain espoir.

Workingmen, in New York at all events, will live near their work, no matter at what sacrifice of comfort-one might almost say at whatever cost, and the city will never be less crowded than it is. To distribute the crowds as evenly as possible is the effort of the authorities, where nothing better can be done. In the first six months of the present year 1,068 persons were turned out of not quite two hundred tenements below Houston Street by the sanitary police on their midnight inspections, and this covered only

a very small part of that field. The uptown tenements were practically left to take care of themselves in this respect.

Les ouvriers, à New York du moins, vivront près de leur travail, quel que soit le sacrifice de confort – on pourrait presque dire à n'importe quel prix – et la ville ne sera jamais moins surpeuplée qu'elle ne l'est. Répartir les foules aussi équitablement que possible est l'effort des autorités, quand rien de mieux ne peut être fait. Au cours des six premiers mois de cette année, 1 068 personnes ont été expulsées de moins de deux cents taudis au sud de Houston Street par la police sanitaire lors de ses inspections nocturnes, et cela ne couvrait qu'une infime partie de ce secteur. Les taudis en ville ont été, en pratique, laissés à eux-mêmes à cet égard.

The quick change of economic conditions in the city that often out-paces all plans of relief, rendering useless to-day what met the demands of the situation well enough yesterday, is another cause of perplexity. A common obstacle also - I am inclined to think quite as common as in Ireland, though we hear less of it in the newspapers - is the absentee landlord. The home article, who fights for his rights, as he chooses to consider them, is bad enough; but the absentee landlord is responsible for no end of trouble. He was one of the first obstructions the sanitary reformers stumbled over, when the Health Department took hold. It reported in 1869 that many of the tenants were entirely uncared for, and that the only answer to their requests to have the houses put in order was an invitation to pay their rent or get out. « Inquiry often disclosed the fact that the owner of the property was a wealthy gentleman or lady, either living in an aristocratic part of the city, or in a neighboring city, or, as was occasionally found to be the case, in Europe. The property is usually managed entirely by an agent, whose instructions are simple but emphatic: Collect the rent in advance, or, failing, eject the occupants. » The Committee having the matter in charge proposed to compel owners of tenements with ten families or more to put a housekeeper in the house, who should be held responsible to the Health Department. Unfortunately the powers of the Board gave out at that point, and the proposition was not acted upon then. Could it have been, much trouble would have been spared the Health Board, and untold suffering the tenants in many houses. The tribe of absentee landlords is by no means extinct in New York. Not a few who fled from across the sea to avoid being crushed by his heel there have groaned under it here, scarcely profiting by the exchange. Some-times it can hardly be said in extenuation - the heel that crunches is applied in saddening ignorance. I recall the angry indignation of one of these absentee landlords, a worthy man who, living far away in the country, had inherited city property, when he saw the condition of his slum tenements. The man was shocked beyond expression, all the more because he did not know whom to blame except him-self for the state of things that had aroused his wrath, and yet, conscious of the integrity of his intentions, felt that he should not justly be held responsible.

Le changement rapide des conditions économiques dans la ville, qui dépasse souvent tous les plans de secours, rendant inutile aujourd'hui ce qui répondait bien aux besoins d'hier, est une autre source de perplexité. Un obstacle courant – aussi fréquent, je pense, qu'en Irlande, bien qu'on en parle moins dans les journaux – est le propriétaire absentéiste. Celui qui réside sur place et se bat pour ce qu'il considère comme ses droits est déjà bien assez mauvais ; mais le propriétaire absentéiste est responsable d'innombrables problèmes. Il fut l'un des premiers obstacles sur lesquels trébuchèrent les réformateurs sanitaires quand le Département de la Santé prit les choses en main. En 1869, il signalait que beaucoup de locataires étaient totalement négligés, et que la seule réponse à leurs demandes de réparations était une invitation à payer leur loyer ou à déguerpir. « L'enquête révélait souvent que le propriétaire était un gentleman ou une dame fortuné(e), vivant soit dans un quartier aristocratique de la ville, soit dans une ville voisine, soit – comme cela arrivait parfois – en Europe. La propriété était généralement gérée entièrement par un agent, dont les instructions étaient simples mais catégoriques : percevoir le loyer à l'avance, ou, à défaut, expulser les occupants. » Le comité chargé de la question proposa d'obliger les propriétaires de taudis abritant dix familles ou plus à y placer un gardien, qui serait responsable devant le Département de la Santé. Malheureusement, les pouvoirs du Conseil s'arrêtèrent là, et la proposition ne fut pas adoptée. Si elle l'avait été, bien des tracas auraient été épargnés au Conseil de la Santé, et d'innombrables souffrances aux locataires de nombreux immeubles. La tribu des propriétaires absentéistes n'est nullement éteinte à New York. Plus d'un de ceux qui ont fui de l'autre côté de l'océan pour échapper à son talon là-bas en

a grogné sous le poids ici, sans grand avantage dans l'échange. Parfois – on ne peut guère l'invoquer comme circonstance atténuante – le talon qui écrase s'abat dans une ignorance navrante. Je me souviens de l'indignation furieuse de l'un de ces propriétaires absentéistes, homme digne qui, vivant loin à la campagne, avait hérité de biens immobiliers en ville. Il fut choqué au-delà de toute expression en découvrant l'état de ses taudis insalubres, d'autant plus qu'il ne savait qui blâmer, sinon lui-même, pour cette situation qui avait éveillé sa colère, et que, conscient de la droiture de ses intentions, il estimait ne pas devoir en être tenu pour responsable.

P218

The experience of this landlord points directly to the remedy which the law failed to supply to the early reformers. It has since been fully demonstrated that a competent agent on the premises, a man of the best and the highest stamp, who knows how to instruct and guide with a firm hand, is a prerequisite to the success of any reform tenement scheme. This is a plain business proposition, that has been proved entirely sound in some notable instances of tenement building, of which more hereafter. Even among the poorer tenements, those are always the best in which the owner himself lives. It is a hopeful sign in any case. The difficulty of procuring such assistance without having to pay a ruinous price, is one of the obstructions that have vexed in this city efforts to solve the problem of housing the poor properly, because it presupposes that the effort must be made on a larger scale than has often been attempted.

L'expérience de ce propriétaire indique directement le remède que la loi n'a pas su offrir aux premiers réformateurs. Il a depuis été pleinement démontré qu'un agent compétent sur place – un homme du meilleur et du plus haut niveau, sachant instruire et guider d'une main ferme – est une condition préalable au succès de tout projet de réforme des taudis. C'est une proposition d'affaires simple, qui s'est révélée entièrement valable dans certains cas notables de construction de logements, dont nous reparlerons. Même parmi les taudis les plus pauvres, ceux où le propriétaire vit lui-même sont toujours les mieux entretenus. C'est un signe encourageant en soi. La difficulté de se procurer une telle assistance sans avoir à payer un prix ruineux est l'un des obstacles qui ont contrarié, dans cette ville, les efforts pour résoudre correctement le problème du logement des pauvres, car cela suppose que l'effort doit être mené à une échelle plus large que celle souvent tentée.

The readiness with which the tenants respond to intelligent efforts in their behalf, when made under fair conditions, is as surprising as it is gratifying, and fully proves the claim that tenants are only satisfied in filthy and unwholesome surroundings because nothing better is offered. The moral effect is as great as the improvement of their physical health. It is clearly discernible in the better class of tenement dwellers to-day. The change in the character of the colored population in the few years since it began to move out of the wicked rookeries of the old «Africa» to the decent tenements in Yorkville, furnishes a notable illustration, and a still better one is found in the contrast between the model tenement in the Mulberry Street Bend and the barracks across the way, of which I spoke in the chapter devoted to the Italian. The Italian himself is the strongest argument of all. With his fatal contentment in the filthiest surroundings, he gives undoubted evidence of having in him the instinct of cleanliness that, properly cultivated, would work his rescue in a very little while. It is a queer contradiction, but the fact is patent to anyone who has observed the man in his home-life. And he is not alone in this. I came across an instance, this past summer, of how a refined, benevolent personality works like a leaven in even the roughest tenement-house crowd. This was no model tenement; far from it. It was a towering barrack in the Tenth Ward, sheltering more than twenty families. All the light and air that entered its interior came through an air-shaft two feet square, upon which two bedrooms and the hall gave in every story. Three years I had known of two domestic tragedies, prompted by poverty and justifiable disgust with life, occurring in the house, and had come to look upon it as a typically bad tenement, quite beyond the pale of possible improvement. What was my surprise, when chance led me to it once more after a while, to find the character of the occupants entirely changed. Some of the old ones were there still, but they did not seem to be the same people. I discovered the secret to be the new house-keeper, a tidy, mild-mannered, but exceedingly strict little body, who had a natural faculty of drawing her depraved surroundings within the beneficent sphere of her strong sympathy, and withal of exacting respect for her orders. The worst elements had been banished from the house in short order

under her management, and for the rest a new era of self-respect had dawned. They were, as a body, as vastly superior to the general run of their class as they had before seemed below it. And this had been effected in the short space of a single year.

Traduction

La promptitude avec laquelle les locataires répondent aux efforts intelligents faits en leur faveur, dans des conditions équitables, est aussi surprenante que gratifiante. Elle prouve pleinement que les locataires ne se satisfont de conditions insalubres que parce qu'on ne leur offre rien de mieux. L'effet moral est aussi grand que l'amélioration de leur santé physique, et cela se voit clairement chez la meilleure classe des habitants des taudis aujourd'hui. Le changement de caractère de la population noire, en quelques années seulement, depuis qu'elle a commencé à quitter les repaires malfamés de l'ancienne « Afrique » pour des logements décents à Yorkville, en fournit une illustration remarquable. Un exemple encore plus frappant se trouve dans le contraste entre le taudis modèle du coude de Mulberry Street et les casernes d'en face, dont j'ai parlé dans le chapitre consacré aux Italiens. L'Italien lui-même est l'argument le plus convaincant de tous. Malgré sa résignation fatale aux environnements les plus sordides, il donne des preuves indéniables d'avoir en lui l'instinct de propreté qui, correctement cultivé, pourrait le sauver en très peu de temps. C'est une contradiction étrange, mais le fait est évident pour quiconque a observé cet homme dans sa vie domestique. Et il n'est pas le seul dans ce cas. Cet été, je suis tombé sur un exemple de la manière dont une personnalité raffinée et bienveillante agit comme un levain même dans la foule la plus rude d'un taudis. Ce n'était pas un logement modèle, loin de là. C'était une caserne imposante du Dixième Arrondissement, abritant plus de vingt familles. Toute la lumière et l'air qui pénétraient à l'intérieur passaient par une cour d'aération de deux pieds carrés, sur laquelle donnaient deux chambres et le couloir à chaque étage. En trois ans, j'avais eu connaissance de deux tragédies domestiques, motivées par la pauvreté et un dégoût justifié de la vie, survenues dans cet immeuble, et j'avais fini par le considérer comme un taudis typiquement mauvais, bien au-delà de toute possibilité d'amélioration.

P221

My observations on this point are more than confirmed by those of nearly all the practical tenement reformers I have known, who have patiently held to the course they had laid down. One of these, whose experience exceeds that of all of the rest together, and whose influence for good has been very great, said to me recently: «I hold that not ten per cent. of the people now living in tenements would refuse to avail themselves of the best improved conditions offered, and come fully up to the use of them, properly instructed; but they cannot get them. They are up to them now, fully, if the chances were only offered. They don't have to come up. It is all a gigantic mistake on the part of the public, of which these poor people are the victims. I have built homes for more than five hundred families in fourteen years, and I have been getting daily more faith in human nature from my work among the poor tenants, though approaching that nature on a plane and under conditions that could scarcely promise better for disappointment.» It is true that my friend has built his houses in Brooklyn; but human nature does not differ greatly on the two shores of the East River. For those who think it does, it may be well to remember that only five years ago the Tenement-house Commission summed up the situation in this city in the declaration that, «the condition of the tenants is in advance of the houses which they occupy,» quite the severest arraignment of the tenement that had yet been uttered.

Mes observations sur ce point sont plus que confirmées par celles de presque tous les réformateurs pratiques des taudis que j'ai connus, et qui se sont patiemment tenus à la voie qu'ils s'étaient tracée. L'un d'eux, dont l'expérience dépasse celle de tous les autres réunis et dont l'influence a été très bénéfique, m'a dit récemment : « Je soutiens que pas plus de dix pour cent des personnes vivant actuellement dans des taudis refuseraient de profiter des meilleures conditions qui leur seraient offertes, et s'y adaptent pleinement si elles étaient correctement guidées ; mais elles ne peuvent pas les obtenir. Elles en sont déjà tout à fait capables, si seulement on leur en donnait la possibilité. Elles n'ont pas à s'élever. Tout cela repose sur une erreur gigantesque de la part du public, dont ces pauvres gens sont les victimes. J'ai construit des logements pour plus de cinq cents familles en quatorze ans, et mon travail parmi les locataires pauvres

m'a donné chaque jour plus de foi en la nature humaine, bien que je l'aborde sous un angle et dans des conditions qui promettent à peine mieux que la déception. » Il est vrai que mon ami a bâti ses logements à Brooklyn ; mais la nature humaine ne diffère guères sur les deux rives de l'East River. Pour ceux qui en doutent, il peut être utile de rappeler qu'il y a seulement cinq ans, la Commission des Taudis résumait la situation dans cette ville en déclarant que « la condition des locataires est en avance sur les maisons qu'ils occupent », ce qui constituait la critique la plus sévère jamais portée contre les taudis.

The many philanthropic efforts that have been made in the last few years to render less intolerable the lot of the tenants in the homes where many of them must continue to live, have undoubtedly had their effect in creating a disposition to accept better things, that will make plainer sailing for future builders of model tenements. In many ways, as in the «College Settlement» of courageous girls, the Neighborhood Guilds, through the efforts ofThe King's Daughters, and numerous other schemes ofpractical mission work, the pöor and the well-to-do have been brought closer together, in an every-day companionship that cannot but be productive ofthe best results, to the one who gives no less than to the one whoreceives. And thus, as a good lady wrote to me once, though the problem stands yet unsolved, more perplexing than ever; though the bright spots in the dreary picture be too often bright only by comparison, and many of the expedients hit upon for relief sad makeshifts, we can dimly discern behind it all that good is somehow working out of even this slough of despond the while it is deepening and widening in our sight, and in His own good season, if we labor on with courage

Les nombreuses initiatives philanthropiques menées ces dernières années pour rendre moins insupportable le sort des locataires dans les logements où beaucoup doivent continuer à vivre ont indéniablement eu un effet : elles ont créé une disposition à accepter de meilleures conditions, ce qui facilitera la tâche des futurs constructeurs de logements modèles. De multiples manières – comme dans le « College Settlement » de jeunes filles courageuses, les Guildes de Voisinage, grâce aux efforts des « Filles du Roi », et d'innombrables autres projets de travail missionnaire pratique – les pauvres et les nantis ont été rapprochés par une camaraderie quotidienne qui ne peut manquer de produire les meilleurs résultats, autant pour celui qui donne que pour celui qui reçoit. Et ainsi, comme me l'écrivait un jour une bonne dame, bien que le problème reste non résolu, plus déroutant que jamais ; bien que les lueurs dans ce tableau sombre ne soient souvent claires que par comparaison, et que nombre d'expédients trouvés pour le soulagement ne soient que des pis-aller, nous pouvons entrevoir confusément, derrière tout cela, que le bien émerge somehow de ce bourbier de désespoir, même alors qu'il semble s'approfondir et s'étendre sous nos yeux. Et si nous persévérons avec courage, en son temps, [le progrès] adviendra.

P223

25 - HOW THE CASE STANDS

25 - OÙ EN EST LA QUESTION

WHAT, then, are the bald facts with which we have to deal in New York?

I. That we have a tremendous, ever swelling crowd of wage-earners which it is our business to house decently.

II. That it is not housed decently.

III. That it must be so housed here for the present, and for a long time to come, all schemes ofsubur-

ban relief being as yet utopian, impracticable.

IV. That it pays high enough rents to entitle it to be so housed, as a right.

V. That nothing but our own slothfulness is in the way of so housing it, since «the condition of the tenants is in advance of the condition of the houses which they occupy» (Report of Tenement-house Commission).

VI. That the security of the one no less than of the other half demands, on sanitary, moral, and economic grounds, that it be decently housed.

VII. That it will pay to do it. As an investment, I mean, and in hard cash. This I shall immediately proceed to prove.

VIII. That the tenement has come to stay, and must itself be the solution of the problem with which it confronts us.

Quels sont donc les faits bruts auxquels nous sommes confrontés à New York ?

1. Nous avons une foule immense et toujours croissante de travailleurs salariés
2. Il est de notre devoir de loger décentement.
3. Ils ne sont pas logés décentement. Ils doivent l'être ici, pour l'instant et pour longtemps encore, tous les projets de soulagement suburbain étant encore utopiques et irréalisables.
4. Ils paient des loyers suffisamment élevés pour avoir le droit d'être logés décentement.
5. Rien d'autre que notre propre paresse ne nous empêche de les loger ainsi, puisque « la condition des locataires est en avance sur celle des logements qu'ils occupent » (Rapport de la Commission des Taudis).
6. La sécurité de l'une comme de l'autre moitié de la société exige, pour des raisons sanitaires, morales et économiques, qu'ils soient logés décentement.
7. Cela sera rentable. Je veux dire en tant qu'investissement, et en argent sonnante. Je vais m'employer à le prouver immédiatement.
8. Le taudis est là pour durer et doit lui-même être la solution du problème qu'il nous pose.

This is the fact from which we cannot get away, how-ever we may deplore it. Doubtless the best would be to get rid of it altogether; but as we cannot, all argument on that score may at this time be dismissed as idle. The practical question is what to do with the tenement. I watched a Mott Street landlord, the owner of a row of barracks that have made no end of trouble for the health authorities for twenty years, solve that question for himself the other day. His way was to give the wretched pile a coat of paint, and put a gorgeous tin cornice on with the years 1890 in letters a yard long. From where I stood watching the operation, I looked down upon the same dirty crowds camping on the roof, foremost among them an Italian mother with two stark-naked children who had apparently never made the acquaintance of a wash-tub. That was a landlord's way, and will not get us out of the mire.

C'est un fait dont nous ne pouvons nous défaire, aussi déplorable soit-il. Sans doute vaudrait-il mieux s'en débarrasser une fois pour toutes ; mais comme nous ne le pouvons pas, tout débat en ce sens peut être écarté comme vain. La question pratique est : que faire du taudis ? J'ai observé l'autre jour un propriétaire de Mott Street, détenteur d'une rangée de casernes qui ont causé d'innombrables problèmes aux autorités sanitaires depuis vingt ans, résoudre cette question à sa manière. Sa solution fut de donner à l'édifice misérable une couche de peinture et d'y ajouter une corniche en tôle clinquante, ornée de l'année 1890 en lettres d'un mètre de long. Depuis l'endroit où je me tenais, j'apercevais les mêmes foules crasseuses campant sur le toit, parmi lesquelles une mère italienne avec deux enfants entièrement nus, qui semblaient n'avoir jamais rencontré de baignoire. Voilà la méthode d'un propriétaire – elle ne nous sortira pas de la boue.

The «flat» is another way that does not solve the problem. Rather, it extends it. The flat is not a model, though it is a modern, tenement. It gets rid of some of the nuisances of the low tenement, and of the worst of them, the over-crowding-if it gets rid of them at all-at a cost that takes it at once out of the catalogue of «homes for the poor,» while imposing some of the evils from which they suffer upon those who ought to escape from them.

L'« immeuble de rapport » est une autre solution qui ne résout pas le problème. Bien au contraire, elle l'étend. Ce n'est pas un modèle, bien que ce soit un taudis moderne. Il élimine certains des désagréments

du taudis bas, et le pire d'entre eux, la surpopulation – s'il les élimine vraiment – mais à un coût qui le place immédiatement hors de portée du « logement pour les pauvres », tout en imposant une partie des maux qu'ils subissent à ceux qui devraient en être préservés.

There are three effective ways of dealing with the tenements in New York:

I. By law.

II. By remodelling and making the most out of the old houses.

III. By building new, model tenements.

Il existe trois moyens efficaces de traiter la question des taudis à New York :

- Par la loi.
- En réaménageant et en tirant le meilleur parti des vieux immeubles.
- En construisant de nouveaux logements modèles.

P224

Private enterprise-conscience, to put it in the category of duties, where it belongs-must do the lion's share under these last two heads. Of what the law has effected I have spoken already. The drastic measures adopted in Paris, in Glasgow, and in London are not practicable here on anything like as large a scale. Still it can, under strong pressure of public opinion, rid us of the worst plague-spots. The Mulberry Street Bend will go the way of the Five Points when all the red tape that binds the hands of municipal effort has been unwound. Prizes were offered in public competition, some years ago, for the best plans of modern tenement-houses. It may be that we shall see the day when the building of model tenements will be encouraged by sub-sidies in the way of a rebate of taxes. Meanwhile the arrest and summary punishment of landlords, or their agents, who persistently violate law and decency, will have a salutary effect. If a few of the wealthy absentee landlords, who are the worst offenders, could be got within the jurisdiction of the city, and by arrest be compelled to employ proper overseers, it would be a proud day for New York. To remedy the overcrowding, with which the night inspections of the sanitary police cannot keep step, tenements may eventually have to be licensed, as now the lodging-houses, to hold so many tenants, and no more; or the State may have to bring down the rents that cause the crowding, by assuming the right to regulate them as it regulates the fares on the elevated roads. I throw out the suggestion, knowing quite well that it is open to attack. It emanated originally from one of the brightest minds that have had to struggle officially with this tenement-house question in the last ten years. In any event, to succeed, reform by law must aim at making it unprofitable to own a bad tenement. At best, it is apt to travel at a snail's pace, while the enemy it pursues is putting the best foot foremost.

L'initiative privée – ou plutôt la conscience, car c'est bien d'un devoir qu'il s'agit – doit assurer l'essentiel des efforts dans ces deux dernières voies. J'ai déjà évoqué ce que la loi a accompli. Les mesures radicales mises en œuvre à Paris, Glasgow ou Londres ne sont pas applicables ici à une aussi grande échelle. Pourtant, sous la pression d'une opinion publique déterminée, elle peut nous débarrasser des pires foyers d'insalubrité. Le « coude de Mulberry Street » disparaîtra comme les « Five Points » une fois levés les obstacles bureaucratiques qui paralysent l'action municipale. Il y a quelques années, des concours publics récompensaient les meilleurs projets de taudis modernes. Peut-être verrons-nous un jour la construction de logements modèles encouragée par des subventions, sous forme d'exonérations fiscales. En attendant, l'arrestation et la sanction immédiate des propriétaires (ou de leurs agents) qui violent systématiquement la loi et la décence auraient un effet bénéfique. Si quelques-uns de ces riches propriétaires absenteïstes, les pires contrevenants, pouvaient être traduits devant la justice new-yorkaise et contraints, sous la menace de l'arrestation, à engager des gestionnaires compétents, ce serait une victoire pour la ville. Pour lutter contre la surpopulation, que les inspections nocturnes de la police sanitaire ne parviennent pas à endiguer, les taudis pourraient devoir être soumis à un système de licences, comme les maisons de logement, limitant strictement le nombre de locataires. Ou bien l'État pourrait devoir faire baisser les loyers – cause première de l'entassement – en s'octroyant le droit de les réguler, comme il le fait pour les tarifs des chemins de fer surélevés. Je propose cette idée en sachant qu'elle est contestable. Elle émane cependant de l'un des esprits les plus brillants à avoir officiellement affronté la question des taudis ces dix dernières années.

Quoi qu'il en soit, pour réussir, une réforme par la loi doit rendre la possession d'un taudis insalubre non rentable. Au mieux, elle avancera à pas de tortue, tandis que le problème, lui, progresse à grands pas.

In this matter of profit the law ought to have its strong-est ally in the landlord himself, though the reverse is the case. This condition of things I believe to rest on a monstrous error. It cannot be that tenement property that is worth preserving at all can continue to yield larger returns, if allowed to run down, than if properly cared for and kept in good repair. The point must be reached, and soon, where the cost of repairs, necessary with a house full of the lowest, most ignorant tenants, must overbalance the saving of the first few years of neglect; for this class is everywhere the most destructive, as well as the poorest paying. I have the experience of owners, who have found this out to their cost, to back me up in the assertion, even if it were not the state-ment of a plain business fact that proves itself. I do not include tenement property that is deliberately allowed to fall into decay because at some future time the ground will be valuable for business or other purposes. There is unfortunately enough of that kind in New York, often leasehold property owned by wealthy estates or soulless corporations that oppose all their great influence to the efforts of the law in behalf of their tenants.

Dans cette question de profit, la loi devrait trouver son allié le plus solide en la personne même du propriétaire – or, c'est tout le contraire. Cette situation repose, je le crois, sur une erreur monstrueuse. Il ne peut être vrai que des biens immobiliers valant la peine d'être conservés rapportent davantage en étant laissés à l'abandon qu'en étant correctement entretenus et maintenus en bon état. Le moment doit venir, et bientôt, où le coût des réparations, inévitables avec des locataires parmi les plus ignorants et les plus négligents, finira par dépasser les économies réalisées durant les premières années de négligence ; car cette catégorie est partout la plus destructrice, tout en étant la moins solvable. J'ai le témoignage d'expériences de propriétaires, qui l'ont appris à leurs dépens, pour étayer cette affirmation – même si ce n'était pas déjà une évidence économique qui se prouve d'elle-même. Je n'inclus pas ici les taudis délibérément laissés à l'abandon parce que le terrain deviendra un jour précieux pour un usage commercial ou autre. Il y en a malheureusement assez de ce genre à New York : souvent des propriétés en bail emphytéotique détenues par de riches héritages ou des sociétés sans âme, qui opposent toute leur influence aux efforts de la loi en faveur de leurs locataires.

There is abundant evidence, on the other hand, that it can be made to pay to improve and make the most of the worst tenement property, even in the most wretched locality. The example set by Miss Ellen Collins in her Water Street houses will always stand as a decisive answer to all doubts on this point. It is quite ten years since she bought three old tenements at the corner of Water and Roosevelt Streets, then as now one of the lowest localities in the city. Since then she has leased three more adjoining her purchase, and so much of Water Street has at all events been purified. Her first effort was to let in the light in the hallways, and with the darkness disappeared, as if by magic, the heaps of refuse that used to be piled up beside the sinks. A few of the most refractory tenants disappeared with them, but a very considerable proportion stayed, conforming readily to the new rules, and are there yet. It should here be stated that Miss Collins's tenants are distinctly of the poorest. Her purpose was to experiment with this class, and her experiment has been more than satisfactory. Her plan was, as she puts it herself, fair play between tenant and landlord. To this end the rents were put as low as consistent with the idea of a business investment that must return a reasonable interest to be successful. The houses were thoroughly refitted with proper plumbing. A competent janitor was put in charge to see that the rules were observed by the tenants, when Miss Collins herself was not there. Of late years she has had to give very little time to personal superintendence, and the care-taker told me only the other day that very little was needed. The houses seemed to run themselves in the groove once laid down. Once the reputed haunt of thieves, they have become the most orderly in the neighborhood. Clothes are left hanging on the lines all night with impunity, and the pretty flower-beds in the yard where the children not only from the six houses, but of the whole block, play, skip, and swing, are undisturbed. The tenants, by the way, provide the flowers themselves in the spring, and take all the more pride in them because they are their own. The six houses contain forty-five families, and there has never been any need of putting up a bill. As to the income from the property, Miss Collins said to me last August: «I have had six and even six and three-quarters per cent. on the capital invested; on the whole, you may safely say five and a half per cent. This I regard as entirely satisfactory.» It should be added that she has persistently

refused to let the corner-store, now occupied by a butcher, as a saloon; or her income from it might have been considerably increased.

Les preuves ne manquent pas, au contraire, qu'il est possible de rentabiliser l'amélioration des pires taudis, même dans les quartiers les plus misérables. L'exemple donné par Mlle Ellen Collins avec ses immeubles de Water Street restera toujours une réponse décisive à tous les doutes sur ce point. Cela fait maintenant dix ans qu'elle a acheté trois vieux taudis à l'angle de Water Street et Roosevelt Street, alors comme aujourd'hui l'un des quartiers les plus sordides de la ville. Depuis, elle en a loué trois autres attenant à son achat, et cette partie de Water Street a été assainie, au moins en partie. Sa première mesure fut de faire pénétrer la lumière dans les couloirs – et avec l'obscurité disparurent, comme par magie, les tas d'ordures qui s'accumulaient près des évier. Quelques-uns des locataires les plus récalcitrants partirent avec eux, mais une grande majorité resta, se conformant volontiers aux nouvelles règles, et y vivent encore. Il faut préciser que les locataires de Mlle Collins font clairement partie des plus pauvres. Son but était d'expérimenter avec cette catégorie, et son expérience s'est révélée plus que satisfaisante. Son principe, comme elle le formule elle-même, était « l'équité entre locataire et propriétaire ». Pour cela, les loyers furent fixés au plus bas, tout en restant compatibles avec l'idée d'un investissement devant rapporter un intérêt raisonnable pour être viable. Les immeubles furent entièrement réaménagés avec une plomberie adéquate. Un concierge compétent fut engagé pour veiller au respect des règles par les locataires lorsque Mlle Collins n'était pas sur place. Ces dernières années, elle a dû consacrer très peu de temps à la supervision personnelle, et le gardien m'a assuré il y a peu que très peu d'interventions étaient nécessaires. Les immeubles semblaient se gérer eux-mêmes une fois la voie tracée. Autrefois repaire de voleurs, ils sont devenus les plus ordonnés du quartier. Les vêtements peuvent rester étendus toute la nuit sans risque, et les jolis parterres de fleurs dans la cour, où jouent les enfants non seulement des six immeubles mais de tout le pâté de maisons, ne sont jamais dérangés. Au passage, ce sont les locataires eux-mêmes qui fournissent les fleurs au printemps, et en tirent d'autant plus de fierté qu'elles sont les leurs. Les six immeubles abritent quarante-cinq familles, et « il n'a jamais été nécessaire d'afficher un règlement ».

P225

Miss Collins's experience is of value chiefly as showing what can be accomplished with the worst possible material, by the sort of personal interest in the poor that alone will meet their real needs. All the charity in the world, scattered with the most lavish hand, will not take its place. » Fair play» between landlord and tenant is the key, too long mis-laid, that unlocks the door to success everywhere as it did for Miss Collins. She has not lacked imitators whose experience has been akin to her own. The case of Gotham Court has been already cited. On the other hand, instances are not wanting of landlords who have undertaken the task but have tired of it or sold their property before it had been fully redeemed, with the result that it relapsed into its former bad condition faster than it had improved, and the tenants with it. I am inclined to think that such houses are liable to fall even below the average level. Backsliding in brick and mortar does not greatly differ from similar performances in flesh and blood.

L'expérience de Mlle Collins est précieuse avant tout parce qu'elle montre ce qui peut être accompli avec le pire des matériaux, grâce à ce genre d'intérêt personnel pour les pauvres qui seul répond à leurs véritables besoins. « Toute la charité du monde, distribuée avec la main la plus large, ne saurait la remplacer. » « L'équité » entre propriétaire et locataire est la clé, trop longtemps égarée, qui ouvre la porte du succès partout comme elle l'a fait pour Mlle Collins. Elle n'a pas manqué d'imitateurs dont l'expérience a été similaire à la sienne. Le cas de la Gotham Court a déjà été cité. En revanche, il ne manque pas d'exemples de propriétaires qui se sont lancés dans cette entreprise, mais l'ont abandonnée ou ont vendu leur bien avant qu'il ne soit pleinement réhabilité, avec pour résultat un retour à son état antérieur plus rapide encore que son amélioration – et les locataires avec lui. Je suis enclin à penser que de tels immeubles risquent de retomber même en dessous de la moyenne. La rechute, en brique et en mortier, ne diffère guères de celle que l'on observe en chair et en os.

Backed by a strong and steady sentiment, such as these pioneers have evinced, that would make it the personal business of wealthy owners with time to spare to look after their tenants, the law would be

able in a very short time to work a salutary transformation in the worst quarters, to the lasting advantage, I am well persuaded, of the landlord no less than the tenant. Unfortunately, it is in this quality of personal effort that the sentiment of interest in the poor, upon which we have to depend, is too often lacking. People who are willing to give money feel that that ought to be enough. It is not. The money thus given is too apt to be wasted along with the sentiment that prompted the gift.

Soutenue par un sentiment fort et constant, comme celui dont ont fait preuve ces pionniers – qui ferait des propriétaires aisés disposant de temps libre une affaire personnelle de veiller sur leurs locataires –, la loi pourrait, en très peu de temps, opérer une transformation salubre dans les quartiers les plus délabrés, au bénéfice durable, j'en suis convaincu, du propriétaire autant que du locataire. Malheureusement, c'est précisément dans cette qualité d'engagement personnel que le sentiment d'intérêt pour les pauvres, sur lequel nous devons compter, fait trop souvent défaut. Les gens prêts à donner de l'argent estiment que cela devrait suffire. Ce n'est pas le cas. L'argent ainsi donné risque trop souvent d'être gaspillé, tout comme le sentiment qui a inspiré le don.

Even when it comes to the third of the ways I spoke of as effective in dealing with the tenement-house problem, the building of model structures, the personal interest in the matter must form a large share of the capital invested, if it is to yield full returns. Where that is the case, there is even less doubt about its paying, with ordinary business management, than in the case of reclaiming an old building, which is, like putting life into a defunct newspaper, pretty apt to be up-hill work. Model tenement building has not been attempted in New York on anything like as large a scale as in many other great cities, and it is perhaps owing to this in a measure that a belief prevails that it cannot succeed here. This is a wrong notion entirely. The various undertakings of that sort that have been made here under intelligent management have, as far as I know, all been successful.

Même lorsqu'il s'agit de la troisième méthode que j'ai évoquée comme efficace pour traiter le problème des taudis – la construction de logements modèles –, l'intérêt personnel pour la question doit représenter une large part du capital investi si l'on veut en tirer des retours complets. Lorsqu'il en est ainsi, il y a encore moins de doutes sur sa rentabilité, avec une gestion commerciale ordinaire, que dans le cas de la réhabilitation d'un vieux bâtiment, qui, comme redonner vie à un journal défunt, a souvent quelque chose de laborieux. La construction de logements modèles n'a pas été tentée à New York à une échelle comparable à celle de nombreuses autres grandes villes, et c'est peut-être en partie pour cette raison qu'il persiste une croyance selon laquelle elle ne peut pas réussir ici. C'est une idée totalement fausse. Toutes les entreprises de ce genre menées ici sous une direction avisée ont, pour autant que je sache, été couronnées de succès.

From the managers of the two best-known experiments in model tenement building in the city, the Improved Dwellings Association and the Tenement-house Building Company, I have letters dated last August, declaring their enterprises eminently successful. There is no reason why their experience should not be conclusive. That the Phila-delphia plan is not practicable in New York is not a good reason why our own plan, which is precisely the reverse of our neighbor's, should not be. In fact it is an argument for its success. The very reason why we cannot house our working masses in cottages, as has been done in Phila-delphia-viz., that they must live on Manhattan Island, where the land is too costly for small houses-is the best guarantee of the success of the model tenement house, properly located and managed. The drift in tenement building, as in every-thing else, is toward concentration, and helps smooth the way. Four families on the floor, twenty in the house, is the rule of to-day. As the crowds increase, the need of guiding this drift into safe channels becomes more urgent. The larger the scale upon which the model tenement is planned, the more certain the promise of success. The utmost ingenuity cannot build a house for sixteen or twenty families on a lot 25 x 100 feet in the middle of a block like it, that shall give them the amount of air and sunlight to be had by the erection of a dozen or twenty houses on a common plan around a central yard. This was the view of the committee that awarded the prizes for the best plan for the conventional tenement, ten years ago. It coupled its verdict with the emphatic declaration that, in its view, it was «impossible to secure the requirements of physical and moral health within these narrow and arbitrary limits.» Houses have been built since on better plans than any the committee saw, but its judgment stands unimpaired. A point, too, that is not to be

overlooked, is the reduced cost of expert superintendence-the first condition of successful management-in the larger buildings.

Traduction

Les responsables des deux expériences les plus connues en matière de construction de logements modèles à New York – l'Improved Dwellings Association et la Tenement-house Building Company – m'ont adressé en août dernier des lettres affirmant que leurs entreprises étaient éminemment réussies. Il n'y a aucune raison que leur expérience ne soit pas concluante. Le fait que le modèle philadelphien ne soit pas applicable à New York n'est pas une bonne raison pour que notre propre approche, précisément inverse de celle de nos voisins, ne puisse pas l'être. En réalité, c'est un argument en faveur de son succès. La raison même pour laquelle nous ne pouvons pas loger nos masses laborieuses dans des cottages, comme cela a été fait à Philadelphie – à savoir qu'elles doivent vivre sur l'île de Manhattan, où le prix du terrain est trop élevé pour de petites maisons – est la meilleure garantie du succès du taudis modèle, à condition qu'il soit bien situé et bien géré. La tendance dans la construction de taudis, comme dans tout le reste, va vers la concentration, ce qui facilite la tâche. Quatre familles par étage, vingt par immeuble, telle est la règle d'aujourd'hui. À mesure que les foules augmentent, la nécessité de canaliser cette tendance vers des voies sûres devient plus urgente. Plus le logement modèle est conçu à grande échelle, plus la promesse de succès est certaine. La plus grande ingéniosité ne peut construire, sur un terrain de 25 x 100 pieds au milieu d'un pâté de maisons, un immeuble pour seize ou vingt familles qui leur offrirait autant d'air et de lumière que l'édification d'une douzaine ou d'une vingtaine de maisons selon un plan commun autour d'une cour centrale. Tel était l'avis du comité qui a décerné les prix pour le meilleur plan de taudis conventionnel, il y a dix ans. Il avait assorti son verdict de la déclaration catégorique qu'il était « impossible de satisfaire aux exigences de la santé physique et morale dans ces limites étroites et arbitraires ». Des immeubles ont été construits depuis selon de meilleurs plans que ceux examinés par le comité, mais son jugement reste valable. Un point à ne pas négliger non plus est le coût réduit de la supervision experte – première condition d'une gestion réussie – dans les grands bâtiments.

P226

The Improved Dwellings Association put up its block of thirteen houses in East Seventy-second Street nine years ago. Their cost, estimated at about \$240,000 with the land was increased to \$285,000 by troubles with the contractor' engaged to build them. Thus the Associations' task did not begin under the happiest auspices. Unexpected expenses came to deplete its treasury. The neighborhood was new and not crowded at the start. No expense was spared, and the benefit of all the best and most recent experience in tenement building was given to the tenants. The families were provided with from two to four rooms, all «outer» rooms, of course, at rents ranging from \$14 per month for the four on the ground floor, to \$6.25 for two rooms on the top floor. Coal lifts, ash-chutes, common laundries in the base-ment, and free baths, are features of these buildings that were then new enough to be looked upon with suspicion by the doubting Thomases who predicted disaster. There are rooms in the block for 218 families, and when I looked in recently all but nine of the apartments were let. One of the nine was rented while I was in the building. The superintendent told me that he had little trouble with disorderly tenants, though the buildings shelter all sorts of people. Mr. W. Bayard Cutting, the President of the Association, writes to me:

L'Improved Dwellings Association a construit son ensemble de treize immeubles dans l'East Seventy-second Street il y a neuf ans. Leur coût, estimé à environ 240 000 dollars (terrain inclus), a grimpé à 285 000 dollars en raison de problèmes avec l'entrepreneur chargé des travaux. Ainsi, la mission de l'Association n'a pas débuté sous les meilleurs auspices. Des dépenses imprévues sont venues grever sa trésorerie. Le quartier était neuf et peu peuplé au départ. Aucune dépense n'a été épargnée, et les locataires ont bénéficié de toutes les meilleures et plus récentes avancées en matière de construction de logements. Les familles disposaient de deux à quatre pièces, toutes « extérieures » bien sûr, avec des loyers allant de 14 dollars par mois pour les quatre pièces au rez-de-chaussée à 6,25 dollars pour deux pièces au dernier étage. Montre-charges à charbon, chutes à cendres, buanderies communes en sous-sol et bains gratuits étaient des

caractéristiques alors suffisamment nouvelles pour être regardées avec méfiance par les sceptiques qui prédisaient un désastre. L'ensemble compte des logements pour 218 familles, et lors de ma visite récente, seuls neuf appartements étaient vacants. L'un d'eux a été loué pendant que j'étais dans l'immeuble. Le surintendant m'a assuré qu'il avait peu de problèmes avec les locataires turbulents, bien que les bâtiments abritent toutes sortes de personnes. M. W. Bayard Cutting, président de l'Association, m'écrit :

«By the terms of subscription to the stock before incorporation, dividends were limited to five per cent on the stock of the Improved Dwellings Association. These dividends have been paid (two per cent each six months) ever since the expiration of the first six months of the buildings operation. All surplus has been expended upon the buildings. New and expensive roofs have been put on for the comfort of such tenants as might choose to use them. The buildings have been completely painted inside and out in a manner not contemplated at the outset. An expensive set of fire-escapes has been put on at the command of the Fire Department, and a considerable number of other improvements made. / regard the experiment as eminent[ly], successful and satisfactory, particularly when it is considered that the buildings were the first erected in this city upon anything like a large scale, where it was proposed to meet the architectural difficulties that present themselves in the tenement-house problem. I have no doubt that the experiment could be tried to-day with the improved knowledge which has come with time, and a much larger return be shown upon the investment. The results referred to have been attained in spite of the provision which prevents the selling of liquor upon the Association's premises. You are aware, of course, how much larger rent can be obtained for a liquor saloon than for an ordinary store. An investment at five per cent. net upon real estate security worth more than the principal sum, ought to be considered desirable.»

« Aux termes de la souscription aux actions avant l'incorporation, les dividendes étaient limités à cinq pour cent sur les actions de l'Improved Dwellings Association. Ces dividendes ont été versés (deux pour cent tous les six mois) depuis l'expiration des six premiers mois d'exploitation des bâtiments. Tous les excédents ont été réinvestis dans les immeubles. De nouveaux toits, coûteux, ont été installés pour le confort des locataires souhaitant les utiliser. Les bâtiments ont été entièrement repeints, intérieur et extérieur, de manière plus ambitieuse que prévu initialement. Un ensemble onéreux d'échelles de secours a été ajouté sur ordre du service des incendies, et de nombreuses autres améliorations ont été réalisées. Je considère cette expérience comme éminemment réussie et satisfaisante, surtout si l'on tient compte du fait que ces bâtiments furent les premiers construits dans cette ville à une échelle aussi large, avec pour objectif de relever les défis architecturaux posés par la question des taudis. Je ne doute pas que l'expérience, tentée aujourd'hui avec les connaissances améliorées acquises depuis, pourrait dégager un rendement bien plus élevé sur l'investissement. Ces résultats ont été obtenus malgré l'interdiction de vendre de l'alcool sur les propriétés de l'Association. Vous savez bien sûr à quel point un débit de boissons rapporte un loyer bien plus élevé qu'un commerce ordinaire. Un investissement rapportant cinq pour cent net, garanti par un bien immobilier valant plus que le capital initial, devrait être jugé souhaitable. »

P227

The Tenement-house Building Company made its «ex-periment» in a much more difficult neighborhood, Cherry Street, some six years later. Its houses shelter many Russian Jews, and the difficulty of keeping them in order is correspondingly increased, particularly as there are no ash-chutes in the houses. It has been necessary even to shut the children out of the yards upon which the kitchen windows give, lest they be struck by something thrown out by the tenants, and killed. It is the Cherry Street style, not easily got rid of. Nevertheless, the houses are well kept. Of the one hundred and six «apartments,» only four were vacant in August. Professor Edwin R. A. Seligman, the secretary of the company, writes to me: «The tenements are now a decided success.» In the three years since they were built, they have returned an interest of from five to five and a half per cent. on the capital invested. The original intention of making the tenants profit-sharers on a plan of rent insurance, under which all earnings above four per cent. would be put to the credit of the tenants, has not yet been carried out.

La Tenement-house Building Company a mené son « expérience » dans un quartier bien plus difficile, Cherry Street, environ six ans plus tard. Ses immeubles abritent de nombreux Juifs russes, et la difficulté

à maintenir l'ordre s'en trouve d'autant accrue, d'autant qu'il n'y a pas de chutes à cendres. Il a même été nécessaire d'interdire l'accès des cours aux enfants, de peur qu'ils ne soient frappés par des objets jetés par les locataires depuis les fenêtres des cuisines. C'est le genre de pratiques difficiles à éradiquer à Cherry Street. Pourtant, les immeubles sont bien entretenus. Sur les 106 appartements, seuls quatre étaient vacants en août. Le professeur Edwin R. A. Seligman, secrétaire de la société, m'écrit : « Les taudis sont désormais un succès indéniable. » En trois ans depuis leur construction, ils ont rapporté un intérêt de cinq à cinq virgule cinq pour cent sur le capital investi. L'intention initiale de faire des locataires des bénéficiaires des profits, selon un système d'assurance-loyer où tous les gains au-delà de quatre pour cent auraient été crédités à leur actif, n'a pas encore été mise en œuvre.

P228

A scheme of dividends to tenants on a somewhat similar plan has been carried out by a Brooklyn builder, Mr. A. T. White, who has devoted a life of beneficent activity to tenement building, and whose experience, though it has been altogether across the East River, I regard as justly applying to New York as well. He so regards it himself. Discussing the cost of building, he says: «There is not the slightest reason to doubt that the financial result of a similar under-taking in any tenement-house district of New York City would be equally good.... High cost of land is no detriment, provided the value is made by the pressure of people seeking residence there. Rents in New York City bear a higher ratio to Brooklyn rents than would the cost of land and building in the one city to that in the other.» The assertion that Brooklyn furnishes a better class of tenants than the tenement districts in New York need not be worth discussing seriously, even if Mr. White did not meet it himself with the statement that the proportion of day-laborers and sewing-women in his houses is greater than in any of the London model tenements, showing that they reach the humblest classes.

Un système de dividendes pour les locataires, selon un plan quelque peu similaire, a été mis en place par un promoteur de Brooklyn, M. A. T. White, qui a consacré une vie d'activité bienfaisante à la construction de logements sociaux. Bien que son expérience se situe entièrement de l'autre côté de l'East River, je la considère comme tout à fait applicable à New York. Lui-même le pense aussi. En discutant du coût de la construction, il déclare : « Il n'y a aucune raison de douter que le résultat financier d'une entreprise similaire dans n'importe quel quartier de taudis de New York serait tout aussi bon.... Le coût élevé du terrain n'est pas un inconvénient, à condition que sa valeur soit justifiée par l'afflux de personnes cherchant à y résider. Les loyers à New York sont proportionnellement plus élevés qu'à Brooklyn, plus encore que ne le serait le coût du terrain et de la construction dans une ville par rapport à l'autre. » L'affirmation selon laquelle Brooklyn fournirait une catégorie de locataires supérieure à celle des quartiers de taudis de New York ne mériterait même pas d'être discutée sérieusement, d'autant que M. White lui-même la réfute en précisant que la proportion d'ouvriers journaliers et de couturières dans ses immeubles est plus élevée que dans les logements modèles londoniens, prouvant ainsi qu'ils atteignent les classes les plus modestes.

Mr. White has built homes for five hundred poor families since he began his work, and has made it pay well enough to allow good tenants a share in the profits, averaging nearly one month's rent out of the twelve, as a premium upon promptness and order. The plan of his last tenements, reproduced on p. 227, may be justly regarded as the beau idéal of the model tenement for a great city like New-York. It embodies all the good features of Sir Sydney Waterlow's London plan, with improvements suggested by the builder's own experience. Its chief merit is that it gathers three hundred real homes, not simply three hundred families, under one roof. Three tenants, it will be seen, use each entrance hall. Of the rest of the three hundred they may never know, rarely see, one. Each has his private front-door. The common hall, with all that it stands for, has disappeared. The fire-proof stairs are outside the house, a perfect fire-escape. Each tenant has his own scullery and ash-flue. There are no air-shafts, for they are not needed. Every room, under the admirable arrangement of the plan, looks out either upon the street or the yard, that is nothing less than a great park with a play-ground set apart for the children, where they may dig in the sand to their heart's content. Weekly concerts are given in the park by a brass band. The drying of clothes is done on the roof, where racks are fitted up for the purpose. The outside stairways end in turrets that give the buildings a very smart appearance. Mr. White never has any trouble with

his tenants, though he gathers in the poor-est; nor do his tenements have anything of the «institution character» that occasionally attaches to ventures of this sort, to their damage. They are like a big village of con-tented people, who live in peace with one another because they have elbow-room even under one big roof.

M. White a construit des logements pour cinq cents familles pauvres depuis le début de son œuvre, et en a tiré des revenus suffisants pour permettre aux bons locataires de bénéficier d'une part des profits, équivalant à près d'un mois de loyer sur douze, en guise de prime pour leur ponctualité et leur ordre. Le plan de ses derniers taudis, reproduit p. 227, peut être considéré à juste titre comme l'idéal du logement modèle pour une grande ville comme New York. Il reprend toutes les qualités du plan londonien de Sir Sydney Waterlow, avec des améliorations inspirées par l'expérience même du constructeur. Son principal mérite est de réunir trois cents vrais foyers – et non simplement trois cents familles – sous un même toit. Comme on peut le voir, trois locataires partagent chaque hall d'entrée. Pour le reste des trois cents, ils peuvent ne jamais les connaître, rarement les croiser. Chacun dispose de sa propre porte d'entrée. Le couloir commun, avec tout ce qu'il implique, a disparu. Les escaliers ignifuges sont situés à l'extérieur de l'immeuble, formant une issue de secours parfaite. Chaque locataire a son propre débarras et sa propre conduite à cendres. Il n'y a pas de puits de lumière, car ils ne sont pas nécessaires. Chaque pièce, grâce à l'excellente disposition du plan, donne soit sur la rue, soit sur la cour, qui n'est rien de moins qu'un grand parc avec une aire de jeux réservée aux enfants, où ils peuvent creuser dans le sable à leur guise. Des concerts hebdomadaires y sont donnés par une fanfare. Le séchage du linge se fait sur le toit, où des étendoirs sont installés à cet effet. Les escaliers extérieurs se terminent par des tourelles qui donnent aux bâtiments une apparence très élégante.

Enough has been said to show that model tenements can be built successfully and made to pay in New York, if the owner will be content with the five or six per cent. he does not even dream of when investing his funds in «govern-ments» at three or four. It is true that in the latter case he has only to cut off his coupons and cash them. But the extra trouble of looking after his tenement property, that is the condition of his highest and lasting success, is the penalty exacted for the sins of our fathers that «shall be visited upon the children, unto the third and fourth generation.» We shall indeed be well off, if it stop there. I fear there is too much reason to believe that our own iniquities must be added to transmit the curse still further. And yet, such is the which the neighborhood must rise, if it cannot succeed in dragging it down to its own low level.

Assez a été dit pour montrer que des logements modèles peuvent être construits avec succès et être rentables à New York, si le propriétaire accepte les cinq ou six pour cent qu'il n'ose même pas espérer lorsqu'il place ses fonds dans des « obligations d'État » à trois ou quatre pour cent. Il est vrai que dans ce dernier cas, il n'a qu'à détacher ses coupons et les encaisser. Mais le surcroît de travail que demande la gestion de sa propriété locative – condition de son succès le plus élevé et le plus durable – est le prix à payer pour les péchés de nos pères, « qui se répercuteront sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ». Nous serons déjà bien lotis si cela s'arrête là. Je crains qu'il n'y ait trop de raisons de croire que nos propres iniquités viendront encore prolonger cette malédiction. Pourtant, telle est la force vitale de l'idéal que le quartier doit s'élever à son niveau, s'il ne parvient pas à le tirer vers son propre bas.

P229

And so this task, too, has come to an end. Whatsoever a man soweth, that shall he also reap. I have aimed to tell the truth as I saw it. If this book shall have borne ever so feeble a hand in garnering a harvest of justice, it has served its purpose. While I was writing these lines I went down to the sea, where thousands from the city were enjoying their summer rest. The ocean slumbered under a cloudless sky. Gentle waves washed lazily over the white sand, where children fled before them with screams of laughter. Standing there and watching their play, I was told that during the fierce storms of winter it happened that this sea, now so calm, rose in rage and beat down, broke over the bluff, sweeping all before it. No barrier built by human hands had power to stay it then. The sea of a mighty population, held in galling fetters, heaves uneasily in the tenements. Once already our city, to which have come the duties and responsibilities of metropolitan greatness before it was able to fairly measure its task, has

felt the swell of its resistless flood. If it rise once more, no human power may avail to check it. The gap between the classes in which it surges, unseen, unsuspected by the thoughtless, is widening day by day. No tardy enactment of law, no political expedient, can close it. Against all other dangers our system of government may offer defence and shelter; against this not. I know of but one bridge that will carry us over safe, a bridge founded upon justice and built of human hearts. I believe that the danger of such conditions as are fast growing up around us is greater for the very freedom which they mock. The words of the poet with whose lines I prefaced this book, are truer to-day, have far deeper meaning to us, than when they were penned forty years ago:

Ainsi, cette tâche aussi touche à sa fin. « Ce qu'un homme sème, il le moissonnera. » J'ai cherché à dire la vérité telle que je l'ai vue. Si ce livre a ne serait-ce que faiblement contribué à récolter un peu de justice, alors il aura servi son but. Alors que j'écrivais ces lignes, je suis descendu vers la mer, où des milliers de citadins profitaient de leur repos estival. L'océan sommeillait sous un ciel sans nuages. De douces vagues léchaient paresseusement le sable blanc, où des enfants fuyaient en riant devant elles. Debout là, observant leur jeu, on m'a raconté qu'en hiver, lors des tempêtes déchaînées, il arrivait que cette mer, maintenant si calme, se soulève avec fureur, déferle sur la falaise et emporte tout sur son passage. Aucune barrière construite par la main de l'homme ne pouvait alors l'arrêter. La mer d'une population puissante, enchaînée par des entraves cruelles, s'agite avec malaise dans les taudis. Déjà, notre ville, à qui sont échues les devoirs et les responsabilités d'une grandeur métropolitaine avant même qu'elle ne puisse pleinement mesurer l'ampleur de sa tâche, a senti monter le flot irrésistible de cette marée. Si elle se soulève à nouveau, aucune force humaine ne pourra l'arrêter. Le fossé entre les classes, où elle gronde, invisible, insoupçonné des insoucients, s'élargit chaque jour. Aucune loi votée en hâte, aucun expédient politique ne pourra le combler. Contre tous les autres dangers, notre système de gouvernement peut offrir défense et abri ; contre celui-ci, non. Je ne connais qu'un seul pont capable de nous faire traverser sains et saufs : un pont fondé sur la justice et bâti de cœurs humains. Je crois que le péril de conditions comme celles qui se développent rapidement autour de nous est d'autant plus grand qu'elles tournent en dérision la liberté même. Les mots du poète, dont les vers ouvrent ce livre, résonnent plus vrais aujourd'hui, portent pour nous un sens bien plus profond qu'au moment où ils furent écrits, il y a quarante ans :

*- Think ye that building shall endure
Which shelters the noble and crushes the poor?*

« Pensez-vous qu'un édifice subsistera,
Qui abrite le noble et écrase le pauvre ? »

